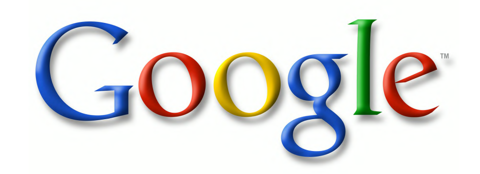
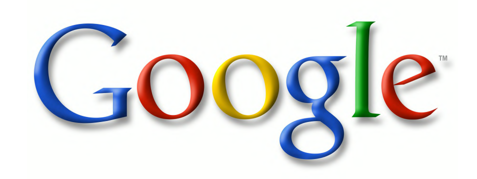
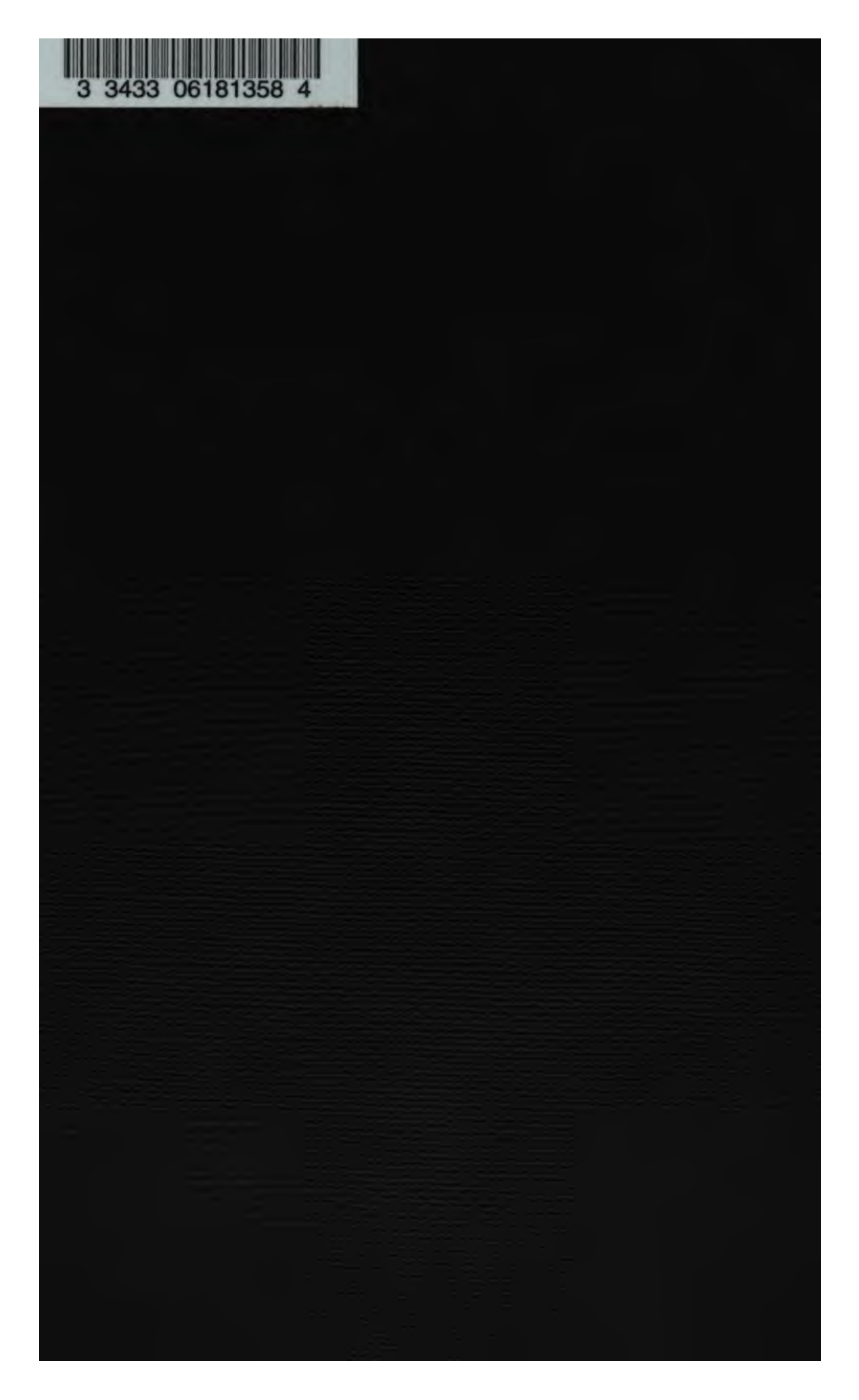





3 3433 06181358 4







HISTOIRE DES RELIGIONS

— II —

LES RELIGIONS
DU MEXIQUE
DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET DU PÉROU

PAR

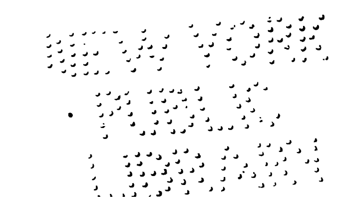
A. RÉVILLE

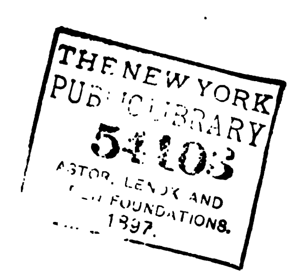
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
SOCIÉTÉ ANONYME
33, RUE DE SEINE, 33

1885





Libourne. — Imprimerie J. Steeg - G. Bouchon.

PRÉFACE

Les deux volumes consacrés aux *Religions des peuples non-civilisés* (Paris, 1883) sont suivis du livre concernant les anciennes religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou. En procédant ainsi, nous nous conformons à la règle que nous nous sommes imposée dès le début. En effet, ces religions américaines reposent immédiatement, comme on le verra, sur le sous-sol que nous avons tâché de décrire dans l'ouvrage précédent. Brusquement supprimées par la conquête espagnole, quand elles pouvaient se pro-

mettre encore des siècles de floraison et de développement, étroitement rattachées à un état d'esprit depuis longtemps dépassé dans le reste du monde civilisé, elles ont pour nous un intérêt de premier ordre. Mieux que les religions plus développées de l'Ancien Monde, elles nous montrent à quelles lois et à quelles préoccupations l'esprit humain obéit quand il tâcha de s'élever au-dessus des incohérences et des grossières naïvetés des religions de son enfance. Elles nous éclairent par conséquent sur les procédés qu'il dut suivre dans les contrées où un état de civilisation plus compliqué, joint au défaut des documents, ne nous permet pas d'étudier avec la même sécurité les conditions et l'enchaînement des croyances religieuses antérieures à l'histoire proprement dite.

Il est très instructif de constater sur ce champ spécial et isolé l'identité des lois qui ont présidé partout au développement religieux.

Supposons que, par un miracle d'invention, l'homme découvre le moyen de se transporter sur l'une des planètes rapprochées de

celle qu'il habite, Mars ou Vénus, par exemple, et qu'il y rencontre des êtres qui soient ses similaires par l'intelligence. Assurément notre curiosité serait immédiatement éveillée par la question de savoir quel usage ils ont fait de cette faculté qui leur est commune avec nous. Sentent-ils et raisonnent-ils comme nous? Ont-ils une histoire, une morale, une religion? Et s'il se trouvait qu'après examen la réponse fût affirmative, comme il serait intéressant de comparer cette histoire, cette morale, cette religion, avec les nôtres! Et s'il résultait de cette comparaison que les mêmes principes, les mêmes lois de transformation, la même logique interne s'affirment aussi bien sur Mars et sur Vénus que sur la Terre, ne serait-ce pas une éclatante confirmation de nos théories sur l'identité foncière de l'être spirituel, sur les conditions de son développement individuel et collectif, en un mot sur le caractère universel des lois de l'esprit humain?

Eh bien! pour l'Européen du seizième siècle, l'Amérique fut, dans toute la force du terme, comme une planète jusqu'alors incon-

nue où, grâce au génie divinateur de Christophe Colomb, les hommes de l'Ancien Monde avaient enfin pu mettre le pied. Ils ne virent d'abord que des îles habitées par des hommes d'un autre type et d'une autre couleur, encore dans l'état de sauvagerie presque complète, du moins très peu modifiée, qu'ils connaissaient déjà depuis que l'on avait commencé l'exploration de l'Afrique et de l'Asie. Mais bientôt ils apprirent que, dans l'intérieur d'un continent à peine aperçu, il y avait de puissants empires, organisés, riches, différant complètement des tribus à l'état social encore embryonnaire qu'ils avaient si facilement asservies dans les Antilles. C'est alors qu'un hardi capitaine conçut le projet, en apparence insensé, de conquérir avec une poignée d'hommes celui de ces empires qui passait pour le plus riche et le plus puissant. Il réussit contre toute probabilité, grâce à son génie politique et militaire, grâce aussi à son manque absolu de scrupules, mais enfin il réussit, et les rumeurs qui avaient enflammé son imagination aventureuse étaient véridiques. Sur sa route il rencontra de grandes villes, des terres bien

cultivées, une forte organisation sociale et militaire. Il découvrit une religion solidement établie, avec des temples, des sacrifices, des cérémonies pompeuses. Il y avait des prêtres, il y avait des couvents, des moines et des nonnes. A sa grande stupéfaction, il vit la croix gravée ou fixée sur un grand nombre d'édifices religieux, et des statues représentant une déesse qui tenait son enfant dans ses bras. Il put apprendre que les indigènes célébraient des rites fort analogues au baptême et à la communion des chrétiens. A son point de vue et à celui de ses contemporains, il se cachait nécessairement sous ces analogies étranges une ruse gigantesque du diable voulant régner sur les hommes en singeant la vérité, tout au plus quelques débris d'une ancienne mission de saint Thomas, à qui la légende a fini par attribuer l'évangélisation des trois quarts du globe. Mais pour nous, qui savons que ni le diable ni saint Thomas ne sont pour rien dans la genèse des anciennes religions, la question se pose tout autrement. Nous devons nous efforcer de saisir le sens indigène de ces formes et de ces institutions religieuses

et de démêler les raisons de leur apparition sur une terre isolée, pendant des siècles, du reste du monde. Et c'est ici que l'intérêt d'une telle étude redouble. Quand nous étudions la genèse des grandes religions en Asie, en Europe, en Afrique, nous devons toujours nous demander jusqu'à quel point l'imitation, l'emprunt, la propagande directe ou indirecte ne sont pas des principes suffisants d'explication pour rendre compte des analogies qui les rapprochent. On peut toujours craindre de donner une valeur de loi générale de l'esprit à ce qui n'est en soi et dans son origine qu'un fait local, arbitraire, fortuit. Mais que répondront les nominalistes de l'histoire religieuse à l'argument fourni par la découverte de la nouvelle planète, je veux dire de l'Amérique ?

Nous nous sommes prononcé, après mûr examen, pour la thèse de l'*autochthonie*, de l'originalité absolue des civilisations et des religions de l'Amérique centrale, du Mexique et du Pérou antérieurement à la conquête européenne. Toutes les considérations invoquées pour les rattacher à l'une ou à l'autre

des sociétés développées de l'Ancien Monde nous ont paru manquer de valeur probante, lorsqu'elles n'étaient pas directement contredites par des observations à tendance toute opposée. Je parle, bien entendu, de la période historique. Personne ne sait au juste ce qui a pu se passer aux époques inconnues où la configuration du globe différait, dit-on, de celle qu'il présente depuis des milliers d'années. Dans tous les cas, même en admettant qu'on puisse déterminer le lien ethnique qui rattacherait physiquement les populations mayas, mexicaines et péruviennes à l'une quelconque des autres familles humaines, il ressort de tout ce que nous savons que leur civilisation relative est née et a grandi en Amérique même, la sauvagerie de leurs ancêtres est encore pour ainsi dire à fleur de sol, encore à l'état de souvenir distinct, et nulle part la religion n'a été plus étroitement connexe avec tout l'état social enté directement sur cette sauvagerie primitive.

Bien que restreint, notre champ d'examen n'en est pas moins d'une immense richesse. Les explorations des derniers siècles et du

nôtre ont entassé une masse énorme de faits petits et grands. La lumière, il est vrai, est encore loin d'être faite sur tous les détails de cette curieuse histoire. Cependant les grandes lignes ressortent déjà suffisamment claires de tous ces travaux accumulés, trop peu connus en dehors des spécialistes qui s'y sont consacrés. Je n'ai nullement la prétention d'avoir consigné dans ce volume tout ce que l'on devrait enregistrer dans une encyclopédie mexico-péruvienne. Mon but a été plutôt de choisir les faits saillants, caractéristiques, de nature à donner une idée d'ensemble, exacte et bien appuyée, de l'état mental, moral et religieux qui était celui des indigènes civilisés de l'Amérique au moment de la découverte. Je serais satisfait si, de cette étude, il résultait pour mes lecteurs, comme pour moi-même, une manifestation nouvelle de cette vérité que, partout où il y a des êtres humains, sous les diversités de races, de milieux, de croyances, de formes, de coutumes, — diversités qui peuvent être énormes, — partout aussi ce sont les mêmes principes, les mêmes procédés déductifs, les mêmes besoins fondamentaux

qui se révèlent, c'est l'unité de l'esprit qui s'affirme et qui s'impose aux méditations du philosophe comme aux recherches de l'historien.

LES RELIGIONS

DU MEXIQUE

DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

ET DU PÉROU

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Les pays dont nous nous proposons de décrire les anciennes religions forment deux groupes bien distincts séparés par l'isthme de Panama. Le premier comprend d'abord, au nord de cet isthme, la contrée connue sous le nom collectif d'Amérique centrale et qui est aujourd'hui divisée en plusieurs républiques : le Guatemala, San-Salvador, le Honduras, le Nicaragua, le Costa-Rica et le Panama. A l'époque où nous en étudions la religion, il convient d'y ajouter l'importante presqu'île du Yucatan, qui fait aujourd'hui partie de la République mexicaine, mais qui, au seizième siècle, était en dehors de l'empire vulgairement appelé mexicain. — Au-dessus, en

remontant vers le nord, s'étend cette région mexicaine dont nous aurons à mieux préciser la division ethnographique et politique, mais que provisoirement nous pouvons identifier à peu près avec le Mexique actuel, en lui donnant pour limites septentrionales approximatives l'extrémité nord de la mer Vermeille, le cours inférieur du Colorado et celui du Rio del Norte. Il ne saurait être question ici de frontières bien rigoureuses. On peut dire seulement qu'à partir de cette région la civilisation mexicaine disparaissait et faisait place à un état de sauvagerie toujours plus prononcé. Le phénomène physique le plus marquant de toute cette vaste contrée est la grande chaîne des Montagnes Rocheuses, continuation des Cordillères de l'Amérique du Sud, et qui forme de vastes plateaux très élevés. Vers le 20e degré de latitude s'étend l'Anahuac ou pays des lacs, qui vit s'élever la ville de Mexico et qui, à l'époque où commence notre histoire, était devenu le centre de la civilisation mexicaine. On distingue dans toute cette région, en grande partie tropicale, trois zones parallèles où le climat diffère notablement. La zone inférieure, baignée par l'Océan, dite des Terres chaudes ou *Tierras calientes*, présente ou peut fournir les produits ordinaires des pays tropicaux ; la chaleur y est extrême et le climat malsain pour les Européens. Au-dessus, à 1,200 ou 1,500 mètres de hauteur, s'étend la zone tempérée, *Tierra templada*, où la fertilité du sol est encore très grande, mais où la température se rapproche de celle de l'Europe méridionale. Mexico est située dans cette zone, à la hauteur pourtant con-

sidérable de 2,286 mètres au-dessus de la mer (1). Plus haute encore est la zone des Terres froides, *Tierras frias*, où la végétation disparaît peu à peu. Les grands sommets du Citlatepetl (5,388^{m}), du Toluca (4,623^{m}), du Popocatepetl (volcan, 5,400^{m}), de l'Orizaba (volcan, 5,295^{m}) dominent cette chaîne imposante, et les neiges perpétuelles commencent à l'altitude moyenne de 3,500 mètres. Il résulte de cet ensemble de faits que la région mexicaine se distingue par une très grande variété de productions et d'aspects. Nous savons que cela est loin d'être indifférent en mythologie.

Le second groupe dont nous aurons à nous occuper est situé dans l'Amérique du Sud et formé par les régions correspondant au Chili, au Pérou, à la Bolivie, à la République de l'Equateur et à la Nouvelle-Grenade ou Colombie. Il est encore plus difficile d'en marquer les limites précises que lorsqu'il s'agissait du premier groupe. La République de l'Equateur représente assez exactement l'ancien royaume de Quito que l'Inca Huayna Capac avait ajouté à son empire héréditaire peu d'années avant l'arrivée des Espagnols. L'ancien Pérou des Incas se composait du Pérou actuel, d'une partie au moins du Chili et d'une partie de la Bolivie actuelle ; mais il est impossible de fixer avec quelque précision des frontières qui ne furent probablement jamais bien stables.

Ce qui domine dans la configuration générale de

(1) Comp. les intéressantes remarques de M. le Dr Jourdanet, préface de la deuxième édition de sa traduction de l'*Histoire véridique du capitaine Bernal Diaz*. Paris, 1877.

cette région, ce sont encore les Cordillères qui forment la grande arête de l'Amérique du Sud, mais qui la divisent en deux parties très inégales de l'est à l'ouest. Tandis qu'à l'est de ces montagnes les fleuves géants, les forêts immenses, les plaines interminables s'allongent indéfiniment à la rencontre de l'Atlantique, à l'ouest le continent n'est plus formé que d'une bande étroite de terres descendant rapidement vers le Pacifique, et c'est sur cette bande resserrée que se déploya la succession de faits religieux et politiques dont nous aurons à dérouler le curieux tableau. Il nous faut pourtant faire une exception pour les Muiscas ou Chibchas, les anciens habitants de Bogota (Colombie actuelle), qui, renfermés dans leurs montagnes, développèrent aussi une civilisation et une religion fort peu connues, pourtant très dignes d'intérêt.

Quant à la région péruvienne proprement dite, il convient de rappeler que l'étroitesse de la bande comprise entre l'océan Pacifique et les Cordillères n'est que relative. En réalité, elle mesure souvent de 200 à 600 kilomètres de largeur, quelquefois même au-delà, et le pouvoir des Incas s'étendait sur plus de 4,000 kilomètres du nord au sud. La superficie du Pérou actuel est plus que le double de celle de la France, et l'ancien Pérou des Incas était beaucoup plus étendu. Comme au Mexique, on doit distinguer les trois zones, celle de la côte où il fait très chaud, où il ne pleut pour ainsi dire jamais et où l'on récolte les produits des terres tropicales ; celle de la *Sierra*, divisée en plaines et en vallées encore très fertiles,

d'une température plus modérée et où l'on élève les nombreux troupeaux de vigognes et de lamas qui sont une des grandes richesses de ce pays; enfin, la *Montagne* proprement dite, encore aujourd'hui incomplètement explorée, où des forêts sans fin abritent le jaguar, l'ours, le chinchilla et de grands reptiles. Cette dernière zone est inhabitée. C'est dans la zone moyenne qu'est situé le grand lac de Titicaca, qui fut le principal berceau de la civilisation et de la religion péruviennes. Ce lac, élevé de près de 4,000 mètres au-dessus de la mer, présente une superficie d'environ 10,000 kilomètres carrés, sept fois celle du lac de Genève, avec plusieurs îles, dont une passe pour la résidence première des Incas, et il déverse ses eaux dans le Desaguadero qui disparaît sous terre. Les Cordillères supportent les pics prodigieusement élevés de Sorata ($7,314^{m}$), d'Illimani ($7,694^{m}$), du Guatatieri (volcan, $6,714^{m}$), du Chimboraço ($6,530^{m}$), etc.

Le fait historique prédominant dans les deux groupes dont nous venons d'énumérer les parties composantes, c'est que ces pays furent le théâtre de la civilisation indigène du Nouveau Monde. Cette assertion n'a rien d'exagéré. Si nous nous reportons à ce que nous avons dit ailleurs des conditions et des marques de la civilisation (1), nous devrons convenir qu'on ne saurait refuser ce caractère à l'état social des populations de l'Amérique centrale,

(1) *Prolégomènes de l'Histoire des Religions*, part. II, ch. XI, notamment p. 303 et suiv.

du Mexique et du Pérou à l'époque où les Européens en firent la découverte. Cette civilisation, bien que présentant des lacunes, était déjà très avancée au point de vue de l'organisation politique et du bien-être matériel des populations. Elle devançait même, à certains égards, la civilisation européenne du même temps. Il en est de même de leurs religions : elles s'étaient développées et systématisées d'une manière qui les élevait bien au-dessus des religions incohérentes, à peine ébauchées, des peuples dits sauvages des deux grandes presqu'îles américaines. Ce phénomène est d'autant plus remarquable que, tout autour de ces peuples d'élite, régnait la plus épouvantable sauvagerie. La civilisation mexicaine se heurtait au nord contre la sauvagerie des Peaux-Rouges. Au sud, en se rapprochant de l'isthme de Panama, on rencontrait de nouveau la sauvagerie qui couvrait tout le nord de l'Amérique du Sud, excepté l'oasis de Bogota et de Tunja, et qui n'avait reculé qu'à l'ouest des Cordillères, depuis le royaume de Quito (Equateur) jusqu'au Chili. Tout le reste du continent, à l'est des montagnes, lui était abandonné. Au Pérou, la civilisation était protégée, d'un côté, par la mer ; de l'autre, par la grande chaîne à peu près infranchissable qui n'est coupée que par des cols étroits, ardus, de très pénible accès. Au nord et au sud, elle pouvait masser des forces organisées de manière à défier toute attaque des non-civilisés. Dans l'Amérique du Nord, la mer servait aussi, des deux côtés, de ceinture protectrice à la civilisation isthmique et mexicaine, et l'humeur belliqueuse des populations,

enrégimentées d'après un système savamment conçu, suffisait à sa défense contre les incursions possibles des hordes septentrionales.

Cette civilisation était-elle indigène, autochthone? Ou bien, comme on l'a souvent prétendu, provenait-elle d'immigrations venues de l'Ancien Monde à une époque difficile à déterminer? Nous aurons lieu de voir qu'on a tiré des conséquences fort arbitraires des traits communs qu'on a pu relever entre les coutumes, les croyances et les institutions de ces civilisés du Nouveau Monde et celles de divers peuples d'Asie et d'Europe. La preuve en est dans la diversité même des peuples auxquels on a tour à tour attribué les origines de la civilisation américaine. Chinois, Indous, Egyptiens, Chaldéens, Phéniciens, Carthaginois, Grecs, même les Celtes, même les Israélites, en un mot la plupart des anciens peuples de l'Asie et de l'Europe, ont été successivement désignés comme les ancêtres de cette civilisation. La vérité est que l'on peut facilement relever tel ou tel détail à l'appui de l'une ou l'autre de ces hypothèses, mais on ne peut la maintenir qu'à la condition de passer sous silence une masse d'autres détails qui la contredisent. Si les couvents du Mexique et du Pérou rappellent ceux du bouddhisme indou et chinois, il n'y a pourtant rien de commun, en principe, entre les religions mexicaine et péruvienne et celle de Çakyamuni. Si les Vierges du Soleil infidèles à leur vœu étaient condamnées au même supplice que les Vestales romaines coupables du même délit, cela ne saurait effacer les innombrables différences

qui creusent un abîme entre les Latins et les indigènes des bords du Pacifique. La ressemblance fortuite de quelques mots aztecs avec des mots grecs de signification analogue ne prouve pas plus l'origine hellénique de la civilisation américaine que la forme pyramidale-étagée des sanctuaires mexicains ne les rattache aux Egyptiens et aux Chaldéens. La cruauté des sacrifices dans l'ancien Mexique trouve des parallèles ailleurs que chez les Celtes, et il ne suffit pas de constater dans les croyances des Mexicains et des Péruviens des traits dénotant une certaine analogie avec les idées messianiques pour affirmer, avec de hardis spéculateurs en ethnologie, qu'on doit reconnaître chez eux les descendants des dix tribus déportées d'Israël dont on n'a jamais pu, dans l'Ancien Monde, retrouver la trace avec quelque certitude. Toutes ces hypothèses prouvent simplement combien il a été difficile de s'ouvrir à cette idée, pourtant bien simple, qu'en vertu de l'unité de l'esprit humain et sans qu'il soit besoin d'invoquer pour les expliquer des transmissions ou des emprunts invraisemblables, d'étroites analogies, d'étranges ressemblances ont pu sortir de tendances et de croyances semblables, nées elles-mêmes, parallèlement et indépendamment, sur plusieurs points de notre planète.

Les ethnographes ne sauraient non plus apporter d'argument décisif à l'appui d'une filiation quelconque des peuples civilisés du Pacifique. Le type physique mexicain, comme celui des populations péruviennes, est passablement mélangé. Les Mexicains ont le plus souvent le front petit, les cheveux noirs

et durs, la peau variant du brun clair au brun olivâtre, la taille moyenne et le bas du visage quelque peu bombé. Le nez est fort, ouvert, souvent recourbé, les oreilles grandes, la barbe ordinairement peu fournie, les extrémités petites. Mais outre que ce portrait est sujet à de très nombreuses exceptions (1), il ne peut dans sa généralité rapprocher les Mexicains d'aucun peuple déterminé de l'Asie ou de l'Europe. — Il faut en dire autant des Péruviens, dont le type général, soumis aussi à de grandes variétés, est caractérisé par la forme très ovale du visage, le front un peu fuyant, le nez épais, la bouche assez grande, la couleur olivâtre, la taille petite et trapue, la barbe assez faible et les extrémités petites et minces comme au Mexique (2).

Au surplus, même en supposant, ce qui nous paraît plus que douteux, que l'on parvienne jamais par cette voie à établir la généalogie européenne ou asiatique des peuples civilisés de l'Amérique, il est une considération qui nous paraît trancher la question en faveur de l'indigénat autochthone de leur civilisation. Quand les Européens découvrirent l'Amérique, ni les Mexicains ni les Péruviens ne connaissaient l'usage du fer. Ce métal se trouve pourtant aux deux pays. Si donc des Européens ou des Asiates ont été les ancêtres ou simplement les civilisateurs des Mexicains et des Péruviens, ils ont dû arriver sur le continent américain à une époque antérieure

(1) Comp. Waitz, *Anthropologie*, IV, 64-65.
(2) *Ibid.*, 389-390.

à l'application du fer aux besoins de la guerre, de la chasse, de l'agriculture, de la vie quotidienne, et, dès lors, on se demande avec quelque inquiétude de quel genre de civilisation ils purent bien être, en débarquant, les porteurs ou les promoteurs.

La civilisation de l'ancienne Amérique s'est donc formée et développée spontanément sur le sol même où les Européens la découvrirent, et c'est là tout ce que nous tenions à démontrer.

Il en est de même de leurs religions qui ont des rapports si étroits avec leur civilisation. Au Pérou, il est absolument impossible de séparer l'une de l'autre. Dans l'Amérique centrale, à Bogota, au Mexique, la liaison, bien que moins visible au premier aspect, n'en est pas moins intime. C'est ce qu'il nous sera facile de vérifier. Ces religions de la vieille civilisation américaine sont donc, comme celle-ci, indigènes et autochthones. Elles laissent clairement entrevoir le tuf naturiste et animiste dont elles sont l'étage supérieur, et qui ne diffère par rien d'essentiel du fond commun des croyances religieuses dans les deux Amériques tel que nous l'avons décrit dans un précédent ouvrage (1).

C'est ce qui nous oblige à ne pas exposer les religions de la civilisation américaine indigène sans avoir au préalable donné une idée suffisante de cette civilisation elle-même. C'est le cadre indispensable au tableau. Nous commencerons par le groupe civilisé de l'Amérique du Nord, lequel se compose,

(1) *Religions des peuples non-civilisés*, I, 212 suiv.

comme nous le savons, de l'Amérique centrale et du Mexique. C'est d'ailleurs le premier qui s'offrit aux investigations de l'Europe.

OUVRAGES A CONSULTER

POUR L'HISTOIRE POLITIQUE ET RELIGIEUSE DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET DU MEXIQUE

Les premiers documents relatifs à cette histoire sont les écrits des acteurs ou des témoins oculaires de la conquête espagnole. Il convient de se défier quelque peu, sinon de leur véracité, du moins de l'interprétation qu'ils donnèrent des phénomènes religieux qu'ils observèrent le plus souvent sans les comprendre. Ils ont toutefois le grand avantage d'avoir vu et touché ce qui ne fut plus tard qu'un souvenir.

Il faut citer en premier lieu les rapports de FERNAND CORTEZ lui même, qu'il adressa en 1519, peu après son débarquement, puis en 1520, 1522 (prise de Mexico), 1524 (commencement de la colonisation), à l'empereur Charles-Quint. Le premier paraît perdu. Les autres ont été publiés en espagnol et en latin. Cortez était doué d'une grande perspicacité, d'un vrai génie d'observation, mais il était à la fois peu moral et très dévot. Les faits de l'ordre religieux l'intéressaient vivement, mais il ne savait les apprécier que du point de vue de sa foi intolérante. Ce fut là son côté faible, qui faillit plus d'une fois lui coûter cher. Il ne pouvait voir une idole mexicaine sans avoir envie de la briser, un temple mexicain sans y

planter une image de la madone dont il était le zélé chevalier. C'est au point que plus d'une fois il dut entendre, à ce sujet, les remontrances du père Barthélemy d'Olmeda, son aumônier, plus circonspect et plus avisé.

Ce père Barthélemy mourut malheureusement peu de temps après la conquête. Ses impressions eussent été plus calmes et plus instructives que celles de son général. Mais nous possédons la *Chronique de la Nouvelle Espagne*, écrite par FRANCESCO LOPEZ GOMARA, chapelain et confident de Cortez. Gomara semble avoir reçu ou s'être donné le mandat de s'attacher surtout à disculper Cortez des accusations dont il fut l'objet, même parmi ses compagnons d'aventure. Il manque souvent d'exactitude et n'a su bien des choses que par ouï-dire. V. la collection des *Historiad. prim. de Ind.* Madrid, 1852.

Ces inexactitudes et sa tendance à rabaisser les mérites des soldats de Cortez, pour faire d'autant mieux ressortir ceux de l'illustre aventurier, enflammèrent l'ire d'un vieux *conquistador*, le capitaine BERNAL DIAZ DEL CASTILLO, qui, sur la fin de ses jours, retiré dans le Guatemala où il remplissait les fonctions de *regidor*, termina, en 1572, un gros livre diffus, prolixe, mal composé, mais d'une grande vivacité descriptive et rempli de curieux détails. C'est en soldat, et en soldat très ignorant, qu'il parle de la religion mexicaine. Mais il est sincère et il décrit exactement ce qu'il a vu. Son livre, *Historia de los sucesos de la conquista de la N. Espana,* parut seulement en 1632. Nous en possédons une excellente traduction française due au Dr Jourdanet, qu'un séjour prolongé au Mexique a mis à même de compléter et d'éclaircir, par de savantes notes, l'œuvre du compagnon de

Cortez. La deuxième édition a paru en 1877, à Paris, chez Masson, sous ce titre : *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un des conquistadores.* — On peut ajouter à sa relation celle, beaucoup plus courte, d'un anonyme, qu'on désigne ordinairement sous le nom du *Conquistador inconnu.* C'était aussi un officier de Cortez. Elle est reproduite dans le vol. X de la collection Ternaux Compans.

Après les conquérants vinrent les fonctionnaires et les prêtres établis dans la Nouvelle Espagne. Ceux-ci étudièrent de plus près les indigènes, apprirent leur langue, recueillirent leurs traditions. Les *Memoriales* du bon Las Casas ne jouissent que d'une autorité médiocre. Ce sont des plaidoyers en faveur des indigènes opprimés, et il déploie autant d'ardeur à les présenter sous le jour le plus acceptable à ses lecteurs catholiques espagnols que d'autres en avaient mis à les noircir. Datant de la première moitié du seizième siècle, ses *Memoriales* ont été traduits en français par Llorente, en 1822.

Nous sommes redevables de données beaucoup plus sûres au père franciscain Bernardino de Sahagun, qui débarqua dans la Nouvelle-Espagne en 1529 et qui s'appliqua à bien connaître les croyances, les mœurs et la langue des indigènes. Sans aucune critique, trop enclin à christianiser les prières et les pratiques de la religion mexicaine, ne se défiant pas assez de la tendance des nouveaux convertis à atténuer de leur mieux le scandale que la description authentique de leurs anciennes croyances causait à des oreilles espagnoles, il n'en est pas moins une des autorités les plus compétentes et les mieux renseignées que nous puissions consulter. Son *Histoire générale des*

choses de la Nouvelle Espagne, demeurée longtemps en manuscrit, n'a été publiée pour la première fois qu'en 1829 à Mexico, par les soins de D. Carlos de Bustamante, puis, en 1830, par ceux de lord Kinsborough. Il a été traduit en français et savamment annoté en 1880 (Paris, Masson) par MM. le docteur Jourdanet et Remi Siméon.

Il est juste de porter aussi un jugement favorable sur l'ouvrage du jésuite Acosta, *Historia natural y moral de las Indias occidentales*, qui parut en 1590 à Séville et qui fut traduite en français dans les premières années du dix-septième siècle, ainsi que sur l'ouvrage en trois volumes in-folio du franciscain Juan de Torquemada, *Monarchia Indiana*, qui parut en 1614. Torquemada vécut cinquante ans au Mexique. On lui reproche toutefois de s'être souvent approprié les travaux manuscrits de ses prédécesseurs et de les avoir copiés sans indiquer ses sources. Il plagia, en effet, sans aucun avertissement, le manuscrit de Geronimo de Mendieta intitulé *Historia ecclesiastica indiana*, publié à Mexico en 1860. En un sens nous n'avons pas à nous en plaindre puisque, sans ce plagiat, nombre de documents utilisés par lui fussent restés inconnus. Parmi eux, il faut ranger les intéressants travaux de plusieurs indigènes convertis, tels que Ixtlilxochitl, descendant des rois de Tezcuco, Camargo, de Tlascala, Pomar, également de Tezcuco, et quelques autres.

Il faut de même accorder une place distinguée à l'ouvrage de l'historiographe de Castille sous Philippe II, Herrera, qui publia, en 1601, sa *Description des Indes occidentales*, traduite en français en 1622. Il eut l'avantage de pouvoir consulter beaucoup de documents inédits déposés aux

archives de l'Escurial. — Notre jugement sera moins favorable sur l'*Histoire de la conquête du Mexique* (traduction française, La Haye, 1692) du jésuite ANTONIO DE SOLIS, si du moins nous y cherchons des renseignements sur le sujet qui nous intéresse le plus; car l'auteur lui-même est d'avis que l'étude de l'ancienne religion mexicaine « n'est ni agréable, ni utile ».

C'était au fond l'idée que partageait, bien que partant d'un point de vue tout différent, notre compatriote l'abbé RAYNAL, auteur de l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, 1770. Ce livre, aujourd'hui si négligé, n'avait guère d'historique, à vrai dire, que son titre et se composait surtout de dissertations sur les maux du despotisme et du fanatisme. Raynal avait d'avance mis les antiquités mexicaines hors de l'histoire en déclarant qu'elles ne se composaient que d'absurdités indignes d'attention.

Tout autre fut l'opinion de WILLIAM ROBERTSON qui publia sa belle *Histoire de l'Amérique* en 1777 (trad. française en 1878). Compilateur élégant et judicieux de ce qui avait été fait avant lui, il y ajouta peu de son propre fond; mais il fut des premiers à insister sur la distinction qu'il faut faire entre les non-civilisés et les civilisés d'Amérique et à relever ceux-ci du dédain immérité dont ils étaient l'objet.

Vers la même époque, l'ex-jésuite CLAVIGERO, de la Vera-Cruz, expulsé de son pays, écrivit en italien, à Cesena, son *Histoire ancienne* du Mexique, soigneusement rédigée et très instructive, mais qui resta fort ignorée jusqu'à ce que l'illustre ALEXANDRE DE HUMBOLDT l'eût signalée à l'attention, ainsi que l'ouvrage de BOTURINI et la collection de peintures mexi-

caines de Gemelli. On sait qu'Alexandre de Humboldt parcourut l'Amérique de 1799 à 1804. Ses ouvrages, *Vues pittoresques des Cordillères et monuments des peuples mexicains*, Paris, 1810, et ses *Ansichten der Natur*, Stuttgard, 1849, sont surtout importants pour l'intelligence des monuments de la vieille civilisation américaine.

Il faut citer à côté de lui le magnifique travail de lord Kinsborough qui, depuis 1830, publia une série de neuf cents tables lithographiées où se trouve reproduit tout ce que l'on possédait de sculptures, de hiéroglyphes et de monuments mexicains. Ce colossal ouvrage est intitulé *Antiquities of Mexico* et contient de plus une véritable encyclopédie mexicaine.

Tout le monde connaît, au moins de nom, l'ouvrage de l'Américain H. Prescott, *History of the Conquest of Mexico* (Londres, 1845), dont la valeur est de premier ordre, si toutefois on n'oublie pas qu'une disposition d'esprit regrettable a rendu l'auteur très peu sympathique aux mythes et légendes religieuses des peuples dont il a écrit l'histoire.

Nous devons signaler enfin la riche collection de Ternaux Compans, publiée en plusieurs volumes depuis 1837, où se trouvent réunis un grand nombre de documents rares ou inédits, entre autres les traités du Mexicain Ixtlilxochitl (1838-1840). — J.-G. Müller, professeur de théologie à Bâle, *Geschichte der Amerikanischen Urreligionen*, Bâle, 1867, deuxième édition. — Le quatrième volume de l'*Anthropologie* de Waitz, Leipzig, 1864. — H.-H. Bancroft, *Native Races of the Pacific States of North America*, 1875. Cet ouvrage de l'historien américain se recommande par une grande érudition spéciale et une élaboration

très remarquable des nombreux matériaux amassés par l'auteur. — En France, et tout récemment, le voyageur Charnay, qui a enrichi le musée du Trocadéro de pièces fort curieuses relatives à l'ancien Mexique et à sa religion, annonce la prochaine publication d'un ouvrage qui ne pourra manquer d'apporter des lumières nouvelles sur l'antiquité mexicaine.

Cette énumération des sources d'information relatives à l'ancien Mexique est loin d'être complète. Cependant nous nous flattons de n'avoir omis aucun ouvrage de valeur. C'est aux mêmes sources qu'il faut recourir pour se renseigner sur les religions de l'Amérique centrale qui fut, dès l'origine de la conquête, considérée comme un appendice de l'empire mexicain et où régnaient en effet des croyances de même fond et de même esprit que celles qui dominaient au Mexique.

Nous devons toutefois mentionner à part les travaux d'un laborieux explorateur, l'abbé Brasseur de Bourbourg, missionnaire et administrateur ecclésiastique au Guatemala. Son *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale avant Christophe Colomb* (1857-1859), sa *Relation des choses de Yucatan* (1864), son *Voyage sur l'isthme de Tehuantepec* (1862), ses *Monuments anciens du Mexique, Palenqué et autres ruines de l'ancienne civilisation mexicaine* (1864-1866), se rapportent plus encore à l'Amérique centrale qu'au Mexique. Il est à regretter que son zèle d'historien ait été mal servi par une imagination exubérante qui l'a lancé dans des hypothèses absolument arbitraires et que ses recherches n'aient pas été guidées par des études préalables et indépendantes sur l'histoire religieuse en général.

Nous lui devons pourtant plus d'un renseignement précieux.

A ce propos nous dirons quelques mots d'un livre intitulé *Popol Vuh*, dont l'histoire est assez singulière. Il nous est présenté comme le recueil des traditions nationales et sacrées des Quichés. Les Quichés habitaient et occupent encore en grande partie le territoire du Guatemala. En 1854, le Dr Scherzer découvrit à San Carlos une liasse de manuscrits relatifs au passé de ce pays, laquelle devait avoir fait partie d'une collection de documents réunis ou composés par le dominicain Ximenès, curé de Saint-Thomas de Puebla, au commencement du dix-huitième siècle. Il paraît que l'autorité espagnole jugea prudent d'en détruire la plus grande partie et confia le reste aux dominicains qui le gardèrent sans s'en occuper. Lors de la suppression de leur ordre au Guatemala, ce reste fut porté à l'Université de San Carlos. C'est là que le Dr Scherzer retrouva le *Popol Vuh* que Ximenès aurait transcrit en quiché et traduit en espagnol. Le texte quiché serait l'œuvre de plusieurs indigènes réunis pour reconstituer l'ancien *Popol Vuh* hiéroglyphique disparu depuis la conquête. C'est donc le travail de recomposition du curé Ximenès que le Dr Scherzer publia à Vienne en 1857, en espagnol, sous le titre de *Las Historias del Origin de los Indios de esta provincia de Guatemala.* L'abbé Brasseur de Bourbourg, qui avait appris le quiché, crut trouver dans la version espagnole des omissious, des inexactitudes, et, avec l'aide de plusieurs natifs, il élabora une traduction nouvelle, aussi littérale que possible (1869). Le livre ne vaut pas le bruit qu'il fit au moment de sa publication. On y remarque des tours et des expressions

bibliques dénotant l'influence des doctrines chrétiennes sur la mémoire des premiers restaurateurs du texte quiché. Il est confus, incohérent, plein de contradictions, et on ne peut s'en servir avec sécurité. Comp. Max Müller, *German Workshop*, I, 328; Bancroft, *Native Races*, III, 473-474.

PREMIÈRE PARTIE

L'AMÉRIQUE CENTRALE ET LE MEXIQUE

CHAPITRE I

LA CIVILISATION MAYA-MEXICAINE

Foyer initial d'expansion. — Toltecs, Chichimecs et Aztecs. — Les Mayas. — Tulla. — Les Nahuas. — Tezcuco. — Mexico. — Histoire des Aztecs. — Constitution civile. — Grandes villes. — Division du travail. — Classes. — Etiquette. — Justice et impôts. — Travaux publics. — Coureurs impériaux. — Calendriers. — L'armée. — Hiéroglyphique. — Fond religieux commun à toute la région. — Culte du Soleil et de la Lune. — Le Dieu-Serpent. — Anthropomorphisme. — Temples. — Anthropophagie religieuse. — Sacrifices. — La Croix.

Les peuples découverts au seizième siècle qui occupaient les territoires de l'Amérique centrale et du Mexique forment ethniquement et moralement un même groupe malgré leur séparation politique. C'est, de l'aveu de tous les historiens qui s'en sont occupés, un même type de civilisation qui les a marqués à son empreinte et qui les a nettement distingués des au-

tres populations indigènes de l'Amérique du Nord. La première question est de savoir où l'on doit en fixer le foyer initial d'expansion.

Malheureusement les documents font presque entièrement défaut pour résoudre la question avec certitude. Les traditions des indigènes étaient extrêmement confuses, un mélange informe de souvenirs mythiques et de prétentions locales dont il est très difficile de tirer des conclusions solidement établies. L'insoutenable hypothèse d'A. de Humboldt, qui voulait rattacher cette civilisation américaine à une immigration bouddhiste, n'a pu que compliquer le problème. Il est toutefois deux faits connexes, évidents, qui dominent la discussion et dont il faut partir.

Le premier, c'est qu'au moment où les Espagnols abordèrent sur le continent américain, le centre de cette civilisation était dans l'Anahuac ou pays des lacs mexicains. C'est là qu'étaient les grandes villes, les grands édifices, les états organisés, conquérants, régulièrement administrés sur une vaste étendue. Les peuplades de l'Amérique centrale étaient loin de présenter un développement social aussi imposant, quoiqu'elles fussent incontestablement bien au-dessus de la sauvagerie qui recommençait à partir de l'isthme proprement dit.

Le second, c'est qu'on a découvert dans cette même Amérique centrale des ruines considérables, les restes d'anciennes grandes villes, ornées de grands édifices, de palais, dénotant une richesse, un goût artistique, des connaissances architecturales fort

remarquables et supposant par conséquent l'existence antérieure d'états organisés et puissants. Les ruines de Palenqué, de Chiapa, d'Uxmal, d'Utatlan et de beaucoup d'autres lieux sont les principaux monuments de cette splendeur disparue, dont les indigènes eux-mêmes, à l'époque de l'invasion européenne, avaient à peine conservé le souvenir.

Il est donc extrêmement probable que la civilisation de l'Amérique du Nord avait atteint un niveau déjà élevé dans ce que nous appellerons la région isthmique (y compris le Yucatan), qu'elle avait traversé au moins une période de prospérité brillante à une époque où la région mexicaine proprement dite ne pouvait encore que l'imiter ou se soumettre à sa prépondérance. Les villes mexicaines, et surtout Mexico, n'étaient pas très anciennes, et les dominateurs de la région rencontrés par les Espagnols, les Aztecs, reconnaissaient sans difficulté qu'ils étaient des nouveau-venus en comparaison des peuples qu'ils s'étaient associés ou qu'ils avaient soumis. Ceux qui passaient pour les plus anciens, les Toltecs, étaient regardés comme des maîtres en matière d'art, d'élégance et de raffinement. Ceux qui les avaient supplantés ou assujettis, les Chichimecs et en dernier lieu les Aztecs, acceptaient volontiers cette suprématie du goût et de l'habileté des Toltecs, dont le nom était devenu synonyme de « bien fait », de « gracieux », « d'artistement travaillé », un peu comme notre mot « gentil ». La civilisation mexicaine du temps de la conquête espagnole reposait donc sur une base antérieure qui avait résisté à des

invasions et à de nombreux bouleversements politiques.

On crut avoir presque résolu le problème en disant que l'empire aztec du temps de la conquête avait remplacé un empire chichimec qui lui-même s'était établi sur les débris d'un empire toltec, et il ne restait plus qu'à rechercher les rapports entre cette civilisation toltèque primitive et l'ancienne civilisation de l'Amérique centrale. Le malheur est qu'on partait d'une illusion européenne, comme si la région mexicaine eût été ordinairement réunie sous un même sceptre, obéissant aux mêmes lois. En réalité il n'y eut jamais d'empire mexicain unitaire et centralisé, pas même au temps de Fernand Cortez. La région fut toujours divisée en de nombreux états indépendants. Seulement il se forma souvent de grandes confédérations, et il y eut des états qui, par la guerre ou autrement, acquirent une prépondérance confinant à la suprématie. Lorsque Cortez débarqua, la prépondérance appartenait aux Aztecs, leur souverain Montezuma possédait une hégémonie de fait qu'il paraissait occupé à transformer en souveraineté absolue, mais officiellement il n'était encore que le confédéré des rois de Tezcuco et de Tlacopan, qui n'étaient pas Aztecs.

Au milieu de toutes les tentatives inspirées par le désir de débrouiller ces antiquités obscures, nous nous rangeons à la théorie développée par M. Bancroft (1), qui a l'avantage d'encadrer les faits connus

(1) *Native Races*, V, 231. Comp. aussi l'étude minutieuse sur le

de la manière la plus vraisemblable et d'accord avec les lois ordinaires de l'histoire.

Pendant plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, et peut-être un ou deux siècles encore après, l'Amérique centrale vit fleurir ce qu'il faut appeler la civilisation *maya*, dont le centre devait se trouver à Chiapa ou à Palenqué (sud du Yucatan). La tradition en rapportait l'origine au dieu civilisateur Votan. Le mot « maya », qui sert de nom à une déesse-terre, semble indiquer le caractère autochthone, absolument indigène, de cette civilisation primitive, sortie du sol, dont les toutes premières origines remontent probablement bien plus haut encore que la date approximative suggérée par les faits vérifiés. Elle trouva dans cette région ce qui fut la condition matérielle de toute civilisation à son aurore, c'est-à-dire la possibilité de substituer aux chances toujours problématiques de la chasse ou de la pêche la certitude d'une nourriture abondante et régulière : il s'agit ici de la culture du maïs, qui est la céréale par excellence de l'Amérique. C'est ainsi que se constitua le souvenir d'un grand empire maya dont nous ignorons les vicissitudes historiques, mais qui doit plutôt servir d'expression à un état social déterminé qu'à un état politique au sens européen de ce mot.

Du sud du Yucatan, la civilisation maya se propagea dans cette presqu'île et s'étendit graduellement

même sujet de Waitz, *Anthropologie*, IV, 14-46. Les conclusions du savant allemand se rapprochent beaucoup de celles de l'historien américain, mais ses déductions ne brillent ni par la clarté, ni par leur enchaînement logique.

vers l'Anahuac. Ses premiers importeurs dans le pays des lacs sont peut-être les *Quinames* ou géants dont parle vaguement la tradition mexicaine.

L'émigration maya dut rencontrer des peuplades très diverses de mœurs et d'aptitudes, les unes disposées à adopter la civilisation méridionale, les autres plus revêches, d'autres enfin tout à fait réfractaires. C'est ce qui explique pourquoi les Européens trouvèrent encore dans les montagnes des tribus demeurées fort près de la sauvagerie au milieu même de la civilisation mexicaine, telles qu'une grande partie des Otomis (1). Mais, parmi les centres de civilisation qui se fondèrent au nord sous l'influence maya, on distingue principalement Tula ou Tulla ou Tullan (2), ruinée depuis longtemps, mais dont le souvenir resta comme celui d'un lieu de culture raffinée. C'est à ce nom qu'il faut, selon toute apparence, rapporter l'origine du mot « Toltec » avec le sens déterminé que nous avons indiqué.

Bien que l'influence maya fût devenue prépondérante au milieu de ces peuples de l'Anahuac et des contrées voisines, il devait à la longue s'établir une différence entre les Mayas mélangés du Nord et les Mayas pur sang du Sud. C'est cette différence que représente la dénomination de *Nahua* ou *Nahuatl* qui désigna la langue et la race des civilisés du nord

(1) M. Bancroft explique ce nom par « Cheveux rouges ». Probablement ces sauvages se teignaient les cheveux en rouge pour aller en guerre.

(2) *Ville des joncs*, d'après M. Jourdanet, située au nord de Mexico, sur le versant extérieur de l'Anahuac.

pour les distinguer de celles du midi. Ce mot, qui veut dire « qui parle bien, clairement, agréablement », suppose que ceux qui s'en paraient comme d'un titre regardaient leurs voisins à peu près comme les Grecs regardaient les barbares. Il dut se former dans l'Anahuac une confédération *nahua* dont Tula ou Tulla fut peut-être la tête. Des guerres éclatèrent entre les Nahuas et les Mayas proprement dits, et ce seraient ces guerres fatales aux Mayas qui auraient eu pour conséquence l'anéantissement de la civilisation maya ou qui, du moins, en auraient détruit la puissance et l'éclat. M. Bancroft pense que ces événements durent se passer un siècle avant ou un siècle après notre ère, et que la puissance nahua dut sa supériorité à ce qu'elle se composait d'éléments plus jeunes, moins efféminés que celle des Mayas. Nous verrons, chemin faisant, quelques indices de nature à confirmer cette supposition.

A leur tour, les Nahuas, ou le régime qui porte leur nom, eurent à souffrir de l'essor pris par les peuples qu'ils avaient soumis ou du moins amenés à accepter leur influence. C'est ainsi que se serait dissous ce qui s'appelle « l'empire toltec », où nous n'avons aucune raison de voir autre chose que le régime social dont Tulla était le centre. Au fond, Nahua et Toltec peuvent se prendre l'un pour l'autre, et les Nahuas dont parle le père Sahagun dans son *Histoire des choses de la Nouvelle Espagne* (1) prétendaient descendre des Toltecs. La confédération toltèque doit

(1) Trad. Jourdanet, p. 663.

avoir été formée par l'alliance des rois de Colhuacan, plus tard Tezcuco, d'Otompan et de Tulla. M. Bancroft assigne à cette confédération le dixième siècle de notre ère comme date terminale.

Elle fut détruite et remplacée par ce qu'on appela l'empire *chichimec*, lequel n'est pas autre chose que la prise de possession du pouvoir par les tribus ou peuplades plus mélangées, que la civilisation maya n'avait pas transformées aussi radicalement que les peuples nahuas, et que ceux-ci, longtemps, avaient regardées de haut. Le nom des Chichimecs, qui signifie « les chiens », semble attester cette différence de culture plutôt que de race. Comme d'autres qualifications méprisantes, celle-ci devint un titre d'honneur quand le succès l'eut anoblie. Les Chichimecs sont considérés comme venus du nord, ce qui s'explique suffisamment par le fait que plus on s'éloignait du sud, moins la civilisation maya avait exercé d'influence. Mais, en s'établissant dans une région plus civilisée que celle qu'ils abandonnaient, les Chichimecs adoptèrent volontiers la civilisation des vaincus. Tezcuco, grande ville située sur la rive orientale du lac de Mexico, devint même, sous la domination chichimèque, un foyer de lumières et de culture, au point de mériter le surnom d'Athènes américaine, que lui donna Clavigero, et d'avoir son Salomon dans la personne de son roi Neçahualcoyotl (coyotte jeûneur), auquel on attribue des croyances religieuses d'une grande élévation.

La période chichimèque fut aussi marquée par des alliances, des confédérations, des guerres, où chacun

des états constitués dans l'Anahuac ou dans le voisinage cherchait, soit à conquérir l'hégémonie, soit à à défendre son indépendance contre d'ambitieux voisins.

C'est à la faveur de ces guerres intestines qu'un petit peuple, parti vers le onzième siècle d'une contrée septentrionale qu'on ne saurait déterminer avec précision, mais qui semble avoir dû être peu distante du golfe de Californie (1), parvint à conquérir de l'importance et put même aspirer à la prépondérance. Les Aztecs quittèrent leur pays mythique Aztlan vers la fin du onzième siècle, et s'acheminèrent lentement vers l'Anahuac. Leur nom signifie « flammant » ou « héron blanc » (2). Longtemps ils vécurent dans l'insignifiance, au milieu de peuples plus nombreux et plus puissants. Ils furent, pendant nombre d'années, les vassaux des états de Tlacopan et de Colhuacan. Cependant ils grandirent en nombre, ils déployèrent une énergie supérieure à celle de leurs voisins, et, en 1325, ils fondèrent, sur une île aujourd'hui réunie à la terre ferme, la ville de Tenochtitlan,

(1) Comp. Waitz, *Anthropologie*, IV, 31-32.

(2) J.-G. Müller, *Amerik. Urrel.*, p. 531, objecte que cet oiseau ne se trouve que dans la région méridionale et n'a pu fournir le nom ethnique d'un peuple venu du nord. Mais, outre que les Aztecs eux-mêmes interprétaient ainsi leur nom national, et rien ne les y forçait, ils ont bien pu appliquer au flammant, quand ils le connurent, le nom qu'ils donnaient à quelque autre échassier de leur pays d'origine. Ce nom convenait bien à cette peuplade vivant surtout de la pêche et, pour cela, recherchant toujours les bords des fleuves et les lacs. C'est ce qui les amena finalement et les fixa sur les rives du lac de Mexico.

« l'aigle sur la pierre », qui reçut plus tard le nom de Mexico, de l'un des surnoms du dieu aztec de la guerre, Mextli « guerrier ». Ce surnom désignait d'abord un quartier et passa à la ville entière. D'après la tradition aztèque, les fondateurs de cette ville se décidèrent à la bâtir sur cette île parce qu'ils y avaient vu un aigle perché sur un agave sortant d'une pierre, tenant un serpent dans ses serres et les ailes étendues vers le soleil levant. Ce symbole de puissance prenant son essor est encore aujourd'hui gravé sur les armes de Mexico. Depuis 1352, ils eurent des rois élus par la noblesse. Nous en connaissons onze (1). Sous leur direction, les Aztecs sortirent de leur position subalterne et firent de rapides progrès en nombre et en puissance. Au commencement du seizième siècle, ils avaient poussé leurs expéditions militaires jusque dans le Yucatan et le Guatemala. Leur domination s'étendait d'une mer à l'autre. A leur énergie guerrière ils joignaient de grandes aptitudes commerciales. De vassaux qu'ils avaient longtemps été, ils devinrent indépendants et formèrent

(1) Acamapich, *Qui tient un roseau* (fin du XIV[e] siècle).
Uitziliuitl, *Colibri* (commencement du XV[e]).
Chimalpopoca, *Bouclier brillant* (?)
Itzcoatl, *Serpent d'obsidienne*, 1427.
Montezuma I, plus exactement Moteuhçoma, *Qui se fâche en seigneur*, 1440.
Axayacatl, 1469.
Tiçoc, 1482.
Amitzol, 1486.
Montezuma II, 1503. — Cuitlava et Guatimozin. Ces deux derniers ne régnèrent que fort peu de temps.

le troisième et le plus important des membres de la confédération qui fut disloquée par la conquête espagnole. C'est pour cela que toute la contrée fit aux Européens l'effet de constituer « l'empire mexicain ». Officiellement, ce n'était que la confédération de Mexico, de Tezcuco et de Tlacopan. Mais, en fait, l'empereur aztec Montezuma II en était le potentat.

Il y avait cependant des pays qui résistaient encore à cette absorption, tels que le Mechoacan (1) et la petite république de Tlascala, située non loin de la Vera-Cruz, et dans le voisinage de laquelle Fernand Cortez eut l'heureuse chance de débarquer ; car elle fut très vite son alliée contre les Mexicains. Mais tout fait présumer que, sans l'invasion européenne, les forces nombreuses et disciplinées des Aztecs eussent fini par avoir raison de ces résistances isolées.

Les Aztecs ou Mexicains proprement dits étaient donc, d'une manière générale, les dominateurs de toute la région et les représentants de la civilisation transmise par les Chichimecs et les Toltecs. C'est, à vraiment dire, la civilisation aztèque dont nous allons tracer l'esquisse, mais en nous rappelant qu'elle n'est que le développement de la civilisation nahua antérieure, laquelle a ses origines dans le vieux pays maya de l'Amérique centrale. Nous allons, en d'autres termes, décrire la civilisation maya-

(1) Ce pays, dont le nom signifie *poissonneux*, était situé à l'ouest de l'Anahuac, sur les bords du Pacifique. Il se soumit, sans coup férir, aux vainqueurs de Mexico.

mexicaine telle qu'elle s'offrit aux regards de Fernand Cortez et de ses compagnons.

Les conditions indispensables de la civilisation existaient au Mexique. La propriété du sol était reconnue et organisée d'après un mode analogue à ce qu'on a vu dans l'Ancien Monde. Tout homme libre et de naissance noble était propriétaire d'une terre. Selon son titre de possession, il pouvait la transmettre à son héritier, ou bien, quand elle était attachée comme bénéfice à l'exercice d'une fonction, elle passait à un autre avec cette fonction. Le gros de la nation exploitait le sol d'après un autre système qui rappelle la constitution du *mir* russe. A chaque localité appartenait une certaine quantité de terres proportionnée au nombre des habitants. Ceux-ci les cultivaient en commun. Les produits étaient portés dans un entrepôt et répartis entre les familles en raison du nombre de têtes (1).

Il y avait de grandes villes au Mexique. Les narrateurs espagnols exagèrent peut-être quand ils parlent des 300,000 habitants de Mexico. Torquemada exagère plus encore en parlant de 120,000 maisons, ce qui supposerait près d'un million d'âmes. Un officier de Cortez, plus exact et plus sobre d'imagination, parle seulement de 60,000 maisons, ce qui du reste nous ramènerait au chiffre de 300,000, à 5 habitants par maison, et ce qui justifie déjà le titre de grande

(1) Comp. Robertson, *Hist. de l'Amérique*, II, 7. — Herrera, Dec. III, liv. IV, ch. xv. — Torquemada, *Mon. Ind.*, liv. XIV, ch. VII.

ville. Tezcuco, Tacuba, Cholula, Tlascala y avaient également droit (1).

La division du travail, cette marque essentielle de la civilisation, était depuis longtemps pratiquée. A côté de la population agricole, il y avait des industriels, des commerçants et des ouvriers qui se groupaient par professions sous la protection d'un dieu-patron comme nos *ghildes* du moyen-âge. Parmi les industries les plus remarquables, il faut noter l'orfévrerie et la fabrication, encore aujourd'hui supérieure à toute concurrence, d'objets en plumes d'oiseau, coiffures, éventails, jupons, parasols, etc. Il y avait aussi des peintres qui excellaient dans l'art de représenter avec justesse, quoique sans goût, les événements et les personnes sur une espèce de papier ou de tissu d'agave ou de coton. Il est amusant de voir dans les spécimens qui nous ont été conservés avec quelle finesse ils saisirent les particularités caractéristiques des Européens, guerriers ou prêtres, du temps de la conquête.

Il y avait au Mexique des distinctions de classes qui rapprochent beaucoup son état social de celui de l'Europe féodale. Le gros des habitants de la campagne était, comme nous venons de le voir, attaché en un sens à la glèbe. Au-dessous d'eux se trouvaient les esclaves, assez doucement traités (2), si ce n'est que les travaux les plus pénibles retombaient sur eux et qu'ils étaient sans aucun droit vis-à-vis du

(1) Comp. Robertson, *l. c.* et note XLIX. — Waitz, *Anthropologie*, IV, 93. — Jourdanet, trad. de Sahagun, XXV.

(2) Comp. les remarques de Waitz, IV, 87.

maître qui, par exemple, pouvait les immoler aux dieux, si tel était son bon plaisir. Dans les villes, la classe des commerçants avait conquis une véritable importance et luttait ouvertement contre l'influence aristocratique, favorisée en cela par les rois aztecs qui s'appuyaient sur elle pour tenir tête à leurs grands vassaux. Ce fut une des fautes de Montezuma II que de rompre sur ce point avec la politique de ses prédécesseurs et de réserver ses faveurs à la noblesse territoriale. Nous avons déjà signalé l'esprit commerçant des Aztecs. Bernal Diaz, en racontant sa première visite à Mexico, s'extasie sur la quantité de marchandises qu'il vit étalées sur la grande place de cette ville (1). Les négociants aztecs faisaient de longs voyages, se dirigeant de préférence vers l'Amérique centrale, et souvent les souverains de Mexico s'en servirent comme d'espions pour recueillir des renseignements sur la puissance et la richesse des états limitrophes (2). La noblesse à son tour se subdivisait en plusieurs classes, et c'est dans son sein que se recrutaient les fonctionnaires militaires et civils, ainsi que les prêtres. Nous parlerons dans un autre chapitre de l'organisation du sacerdoce au Mexique. Disons seulement ici que ses chefs appartenaient à la plus haute aristocratie et même à la famille impériale. Les distinctions de classes étaient très observées, l'étiquette était une puissance, et les mots chan-

(1) Trad. Jourdanet, p. 244 suiv. Comp. Herrera II, VII, 15. — Gomara, p. 348.

(2) Sahagun I, 19. Comp. Müller, *Amerik. Urrel.*, p. 541.

geaient de terminaison selon qu'on s'adressait à un supérieur ou à un subalterne (1).

Au-dessus de tous s'élevait la famille impériale. Depuis l'institution de la monarchie au milieu du quatorzième siècle, les souverains aztecs avaient toujours visé à rendre leur pouvoir aussi absolu que possible. Seuls, les chefs du clergé avaient conservé une grande part d'autorité. Souvent il était arrivé que le souverain avait passé par leurs rangs avant de ceindre l'espèce de mitre, *copilli*, en or et ornée de plumes, qui tenait lieu de couronne impériale. Montezuma avait été prêtre. Bien que maintenu dans la même famille, le pouvoir impérial n'était pas strictement héréditaire. Le nouveau souverain était désigné par un collège restreint de nobles et de prêtres des plus élevés en rang, qui avait peu à peu remplacé l'ancienne assemblée de la noblesse, et auquel s'adjoignaient les souverains régnants des deux états confédérés de Tezcuco et de Tlacopan. Le faste de la cour était grand, l'étiquette plus sévère encore là que partout ailleurs. Les Espagnols furent très frappés de la pompe dont s'entourait Montezuma et des marques de déférence profonde dont il était l'objet. Il ne paraissait en public que porté en litière, entouré d'un nombreux cortège. D'ailleurs le peuple regardait le souverain comme le représentant des dieux (2). On n'osait lui parler que les yeux baissés et en vertu d'une association d'idées, étrange pour nous, mais que nous

(1) Robertson, note 1.
(2) Comp. Sahagun, VI, 9 suiv.

retrouverons au Pérou, on n'était admis à son audience que pieds nus, vêtu d'habits sordides, de peur d'avoir l'air d'affecter des prétentions déplacées devant un si auguste personnage (1). D'après le témoignage des Espagnols, bons juges en pareille matière, Montezuma avait les manières élégantes et distinguées d'un souverain de vieille race, et Bernal Diaz, qu'il avait tout à fait conquis en lui faisant cadeau d'une de ses femmes, répète souvent que Montezuma avait en toute chose l'air d'un très grand seigneur.

La justice et l'impôt étaient organisés méthodiquement dans l'intérêt du pouvoir central. La justice était rigoureuse et souvent cruelle. Du reste la cruauté ou plutôt l'insouciance de la douleur d'autrui paraît avoir distingué les Aztecs des peuples soumis et voisins (2). Il y avait des règles fixes pour l'impôt qui se payait en nature (3). Une assez forte portion, qui doit avoir été considérable, de tous les produits industriels et agricoles était prélevée sur la population et déposée dans les magasins impériaux pour subvenir aux dépenses du gouvernement, de l'armée et des travaux publics. Les Mexicains étaient habiles constructeurs. Leur capitale communiquait avec la terre ferme par des chaussées savamment construites, le long desquelles courait un aqueduc fournissant à la ville une eau excellente captée à des sources lointaines (4). Les rues étaient régulièrement nettoyées,

(1) Bernal Diaz, p. 237.
(2) Comp. les faits réunis par Waitz, IV, 84.
(3) Waitz, *ibid.*, 79-80.
(4) Clavigero, VII, 53.

éclairées pendant la nuit au moyen de feux allumés dans les carrefours. Les villes d'Europe à la même époque ne songeaient pas encore à ces raffinements. Des routes bien soignées unissaient les villes, se dirigeant vers les marchés, les temples et les palais, et atteignaient les extrémités de l'empire. Il faut noter ici la remarquable institution des « coureurs » impériaux, dont les postes étaient établis de deux en deux lieues et qui transmettaient rapidement à Mexico les nouvelles des parties les plus éloignées du territoire. En vingt-quatre heures, deux jours au plus, un message pouvait parvenir de la Vera-Cruz au palais impérial (1).

Le calendrier était savamment établi. Il semble du reste trahir plus que tout autre élément de la société mexicaine son origine méridionale ou maya. L'année était divisée en dix-huit mois de vingt jours chacun, ce qui faisait 360 jours. On y ajoutait cinq jours complémentaires, *nemontemi* (2), pendant lesquels un repos général était prescrit. C'était donc une année solaire, et les Mexicains savaient très bien discerner les équinoxes et les solstices. Aussi le calendrier portait-il le nom de *Tonalpohualli*, « supputation du soleil ». Mais à côté de ce calendrier que nous pouvons appeler civil, il y avait un calendrier sacerdotal, lunaire, et qui divisait le temps en périodes de vingt mois de treize jours chacun. Il semble résulter de là que le calendrier le plus ancien était

(1) Torquemada, XIV, 1. — Clavigero, VII, 12.

(2) *Vides*, *inutiles*. Comp. Sahagun, liv. II et notamment le chap. XIX.

lunaire et que le sacerdoce, par esprit conservateur, avait voulu conserver le vieux mode de mesurer le temps. C'était un calendrier mort, mais d'autant plus révéré, distinct du calendrier vulgaire probablement calculé pour les besoins de l'agriculture. Une des branches les plus étudiées de l'éducation mexicaine consistait à apprendre les coïncidences de l'année sacerdotale et de l'année civile, afin de ne pas se tromper sur la date des nombreuses fêtes prescrites par le rituel. La semaine mexicaine, ou pour mieux dire la division correspondant à notre semaine, comptait seulement cinq jours, et chaque cinquième jour était jour de marché. L'importance du nombre 13 dans le calendrier sacerdotal trouvait une confirmation qui paraissait mystérieuse dans le fait que quatre fois 13 années ou 52 formaient le siècle mexicain, à la fin duquel, pour rétablir la conformité avec le cours du soleil, on ajoutait treize jours complémentaires (1). Tout cela suppose une série d'observations et de calculs poussée assez loin. On a retrouvé au temple pyramidal de Xochicalco un long conduit vertical très étroit qui communiquait du sommet à une chambre souterraine. C'était pour marquer avec exactitude le passage du soleil au zénith. On possède aussi des tables zodiacales dénotant une réelle compétence dans l'art de déterminer le cours annuel du soleil. Cela suffit pour démontrer l'état avancé de ce genre de connaissances, sans qu'il soit nécessaire d'admettre avec Humboldt et Pres-

(1) Comp. Waitz, IV, 177 suiv. — Sahagun, VII, 8.

cott que les Mexicains connussent la cause réelle des éclipses (1). S'il en eût été ainsi, ce phénomène ne leur eût pas inspiré tant d'effroi.

Nous verrons plus loin la grande importance religieuse qu'avait pour les Mexicains chaque renouvellement du siècle de cinquante-deux ans. Ajoutons seulement qu'à ces calculs sérieux et rationnels les Mexicains joignaient toute sorte de folies astrologiques. Mais l'Europe du seizième siècle n'était pas plus sage. Il y avait au Mexique tout un corps d'astrologues, *tonalpouhque*, « compteurs du soleil » (2), et on n'entreprenait rien d'important sans leur avis.

L'armée, depuis longtemps, n'était plus la cohue à laquelle les populations arriérées donnent ce nom. Elle était méthodiquement recrutée, divisée en groupes correspondant à peu près à nos divisions actuelles, soumise à une discipline sévère, instruite à manœuvrer en bon ordre. Les armes étaient l'arc, la lance et l'épée d'obsidienne : on savait, en effet, travailler cette pierre au Mexique avec beaucoup

(1) Humboldt, *Vues*, 282. — Prescott, I, 110. C'est sur quelques ressemblances entre les noms des jours des mois mexicains et ceux des signes du zodiaque au Japon et au Thibet que Humboldt a surtout insisté pour étayer son idée favorite des origines asiatiques de la civilisation mexicaine. Mais les jours du mois et les signes du zodiaque sont choses fort distinctes ; il y a vingt noms de jours au Mexique et douze noms de signes zodiacaux, et le fait que ces noms de jours et de signes se soient rencontrés sur trois ou quatre points (serpent, chien, oiseau, singe), n'a décidément aucune valeur probante. Comp. Waitz, *Anthropol.*, IV, 183.

(2) Sahagun, IV, prol.

d'art. C'étaient les Aztecs qui avaient poussé le plus loin l'art militaire. Leur armée était leur grand instrument de règne, et ce qui, pour certains esprits, achèvera de démontrer l'avancement de cette civilisation mexicaine, c'est qu'il y avait dans l'ancien Mexique des décorations et des ordres militaires réservés à la noblesse (1). Il faut ajouter que les Aztecs paraissent dans leurs guerres avoir été animés d'un zèle religieux étranger aux populations qu'ils allaient combattre. Sans supprimer pour cela le culte local des populations soumises par leurs armes, ils n'en imposaient pas moins la suprématie de leurs dieux nationaux. Des prêtres précédaient les armées, portant sur leur dos des idoles. La nuit qui précédait la bataille, ils devaient allumer un feu nouveau par la friction du bois et c'étaient eux qui donnaient le signal de l'attaque. Notons que bon nombre de ces expéditions guerrières des Aztecs avaient pour objet avoué de faire des prisonniers pour les immoler aux dieux. Car les Aztecs, nous le verrons bientôt, poussèrent jusqu'à la frénésie le goût du sacrifice humain. Après la victoire, on érigeait à Mexico un *teocalli*, un temple portant le nom du pays conquis et qu'on faisait desservir par des indigènes enlevés à leur terre natale. Cette précaution ne parut même pas suffisante. On finit par entasser les idoles des peuples vaincus dans une grande chambre attenant au grand temple de Mexico, et on les y tint sous clef de peur qu'il ne leur prît la

(1) Bancroft, II, 194.

fantaisie de retourner vers leur pays d'origine et d'y fomenter des révoltes (1).

Ces détails enfantins ou lugubres ne sauraient affaiblir la conclusion que nous tenions surtout à dégager des exagérations des uns et des dépréciations des autres, savoir qu'on ne saurait refuser le nom de civilisée à une société organisée, gouvernée, défendue, adonnée à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, ayant construit des villes, des monuments, des routes et des ponts, connaissant l'art et l'étude. Nous aurons à parler plus loin des établissements mexicains d'instruction.

Cependant cette civilisation avait aussi ses grandes lacunes. Parmi ces lacunes, il y en avait qu'on ne pouvait reprocher aux Mexicains. Par exemple, ils ne possédaient aucun animal de somme ou de trait, pas même le lama péruvien. Il est facile de comprendre que cette privation dut rendre infiniment plus compliqués les premiers efforts tentés pour sortir de la vie sauvage. La transition si fréquente ailleurs de l'état pastoral et nomade à l'état sédentaire fit défaut à l'Amérique centrale et au Mexique. L'ignorance où ils demeurèrent quant à l'emploi du fer, assez difficile à expliquer, fut aussi une grande cause de retard et de faiblesse. Ils ne connurent, outre l'or et l'argent, que le cuivre et le bronze. Leur manque total de goût pour la navigation fit non seulement que leur civilisation eut peu de rayonnement, mais qu'elle tendit toujours à se corrompre sur

(1) Sahagun, II, Append. p. 174-175 de la traduction Jourdanet.

place, comme toutes celles qui restent confinées dans un horizon toujours semblable à lui-même. Les Aztecs devaient leur prépondérance à ce que, venus les derniers, ils avaient conservé plus de rudesse primitive et plus de sévérité morale que les populations efféminées des Chichimecs, des Toltecs et de l'Amérique centrale. Mais rien n'autorise à croire qu'ils n'eussent pas à leur tour cédé aux influences énervantes d'une culture remarquablement avancée au point de vue du bien-être matériel, mais sans idéal élevé et associé à une religion atroce. Une autre grande lacune, c'est qu'ils ignoraient la lecture et l'écriture. Cependant ils étaient arrivés à la période que l'on peut appeler hiéroglyphique de l'écriture. Nous avons parlé de leurs peintures. Ils possédaient, de plus, des signes figurés qui servaient à enregistrer les événements mémorables, à dresser le calendrier, les tables généalogiques, les comptes des fonctionnaires, etc. C'est un grand sujet de discussion parmi les spécialistes que le sens de ces signes obscurs et même l'ordre dans lequel on doit les lire. Nous ne saurions y entrer. Ce qui est certain, c'est que cette hiéroglyphique, dont le sens est presque entièrement perdu, était loin de rendre les mêmes services que l'écriture cursive (1). Enfin, ce qui surprend chez un

(1) Primitivement, comme les Péruviens et les Chinois, les Mexicains se servaient de *Quipos* ou franges à nœuds, et on trouva encore cette coutume en vigueur à Tlascala. Dans l'Amérique centrale il y a des traces d'écriture linéaire. Mais elle est incompréhensible. L'hiéroglyphique sculptée ou peinte sur papier d'agave l'emporta complètement sur ces deux formes. Il y avait de

peuple dont on doit signaler les aptitudes commerçantes, ils n'étaient guère plus avancés en fait de monnaie ou de moyens d'échange. La plupart des marchés se soldaient en nature. Cependant il y avait quelques commencements de représentation des valeurs; par exemple, des baies de cacao, des

véritables livres en hiéroglyphes mexicains. Malheureusement la plus grande partie fut livrée aux flammes par l'archevêque Zumarraga et des moines ignorants. Nous en possédons, toutefois, dans les grands musées de l'Europe, des échantillons assez nombreux pour nous en faire une idée exacte. Humboldt et lord Kinsborough en ont reproduit de nombreux *fac-simile.* On croit y retrouver les histoires des dieux, le grand déluge, la migration des Aztecs, la fondation de Mexico, puis des combats, des événements de la vie des princes, des cérémonies religieuses, des prescriptions pour les fêtes, enfin des registres d'impôt, des plans, des phénomènes célestes. La numération avait ses signes fixes. Un 0 pour l'unité, un petit drapeau pour 20. Elle reposait sur le système vicésimal comme celle des Celtes. 400 (= 20 × 20) est indiqué par une plume, 8,000 par un sac. Le siècle mexicain de cinquante-deux ans est représenté par une gerbe. Le soleil a pour signe un cercle avec un point au milieu, la lune un croissant. Souvent un homme n'est désigné que par une tête; quand c'est la tête d'un roi, elle porte le *copilli* ou la mitre; une maison signifie une ville, un espace moitié clair, moitié noir, avec sept petits ronds clairs signifie le ciel. Sur les plans, des pas marqués représentent une route ou une marche. Un bouclier garni de flèches entre un roi et une ville suppose que cette ville a été prise par ce roi. Une tête d'oiseau avec la langue tirée, c'est le vent; un quart de cercle dont il tombe des gouttes, c'est l'eau, qui est aussi représentée par des lignes parallèles ondulées ou par un roseau. Le lapin ou le trident en forme de serpent désignent la terre. Une tête de mort représente le vent du sud qui dessèche tout. D'après Ampère, *Rev. des Deux Mondes*, 1er octobre 1853, quelques-uns de ces hiéroglyphes étaient déjà devenus phonétiques, c'est-à-dire représentant un son abstrait, ce qui forme la transition de l'hiéroglyphique à l'écriture proprement dite. — Comp. les *Monum.* de Humboldt; Ternaux Compans, XIII, 337 suiv.; Müller, p. 549-562.

pièces de coton, de la poussière d'or et même des morceaux de cuivre ou d'étain en forme de T. Il est à présumer que si la civilisation mexicaine eût duré, ce genre de progrès se fût aussi réalisé.

Nous rappelons qu'avec moins de richesse et de puissance sociale, la civilisation relative de l'Amérique centrale présentait un aspect analogue à celui de la civilisation mexicaine. Nous pouvons donc, avant de clore ce chapitre, jeter un coup d'œil sur les bases religieuses communes à toute cette région.

Un premier trait fondamental des religions disséminées sur ce vaste territoire, c'est la prééminence reconnue au soleil, qui est tenu pour animé et personnel. Les populations isthmiques, voisines de Panama, où Gomara, le chapelain de Cortez, dit que la religion ressemblait tout à fait à celle d'Haïti et de Cuba (1), adoraient directement le Soleil et la Lune, comme époux, et là le culte du Soleil se passait de temples et de sacerdoce constitué. Il en était de même chez les Lacandons, tribu du Guatemala, qui adoraient aussi l'astre sans image et lui offraient des sacrifices en plein air (2). Chez les Itzas, autre peuple du Guatemala, près du lac Peten, non loin de la Vera-Paz, il y avait une idole en gyps, représentant le soleil comme une tête humaine, ronde, avec des rayons divergents et une grande bouche au centre.

(1) *Hist. Ind.*, p. 255.
(2) Bancroft, *Native Races*, III, 484.

C'est là le type commun des symboles et images du soleil dans toute la région maya-mexicaine (1). Souvent la langue est représentée sortant de la bouche, pour indiquer que le soleil est vivant et qu'il parle. La langue, apposée près d'un objet représenté, est en effet le signe hiéroglyphique de la vie. Une montagne jointe à une langue signifie que cette montagne est un volcan, une montagne qui vit et qui parle. Au Yucatan, dans les ruines de Palenqué et d'Uxmal, on trouve beaucoup de disques solaires en bas-relief, la langue pendante (2). Encore aujourd'hui, les indigènes christianisés du Guatemala saluent respectueusement le soleil, quand ils se rendent à la messe (3). Plusieurs peuples mayas, particulièrement dans le Honduras, le nommaient leur grand-père, et la lune, leur grand'mère (4). Les Mexicains se disaient fils du soleil, et nous verrons que leurs deux plus grands dieux nationaux ne sont eux-mêmes que des déterminations du soleil. Son lever était salué chaque jour par une sonnerie de trompettes, le chant des hymnes et une offrande d'oiseaux. Quatre fois par jour, et autant de fois chaque nuit, le rituel ordonnait aux prêtres attachés au service des temples de lui faire leurs dévotions. On priait toujours la face tournée vers l'est. C'est le soleil qui était par excellence le dieu, le *teotl*. Rappelons-nous que nous avons constaté un culte solaire très caractérisé chez

(1) *Ibid.*, 483.
(2) Comp. Humboldt, *Mon.*, 26, 186, 190.
(3) Müller, *Amer. Urrel.*, 471.
(4) Bancroft, III, 485.

les Natchez (1), bien au nord de la région mexicaine, et que les indigènes des Antilles, étroitement parents de ceux de l'Amérique centrale, avaient aussi une religion solaire (2). Le nom du soleil était *Tonatiks* aux Antilles, *Tonatiu* dans l'Amérique centrale, *Tonanico* à Colhuacan ou Tezcuco. La lune. aux Antilles, se nommait *Tona*, dans l'Amérique centrale et au Mexique, *Tonacaciuatl*, c'est-à-dire Notre-Dame Tonaca. On trouve beaucoup de petits disques du soleil et de la lune parmi les *Tepitoton* ou petites idoles domestiques mexicaines (3). En un mot, une foule d'indices concourent à montrer que le culte du soleil et de la lune est fondamental dans toute la région plus ou moins civilisée qui va de l'isthme de Panama aux bouches du Mississipi, en y comprenant la Floride et les Antilles. Nous le retrouverons dans l'Amérique du Sud, à Bogota et au Pérou, également associé à un remarquable essor de la civilisation.

Mais il importe de ne pas oublier un autre trait commun à l'Amérique centrale et au Mexique, encore plus étroitement solidaire d'une certaine culture et même d'une culture relativement raffinée. C'est le culte d'un dieu révélateur, organisateur, législateur, un dieu-héros qui n'est plus le soleil, bien qu'il soit parfois son fils, qui porte différents noms, mais qui exprime partout la même idée. C'est Votan chez les Chiapas et plusieurs autres peuples de la région isth-

(1) *Religions des peuples non-civil.*, I, 226-227.
(2) *Ibid.*, 316.
(3) Comp. Clavigero, I, 348 suiv., 350, 375. Prescott, II, 68 suiv., 324.

mique, Zamna et Cuculcan au Yucatan, Wicepecocha à Oajaca, pays chichimec du Mexique, Gucumatz au Guatemala, Quetzalcoatl au Mexique et notamment à Cholula, la ville sainte de la période toltèque. Telle était la vénération dont cette mystérieuse divinité était l'objet, que les Aztecs n'osèrent pas en supprimer le culte, bien qu'elle ne fît pas partie de leurs dieux nationaux, et laissèrent à ses temples et à son sacerdoce une place de premier rang dans leur constitution religieuse. Le propre de cette divinité, c'est qu'elle est représentée sous la forme d'un serpent couvert de plumes, c'est-à-dire d'un serpent-oiseau ; c'est qu'à son culte se rattachent des coutumes plus douces, plus humaines que celles qui assombrissaient le culte des dieux aztecs ; c'est enfin qu'elle paraît, disparaît au bout d'un certain temps, mais pour revenir. Nous verrons, en parlant de Quetzalcoatl, que c'est un dieu du vent, tout particulièrement du vent d'est, qui souffle périodiquement au printemps, venant de l'Atlantique et apportant avec lui les pluies fécondantes, la verdure nouvelle et la belle saison. Des croyances analogues à celles qui motivaient chez les premiers chrétiens l'attente de la parousie facilitèrent singulièrement les débuts de l'expédition espagnole. Le peuple et surtout Montezuma, qui était superstitieux et timoré, ne mirent pas en doute que Cortez et ses compagnons, venus de la grande mer de l'est, ne fussent les envoyés du dieu attendu, si toutefois Cortez n'était pas ce dieu lui-même. C'est ce qui explique les terreurs, les indécisions, l'inertie du monarque américain, et

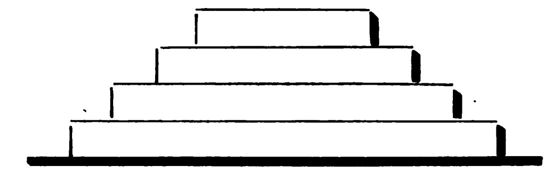
pourquoi il ne se hâta pas d'écraser, avec les forces redoutables qu'il avait à sa disposition, la poignée d'hommes que l'amour des aventures et la cupidité avaient jetée sur les côtes de son empire (1).

Cette illusion achève de prouver ce que la connaissance de l'idolâtrie maya-mexicaine nous induisait déjà à supposer, savoir que l'anthropomorphisme avait pris de plus en plus la place du zoomorphisme dans les notions religieuses. Tous les dieux de la région sont anciennement de forme animale, mais peu à peu ils se rapprochent de la forme humaine et finissent par la revêtir tout à fait, si ce n'est qu'à certains détails symboliques on reconnaît encore leur nature animale primitive. Il y a des dieux-serpents, des dieux-colibris, des dieux-tapirs, des déesses-grenouilles, mais leurs légendes et leurs statues sont toujours plus taillées sur le patron de la vie humaine et du corps humain. Les statues mexicaines et mayas sont tellement surchargées d'ornements et de symboles, qu'on a souvent de la peine à reconnaître dans le tas les formes humaines; toutefois, avec un peu d'habitude, on y parvient, et il est intéressant de retrouver dans le Nouveau Monde cette loi du développement religieux si souvent vérifiée dans l'Ancien.

Un autre trait commun est la forme des temples ou

(1) Comp. Sahagun, XII, 2, 4, 7. On peut voir aussi dans le récit de Bernal Diaz, qui n'y comprend pas grand'chose, l'impression de terreur superstitieuse que les Espagnols firent aux indigènes. Ceux-ci les appelaient les *teules*, selon le dire du chroniqueur, qui ne paraît pas savoir que ce mot signifiait « les êtres divins ».

plutôt des sanctuaires; car il s'agissait moins d'élever un espace clos et couvert destiné à servir de demeure aux dieux qu'un autel gigantesque à plusieurs étages, au sommet duquel on célébrait les sacrifices. Il n'y avait guère d'exception que pour les temples des dieux-serpents, comme Quetzalcoatl et Votan, qui étaient des édifices complets en forme de coupole. La structure ordinaire des *teocallis* ou habitation des dieux (1) était pyramidale, mais la pyramide était tronquée, terminée par une plate-forme, et se composait de plusieurs étages superposés en retrait. Le nombre de ces étages pouvait varier. Nous donnons ici la coupe transversale d'un teocalli à quatre étages.



On accédait d'un étage à l'autre par des escaliers disposés de façon que l'on dût contourner l'édifice pour arriver sur la plus haute plate-forme, disposition qui devait beaucoup ajouter à l'effet pittoresque des processions religieuses se dirigeant vers le sommet. Là, sur cette plate-forme supérieure, se trou-

(1) C'est une de ces rencontres fortuites entre des langues que tout sépare qui ont suggéré à quelques écrivains l'idée que la civilisation mexicaine pourrait avoir une origine grecque. *Teocalli* ressemble, en effet, beaucoup à Θεοῦ καλιάς. Mais on n'en peut tirer aucune espèce de conséquence.

vait la « Pierre des sacrifices », monolithe sur lequel on immolait les victimes, et ce qui peut passer pour le commencement du temple proprement dit, c'est que souvent une petite chapelle servait d'abri, en face de la pierre des sacrifices, aux statues des dieux en l'honneur desquels le *teocalli* avait été construit. Les teocallis sont donc essentiellement des autels, et voilà pourquoi on a eu tort d'en chercher l'analogue dans les pyramides égyptiennes. Celles-ci sont essentiellement des tombeaux. La différence des formes aurait déjà dû prévenir contre cette analogie trompeuse, et si l'on voulait chercher dans l'Ancien Monde un type d'édifice sacré qui correspondît plus exactement au sanctuaire mexicain, c'est dans le temple chaldéen qu'on l'aurait plutôt trouvé.

Comme dans toutes les religions à base naturiste et animiste, le sacrifice, dans le sens d'offrande supposée agréable à la divinité, constituait la partie essentielle du culte maya-mexicain, et maintenu superstitieusement d'âge en âge, il portait encore la marque, au milieu d'un développement social avancé, des grossièretés et des cruautés de l'état primitif. Nous avons signalé, chez les indigènes non-civilisés de l'Amérique du Nord, des habitudes cannibales associées aux immolations d'hommes, lors même que l'anthropophagie était devenue une rare exception ou même avait disparu (1). L'anthropophagie religieuse avait persisté au Mexique et dans l'Amérique centrale, mais surtout au Mexique

(1) *Religions des peuples non-civilisés*, I, 248 suiv.

où les Aztecs se distinguaient par leur passion frénétique pour le sacrifice humain et semblaient avoir emprunté aux Peaux-Rouges, peut-être leurs voisins d'autrefois, leur goût pour les tortures infligées aux captifs immolés en l'honneur des dieux. Le mode d'immolation le plus habituel consistait à étendre la victime sur la pierre des sacrifices, à lui fendre la poitrine d'un coup de couteau d'obsidienne et à lui arracher le cœur encore vivant pour le jeter tout palpitant aux pieds de l'idole favorisée de cette sanglante offrande. On voit que là aussi persiste l'idée que le cœur est le résumé, l'abrégé de la personne et de toutes les qualités qu'elle pouvait posséder. Mais il faut noter un trait qui rencontre ailleurs bien des analogies, sans atteindre nulle part le même degré de clarté et de précision, savoir que la victime, une fois désignée pour l'immolation, est considérée comme faisant déjà partie de la substance divine. Souvent on la pare du même nom et des mêmes symboles que la divinité à laquelle on compte la sacrifier. Manger de sa chair, c'est donc entrer en participation de la divinité elle-même, et c'est ainsi que nous verrons chez les Mexicains l'anthropophagie religieuse aboutir à une espèce de sacrement ou de consubstantiation.

Cependant, au sein de ces mêmes religions américaines, nous aurons à signaler une louable tendance à restreindre, à proscrire même ces affreux sacrifices, et cette tendance a pour foyer les cultes de ces dieux-serpents dont nous avons fait ressortir le caractère plus doux et plus humain. Malheureusement sur ce

point les Aztecs paraissent avoir été incorrigibles, et ils étaient devenus les maîtres.

Dans un temps où l'on ne comprenait pas encore que des rites analogues pussent se former au sein de religions et de populations sans aucun rapport de voisinage ou d'intercourse, on fut tellement frappé des analogies que présentaient les religions maya-mexicaines avec certains rites du catholicisme, — on y trouvait les rites correspondant au baptême, à la confession, à l'absolution sacerdotale, une espèce de communion par la participation à la chair divine, une sorte de madone, déesse-mère tenant son enfant dans ses bras, etc., — que, ne sachant expliquer ces ressemblances, on imagina une mission de l'apôtre Thomas qui aurait dès le premier siècle porté l'Evangile dans l'Inde, en Chine et dans les deux Amériques. Nous n'irons pas discuter cette insoutenable explication. M. de Humboldt émit une hypothèse moins absurde, mais non moins inutile et tout aussi fausse, en faisant honneur à une immigration bouddhiste de ces analogies avec les religions développées de l'Ancien Monde. Toutes ces particularités s'expliquent fort bien sans qu'il soit besoin de sortir de l'Amérique. Quelquefois d'ailleurs c'est la forme bien plus que le fond qui éveille l'idée de cette analogie. Ainsi la croix figure très fréquemment sur les idoles, les bas-reliefs, les peintures religieuses de l'Amérique centrale et du Mexique. Mais ce signe dans cette contrée n'a rien à faire absolument avec l'idée chrétienne. C'est le symbole des quatre vents amenant la pluie et par conséquent la fécondité.

Nous terminons ici cette esquisse des traits communs aux religions répandues avant le seizième siècle dans l'Amérique centrale et la région mexicaine. C'est sur cette base que s'élèvent les différences que nous allons décrire en commençant par la religion nationale la plus connue, celle du Mexique.

CHAPITRE II

LES GRANDS DIEUX DE MEXICO

Ometecutli et Omeciuatl. — Uitzilopochtli et Tezcatlipoca. — Le dieu Colibri. — Son incarnation. — Coatlicue. — Fêtes de Uitzilopochtli. — Le Miroir brillant. — Dieu justicier. — Quetzalcoatl, le serpent emplumé. — Rivalité de Quetzalcoatl et de Tezcatlipoca. — Tulla et Cholula. — Départ du dieu-serpent. — Sa signification mythique.

Ce furent donc les Aztecs que Fernand Cortez et ses compagnons d'aventures trouvèrent en possession de la prédominance militaire, commerciale, politique, sur la terre inconnue où ils s'enfonçaient avec tant de témérité. Les dieux des Aztecs étaient en fait les dieux prédominants du pays. Seule, la figure mystérieuse du dieu-serpent Quetzalcoatl projetait sur eux une ombre qui effrayait un peu les fils eux-mêmes de Mextli et qu'ils n'osaient écarter. Du reste, leurs dieux trônaient dans tout l'éclat de la supériorité de leurs adorateurs, et ce furent les premiers que les Espagnols apprirent à connaître avec quelque précision.

Le culte du Soleil et de la Lune n'était ni renié, ni oublié par les Aztecs. Ces deux astres étaient tou-

jours les deux divinités suprêmes. *Ome tecutli*, « le deux fois Seigneur » ; *Ome ciuatl*, « la deux fois Dame », c'est-à-dire le Seigneur et la Dame par excellence, figuraient toujours au premier rang dans les formules religieuses. Le Soleil était le *teotl* (1), l'être divin proprement dit, et nous avons indiqué au chapitre précédent la grande place qui lui revenait dans les dévotions quotidiennes, sacerdotales et populaires. On s'étonnera donc peut-être de ce qu'aucun temple ou sanctuaire ne lui fût dédié. C'est qu'au fond tous les temples étaient à lui, à peu près comme toutes les églises catholiques sont érigées en l'honneur de Dieu, mais avec une affectation particulière au culte de Notre-Dame ou d'un saint spécial. Il y avait surtout deux divinités adorées par les Aztecs comme patronnes de leur empire et qui, bien que subordonnées théoriquement au Soleil et à la Lune, tenaient en réalité la tête du panthéon mexicain. Il est vrai qu'en les examinant de près on ne tarde pas à reconnaître en elles deux déterminations du soleil dont mythologiquement ce sont les fils. Ces deux grands dieux s'appelaient UITZILOPOCHTLI et TEZCAT-

(1) A quelle signification première peut-on ramener ce mot *teotl*? Mes sources ne me fournissent aucune lumière sur ce point. J'inclinerais pourtant à penser qu'il signifiait *céleste*. Ainsi, l'un des noms de la mer, qui n'était pas adorée comme telle au Mexique, était *teo atl*, qu'on peut traduire par « eau divine *(atl = eau)* ». Mais on se servait aussi du synonyme *ilhuicaatl*, c'est-à-dire « eau *jointe au ciel* ». Les indigènes croyaient, dit le père Sahagun, qu'à l'horizon de la mer le ciel s'unissait à l'eau (XI, 12). Il semble donc que *teo* et *ilhuica* pouvaient s'échanger. *Teotl*, dans les composés, devient à chaque instant *Teo*.

LIPOCA. Ce fut leurs idoles que Fernand Cortez et les siens virent au sommet du grand temple pyramidal de Mexico, lorsqu'ils y montèrent accompagnés de Montezuma et de ses prêtres. Il convient de rapporter ici, en supprimant quelques détails inutiles, ce que l'un des conquistadores présents, Bernal Diaz, a retracé de ses impressions dans ses curieux Mémoires (1).

Quand les Espagnols furent arrivés sur la plateforme supérieure, « le seigneur Montezuma », dit-il, « nous invita à entrer dans une tour et dans une pièce » en forme de grande salle où se trouvaient comme » deux autels recouverts de riches boiseries. Sur » chaque autel s'élevaient deux masses comme de » géants avec des corps obèses. Le premier, situé à » droite, était, disait-on, *Huichilobos* » (c'est ainsi que Bernal Diaz estropie le nom de Uitzilopochtli) (2). « Le visage de ce Huichilobos était très large, les » yeux énormes et épouvantables; tout son corps, y » compris la tête, était recouvert de pierreries, d'or, » de perles grosses et petites... Le corps était ceint

(1) *Histoire véridique*, trad. Jourdanet, p. 248 et suiv.

(2) *Uitzilopochtli* veut dire *Colibri à gauche* ou *gaucher*, de *Uitzilin*, colibri, *opochtli*, gauche ou gaucher. C'était, en résumé, un dieu-colibri, démesurément grossi. Uitzilopochtli était plutôt son surnom, parce que, dit-on, sa statue était à gauche de celle de Tezcatlipoca, mais ce surnom était devenu son nom ordinaire. Il se pourrait toutefois aussi, et je préfère cette explication, que cette épithète *Opochtli*, qui sert de nom à un dieu de second ordre, inventeur des filets, fût adjointe au Colibri primitif pour spécifier sa finesse et son habileté. Opochtli signifie, en effet, *gaucher* et *adroit;* ce mot avait cette double signification, parce qu'on supposait que la faculté de se servir de la main gauche comme de la droite dénotait une grande adresse.

» de grands serpents fabriqués avec de l'or et des » pierres précieuses; d'une main, il tenait un arc, » et, de l'autre, des flèches. Une seconde petite idole, » qui se trouvait à côté de la grande en qualité de » page, lui portait une lance de peu de longueur et » une rondache très riche en or et en pierreries. Du » cou d'Huichilobos pendaient des visages d'Indiens » et des cœurs en or, quelques-uns en argent sur- » montés de pierreries bleues. Non loin se voyaient » des cassolettes contenant de l'encens fait avec le » copal; trois cœurs d'Indiens sacrifiés ce jour-là » même y brûlaient et continuaient avec l'encens le » sacrifice qui venait d'avoir lieu. Les murs et le » parquet de cet oratoire étaient à ce point baignés » par le sang qui s'y figeait qu'il s'en exhalait une » odeur repoussante. »

« Portant nos regards à gauche, nous vîmes une » autre grande masse de la hauteur de Huichilobos; » sa figure ressemblait au museau d'un ours » (c'est-à-dire plutôt d'un tapir), « et ses yeux reluisants » étaient faits de miroirs nommés *tezcatl* en langue » du pays; son corps était couvert de riches pierre- » ries, de la même manière que Huichilobos; car on » les disait frères. C'était là le *Tezcatepuca* » (plus exactement *Tezcatlipoca*) (1), « qu'on adorait comme » dieu des enfers » (autre erreur de Bernal Diaz, trompé sans doute par la qualification de dieu justi-

(1) Le sens de ce nom est *Miroir brillant*, de *Tezcatl*, miroir, et *ipoca* qui veut dire ou fumeux ou brillant. Ce dernier sens est seul applicable ici. Nous reviendrons, en parlant de Tezcatlipoca, sur la signification de ce nom.

cier, punisseur, attribuée à Tezcatlipoca). « On lui
» attribuait le soin des âmes des Mexicains. Son
» corps était ceint par de petits diables qui portaient
» des queues de serpent. Autour de lui il y avait aussi
» sur les murs une telle couche de sang et le sol en
» était baigné à ce point que les abattoirs de Castille
» n'exhalent pas une pareille puanteur. On y voyait,
» du reste, l'offrande de cinq cœurs de victimes sa-
» crifiées ce jour-là même... Sur cette terrasse se
» voyait encore un nombre infini de choses d'un
» aspect diabolique, par exemple un tambour d'une
» dimension démesurée et qui rendait un son lugu-
» bre comme ne pouvait manquer d'en faire un ins-
» trument infernal ; on l'entendait de deux lieues à
» la ronde et on le disait tendu de peaux de serpent
» d'une taille gigantesque. Il y avait encore des
» porte-voix, des trompettes, des coutelas, plusieurs
» cœurs d'Indiens que l'on brûlait en encensant les
» idoles ; le tout recouvert de sang et en si grande
» quantité, que je les voue à la malédiction ! Comme
» d'ailleurs partout s'exhalait une odeur de charnier,
» il nous tardait fort de nous éloigner de ces exhalai-
» sons et surtout de cette vue repoussante. »

Il était bon de reproduire sous forme authentique l'effet produit sur un Espagnol du seizième siècle par sa première visite au principal sanctuaire du Mexique. Cet effet fut, on le voit, désastreux. Sa robuste foi catholique à lui-même ne lui permettait pas de soupçonner autre chose que des monstruosités diaboliques sous cet amas de symboles étranges, et à l'exception de l'or et des pierres précieuses qui

ornaient les deux grandes idoles, il était disposé à tout voir sous le jour le plus noir possible. Mais il n'est que juste d'ajouter que ses répulsions avaient de sérieux motifs. A chaque instant ce qu'il y a de poétique et même d'élevé dans la religions des Aztecs est gâté par l'atrocité systématique du rituel.

Occupons-nous d'abord de cet Uitzilopochtli, de ce *Colibri à gauche* ou *gaucher*, ou plutôt *très adroit*, qui frappa le premier ses regards.

On se demandera comment il a pu se faire que le colibri, ce gracieux oisillon, ait pu servir de symbole et de nom à la terrible divinité dont Bernal Diaz ne considérait qu'avec horreur les formes massives. C'est en tout premier lieu parce que, de longue date, le colibri avait été considéré dans l'Amérique tropicale ou voisine du tropique comme un oiseau divin. Nos paysans ont longtemps accordé le même honneur au roitelet, les Latins au pic-vert, et chez les Peaux-Rouges nous avons vu figurer d'autres oiseaux, notamment le corbeau, comme faisant partie des manitous et même comme une incarnation du grand Manitou (1). Dans le langage des Aztecs, le colibri s'appelle souvent « rayon de soleil » ou « cheveu du soleil » Ce petit oiseau est remarquable par son bec arqué, relativement long, qui le distingue des autres oiseaux-mouches, par ses ailes très longues pour son petit corps, par sa langue effilée qu'il darde en avant pour saisir les insectes ou lécher le miel des fleurs, et surtout par son charmant plumage où

(1) *Relig. des peuples non-civilisés*, I, 216, 217, 224, 277.

chatoient la pourpre, l'or, le rubis et l'émeraude. Il voltige comme un papillon autour des fleurs, avec un bruissement d'ailes qui ressemble au bourdonnement des abeilles (1). Un manteau de plumes de colibri passait pour la plus précieuse des parures. Ajoutons que le colibri, malgré sa taille minuscule, est très courageux et ne craint pas de résister à coups de bec aux oiseaux beaucoup plus gros qui l'attaquent ou qui menacent son nid. C'est probablement ce qui détermine le caractère belliqueux de sa personnification mythologique chez les Aztecs dont il fut dès l'origine le dieu guerrier. Peu à peu et comme eux, il grandit en dimensions ; de plus, il devint anthropomorphe. Mais, en souvenir de sa première nature d'oiseau, ses idoles portaient souvent au pied gauche des plumes de colibri et sur la tête un autre faisceau de plumes disposé de manière à imiter un bec recourbé. Le manteau qu'on leur mettait sur les épaules les jours de cérémonie était de plumes d'oiseau. Le siège sur lequel son idole était posée à Mexico, ce que Bernal Diaz a pris pour un autel, était une sorte de caisse faite de cannes peintes en bleu d'azur, flanquée à chaque coin d'une tête de serpent. Une telle caisse portait le nom de *teoicpalli*, « siège du dieu ». A ses côtés ou à ses pieds se trouvaient quatre flèches d'une vertu merveilleuse, infaillibles, assurant la durée et la prospérité de l'empire aztec. A sa droite on voyait un bâton d'argent en forme de serpent. Son front était peint

(1) De là son nom anglais, *Humming-bird*.

en bleu et un ruban bleu qui lui passait sous le nez joignait les deux oreilles. Outre la ceinture de cœurs humains et de crânes remarquée par Bernal Diaz, il portait de nombreux os de morts et des fragments de corps humains attachés à ses habits. Il avait divers noms qui firent plus d'une fois l'effet aux chroniqueurs espagnols et peut-être aussi aux populations indigènes de désigner autant de dieux distincts. Il s'appelait par exemple *Tetzateotl*, le dieu terrible ; *Tetzauitl*, la terreur ; *Mextli*, *Mexicatl*, le guerrier. A Tlascala on adorait un dieu *Camaxtli* qui lui ressemblait beaucoup (1).

Ce fut le dieu conducteur des Aztecs dans leurs migrations vers l'Anahuac. Quand ils se mettaient en route pour fonder un nouvel établissement, quatre prêtres marchaient en tête portant un Uitzilopochtli sur sa caisse bleue, comme les Hébreux portaient au désert l'arche de Jahveh. C'est lorsqu'ils eurent grandi en nombre et en puissance qu'il devint lui-même un dieu aux formes massives. Mais le souvenir de sa première petitesse de colibri ne fut pas perdu. Bernal Diaz avait observé qu'à côté de lui, sur le même *teoicpalli*, se trouvait ce qu'il appelle « son page », c'est-à-dire une statuette portant comme lui la lance et la rondache. Cette statuette était le *Paynalton*, « le petit rapide (2) », ou le *Uitziton*, « le petit colibri ». C'était en réalité son autre lui-même,

(1) Comp. les descriptions de Torquemada, Sahagun, Clavigero, Acosta, Herrera, Boturini, dans Müller, *Amérik. Urrel.* 591. Bancroft, *Native Races*, II, 288.

(2) De *paynal*, agile, véloce, et du diminutif *ton*.

mais sous forme raccourcie, un substitut de la grande idole. C'est lui que les prêtres portaient sur le dos dans les batailles pour donner le signal de l'attaque. Le jour de sa fête, on le portait en courant à travers les rues de Mexico. Il n'est guère douteux que, sous cette forme diminuée, Uitzilopochtli ne soit plus ancien que sous la forme colossale qu'il avait acquise en qualité de dieu-patron d'un grand empire. C'était bien le colibri primitif, le dieu d'un peuple encore migrateur. Une légende raconte que le chef des Aztecs, lorsqu'ils entrèrent dans l'Anahuac, s'appelait *Uitziton*, le petit colibri, et qu'il entendit un petit oiseau qui lui répétait: *Tiui, tiui*, « allons, allons! ». Cela voulait dire que le peuple devait quitter son établissement septentrional et se diriger vers le sud, vers le pays d'où viennent les colibris (1).

Ce trait rapporté par Clavigero nous donne déjà lieu de supposer que Uitziton ou Uitzilopochtli se trouva mêlé, à la façon d'un demi-dieu ou d'un dieu-homme, à l'histoire légendaire des Aztecs, et en effet nous devons au père Sahagun (2) et au même Clavigero (3) la description de sa naissance terrestre qui fait penser à un évangile de l'enfance.

Non loin de Tulla, l'ancienne capitale toltèque, se trouve une montagne appelée *Coatepec* (4). Là vivait une pieuse femme du nom de *Coatlicue*, la femme-

(1) Clavigero, I, 172 suiv.
(2) Trad. Jourdanet, III, 1.
(3) I, 357.
(4) Mont aux serpents, Guivremont, *Schlangenberg*, de *coatl*, serpent, et *tepetl*, montagne.

serpent. Elle était mère de nombreux fils et d'une fille. Un jour qu'elle se rendait au sanctuaire du soleil pour y faire ses dévotions (Sahagun : qu'elle balayait la montagne pour faire pénitence), elle vit tomber à ses pieds une petite boule de plumes de couleurs brillantes. Elle la ramassa et la serra dans son sein pour en faire hommage au sanctuaire ; mais, quand elle voulut la reprendre, elle ne la retrouva plus. Quelque temps après, elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Ses autres fils et leur sœur crurent qu'elle s'était déshonorée et voulurent la mettre à mort avant qu'elle eût mis au monde l'enfant qu'elle portait. Elle eut donc grand'peur, mais l'enfant lui parla du fond de ses entrailles, et lui dit : « Ne crains pas, je sais ce que j'ai à faire, et je te sauverai ». En effet, au moment où ils arrivaient dans le dessein de tuer leur mère, Uitzilopochtli naquit, armé de la lance et du bouclier, le faisceau de plumes sur la tête, des plumes de colibri à la jambe gauche, le visage, les bras et les jambes barrés de bleu. Doué d'une force surhumaine, il commença par transpercer la sœur qui en mourut et dont la tête se voit encore sur le Coatepec ; puis, il se mit à la poursuite des frères qui descendaient épouvantés la montagne et les tua presque tous. Le peu qui en resta s'enfuit vers le sud. Après cela, il fit périr ceux des gens du pays qui avaient pris parti contre sa mère, pilla leurs demeures, donna tout le butin à sa mère et la prit avec lui quand il remonta vers les demeures célestes d'où il était en réalité descendu. C'est ainsi que Coatlicue devint une déesse, une déesse des fleurs ou

Flore mexicaine, qu'on adorait sous son nom de Coatlicue ou de Coatlantana, « notre mère du lieu des serpents ».

Cette légende est fort remarquable, car elle stipule une véritable incarnation ou tout au moins une conception miraculeuse. C'est le mythe du dieu-colibri enfanté par la déesse des fleurs ou du printemps, en vertu d'un acte céleste dont le soleil est l'auteur. Nous pouvons déjà inférer de là que Uitzilopochtli va se trouver en rapport étroit avec la belle saison de l'année mexicaine. Ce qui suit achève de le démontrer.

Uitzilopochtli était célébré dans trois grandes fêtes qui coïncidaient avec trois moments importants de l'année.

La première tombait en mai. C'est alors qu'après une longue période de sécheresse la pluie commence à tomber dans l'Anahuac. C'est un changement à vue. La terre se couvre de verdure, les arbres déploient leur nouveau feuillage, les plantes fleurissent, le maïs développe ses épis, l'air se remplit de parfums, les colibris arrivent. C'était alors la fête de « l'arrivée d'Uitzilopochtli ». Ce jour-là on faisait une statue du dieu avec de la pâte mélangée de miel (1). Les jeunes gens chantaient ses exploits et lui demandaient d'envoyer la pluie et la fertilité. On encensait, on sacrifiait en quantité. Les jeunes filles, qui s'appe-

(1) Il n'y avait ni abeilles, ni miel proprement dit au Mexique avant l'arrivée des Européens; mais on donnait le nom de miel à une sécrétion sirupeuse et sucrée du *maguey* ou agave américain. On en recueillait des quantités suffisantes pour remplir des pots.

laient ce jour-là « sœurs d'Uitzilopochtli », portaient des couronnes de feuilles de maïs desséchées, tandis que les prêtres, qui dansaient devant elles, se présentaient les lèvres toutes barbouillées de miel d'agave. On immolait alors un prisonnier de guerre, réservé à cette fin depuis l'année précédente (1).

La seconde grande fête de Uitzilopochtli était célébrée à la fin de juillet. C'est le plus beau moment de l'année sur les hauts plateaux du Mexique. Les pluies incessantes des mois précédents sont finies. La nature se déploie dans toute sa beauté sous l'azur d'un ciel sans nuage. On parait alors de fleurs toutes les statues du dieu, on peignait son front en bleu et on donnait une nouvelle couche d'azur à son siège de bois (2).

La troisième grande fête de Uitzilopochtli était proche du solstice d'hiver. En ce moment le froid sec dessèche la plaine, le sol se contracte, les plantes périssent, les arbres perdent leurs feuilles, la nature végétale se meurt. On célébrait alors une très curieuse cérémonie sur laquelle il nous faudra revenir. Une autre image en pâte de Utzilopochtli ou de son remplaçant Paynalton était confectionnée et imbibée du sang d'enfants sacrifiés. Puis, et après toute sorte d'encensements, de danses, de sacrifices d'animaux et d'hommes, un prêtre, qu'on nous dit être de Quetzalcoatl, mais que je soupçonne bien plutôt d'appartenir au sacerdoce de Tezcatlipoca,

(1) Acosta, V, 24.
(2) Acosta, V, 9.

tirait une flèche contre l'idole de pâte et lui transperçait le cœur. Uitzilopochtli mourait avec la végétation, la verdure, les fleurs, en un mot avec la belle saison. C'était à son frère Tezcatlipoca de régner à son tour jusqu'au moment où Uitzilopochtli reviendrait avec les premières pluies du printemps. Nous rencontrons ici un premier exemple de ces dieux-nature qui meurent pour renaître et dont, au sein des religions de l'Ancien Monde, Osiris, Adonis, Atys, le Zeus crétois, sont les types bien connus. Notons que le cœur de pâte était offert au souverain, représentant de la divinité, et que les morceaux de l'idole étaient partagés entre les prêtres et les jeunes gens qui les mangeaient avec dévotion pour s'inspirer des vertus guerrières. C'est ce qu'on appelait le *Teoqualo*, la manducation du dieu (1).

Il nous paraît donc évident que Uitzilopochtli n'est pas autre chose que le vieux dieu régional, le Soleil, mais le soleil conçu comme un jeune dieu qui meurt pour renaître, qui apporte, quand il renaît, la verdure, les fleurs, les fruits, l'abondance. C'est le soleil de germinal, de prairial, de floréal, de messidor et de fructidor. Menacé par de nombreux ennemis, les nuages, qui voudraient le tuer dans le sein de l'aurore se glissant à l'horizon céleste comme un serpent diapré des plus vives couleurs, il en triomphe par sa force irrésistible, les perce de ses traits, les anéantit ou les chasse. C'est donc le dieu guerrier qui conviendra à une tribu belliqueuse comme celle des

(1) Comp. Sahagun, I, 1, 2. Clavigero, I, 428 suiv.

Aztecs. C'est aussi un soleil qui se mêle aux événements de la terre plus directement que le soleil en soi, le Soleil-père. Voilà pourquoi il s'en détache comme une hypostase distincte, tout en lui demeurant au fond identique. Les bandes bleues, la caisse bleue représentent l'azur du ciel souvent barré par les nuages de la saison des pluies, mais revenant toujours victorieux. Ses relations avec la terre se prêtent à la transformation de son mythe en légende à prétention historique, il s'incarne dans une femme qui n'est elle-même que sa mère l'aurore amenée du ciel en terre et qui présidera désormais à la belle floraison de la saison favorable. C'est ainsi qu'il est devenu le dieu-héros et le patron guerrier de ses adorateurs, qu'il a guidés vers l'Anahuac et dont il agrandit tous les jours l'empire. Il s'est incarné dans le sein d'une femme sous la forme d'une petite touffe de plumes multicolores. Chaque année, en effet, le mois de mai voyait revenir les jolis colibris, couleur du soleil, ses enfants, ses messagers, ses images. Le soleil était alors lui-même un grand colibri céleste aux nuances changeantes et chatoyantes. Mais le soleil ne conserve pas toujours ces qualités fécondantes et cette physionomie joyeuse. Le moment arrive où il devient le soleil sec, terne et morne de la saison froide. C'est alors que Uitzilopochtli doit mourir et faire place à son frère Tezcatlipoca (1).

(1) M. Müller, en ne voyant dans Uitzilopochtli que la force annuelle de la végétation, lui donne une signification trop abstraite. Il est cela, sans doute, mais parce qu'il est le fils, « le rayon », « le cheveu » incarné du Soleil, en sa qualité de dieu-colibri.

Tezcatlipoca, dont le nom signifie *Miroir brillant*, est le soleil desséchant et stérilisant de la saison froide pendant laquelle il ne pleut pas au Mexique. La terre est dépouillée, ne produit plus rien pour la nourriture des hommes. Le soleil passe au-dessus d'elle, impassible, sévère, sans rien faire qui puisse être attribué à la sympathie ou à l'indulgence. C'est un dieu frimaire et nivôse, bien différent du floréal Uitzilopochtli. La rigidité caractérise son gouvernement. Mais cette rigidité est régulière, invariable, partout et pour tous la même, et voilà pourquoi c'est à cette autre hypostase du soleil que se rattache, dans la religion mexicaine, l'idée de loi morale et de gouvernement moral du monde. On peut, jusqu'à un certain point, voir en lui le pendant du Varuna vêdique. C'est ce qui explique aussi pourquoi dans la dévotion des Aztecs il semble jouir d'une sorte de prééminence sur son frère et ne meurt pas comme lui. Il se retire quand l'heure est venue, parce que c'est la règle. Il revient avec la même ponctualité. On serait tenté de croire que son culte est plus ancien encore chez les Aztecs que celui de Uitzilopochtli. Soleil des régions septentrionales, il aura précédé, dans la vénération de la peuplade venue du nord, le dieu-colibri dont l'importance avait besoin, pour être tout à fait reconnue, d'un climat plus doux et d'un sol plus riche. C'est à lui, à ses épithètes honorifiques exprimant, comme cela arrive si souvent dans les hommages rendus aux dieux du polythéisme, des idées de toute-puissance et de perfection incomparable, c'est à lui que pensent

ordinairement les auteurs quand ils veulent gratifier les Mexicains d'un monothéisme primitif, altéré plus tard par des erreurs funestes. Ce qui est plus certain, c'est qu'il était pour les Aztecs le premier législateur, le dieu civilisateur et organisateur, et, par conséquent, le rival de ce Quetzalcoatl, le dieu-serpent des Toltecs, qui jouissait avec plus de titres de la même réputation. C'est pourquoi les Aztecs, artistes et peintres, qui voulurent faire concurrence aux Toltecs dans les arts de la civilisation, le prirent pour leur dieu-patron (1). Sa principale statue, celle que Bernal Diaz vit sur le sommet du grand teocalli de Mexico, était en obsidienne noire, espèce de pierre qui se prête bien au clivage et acquiert par cette opération un poli brillant. C'est ce qui la faisait appeler la « pierre divine », *teotetl*. Mais il avait aussi des statues de bois. On lui donnait des traits analogues à ceux du tapir, ce qui laisse supposer qu'à l'origine on le considérait comme semblable à cet animal, un tapir céleste, sortant des eaux du matin comme un tapir des marécages terrestres. Il tenait de la main gauche une sorte d'écran circulaire en or, bordé de plumes, et ses yeux semblaient fixés sur ce miroir où il voyait tout ce que faisaient les hommes. De là son nom. Il avait des

(1) Ixtlilxochitl veut que ces Aztecs artistes fussent une tribu du nord venue après les Aztecs dans l'Anahuac (Ternaux Compans, XII, 82). Il aura confondu, sans doute, une *ghilde* d'artisans aztecs, formée après l'invasion de l'Anahuac parmi les Aztecs, avec une tribu d'origine distincte. Les Aztecs n'auraient pas ainsi accordé le premier rang à une divinité étrangère.

pendants d'oreille d'or et d'argent, les cheveux réunis en queue et renfermés dans un réseau d'or; mais, de plus, à ce réseau était suspendue une oreille d'or avec des langues qui semblaient monter vers cette oreille. Ces langues étaient les prières et les supplications des hommes. Du reste, il voyait aussi par son nombril, formé d'une pierre verte comme l'étaient aussi ses yeux. Tout cela nous montre un dieu inspecteur, par conséquent justicier, sévère et redoutable. Tezcatlipoca n'a aucune faiblesse pour les hommes. C'est lui qui leur envoie les maladies, la faim, la disette, la mort, parce qu'il punit les transgresseurs des lois qu'il a établies. Lui-même est toutefois peu scrupuleux dans le choix des moyens qu'il emploie pour venir à bout de ses adversaires. Nous le verrons bien tout à l'heure, quand il sera question de sa rivalité avec Quetzalcoatl. Il sème volontiers la zizanie, la discorde, la guerre parmi les hommes. L'une de ses épithètes est *Necoc Yaotl*, « ennemi de part et d'autre ». Il possède aussi quatre flèches infaillibles qui ne manquent jamais ceux qui se mettent en rébellion contre lui. Il avait des temples dans tout le Mexique, notamment à Tezcuco et à Chalco. Le premier temple mexicain aperçu par les Espagnols était, probablement, dédié à Tezcatlipoca. En sa qualité d'inspecteur des hommes, il se promenait souvent invisible dans les rues de Mexico et on avait dressé à son intention, aux carrefours, des sièges pour qu'il pût s'y reposer. Nul n'osait les occuper à sa place.

Cependant, tout sévère qu'il était, on ne devait pas

croire qu'il fût absolument inexorable. A force de supplications et de sacrifices, on pouvait espérer de rentrer dans ses bonnes grâces. C'est le jour de sa grande fête qu'avait lieu, à cette fin, une confession générale des péchés commis. Nous verrons plus loin les épouvantables immolations qu'exigeait le dieu terrible des Aztecs (1).

D'après ce qui précède, si le patronage de Uitzilopochtli s'étendait surtout aux expéditions guerrières et, en quelque sorte, aux affaires extérieures de la nation aztèque, celui de Tezcatlipoca concernait plutôt le bon ordre intérieur, la justice et l'organisation sociale. Il était donc devenu également le héros d'une histoire légendaire. Celle-ci a pour fond réel la lutte entre l'élément aztec et l'élément toltec au nord de l'Anahuac. Cette lutte devient l'histoire de la rivalité de Tezcatlipoca et de Quetzalcoatl. Tous deux sont *évhémérisés*, c'est-à-dire ramenés aux proportions humaines. Pour comprendre cette légende, quelque peu confuse, où Tezcatlipoca l'emporte, mais par des moyens fort peu chevaleresques, il nous faut d'abord parler de Quetzalcoatl.

Ce qui rend ce nouveau personnage difficile à classer, c'est qu'il jouissait d'une grande vénération chez les Aztecs, de même que chez les Chichimecs, leurs prédécesseurs ou confédérés, et qu'il n'était pourtant ni Aztec, ni Chichimec; il était Toltec, remontant à

(1) Comp. les détails sur Tezcatlipoca que nous avons réunis d'après Clavigero, I, 345 suiv. — Sahagun, trad. Jourdanet, I, 1. — Acosta, V, 9, 17, 29. — Müller, 613 suiv. — Bancroft, III, 238, suiv.

l'époque reculée où les Nahuas, porteurs de la civilisation maya, avaient fondé dans l'Anahuac et plus haut encore vers le nord des centres de culture et de religion. Il faisait partie de ces dieux-serpents de l'Amérique centrale dont nous avons déjà parlé, et il est singulier, au premier abord, qu'il eût conservé tant d'honneurs chez les Aztecs dont le dieu Tezcatlipoca avait été son adversaire.

En réalité, c'est notre absolutisme monothéiste qui nous fait poser de pareilles questions. Un polythéiste peut parfaitement avoir son dieu préféré, applaudir aux triomphes que ce dieu préféré remporte sur un rival, et cependant se bien garder d'offenser ce rival, surtout s'il a été longtemps en possession du pays où s'élèvent ses sanctuaires. Il se joint alors, à la crainte qu'on éprouve à l'idée des vengeances qu'il pourrait exercer, le sentiment d'un certain malaise, comme si, en sa présence, on était usurpateur ou intrus. L'obligation d'adorer le dieu du pays où l'on vient se fixer est de l'essence même d'une religion de la nature. Les Aztecs, dès les premiers pas qu'ils firent dans la région nahua, trouvèrent le culte de Quetzalcoatl établi partout et partout solidaire de la culture sociale dans ce qu'elle avait de plus raffiné, de plus élégant. Ils subirent eux-mêmes le charme de cette civilisation qu'ils tâchèrent d'imiter, et, pendant la longue période de leur existence dépendante et précaire, ils s'habituèrent à vénérer beaucoup Quetzalcoatl. Ils établirent sans doute le culte de leur Tezcatlipoca à côté de celui du dieu-civilisateur, et le dieu aztec fut, en un sens, le poursuivant et le triomphateur du dieu

toltec ; mais, de là à supprimer violemment le culte de ce dernier, il y avait loin, et, par prudence autant que par habitude prise, non seulement ils le laissèrent subsister, lui et le sacerdoce spécial qui en perpétuait la tradition, mais encore ils lui réservèrent une place d'honneur tout à côté de leurs plus grands dieux nationaux. C'était le prestige supérieur de la civilisation toltèque dont le reflet protégeait, contre leur mauvais vouloir, le dieu qui en était l'inspirateur. De plus, les traditions mythiques formées autour du « Serpent emplumé » avaient pris un tour particulier d'après lequel le dieu vaincu et disparu pour un temps pourrait fort bien revenir, au moment où l'on s'y attendrait le moins, et redresser à force ouverte, irrésistible, les torts commis aux dépens de la justice, du bon droit et de ses fidèles adorateurs. Ceci est, au fond, la clef du mystère de la conquête espagnole. En attendant, il était absolument conforme à la politique aztèque de ne se brouiller avec aucune puissance divine.

Tout serpent qu'il était à l'origine, Quetzalcoatl suivit la destinée de tous les dieux de la région, c'est-à-dire qu'il devint anthropomorphe. On le sculptait tantôt sous la forme d'un serpent enroulé qui dort, comme on peut le voir au musée du Trocadéro, tantôt avec un corps humain surmonté d'une tête d'oiseau rouge et tirant la langue. Souvent on le représentait endormi, comme un dieu absent qui pourrait se réveiller ou plutôt revenir. Ce qui nous intéresse surtout, c'est qu'à ses sanctuaires se rattache une tradition religieuse plus humaine, moins grossière

que celle des Aztecs. C'est un dieu-prêtre qui fonde les lois, les institutions bienfaisantes et le sacerdoce. Le prêtre en chef de son clergé spécial porte son nom, il s'appelle aussi Quetzalcoatl, et c'est ce qui a contribué à donner à sa légende les apparences d'une histoire réelle. Bon nombre d'historiens en ont conclu qu'il avait vraiment vécu comme un prêtre réformateur, une sorte de Bouddha américain. Cette légende, qui nous est parvenue sous sa forme aztèque, n'est autre chose que le récit mythique des progrès des adorateurs de Tezcatlipoca et du recul simultané de ceux de Quetzalcoatl (1).

Les Aztecs, dans leur migration du nord vers l'Anahuac, rencontrèrent en premier lieu le culte de Quetzalcoatl à Tulla, le vieux centre de civilisation et d'industrie toltèques dans la région septentrionale. C'est pourquoi la légende aztèque de Quetzalcoatl part de Tulla. Cette ville, dit-elle, avait été fondée par des Toltecs venus du pays mythique *Ueue Tlapallan*, « le vieux pays rouge ». Ils avaient pour chef militaire Uemac, et pour chef religieux le prêtre Quetzalcoalt, qui dirigeait et inspirait tout. Tous deux étaient fils du Soleil. Quetzalcoatl était blanc et barbu (2), il portait sur la tête une sorte de mitre

(1) Voir, pour ce qui concerne Quetzalcoatl, Torquemada, II, 49, III, 7, 20. — Clavigero, I, 350. — Ixtlilxochitl dans Ternaux Compans, XII, 5 suiv., 10, 18. — Prescott, I, 48 suiv., 386 suiv. — Bancroft, III, 239 suiv, — Müller, *Amerik. Urrel.*, 577 suiv. — En particulier pour ce qui concerne sa lutte avec Tezcatlipoca, Sahagun, trad. Jourdanet, pp. 15, 207-219.

(2) Ce détail de la légende contribua à répandre l'idée que les Espagnols débarqués sur les côtes orientales du Mexique étaient

(emblème de la souveraineté) et il tenait une faucille à la main. Il promulgua des lois très sages et, pour les faire connaître au loin, il emprunta la voix d'un volcan du voisinage, dont le nom est *Tzatzitepetl*, « la montagne du cri » (1). Par ce moyen, sa voix s'entendait à cent lieues à la ronde. C'est ainsi qu'il apprit à son peuple l'agriculture, la taille des pierres, l'usage des métaux et les conditions d'une vie sociale régulière. Il régla le calendrier et les rites. En particulier, il détourna le peuple, autant qu'il put, d'offrir aux dieux des victimes humaines. On ne devait leur apporter que des fruits et des fleurs, et si les dieux requiéraient pourtant des offrandes sanglantes, alors il fallait se tirer du sang à soi-même en se scarifiant la langue, les lèvres, la poitrine, les jambes. Quetzalcoatl n'aimait pas la guerre et se bouchait les oreilles, quand il en entendait parler.

Sous sa direction, les Toltecs jouirent d'un véritable âge d'or. Ils nageaient dans l'abondance sans avoir besoin de travailler pour l'acquérir. La terre produisait des fruits énormes. Le coton se colorait spontanément de toute sorte de couleurs. Tulla était remplie d'oiseaux qui chantaient délicieusement. Les palais que Quetzalcoatl s'était fait construire regorgeaient d'or, d'argent et de pierres précieuses.

des enfants ou des envoyés de Quetzalcoalt. On voulut aussi voir dans Quetzalcoatl un Européen naufragé que sa couleur blanche distinguait des indigènes. Mais cette particularité pourrait venir tout simplement de ce que les prêtres de Quetzalcoatl étaient vêtus de blanc, tandis que le costume ordinaire des prêtres mexicains était noir.

(1) *Tzatzi*, crier, *tepetl*, montagne.

Ce qui est surprenant, c'est que la légende aztèque rapporte tous ces traits de la vie idéale due aux directions du sage Quetzalcoatl et en même temps les ruses déloyales dont se servit l'aztec Tezcatlipoca pour détruire cet état fortuné.

Un jour les gens de Tulla virent entrer dans leur ville trois sorciers, Uitzilopochtli, Titlacauan (1) et Tlacauepan (2). Or Titlacauan n'était autre que Tezcatlipoca qui se déguisa en beau jeune homme, marchand de piment vert, et réussit à séduire la fille du roi Uemac, nièce de Quetzalcoatl. Cela lui permit de répandre dans Tulla le vice et le goût de la désobéissance aux lois (3). Puis il se donna l'apparence d'un vieillard et se fit introduire auprès de Quetzalcoatl malade, à qui il fit boire un breuvage enivrant en lui inspirant le désir irrésistible de retourner au vieux pays de Tlapallan. Après cela, il reprit sa forme de beau jeune homme et échappa glorieusement au piège que lui avait tendu le roi Uemac, honteux d'avoir un pareil gendre ; ce qui força ce roi à le recevoir avec honneur. Mais dans toutes ses machinations, Tezcatlipoca ne songeait qu'à la destruction des gens de Tulla. Dans une grande fête qui eut lieu

(1) « Nous sommes tes esclaves », *ti*, nous, *tlacatl*, esclave au pluriel. C'était une épithète de Tezcatlipoca.

(2) C'était une épithète de Uitzilopochtli, de sens analogue à la précédente, et désignant peut-être ici Paynalton, le double de ce dieu guerrier.

(3) Nous retrouvons ici dans ce détail légendaire la coutume des Aztecs pénétrant d'abord en qualité de marchands dans les pays qu'ils voulaient conquérir.

sur sa demande, il entonna un chant magique et se mit à danser en battant du tambour. Bientôt une multitude de peuple s'attroupa derrière lui et se mit à chanter et à danser comme lui. Mais il les conduisit sur un pont qui croula sous le poids, et un très grand nombre furent précipités dans le lit de la rivière Tezcatlblanco où ils furent changés en pierre. On peut encore les y voir. — Une autre fois, il en tua beaucoup d'autres qu'il avait su attirer dans un jardin fleuri, sous prétexte de le cultiver. — Peu après, il se montra aux Toltecs portant sur sa main un petit pantin (probablement le Paynalton) qu'il faisait danser magiquement. Les Toltecs, émerveillés de ce spectacle, s'entassèrent si bien pour le voir, que beaucoup moururent étouffés. Alors il leur dit qu'ils devaient le lapider, lui et son pantin, pour les maux dont il était la cause. Ils s'empressèrent d'obéir et les tuèrent tous deux à coups de pierre. Mais le corps du sorcier exhalait une telle odeur que bon nombre de Toltecs en mouraient. Ils voulurent donc le traîner hors de la ville après l'avoir attaché avec des cordes, mais il était si lourd que les cordes se rompaient et que les hâleurs se tuaient en tombant les uns sur les autres. Lui-même dut leur indiquer le chant magique nécessaire pour rompre le charme, et c'est ainsi qu'ils purent enfin le tirer hors de la ville, non sans éprouver encore bien des pertes. Il y a là un thème légendaire, les ruses homicides de Tezcatlipoca, sur lequel de nombreuses variantes ont encore été brodées. Ce sont autant de contes gravitant autour de cette idée centrale, que les Toltecs n'ont pas su se

défendre contre les ruses et les attaques meurtrières des Aztecs.

Cependant Quetzalcoatl, toujours possédé du désir de revoir le vieux pays de Tlapallan, fut confirmé dans le dessein de s'y rendre par le chagrin que lui causait la vue de la ruine de Tulla. Il prit enfin sa résolution, il fit mettre le feu à ses palais, enterrer ses trésors dans les montagnes et les ravins, et il ordonna aux oiseaux chanteurs de partir en avant. Lui-même les suivit avec quelques-uns de ses fidèles. Son voyage dans la direction de l'Anahuac et du sud-est correspond à la retraite des Toltecs devant l'invasion des septentrionaux. La légende fait par conséquent rentrer dans ce cadre un bon nombre de mythes locaux se rattachant aussi au mythe de Quetzalcoatl, mais qui originairement étaient indépendants de l'histoire de Tulla. L'ennemi aztec le suit pas à pas dans cette migration mélancolique et le pousse en quelque sorte sans trève ni merci hors du continent. Un jour Quetzalcoatl arrive au pied d'un grand arbre au lieu dit *Quauhtitlan*, « près des bois » (1). Il demande un miroir, s'y regarde et dit : « Je suis vieux ». Depuis lors, ce lieu s'appela *Ueue Quauhtitlan*, « le Vieux-lez-Bois ». Ce miroir est évidemment le miroir brillant du dieu rival et plus jeune, dont le culte va supplanter le sien. Alors il lança contre cet arbre des pierres qu'on peut encore voir prises dans son écorce. — Ailleurs, il laisse sur une pierre les empreintes encore visibles de ses

1) De *quauitl*, bois, et *tlan*, auprès.

mains et de son corps. Les moines espagnols ne manquèrent pas d'attribuer ces empreintes vénérées à saint Thomas. — Plus loin, arrivé devant un fleuve qui lui barre la route, il jette un pont sur ce fleuve. Mais alors des sorciers l'arrêtent. « Où allez-vous ? » — « A Tlapallan ». — « Pourquoi ? » — « On est venu » m'appeler, le Soleil me réclame. » — « Soit ; mais » laissez-nous l'art de travailler les métaux, les pier» res, le bois, les plumes » (1). Alors ils le dépouillèrent autant qu'ils purent de ce qu'il emportait de précieux. Pour dérober le reste à leur avidité, il le jeta dans la fontaine appelée aujourd'hui *Coaapan*, mais qui portait auparavant le nom de *Cozcaapan*, « Bijoux-dans l'eau » (2).

Enfin il arriva à Cholula, autre grand centre de civilisation toltèque et demeurée le sanctuaire principal de Quetzalcoatl. Ici nous avons affaire à une légende sœur de celle de Tulla, originairement indépendante, reflétant le même genre de souvenirs et enchâssée dans l'odyssée de Quetzalcoatl. Elle ne cadre pas tout à fait avec le point de départ, car elle nous montre Quetzalcoatl fixé pendant vingt ans à Cholula, malgré son ardent désir de gagner le Tlapallan. Ce sont les habitants qui le retiennent pour jouir de la grande prospérité dont il est l'auteur là où l'on se soumet à ses lois. La ville devient en effet

(1) Il est visible, comme l'a très bien observé le Dr Jourdanet (Sahagun, p. 218), que ce trait de la légende est en rapport avec le désir des Aztecs de s'approprier la civilisation des Toltecs tout en les expulsant.

(2) De *cozcatl*, bijou, et *apan*, dans l'eau.

florissante au plus haut degré, au point même d'envoyer des colonies dans l'Amérique centrale et le Yucatan (1). A la fin pourtant la nostalgie du Vieux Pays Rouge le reprit, d'autant plus que Tezcatlipoca l'avait rejoint et allait recommencer ses persécutions. Il partit donc vers la mer de l'est, accompagné seulement de quatre jeunes gens. Bien des légendes locales s'enchâssent de nouveau dans cette fin de pèlerinage. Son passage est marqué dans plus d'un phénomène naturel ; par exemple, sur le flanc à pente régulière et lisse d'une montagne du haut de laquelle, pris d'un accès d'humeur folâtre, il s'est laissé glisser ; puis, dans la longue fente longitudinale d'une sierra où il avait tracé une raie pour établir un jeu de paume ; puis, sur un tronc d'arbre traversé par celui d'un autre arbre de même espèce qui servit de flèche au dieu en retraite ; puis encore, sur une énorme pierre branlante qu'on faisait mouvoir avec le petit doigt, tandis que plusieurs hommes réunis n'auraient pu la faire changer de place, etc. On voit quelle étroite ressemblance existe entre ces légendes du Nouveau Monde et celles qui circulent encore dans nos campagnes. La tradition n'est pas d'accord sur ce que devinrent les quatre compagnons de Quetzalcoatl. Les uns veulent qu'ils soient morts de froid en

(1) D'après Müller, *liv. c.*, p. 570, il se trouve encore dans cette province des familles de son nom qui prétendent remonter jusqu'à lui. S'il y a quelque fondement dans cette prétention un peu chimérique, elle doit se borner à la possibilité de descendre de l'un de ces prêtres de Quetzalcoatl qui, nous l'avons dit, portaient le nom de leur dieu.

traversant la Sierra Nevada ; les autres, qu'il les ait renvoyés à Cholula avec mission de dire à ses habitants qu'il reviendrait un jour pour réformer leur état et punir les fauteurs du mal (1). Lui-même atteignit le bord de la mer près du fleuve Coaxalco, « Sable du Serpent », non loin du lieu où plus tard s'éleva Vera Cruz. Les serpents de la mer, reconnaissant leur souverain, s'entrelacèrent pour lui faire un radeau, le *coatlapechtli*, « plancher des serpents », sur lequel il monta, et il disparut dans les profondeurs de l'est vers le pays de Tlapallan.

On reconnaîtra sans peine qu'il est peu de figures mythiques plus intéressantes et piquant plus la curiosité que celle du Serpent emplumé de la mythologie mexicaine. Voir en lui, comme on l'a prétendu quelquefois, une image plus ou moins défigurée de Bouddha transportée en Amérique par cette migration mongole ou indoue dont il n'existe pas la moindre trace, ce n'est pas soutenable. Quetzalcoatl est un sage et un pacifique, mais c'est là tout ce qu'il a de commun avec Çakyamuni. Il ne dédaigne ni la vie, ni le bien-être, ni la richesse, ni rien de ce qui fait la joie et l'éclat de l'existence ; au contraire. Le

(1) Il est bien à présumer que, de même que l'attente de la venue ou du retour du Messie suscita les faux prophètes et les faux christs, cette croyance au retour de Quetzalcoatl à Cholula dut tenter plus d'un imposteur ou plus d'un enthousiaste. Montezuma lui-même aurait raconté à Cortez qu'en effet Quetzalcoatl, longtemps après sa disparition, était un jour revenu à Cholula, mais que les habitants n'avaient pas voulu se soumettre à ses volontés. Alors il était reparti, mais en les menaçant cette fois de revenir en colère et de les châtier (Comp. Müller, p. 579).

Tlapallan, ce pays rouge, ce lieu de l'aurore où demeure la famille du Soleil dans l'est lointain, n'a rien du tout à faire avec le Nirvana. Quetzalcoatl est bien plutôt un idéal de roi temporel, une sorte de Salomon toltec, comblant de prospérités temporelles ceux qui ont le bonheur de vivre sous ses lois et dans l'esprit duquel n'entrera jamais l'idée que la félicité suprême consiste à s'anéantir pour ne plus jouir de rien (1). Quant à en faire un législateur réel, dont le souvenir aurait été embelli par la légende, c'est oublier qu'il est loin d'être le seul de son espèce et que Votan, Cuculkan, Huracan, Gucumatz, etc., lui ressemblent de très près. Il est évident bien plutôt que nous sommes en face d'une personnification mythique, et nous n'avons plus qu'à tâcher de préciser le phénomène qui donna lieu à la conception originelle de cette curieuse divinité.

(1) Dans une étude remarquable par les laborieuses recherches dont elle fait preuve, insérée dans la *Revue de l'Histoire des Religions* (X, 1, juillet-août 1884), M. Eug. Beauvois a développé la thèse d'une tradition commune aux Grecs, aux Celtes et aux Mexicains et proposé l'assimilation de Quetzalcoatl à Héraclès et à Ogma, de Tulla et de Tlapallan à Thulé, c'est-à-dire à l'Islande, qui serait aussi la Kronie ou pays de Saturne. Nous persistons à penser que tous ces rapprochements sont arbitraires. Tula ou Tulla, située en plein continent, *ville des joncs*, n'a rien à démêler avec Thulé, dont la situation fut toujours problématique, mais qui, en tout cas, était une île perdue dans les profondeurs du nord lointain. Tlapallan est un pays mythique, tout ensoleillé, situé bien loin vers l'est, et non dans les brumes du nord. Héraclès est un dieu solaire, grand batailleur, toujours victorieux, n'ayant rien d'un serpent emplumé, ne fuyant pas devant une divinité rivale, ne disparaissant pas à l'est en annonçant qu'il reviendrait. Il n'a donc rien de commun avec le paisible Quetzalcoatl.

Il était, dit sa légende, fils du Soleil, et on s'est appuyé là-dessus pour en faire une détermination du soleil comme les deux grands dieux aztecs dont nous avons parlé. Mais comment est-il possible de concilier avec cette explication le fait qu'il disparaît à l'est?

Je regarde comme beaucoup plus plausible l'opinion du père Sahagun (1), adoptée et précisée par Müller, d'après laquelle Quetzalcoatl, comme ses congénères de l'Amérique centrale, est essentiellement un dieu du vent. En réalité, il se rattache au même phénomène du renouveau annuel qui est à la base du mythe de Uitzilopochtli, mais avec cette différence que c'est plutôt le vent que le soleil du printemps qui en est le principe et l'agent. L'hiéroglyphe mexicain employé pour représenter le vent est une tête d'oiseau tirant la langue. Cela nous explique déjà cette particularité des statues anthropomorphes de Quetzalcoatl terminées par une tête d'oiseau dont la langue sort. Le phénomène météorologique le plus saillant dans toute cette partie de l'Amérique, c'est la prédominance des vents d'est à partir de la fin d'avril (2). Ce sont ces vents qui font succéder à la saison froide et sèche la saison des pluies fécondantes en poussant sur le continent les vapeurs de l'Atlantique. C'est ainsi qu'ils ramènent la vie et l'abondance sur la terre désolée. La belle saison verte et fleurie, annoncée par les oiseaux chanteurs qui

(1) Trad. Jourdanet, 15 et *passim*.
(2) Comp. Bancroft, III, 268.

précèdent Quetzalcoatl, fait d'abord sentir sa bienfaisante influence sur les basses terres riveraines de l'océan (1). Puis elle s'étend en rampant sur le flanc de la sierra jusqu'à ce qu'elle atteigne les hauts plateaux où sont assises Cholula, Mexico, Tulla. C'est un immense serpent qui vole, et ce n'est pas Uitzilopochtli, le soleil fécondant de la même saison, qui sera l'ennemi intime de Quetzalcoatl, c'est bien plutôt Tezcatlipoca, le soleil sournois et morose de la saison froide. En effet, quand les beaux jours touchent à leur terme, c'est ce dernier qui revient et qui fait que le bon dieu-serpent se retire successivement de Tulla, de Mexico, de Cholula, des hauts plateaux, lui et la prospérité qu'il fait régner (2) ; enfin, il abandonne la côte orientale elle-même et se retire vers la région de l'aurore, le pays rouge mystérieux d'où il est venu. Mais il reviendra, et peut-être cette fois sous la forme terrible de l'ouragan.

La base naturiste de laquelle a surgi la notion du dieu toltec est donc le vent d'est humide et fertilisant du printemps. Il est fils du Soleil, envoyé par lui, puisqu'il vient de l'orient et qu'il y retourne. Il est oiseau, puisqu'il vient à travers les airs, et serpent puisqu'il glisse d'abord sur les eaux, puis sur le sol, en le transformant à mesure qu'il s'étend à sa surface. C'est pourquoi il s'appelle aussi *Eecatl*, le souffle ; *Tohil*, le bourdonnant ou le bruissant ; *Nauiecatl*,

(1) Comp. Bancroft, III, 268.

(2) Une peinture reproduite dans les *Monuments* de Humboldt, 84, nous montre Tezcatlipoca brisant un serpent en plusieurs morceaux.

le seigneur des quatre vents, etc. (1). Sa réputation de dieu civilisateur tient à celle des Toltecs dont il fut le dieu favori. Son sacerdoce en garda la tradition. Les Aztecs, vainqueurs des Toltecs, furent bien aises de penser que leur dieu Tezcatlipoca avait vaincu Quetzalcoatl, mais ils admiraient et goûtaient trop la civilisation toltèque pour s'opposer d'une manière absolue au dieu qui en avait été l'inspirateur. Ils respectèrent son culte et son clergé (2). Bientôt ce culte prit rang parmi les cultes reconnus, officiels, traditionnels, de l'empire aztec. Par conséquent, la légende de Quetzalcoatl acquit aussi droit de cité. Mais ce ne fut pas sans propager en même temps au sein du peuple mexicain, comme dans l'âme timorée de son souverain Montezuma, des appréhensions prolongées de ce qui pourrait bien arriver s'il prenait fantaisie à Quetzalcoatl de revenir de Tlapallan.

(1) Comp. Sahagun, p. 15.

(2) Comme indice de la tendance civilisatrice de la religion de Quetzalcoatl, on peut signaler aussi qu'on représentait en l'honneur de ce dieu et devant son temple de petites scènes comiques où il y avait un véritable commencement d'art dramatique. Comp. Acosta, V, 30, et Clavigero, I, 537.

CHAPITRE III

LES AUTRES DIEUX MEXICAINS

Tlaloc, dieu des pluies et de l'eau. — Chalciuitlicue. — La procession des enfants voués à Tlaloc. — La Croix de Tlaloc. — Centeotl ou Toci, déesse du maïs. — La femme-Toci. — Ce qu'on faisait de sa peau. — Xilonen. — Xiuhtecutli, dieu du feu. — La Vénus mexicaine. — La légende de Jappan. — Mixcoatl. — Omacatl. — Ixtlilton. — Yacatecutli, dieu des marchands. — Xipe, l'écorché, dieu des orfèvres. — Autres dieux. — Les Tepitoton. — Mictlan, dieu souterrain. — Les Tzitzimime.

Le nombre des dieux mexicains était très considérable. Il avait grandi à mesure que les Aztecs, en élargissant leur empire, avaient adjoint à leurs dieux nationaux ceux de leurs confédérés et des nombreuses tribus soumises par leurs armes. Le chapelain de Cortez, Gomara, évalue en chiffres ronds à deux mille le nombre des divinités mexicaines. Evidemment il prend pour autant de dieux distincts les vocables divers sous lesquels une même divinité pouvait être adorée en différents lieux. M. de Bussière, dans son *Empire mexicain* (1), réduit ce nombre à deux cent

(1) Pp. 131-133.

soixante, ce qui est encore fort honnête. Nous ne pouvons songer à décrire tous ces dieux. Nous nous attacherons de préférence à ceux qui, par leur importance ou leur originalité caractéristique, ont droit à une mention spéciale.

Dans ce qui précède, nous avons déjà pu mesurer le prix que les populations mexicaines attachaient à la pluie. Cela se comprend aisément, si l'on pense à leur climat et à l'extrême sécheresse de l'air sur les hauts plateaux quand il ne pleut pas. C'est pourquoi, immédiatement à la suite des trois grands dieux dont nous venons de parler, il faut citer le dieu de la pluie et des eaux, TLALOC, dont la puissance était révérée par toutes les populations.

Ce nom de Tlaloc ou Tlaloc tecutli, le seigneur Tlaloc, semble vouloir dire « le nourricier ». Ce dieu était censé résider dans les montagnes, d'où il envoyait les nuages chargés de pluie. L'éclair et la foudre comptaient parmi ses attributs. Ses statues étaient taillées dans une pierre verdâtre couleur de l'eau, et il était représenté assis. Des bandes bleues et des rubans bleus ornaient son corps et couraient autour de sa bouche qu'il tenait grande ouverte, montrant des dents rouges. Car, s'il était nourricier, il était lui-même très avide de nourriture. Il avait les jambes nues jusqu'à mi-cuisse, comme quelqu'un qui doit souvent traverser les cours d'eau. Il tenait un sceptre d'or pointu, qui représentait l'éclair, et un carreau de foudre. Il n'avait qu'un œil au milieu du front, et cet œil, cerclé de bleu, blanc à l'intérieur,

était traversé par une ligne noire que sous-tendait un petit demi-cercle. Cette face de Tlaloc, avec son œil unique, était donc un raccourci du ciel dont le soleil est l'œil unique. La ligne noire et les bandes bleues représentent les alternatives de la pluie et du beau temps. La plus vieille et la plus vénérée de ces statues était placée sur une montagne, non loin de Mexico, et comme toutes les statues des dieux mexicains, surtout les vieilles, elle était fort laide. Un roi de Tezcuco s'avisa, dit-on, de la remplacer par une belle statue de pierre dure, mais la foudre pulvérisa la nouvelle venue. Cela prouvait que Tlaloc ne goûtait nullement l'innovation, et on s'empressa de remettre la vieille statue à la place qu'elle avait toujours occupée (1).

Le fait qu'un temple lui était élevé à Mexico même, tout à côté de celui où trônaient les deux grandes divinités aztèques, prouve le haut rang qu'il occupait dans le panthéon mexicain (2). Il avait une épouse *Chalchiuitlicue*, c'est-à-dire Notre-Dame Chalchiuit. Ce mot de Chalchiuit désigne des émeraudes dont la couleur verte paraissait tout à fait convenable à la déesse des eaux. Le bleu et le jaune comptaient aussi parmi ses couleurs favorites. De la main gauche elle portait un petit bouclier sur lequel était dessiné une feuille de nénuphar, et, de la droite, un sceptre surmonté d'une croix, symbole de la pluie. Elle avait donné à son époux de nombreux enfants, les

(1) Müller, *liv. c.*, p. 500.
(2) Sahagun, II, Append.

Tlalocs, dont le nom alterne souvent avec celui de leur père dans les prières adressées à la divinité des eaux. Ce sont probablement les nuages (1).

La présence du dieu Tlaloc se révélait partout où l'eau présentait quelque chose de singulier. Ainsi, il y avait dans le lac de Mexico un tourbillon qui passait pour une de ses résidences. Il était le héros de fêtes très populaires qui se distinguaient par l'étrangeté des cérémonies et par l'horreur des sacrifices. Par exemple, lors d'une fête qui se célébrait au milieu de l'année, les prêtres de Tlaloc se rendaient près d'une pièce d'eau consacrée à leur dieu, y cueillaient des bottes de roseaux qu'ils chargeaient sur leur dos et, rentrant en ville ainsi chargés, ils pouvaient dépouiller tous ceux qu'ils rencontraient. Deux jours après, ils se rendaient au même étang et s'y plongeaient tumultueusement en imitant les mouvements et les cris des animaux aquatiques, grenouilles, canards et autres palmipèdes. Ces bizarreries s'expliquent. Les prêtres qui procurent au peuple l'inestimable bienfait de la bienveillance du dieu nourricier et qui représentent ce dieu lui-même ont le droit de disposer à leur gré de ce qui appartient à d'autres. De plus, il est naturel que, serviteurs du dieu des eaux, ils s'assimilent aux êtres vivant dans l'eau et qui sont certainement les objets de faveurs particulières de Tlaloc. Mais la fin des fêtes était plus lugubre. Des prisonniers de guerre, vêtus comme Tlaloc et portant ses insignes — je rappelle qu'au Mexique la

(1) Sahagun, I, 10.

victime vouée à l'immolation est identifiée d'avance avec le dieu spécial auquel elle sera sacrifiée — étaient amenés devant le temple de Tlaloc. Les premiers immolés étaient appelés « la base des autres », parce qu'on maintenait sur leurs cadavres ceux qui devaient, après eux, recevoir le coup de grâce. Les cœurs des victimes étaient recueillis dans un vase et on les portait en procession à ce tourbillon du lac de Mexico où l'on croyait voir une des demeures de Tlaloc.

Cette fin de fête est déjà suffisamment horrible. Il se passait pire encore au commencement de l'année mexicaine où se célébrait une autre fête de Tlaloc. On se procurait en temps opportun, par voie d'achat ou de capture aux dépens des peuples ennemis, un certain nombre d'enfants ayant les cheveux bouclés et ne pouvant encore marcher. On les couvrait de pierres précieuses et de belles fleurs. On leur mettait des ailes de papier pour qu'ils pussent s'envoler dans les hauteurs de l'air à la suite du dieu des pluies. On leur fardait le visage. Enfin, on les juchait sur des litières très ornées et on les promenait en grande procession à travers la ville au son des trompettes. Le peuple, dit Sahagun (1) à qui nous empruntons ces affreux détails, ne pouvait retenir ces larmes à la vue de ces pauvres enfants menés au supplice. Mais si les enfants eux-mêmes pleuraient beaucoup, c'était bon signe, cela prédisait des pluies abondantes. Si toutefois la procession rencontrait un hydropique,

(1) Trad. Jourdanet, 57 suiv., 86.

c'était on ne peut plus fâcheux. Cela présageait que Tlaloc garderait ses eaux en lui-même. Enfin, les enfants étaient immolés, les uns devant la statue du dieu, les autres sur une montagne qui passait aussi pour une des résidences aimées de Tlaloc, d'autres jetés simplement dans le lac.

Il faut noter ce détail qu'au pied du temple de Tlaloc s'étendait une assez grande place, et la croyance populaire voulait que les enfants sacrifiés à ce dieu vinssent une fois par an, le jour de sa fête, assister invisibles aux cérémonies célébrées en son honneur. On les considérait commes passés au service de Tlaloc et menant une vie heureuse dans le *Tlalocan* ou grand jardin céleste dont il était le *tecutli*, le seigneur. Les plus dévots croyaient même entendre le bruissement de leurs ailes.

Il y avait encore deux autres fêtes de Tlaloc à Mexico. La dernière ne se célébrait guère que dans les maisons; dans la troisième, qui avait lieu en octobre, on taillait des baguettes en forme de serpents et on faisait des figurines de bois ressemblant à des enfants qu'on enfonçait dans de petites montagnes artificielles faites de pâte. Ensuite on les portait cérémonieusement au temple de Tlaloc. Ces symboles font supposer qu'un certain adoucissement avait été appliqué à cette fête qui, dans l'origine, devait être le pendant de l'affreuse solennité que nous avons décrite. Il n'est pas rare dans l'histoire religieuse que les offrandes vivantes soient remplacées au bout d'un temps par leurs images. Cela n'empêchait pas toutefois la barbarie de reprendre ses droits à la fin de cette

fête. On sacrifiait quatre femmes et un homme, les quatre femmes à l'intention des pluies des quatre vents, et l'homme était immolé sous un déguisement de serpent. Le reptile joue en effet un grand rôle symbolique dans le culte de Tlaloc, en tant qu'il représente l'eau qui coule, les nuages, les cours d'eau. Il en est de même du nombre 4, qui est celui des quatre directions du ciel d'où la pluie peut venir et des quatre vents qui l'amènent. Telle est l'origine du grand signe hiéroglyphique de Tlaloc, LA CROIX, qui se rencontre si souvent sur les monuments et les statues se rapportant aux phénomènes atmosphériques, particulièrement au culte de Tlaloc. C'est pourquoi la croix mexicaine, à quatre parties égales comme notre signe +, s'appelait « l'arbre de vie » ou « l'arbre de fécondité ». Rien de commun, on le voit, avec le sens originel du même signe dans la chrétienté.

Ajoutons enfin que si Tlaloc était un dieu de fécondation et de vie, il était aussi distributeur de maladies, de celles surtout qui sont causées par le froid humide. Dans ce dernier cas on appelait un prêtre de Tlaloc. Ce prêtre apportait une figurine en pâte à l'image du dieu, lui faisait une offrande de vin de pulque (1) et de papier d'agave qu'il brûlait devant elle; puis il la décapitait et l'offrait au malade pour qu'il en mangeât et se réconciliât ainsi avec le dieu irrité. C'était une autre sorte de sacrement mexicain, analogue à celui que nous avons déjà mentionné à propos de Uitzilopochtli. La figurine, en suite des

(1) Boisson fermentée tirée des fruits de l'agave épineux.

cérémonies accomplies par le prêtre, est passée à l'état de substance divine, de la substance de Tlaloc lui-même, et le malade communiera avec lui, sera *consubstantié* avec lui (1). Nous exprimons en langue théologique moderne ce qui, sous d'autres formes, était certainement dans l'esprit du dévot mexicain (2).

Notre-Dame des Emeraudes ou Chalchiuitlicue, la compagne du dieu Tlaloc, portait divers surnoms ne laissant aucun doute sur sa nature qui était celle de l'eau elle-même. Elle s'appelait, par exemple, *Apozonallotl*, « écume de l'eau »; *Amecueyotl*, « ondulation »; *Atlacamani*, « tempête de l'eau»; *Huik* et *Aiau*, « remous de l'eau »; *Xixiquipilui*, « montée et descente des vagues », etc. Les Tlascaltecs avaient une déesse qu'ils appelaient *Matlalcueie*, c'est à dire « habillée d'une robe verte », et donnaient le même nom à la plus haute montagne voisine, où s'amassaient les

(1) Le brisement de la petite idole est sans doute en rapport avec l'idée que le dieu, quand il répand ses pluies dans l'orage, se saigne et s'immole en quelque sorte lui-même. Il est des instants où le naturisme mexicain confine à des notions analogues à celles qui ont joué un si grand rôle dans la genèse du panthéisme indou.

(2) Comp. pour ce qui concerne le dieu Tlaloc, Sahagun, I, 4, 11 ; II, 1, 3, 16, 20, 25, 32, 35. Dans l'appendice à son livre II, Sahagun fait encore mention d'une fête qui se célébrait tout les huit ans à l'effet de « rajeunir le pain ». C'est l'image du dieu Tlaloc qui présidait aux danses célébrées à cette occasion. On disposait devant l'idole un réservoir plein d'eau où nageaient des anguilles et des grenouilles. Il s'agissait de les saisir avec la bouche et de les avaler vivantes tout en dansant. Cela signifiait qu'on se transformait en poissons, en amis de Tlaloc, vivant dans l'eau comme ses favoris. — V. encore Acosta, V, 9. — Clavigero, I, 343 suiv., 354 suiv., 413 suiv., 421 suiv. — Humboldt, *Monum.*, 32. — Müller, 500 suiv. — Bancroft, III, 345-348.

nuées (1). La « fée verte » mexicaine n'était pas d'humeur plus compatissante que son auguste époux.

Nous passons à une autre déesse qui tenait aussi une grande place dans le panthéon mexicain. CENTEOTL était la déesse de l'agriculture et particulièrement du maïs dont elle était à vraiment dire la personnification (2). Il faut toutefois savoir que cette déesse est parfois un dieu, ce qui a trompé plus d'un chroniqueur. Cela tient à ce que c'est une déesse-mère, présidant à la fécondation et à la naissance des enfants, et elle est souvent représentée avec un enfant dans ses bras. Cet enfant s'appelle aussi *Centeotl*. Comme de plus elle porte de nombreux surnoms en rapport avec sa qualité de mère nourricière ou bien avec les apparences successives du maïs, on a cru à la distinction de plusieurs déesses qui ne sont en réalité qu'elle-même. Elle s'appellera, par exemple, *Tonacajohua*, « celle qui nous soutient » : *Tzinteotl*, « déesse des germes » ; *Teteionan* ou plutôt *Teteo innan*, « mère des dieux » ; *Ciuatcoatl*, « Notre-Dame des serpents » ; *Tonantzin*, « notre révérende mère » (*tzin* est la forme terminale révérencielle). Mais elle était surtout connue sous l'épithète de *Toci* ou *Tocitzin*, « notre aïeule, notre révérende aïeule ». Centeotl est donc au fond une bonne déesse, une Cérès ou Dêmêter mexicaine, et il est naturel qu'elle fût très honorée par ce peuple d'agriculteurs. Mendieta rapporte (3) qu'elle était souvent

(1) Bancroft, III, 367.
(2) Son nom est formé de *centli*, maïs, et de *teotl*, être divin.
(3) Hist. eccles., 81.

représentée sous la forme d'une grenouille, symbole de la terre humide, avec une quantité de bouches s'ouvrant sur tout son corps. C'est probablement une de ses variantes que la déesse Mayaquil aux quatre cents mamelles dont il est fait mention dans la collection de lord Kinsborough. Les dieux, pour la récompenser de sa fécondité, la changèrent en maguey, cette espèce d'agave ou d'aloès épineux dont les baies servent à faire le vin de pulque. Elle devenait ainsi une sorte de Dyonisos féminin.

Une de ses formes était assez distincte pour être regardée comme sa fille. C'était *Xilonen* la blonde, qui représentait, comme son nom l'indique, le jeune épi de maïs. Elle avait le visage peint en jaune et les sourcils en jaune-roux, les deux principales couleurs du maïs approchant de sa maturité. C'était donc une Kora, une Perséphone américaine. Aux fêtes qu'on célébrait en son honneur comme en l'honneur de son frère, Centeotl le fils, fêtes où les jeunes Mexicaines jouaient un rôle principal, il ne manquait pas de symboles gracieux et pleins de poésie. Mais l'idylle ne dure jamais longtemps au Mexique et ne tarde pas à dégénérer en drame sanglant.

Centeotl n'était pas toujours, tant s'en faut, la déesse maternelle qu'on aurait pu croire. Elle était avide comme le sol desséché et jalouse des honneurs auxquels, en sa qualité de nourrice du peuple, elle croyait avoir droit. Si elle ne se trouvait pas suffisamment honorée, au lieu de distribuer l'abondance et la vie, elle envoyait la disette et les maladies. Parfois, pendant la nuit, on l'entendait pousser des

groguements lugubres. On prétendait l'avoir vue passer, vêtue de blanc et portant sur ses épaules un berceau d'enfant. Souvent les femmes qui avaient porté leurs denrées au marché étaient toutes saisies en découvrant un de ces berceaux qui avait été déposé derrière elles par une main invisible, et quand on regardait ce qu'il y avait dans ce berceau, on n'y trouvait qu'un couteau d'obsidienne. Cela signifiait que Centeotl Tocitzin demandait des victimes (1). Il devait y avoir de nombreuses différences dans le culte de cette vieille déesse du maïs, selon les tribus et les peuples qui le pratiquaient. Ce culte semble s'être étendu sur toute la surface de la terre maya et nahua et remonter jusqu'aux origines de la civilisation, dont la culture d'une céréale aussi abondante fut la condition première. Par exemple, les Totonacs, peuple récemment conquis par les Aztecs, se plaignirent à Fernand Cortez des dîmes sanglantes que les Aztecs prélevaient sur eux pour offrir à leurs dieux des victimes humaines, tandis que leur mère Centeotl, disaient-ils, nourrice des hommes, réprouvait ces affreux sacrifices (2). C'est en rapport avec cette notion plus douce de la Cérès mexicaine qu'on la représentait la tête couronnée de feuillage, tenant de la main droite un vase, de la gauche un bouclier sur lequel une fleur était peinte. Cela n'empêchait pas les Aztecs, imbus de l'idée qu'on ne se faisait bienvenir des dieux qu'en multipliant les sacrifices

(1) Sahagun, trad. Jourdanet, p. 17.
(2) Clavigero, I, 16-22.

humains, de célébrer son culte d'après le plus abominable des rituels.

Ainsi nous raconterons brièvement, car la cérémonie était très compliquée, ce qui se passait lors de la fête mexicaine de Toci, « notre Grand'Mère », et de son fils Centeotl. Cette fête se célébrait chaque année au onzième mois, c'est-à-dire dans les trente jours allant de notre 21 août à notre 20 septembre (1).

Toci, en sa qualité de génératrice des plantes utiles, connaissait les herbes médicinales, ce qui explique le détail qu'on va voir. Chaque année, assez longtemps avant sa fête, on faisait choix d'une femme qu'on habillait en Toci et que l'on confiait aux soins de quatre *sages-femmes*, prêtresses ou sorcières, comme on voudra, connaissant les vertus des plantes et la manière de s'en servir, attachées au service de Centeotl. Elles devaient beaucoup choyer, tenir toujours en joie leur prisonnière. Quinze jours avant la fête, on exécutait en sa présence la *Danse des bras*, qui consistait en ceci que les danseurs, rangés sur quatre rangs, restaient au même endroit, sans en bouger, pendant plusieurs heures ; puis, silencieux et graves, ils élevaient et abaissaient continuellement les bras. C'était une mimique de la végétation, fixée au sol, s'élevant et s'abaissant alternativement selon que le vent souffle ou que le calme règne dans l'air, mais poussant toujours en silence. Huit jours après, les sages-femmes, pour distraire leur captive, lui

(1) V. Sahagun, II, 11 et 30. – Comp. la description très complète de M. Bancroft, III, 354-359.

procuraient le plaisir d'un combat simulé. On lui adjoignait trois matrones pour que les chances fussent égales (1). Elles se battaient à coups de petites boules de feuilles et de fleurs dont elles avaient des calebasses pleines Depuis lors, la captive recevait le titre glorieux d'*Image de la mère des dieux*, de Teteionan. Ce combat pour rire était réitéré pendant quatre jours, après lesquels les sages-femmes conduisaient Toci, c'est-à-dire leur victime, au grand marché de Mexico. Partout où elle passait, elle était l'objet de la plus grande vénération, comme si la déesse elle-même eût été incarnée dans celle qui la représentait. C'était ce qu'on appelait « l'adieu au marché », qu'elle ne devait plus revoir. Au retour, elle semait du maïs le long du chemin, et on la conduisait dans une maison attenant au *teocalli* où elle devait être immolée. Les sages-femmes redoublaient alors de cajoleries et de douces paroles. « Ne vous » inquiétez pas, belle amie, vous passerez cette nuit » avec le roi, réjouissez-vous bien. » A minuit on la couvrait, pour parure de fiançailles, des ornements de grande fête appartenant à la déesse Toci, et on la conduisait au teocalli voisin au milieu du plus profond silence (2). Arrivée au sommet du teocalli, elle était brusquement saisie, juchée à califour-

(1) Sahagun nous a conservé les noms de ces trois auxiliaires. C'étaient *Aua*, maîtresse de l'eau; *Tlauitecqui*, celle qui bat le maïs pour l'égrener; *Xoquauhtli*, la femme aux pattes d'aigle.

(2) Cette fréquente obligation du silence pendant les cérémonies en l'honneur de Centeotl vise toujours le travail silencieux de la végétation.

chon sur les épaules d'un prêtre et prestement décapitée.

Ici recommence une série d'horreurs. A peine avait-elle reçu le coup suprême qu'on l'écorchait. On faisait deux parts de sa peau. La peau des cuisses était portée au temple de Centeotl le fils. Celle du buste servait à affubler un jeune prêtre qui, à son tour, représentait Toci et qui descendait couvert de la hideuse dépouille au milieu d'un cortège de prêtres, de nobles et de soldats. Ceux-ci entrechoquaient leurs boucliers comme pour simuler un combat. Le prêtre-Toci feignait de les poursuivre avec fureur. Le charme destiné à favoriser la végétation se change peu à peu en conjuration guerrière analogue à celles que nous avons décrites en parlant des Peaux-Rouges (1). On arrivait ainsi au grand temple de Uitzilopochtli, le dieu de la saison fertile et le dieu de la guerre. Là, le prêtre-Toci se présentait devant la statue du dieu, et toujours couvert de la peau de la morte, il étendait quatre fois ses bras en croix. De là on se rendait au temple de Centeotl le fils où un autre jeune prêtre s'était aussi fait une sorte de masque de la peau des cuisses. Depuis ce moment il passait pour assimilé à Centeotl le fils. Il se joignait au premier qui l'était venu chercher et ils se rendaient ensemble au teocalli de Centeotl la mère ou Toci. Là, et après d'autres cérémonies dont le détail serait trop long, le prêtre-Toci sacrifiait quatre captifs en leur ouvrant la poitrine et en leur

(1) *Religions des peuples non-civilisés*, I, 268-269.

arrachant le cœur selon la méthode ordinaire. D'autres prêtres devaient immoler les autres victimes. Cela fait, le représentant de Centeotl le fils se rendait en toute hâte, escorté par des soldats, jusqu'à la frontière, au point où elle était menacée par l'ennemi, et déposait son masque dans un lieu couvert où il devait séjourner comme un talisman protecteur de l'empire.

A Mexico même ce n'était pas encore fini. Le prêtre-Toci, toujours affublé de la même peau, était conduit devant le roi. Celui-ci faisait défiler des troupes devant ce prêtre et distribuait des armes et des récompenses. Ceux qui recevaient des armes en cette occasion s'engageaient à mourir plutôt que de fuir devant l'ennemi. On allait faire ensuite une « danse des bras » devant Centeotl ; cette fois, les mains des exécutants tenaient des fleurs. Le lendemain les prêtres de la déesse, revêtus des peaux des captifs immolés, montaient au sommet d'un petit temple de Uitzilopochtli et de là semaient du maïs sur le peuple entassé au pied de l'édifice. C'était à qui s'emparerait des précieuses graines. Des jeunes filles, attachées au service de la déesse, faisaient une procession pittoresque, portant sur le dos sept épis de maïs, les bras et les jambes ornées de plumes brillantes. Puis venait une autre bataille simulée dans laquelle on lançait sur le prêtre-Toci de la craie blanche en poudre et des plumes blanches, comme si l'on eût voulu imiter le combat de la neige et des frimas contre la végétation. Le roi lui-même prenait part quelques instants à ce rite semi-sérieux, semi-

burlesque. Enfin le prêtre-Toci allait se défaire de la peau dont il avait toujours le visage couvert en un lieu appelé *Tocititlan* (1), où il suspendait cette relique de la femme décapitée de manière que la face regardât la route et que les bras fussent étendus en croix.

Cette description que, nous le répétons, nous avons abrégée, car il y avait encore bien des détails rituels dont le récit eût été fastidieux, sert à nous révéler ce qu'il y avait à la fois chez les Aztecs de sens poétique de la nature et d'indicible barbarie. Nous en verrons plus d'une preuve encore. Cette importance donnée ici à l'écorchement de la victime nous paraît en rapport avec la culture du sol dont il faut écorcher la surface pour y semer la moisson prochaine. La terre ensemencée, Centeotl la mère, doit se joindre au maïs développé et mûri, Centeotl le fils, pour que la moisson soit bonne et utile. De là la réunion des deux peaux. Enfin nous voyons une preuve de plus de la tendance si marquée chez les Mexicains à identifier la victime vouée à une divinité avec cette divinité elle-même. C'est au point que le prêtre couvert de la peau de la victime devient à son tour le représentant de cette divinité.

A la fête de Xilonen, la blonde fille de Centeotl, la personnification du jeune maïs, fête qui se célébrait le 27 juillet, c'est-à-dire le 11 du huitième mois mexicain, on remarque aussi des cérémonies très poétiques, terminées par des immolations cruelles. Il y

(1) Ce mot signifie « Auprès de notre aïeule ».

avait des danses d'hommes et de femmes, chacun des deux sexes dansant à part, mais les femmes avec des guirlandes de fleurs où dominait le jaune, la couleur de Xilonen, et les hommes avec des cannes de maïs sur lesquelles ils feignaient de s'appuyer. L'encens de copal brûlait à profusion. Mais il y avait une victime désignée d'avance, une pauvre captive dont on peignait en jaune le visage, en rouge les sourcils, pour qu'elle ressemblât à Xilonen. Bientôt elle était menée au temple de Centeotl, un prêtre la recevait sur ses épaules de manière qu'ils fussent dos à dos. Immédiatement elle avait la tête tranchée, la poitrine ouverte, et son cœur, déposé dans une coupe, était offert respectueusement devant la statue de la déesse. Ce jour-là, on célébrait beaucoup de banquets dans la ville, on y mangeait des gâteaux pétris tout exprès, les riches distribuaient des vivres aux pauvres, et, par exception, il était permis aux vieillards des deux sexes de boire immodérément du pulque. Cette licence était interdite aux jeunes gens sous les peines les plus sévères (1).

On célébrait enfin, au quatrième mois de l'année mexicaine (du 3 au 22 avril), une fête en l'honneur spécial de Centeotl le fils, dont la mère recevait, à cette occasion, le nom de *Chicomecoatl*, « le serpent des subsistances » (2). Cette fois, du moins, il n'y avait pas de sacrifice humain. Mais les adorateurs

(1) Comp. Bancroft, *ibid.*, p. 360. — Sahagun, II, 27. Trad. Jourdanet, p. 123.

(2) Plusieurs auteurs ont fait de Chicomecoatl une déesse à part. Ce n'est autre chose qu'une des épithètes honorifiques de Centeotl.

etc. On les jetait sur la braise du foyer et les enfants les mangeaient en disant : « Notre père le Feu mange des grillades ». Tout cela dénote de bien vieilles traditions. Rien ne remonte plus haut que les fêtes religieuses qui tendent, comme celle-ci, à devenir des fêtes d'enfants. Sa statue le représentait nu, le menton noir, un joyau rouge passé à travers les lèvres. Coiffé de plumes verdâtres, il portait sur le dos une espèce de serpent ou de dragon fait de plumes jaunes. Ce sont, comme on le voit, toutes les couleurs du feu. Les deux grandes fêtes qu'on célébrait chaque année en son honneur comptaient parmi les plus populaires, et nous y reviendrons en parlant des fêtes mexicaines en général. Nous y verrons s'accomplir d'autres épouvantables rites qui prouvent qu'à Mexico, du moins, la fête du « vieux dieu » était encore autre chose qu'un divertissement d'enfants (1).

Les Aztecs avaient aussi une Vénus, une déesse de l'amour charnel, dont les noms n'avaient rien de très flatteur. Il est permis de supposer que ces derniers venus du nord, plus chastes que les populations efféminées qu'ils subjuguèrent, trouvèrent ce culte établi et s'y soumirent par crainte superstitieuse plus que par sympathie. Le nom le plus fréquemment employé pour désigner cette déesse est TLAÇOLTEOTL, « déesse des ordures ». On l'appelait aussi *Tlaçolteociuatl*, « Notre-Dame des impuretés » ;

(1) Sahagun, I, 13. — Clavigero, I, 355, 370, 395, 437 suiv. — Humbold, *Monum.*, 186, 206, 213. — Müller, p. 568. — Bancroft, III. 385.

Tlaelquani, « la mangeuse de saletés », ou encore *Ixcuina*, « celle qui a quatre faces ». Les Tlascaltecs, qui avaient toujours repoussé les influences aztèques, lui donnaient le nom plus gracieux de *Xoquiquetzal*, « la Plume fleurie ». On se la représentait vivant au plus haut des cieux, dans un très beau jardin, filant ou tissant de riches étoffes, servie par des nains, des bossus, des bouffons chargés de l'amuser. Elle devait être d'une beauté irrésistible. Il est même question, dans Camargo (1), d'une guerre des dieux à son sujet. Elle était, disait-on, l'épouse de Tlaloc, dieu des eaux, mais Tezcatlipoca s'en éprit, l'enleva et la transporta dans son ciel qui passait pour le plus haut. Il y a dans cette légende une indication assez claire du phénomène naturel dont cette déesse est sortie. Ce serait la végétation aquatique, si florissante au temps humide, disparaissant quand vient l'astre qui la dessèche. La déesse de l'amour charnel vient du marécage.

Il courait plusieurs légendes médiocrement édifiantes (2) sur le compte de la capricieuse et peu chaste déesse. On ne voit pas qu'elle ait été l'objet de fêtes officielles, grandement carillonnées ; mais,

(1) Comp. les *Nouvelles Annales des Voyages*, XCIX, pp. 132-133.

(2) Il en est une que Boturini (*Idée d'une nouvelle histoire*, etc., 63-66) a raconté tout au long et qu'on peut reproduire à titre d'échantillon, bien qu'elle m'inspire quelques doutes sur son authenticité. Mes objections, il est vrai, portent plutôt sur la forme qui est trop dualiste que sur le fond qui peut être très exact. — Un certain Jappan, voulant devenir le favori des dieux, laissa sa maison, sa femme et ses amis et s'enfonça dans le désert pour y mener une vie d'ermite contemplateur. Il avisa un rocher escarpé,

d'après Sahagun (1), c'est à elle ou du moins à ses prêtres que les coupables confessaient, pour en obtenir le pardon, les fautes qu'elle inspirait le plus souvent ; ce qui permet de supposer que ces prêtres ne manquaient pas de clients (2).

très élevé, sur lequel il parvint à monter, et là il demeura jour et nuit se livrant à tous les actes de dévotion. Les dieux voulurent éprouver sa vertu et donnèrent l'ordre au démon Yaotl (l'ennemi, l'adversaire) de l'espionner, de le tenter et de le punir, s'il succombait. Yaotl fit défiler devant lui de très belles personnes qui l'invitèrent à descendre, mais le solitaire résista à toutes leurs provocations. Alors la déesse Tlaçolteotl se sentit piquée au jeu et prétendit venir à bout de cette vertu inébranlable. Elle apparut donc devant Jappan qui ne put s'empêcher de ressentir un certain trouble devant cette incomparable beauté. « Frère Jappan », lui dit-elle, « je » suis Tlaçolteotl. Emerveillée de ta vertu, je suis touchée de tes » souffrances, et je voudrais te réconforter. Par quel moyen pour- » rais-je arriver jusqu'à toi pour te parler plus aisément ? » L'ermite, dans sa simplicité, ne devina pas la ruse, il descendit de son roc et aida la déesse à le gravir. Mais si la déesse monta, la vertu de Jappan chuta. Aussitôt le démon Yaotl accourut et lui coupa la tête, bien que Jappan, les mains étendues, le suppliât de l'épargner. Les dieux le changèrent alors en scorpion aux antennes levées, et, de honte, il alla se cacher sous la pierre, théâtre de sa défaite. Sa femme Tlahuitzin (l'enflammée) vivait encore. L'implacable Yaotl alla la chercher, l'amena près de la pierre sous laquelle se cachait son mari changé en scorpion, lui conta tout et finalement lui coupa aussi la tête : ce qui fit une autre espèce de scorpion « couleur de feu ». Elle n'eut plus qu'à rejoindre son mari sous la pierre où il était blotti. De là la race des scorpions de différentes couleurs. Voilà pourquoi ils se cachent ordinairement sous les pierres, n'osant affronter le grand jour, aigris contre le monde entier par le souvenir de leurs fautes et de leurs malheurs, et faisant passer leur rage dans le venin dangereux qu'ils communiquent à leurs victimes. Du reste, les dieux trouvèrent que Yaotl avait excédé ses pouvoirs, et, pour le punir lui-même, ils le changèrent en une espèce de sauterelle.

(1) I, 12. Trad. Jourdanet, 23. Comp., p. 343.

(2) Comp. Clavigero, I, 361, 443. — Humbold, *Mon.*, 101, 145.

Parmi les dieux mexicains de second ordre, nous citerons aussi Mixcoatl, « le serpent-nuage » (1), dieu ou déesse de la chasse, car son sexe n'est pas très certain, et peut-être y en avait-il un mâle, un autre femelle. Son nom semble indiquer un nuage de tempête ou d'orage. Encore aujourd'hui on s'en sert au Mexique pour désigner les trombes. On le représentait un faisceau de flèches à la main. Ce doit être une très vieille divinité, et je ne serais nullement surpris si l'on découvrait que Quetzalcoatl en est la forme raffinée. C'était le dieu favori des Otomis et des autres hordes qui, retirées dans les hautes montagnes, n'avaient été que très faiblement touchées par la civilisation maya et nahua. Les Mexicains, qui aimaient beaucoup la chasse, lui avaient érigé deux temples à Mexico, et on célébrait en son honneur des fêtes auxquelles on se préparait par des jeûnes et des émissions de sang. On y joignait des sacrifices humains (2).

Omacatl (3), « le double Roseau », le roseau par excellence, était une sorte de Momus américain, dieu de la joie, du bon pulque et de la bonne chère. Son culte n'était guère observé que dans les hautes classes

(1) De *mixtli*, nuage, et *coatl*, serpent.

(2) Ma supposition que Mixcoatl était le nom de deux divinités de sexe différent est confirmée par cette notice du P. Sahagun qu'un homme et une femme, qui passaient pour l'image du dieu Mixcoatl et de sa compagne, étaient immolés le jour de sa fête. Trad. Jourdanet, p. 72. Comp. 344. — V. encore Clavigero, I, 360, 363, 427. — Bancroft, III, 403-405.

(3) De *ome*, deux, et *acatl*, roseau.

où il était censé présider aux banquets et aux réjouissances luxueuses. Son image était portée dans les lieux de festins. On le représentait assis sur des ajoncs, la face blanche et noire, couvert de filets, toutes choses indiquant une origine aquatique. C'était un dieu jaloux qui punissait ceux qui ne lui rendaient pas les hommages prescrits. Dans ce cas, il se vengeait en mêlant aux aliments des cheveux ou d'autres choses répugnantes; ou bien il faisait tomber les délinquants lorsqu'ils marchaient ou les rendait malades. Sa fête était aussi marquée par une sorte de communion. Dans chaque quartier on faisait avec de la pâte une sorte de gâteau à laquelle on donnait la forme d'un os recourbé. C'était « l'os d'Omacatl ». On passait la nuit à banqueter et à boire du pulque. Le matin, de bonne heure, un malheureux, habillé comme le dieu et peint à ses couleurs, était immolé devant sa statue. Puis on se partageait « l'os d'Omacatl », et chacun en mangeait un morceau. C'était pour se garantir contre la disette et on s'engageait par là à célèbrer de nouveau sa fête l'année suivante avec le même zèle et la même ponctualité (1).

Il y avait aussi un dieu-guérisseur par excellence, surtout à l'usage des enfants, qu'on appelait IXTLILTON (2), « le noiraud ». Dans son oratoire se trouvait une eau noire, contenue dans des jattes, que l'on administrait aux enfants malades. Si on l'appelait dans une maison, son image ne se dérangeait pas. C'était

(1) Sahagun, I, 15. — Bancroft, III, 408.
(2) Diminutif de *ixtlilli*, *ixtli*, visage, *lilli*, noir.

son prêtre qui revêtait ses ornements et qui se rendait dans la demeure de l'enfant. On l'encensait tout le long de la route comme la divinité elle-même, et il était reçu avec des chants et des danses. Ce prêtre-dieu avait une sorte de surintendance sur le pulque confectionné dans les maisons. Il le goûtait solennellement et le déclarait potable. S'il y trouvait des défauts ou si la propreté laissait à désirer, il accablait le maître de la maison de ses malédictions redoutées (1). — Je suis fort tenté de ne voir dans Omacatl, Ixtlilton et d'autres divinités du vin que des détachements, si je puis ainsi dire, du dieu nourricier Tlaloc, au nom duquel étaient restées associées les idées plus sévères, plus révérencieuses, qu'un dieu de première classe doit inspirer, tandis que ses rejetons, anciennes épithètes devenues autant de divinités distinctes, s'accommodaient beaucoup plus facilement avec les faiblesses et les désirs vulgaires. C'est un peu la même différence qu'on peut constater de nos jours entre les bons vieux saints de nos provinces les plus arriérées et les saints plus majestueux, moins indulgents, plus corrects aussi, du grand calendrier.

Il y avait en effet un grand nombre de petits dieux du vin d'agave. Ils faisaient entre eux tous la monnaie d'un Dionysos mexicain. On connaissait, par exemple, le dieu Tezcatzoncatl, « le Miroir couvert de paille », par allusion, sans doute, au trouble de la vue qui accompagne l'ivresse, et beaucoup d'autres

(1) Müller, p. 575. — Bancroft, III, 409. — Sahagun, I, 16.

dont le bon Sahagun nous donne la nomenclature (1), sans que leurs noms nous apprennent grand'chose. Ce sont autant de petits dieux locaux entraînés dans la tradition générale. Le père franciscain remarque ce que l'on peut observer chez les Peaux-Rouges et d'autres non-civilisés, c'est-à-dire que l'on faisait retomber sur les dieux de l'ivresse, plutôt que sur l'ivrogne lui-même, les crimes ou délits commis sous leur influence. Parfois ces dénominations sont tout autre chose que joyeuses. Un de ces dieux s'appelle, par exemple, *Tequechmecaniani*, « le pendeur des hommes », un autre *Teatlahuiani*, « celui qui les noie ». Tous ces dieux, pris collectivement, avaient à Mexico un temple connu sous le nom bizarre de *Centzontotochtin*, « les quatre cents lapins » (2). On se servait du mot *lapin* pour désigner un ivrogne. Un de ces petits dieux s'appelait *Ometochtli*, « le deux fois lapin », le lapin supérieur. Quatre cents prêtres étaient attachés au service de ce temple (3).

Il faut aussi mentionner le dieu que l'on pourrait appeler le Mercure mexicain, en ce sens qu'il était spécialement adoré par la classe des marchands et qu'il était le protecteur de ses fidèles en voyage. Son nom était Yacatecutli, « Seigneur des voyages » ou, selon Clavigero, « le Seigneur qui guide ». On le représentait comme un homme marchant un bâton à la main, et ce bâton à poignée recourbée était son sym-

(1) Trad. Jourdanet, p. 47.
(2) Sahagun, II, app. p. 178.
(3) Comp. Bancroft, III, 418. — Müller, p. 570.

bole. De là, sans doute, le nom qu'il portait aussi d'après Torquemada, *Yacacoliuhqui*, c'est-à-dire « le nez crochu ». Nous rappelons que les Aztecs étaient grands commerçants, et qu'en l'absence d'animaux de trait, tout le trafic se faisait à dos d'homme. Un marchand devait posséder de nombreux esclaves, qu'il organisait en caravanes. Lui-même précédait ou suivait en serre-file. L'une des premières qualités requises du négociant mexicain était donc d'être bon marcheur. Voilà pourquoi la vénération de Yacatecutli était profonde et se reflétait sur le bâton de voyage ou canne à corbin qui le symbolisait. Tous les jours, soit au départ, soit à l'arrivée, le marchand voyageur fichait son bâton en terre et lui adressait ses dévotions. Quand il était de retour chez lui, il le déposait dans le compartiment de sa demeure qui lui servait d'oratoire domestique, et au commencement de chaque repas il lui faisait une offrande. Il lui offrait aussi de l'encens de copal et de son propre sang, qu'il tirait en se scarifiant plusieurs parties du corps. On ajoute que Yacatecutli avait des frères et une sœur qui probablement ne sont que d'autres formes du même dieu. Yacatecutli avait deux grandes fêtes annuelles avec l'accompagnement obligé de sacrifices d'esclaves offerts par leurs propriétaires (1). Je ne sais trop à quelle base naturiste on pourrait ramener la notion première de cette divinité. Si toutefois on observe que l'une de ses grandes fêtes

(1) Sahagun, I, 19. Trad. Jourdanet, 38-41. — Bancroft, III, 416. — Müller, 575.

coïncidait avec la troisième fête de Uitzilopochtli, et que ce dieu a aussi pour fonction de guider ses adorateurs quand ils partent pour la guerre, il me semble probable que Yacatecutli est un dérivé de ce dieu solaire (1).

Parmi les dieux intéressant particulièrement la classe des marchands, nous devons mentionner aussi le dieu Xipe, « l'Ecorché », qui était le patron des orfèvres. Son nom vient sans doute du travail de polissage dont le métal était l'objet avant d'être façonné. On l'appelait le plus souvent *Xipe totec*, « Xipe notre coupé », puisque, après l'avoir poli, on le fendait en morceaux pour le travailler. Si on lui refusait les hommages qu'il réclamait, on s'exposait à être frappé de la goutte, de la gale, de maux de tête ou de maux d'yeux. Pour être guéri, il fallait s'affubler de la peau des victimes qu'on immolait le jour de sa fête, qu'on appelait, à cause de cela, *tlacaxipenalitztli*, « écorchement d'hommes » (2). Cette fête était accompagnée de combats, et comme le dieu Xipe, représenté nu, peint en jaune et en fauve (couleurs de l'or), doit avoir, comme partout, une relation essentielle avec le soleil, dont l'or passe ordinairement pour la substance, il y a tout lieu de penser qu'il est aussi une forme particulière de Uitzilopochtli, le dieu solaire et guerrier, adoptée et personnifiée par la corporation des orfèvres mexicains dont nous avons plus

(1) Comp. la note au bas de la p. 41 de la traduction de Sahagun par M. Jourdanet.

(2) De *tlacatl*, homme, *xipena*, écorcher, dépouiller.

haut signalé l'importance. Nous aurons à revenir sur les horribles détails de la fête de Xipe (1).

(1) Sahagun, I, 18. Trad. Jourdanet, 37-38. Clavigero, I, 413, 487. — Nous sommes loin, dans l'énumération qui précède, d'avoir donné la liste de toutes les divinités qu'on adorait au Mexique. Nous nous sommes borné aux principales et à celles surtout qui jettent un jour sur l'état d'esprit d'un peuple aussi remarquable par son développement à tant d'égards que par ses affinités encore persistantes pour la sauvagerie ou la barbarie la plus grossière. Parmi les divinités dont nous n'avons rien dit, il en est qu'on serait fort tenté de regarder comme de simples doubles de celles que nous avons décrites. Ainsi, les déesses *Chicomexochitl*, « les sept fleurs », et *Xochiquetzal*, « la Plume fleurie », se confondent aisément avec Coatlicue ou Tlaçolteotl. La déesse *Tepeyollotli*, « celle qui réside au cœur des montagnes (*yollotli*, cœur, *tepetl*, montagne) », se distingue mal d'une épouse de Tlaloc. On peut en dire autant de *Temazcalteci*, la protectrice des baigneurs (*temazcalli*, bains). On pourrait encore parler de *Tzapotlan Tonan*, la mère inventrice des remèdes contre les maladies de la peau (*Tzatpotlan* est la localité d'où l'on tirait l'huile employée contre ces affections), des *Ciuapipiltin* (*ciua*, femme, *pilli*, noble), matrones redoutées qui semblent être des personnifications des rayons solaires du couchant, qui protégeaient spécialement les femmes mortes en couches, mais qui ne voulaient pas de bien aux enfants, qu'elles rendaient malades, ni aux hommes, qu'elles frappaient de paralysie et d'hébétude. On rencontre encore *Macuilxochitl* ou *Xochipilli*, dieu des fleurs, donateur de prospérité, dont l'image était dans toutes les maisons, *Nappatecutli*, inventeur de métiers, patron des fabricants de nattes. Bon nombre de Tlalocs ou fils du dieu des eaux, avaient leur nom à part et leur culte spécial. *Uixtociuatl*, déesse du sel, était leur sœur aînée. Un dieu, *Opochtli*, « le gaucher ou l'adroit », avait inventé les instruments de pêche et recevait très spécialement les hommages des pêcheurs. *Tlatetecuin*, « celui qui frappe la terre », était un double d'Ixtlilton, le guérisseur, et confirme notre supposition qu'Ixtlilton lui-même est une forme détachée de Tlaloc. *Ilamatecutli* était le patron de la vieillesse. *Yoaltecutli*, seigneur de la nuit, et *Yoalticitl*, médecin de la nuit, protégeaient les enfants. Il serait facile de citer encore d'autres noms de dieux et de déesses.

Pour ne pas allonger indéfiniment la liste de ces dieux de second et troisième ordre, passons tout de suite à ceux qui, dans la religion mexicaine, faisaient office de pénates et même de fétiches. C'étaient de petites idoles domestiques qu'on appelait les Tepitoton, « les tout petits ». Une loi réglait le nombre que chacun pouvait en posséder selon son rang. Le souverain pouvait en avoir six, les nobles en avaient quatre, les petites gens n'en pouvaient avoir plus de deux. C'était la part de l'animisme dans cette religion si fortement marquée au coin du naturisme. Leur très grand nombre a fait qu'une notable quantité de ces Tepitoton a échappé à la rage de destruction des convertisseurs espagnols, et nos musées d'Europe en possèdent beaucoup. Ce sont de petites figurines, le plus souvent en terre cuite, percées ordinairement de deux trous, pour qu'on puisse les suspendre en guise d'amulettes. On en plaçait aux carrefours et près des fontaines, on en déposait avec les morts dans leur tombe. Dans quelques-unes on reconnaît les symboles de Uitzilopochtli ou de Centeotl tenant son enfant dans ses bras. Beaucoup d'autres sont anonymes, et la fantaisie individuelle dut se donner libre carrière dans le choix et la confection de ces divinités minuscules (1).

Il nous faut, toutefois, remonter la série pour parler, en finissant, d'une divinité qui se rapproche des

(1) Comp. Clavigero, I, 363. — Humboldt, *Monum.*, 94, 217. — Müller, 571.

plus importantes : je veux parler du dieu MICTLAN, dont le nom, comme celui de Hadès, désignait à la fois la région infernale et le dieu qui y régnait. D'après plusieurs historiens, et notamment M. Bancroft (1), Mictlan signifiait primitivement « la région du nord » ; par la suite, sans changer de nom, Mictlan passa sous terre. Le nord faisait aux enfants des régions méridionales de l'Amérique un effet analogue à celui qu'il produit chez les Européens du midi qui n'ont pas voyagé. Ils conçoivent difficilement qu'on puisse vivre dans le nord. Il n'apparaît à leur imagination que perpétuellement couvert de brume, stérile, gelé, comme un pays de la mort. Au Mexique, le Mictlan ou pays du nord devint synonyme de contrée sombre, obscure, désolée, ce qui fit que le Mictlan fut considéré comme le séjour naturel des morts et devint insensiblement la région souterraine où tous les morts se rendaient. Ce séjour personnifié devint le dieu Mictlan. Pour le distinguer de son domaine, on ajoutait ordinairement le titre honorifique *Mictlan Tecutli*, le seigneur Mictlan. Il avait une épouse, *Mictlanciuatl*, la dame de Mictlan, que quelques légendes identifient avec Tlaçolteotl, la déesse de l'amour lubrique, ou bien avec la femme-serpent Coatlicue, ou bien enfin avec la déesse-mère Centeotl. On connaît aussi une autre déesse, compagne du dieu souterrain, du nom de *Teoyaomiqui* (2), peut-être simple épithète de la précédente, et

(1) *Native Races*, III, 396.
(2) *Miqui*, mourir ou mort, *teoyao*, guerre sacrée.

dont le principal office était de recueillir les âmes des guerriers morts dans les combats. D'autres auteurs la donnent au contraire pour compagne à Uitzilopochtli, le dieu de la guerre. On voit que cette partie de la mythologie mexicaine était très peu fixée. On a découvert à Mexico une énorme statue composite, représentant plusieurs divinités (ce qui était assez fréquent dans l'idolâtrie mexicaine), et dont la partie centrale doit représenter Teoyaomiqui. Quant au seigneur Mictlan lui-même, sa statue portait de longs chapelets de têtes de morts, qui ceignaient son corps entier. Son temple, à Mexico, s'appelait *Tlalxicco*, ce qui signifie « le nombril ou le centre de la terre » (1). C'était une divinité commune aux Mexicains et aux peuples de l'Amérique centrale; car on la retrouve sous un nom identique ou à peine différent au Nicaragua et au Yucatan. La fête annuelle de Mictlan se célébrait à la fin de l'année, dans les jours complémentaires; on la célébrait de nuit, avec immolation d'un captif, et le prêtre officiant était vêtu de noir. Ce Mictlan ne passait pas pour un ami des hommes. Lui, sa compagne ou ses compagnes sont régulièrement dessinés la bouche ou, plus exactement, la gueule ouverte, et on le représentait souvent en train d'avaler un enfant (2).

On peut se demander, par conséquent, jusqu'à quel point la religion mexicaine ne tendait pas à établir

(1) De *Tlalli*, terre, et *xictli*, nombril, *co*, suffixe de lieu. Sahagun, trad. Jourdanet, p. 173.

(2) Comp. Clavigero, I, 344, 347, 443. — Prescott, I, 50. — Bancroft, III, 396-402.

un dualisme complet entre les dieux protecteurs de l'ordre, amis de la vie et des hommes, et ces dieux amateurs de la destruction, tels que Mictlan et ses épouses. Déjà, l'antagonisme annuel de Uitzilopochtli et de Tezcatlipoca suggérait une idée du même genre. Mais d'abord cet antagonisme était quelque chose de régulier, d'annuel, de périodique, il était donc soumis à une loi supérieure. Puis, les dieux mexicains sont tous si peu aimables, si avides et si cruels, qu'on ne voit pas clairement la distinction que l'on pourrait faire parmi eux entre des dieux bons et des dieux méchants. Ce ne pouvait être qu'une différence de plus ou de moins. L'animisme mexicain, celui qui se donnait satisfaction dans les *tepitoton*, avait conservé l'idée des esprits taquins, tourmenteurs, persécuteurs, qu'on appelait *tzitzimime* (1), qui se plaisaient à contrarier les hommes. Parmi ces mauvais génies on distinguait *Tlatecolotl*, « le génie hibou », dont la rencontre était de mauvais augure et qui enseignait de détestables secrets aux sorciers sous ses ordres. C'est à ces esprits du mal qu'il fallait attribuer les longues sécheresses. On rangeait aussi parmi eux les génies des volcans.

En résumé, rien de tout cela ne dépasse notablement le niveau de l'animisme des non-civilisés. La sorcellerie au Mexique existait toujours, mais reléguée dans les couches inférieures et complètement éclipsée par le clergé organisé qui, sorti d'elle, s'était constitué, comme partout, à ses dépens. L'animisme

(1) Pluriel de *Tzitzimitl*, esprit follet, farfadet.

était donc resté stationnaire, tandis que le naturisme s'était développé et avait atteint les proportions d'une grande mythologie. Si nous fermons un instant les yeux sur les atrocités qui la souillaient, nous ne pourrons disconvenir que la religion du Mexique avait son genre de poésie, de richesse et de valeur. Après en avoir esquissé le panthéon, nous devons en poursuivre l'étude interne.

CHAPITRE IV

LE CULTE MEXICAIN : 1° TEMPLES, FÊTES ET SACRIFICES

Le grand Teocalli de Mexico. — Le temple réformé de Tezcuco. — Tableau des fêtes fixes. — Fêtes mobiles. — Fête de Xipe, l'écorché. — Percement des langues. — Le substitut de Tezcatlipoca. — Processions de jeunes filles. — L'arbre de Xiuhtecutli. — Les grillades humaines. — Le retour des dieux. — Les pierres qui penchent. — La Gerbe d'années. — Les Aztecs restaurateurs du sacrifice humain. — Sens réel de l'anthropophagie religieuse des Aztecs.

Tout ce qui a été dit jusqu'à présent nous fait prévoir un culte riche en cérémonies, compliqué, dirigé par un sacerdoce fortement organisé. Le caractère national et politique de la religion dominante, les richesses que la guerre, les impôts, la dévotion officielle et le zèle des particuliers accumulaient à Mexico, la ville impériale, concouraient à donner à ce culte un caractère pompeux et imposant. Joignons à ces causes déjà si puissantes le goût prononcé de tous les indigènes de l'Amérique du Nord (1) pour les cortèges, les déguisements, les

(1) Comp. *Relig. des peuples non-civ.*, I, 270.

processions théâtrales, et nous aurons une explication préalable du rituel étonnamment chargé que nous avons à décrire.

Parlons d'abord des lieux de culte et particulièrement du grand *teocalli* de Mexico.

Nous avons déjà décrit le type général des sanctuaires improprement appelés *temples*, élevés dans toute la région maya-mexicaine. Sauf exceptions, et la plus notable était celle des sanctuaires de Quetzalcoatl, c'était partout la pyramide tronquée à étages en retrait, terminée par une plate-forme à ciel ouvert où l'on consommait les sacrifices. Sur ce plan général, il y avait de nombreuses variétés locales. Le nombre des étages pouvait différer. Les idoles des dieux ou du dieu en l'honneur desquels le teocalli était élevé étaient ou n'étaient pas dressées sur le sommet, entourées ou non d'une chapelle destinée à leur servir d'abri. Tantôt le teocalli s'élevait seul au milieu d'une plaine qu'il dominait, tantôt il occupait le centre d'une ville et se trouvait flanqué de nombreux bâtiments, reliés à la partie centrale et servant ou de chapelles à d'autres divinités, ou de logement aux prêtres du temple et à leurs serviteurs, ou de magasins pour y retirer le matériel servant au culte du teocalli et aux fêtes publiques. Le grand Teocalli de Mexico, qui fut visité par Fernand Cortez et ses compagnons, appartenait à cette dernière catégorie.

Il n'était pas très ancien. Il comptait à peine trente-deux ans d'existence. Il en remplaçait un autre beau-

coup plus petit, datant de la fondation de la ville aztèque, mais devenu insuffisant pour les besoins d'un grand empire. La construction et l'inauguration de cette espèce de cathédrale furent arrosées de sang humain dans des proportions épouvantables. Clavigero dit que, quatre jours durant, on immola tous les prisonniers de guerre faits pendant les quatre années précédentes, c'est-à-dire de 1482 à 1486. D'après Torquemada (1) le chiffre de ces captifs, dont la masse s'étendait sur plus d'un mille, s'éleva à 62,344. Il est permis de nourrir un peu de scepticisme à la lecture de pareils chiffres. Des calculs plus sévères les ont abaissés jusqu'à 20,000, ce qui est encore fort honnête et ce qui dut suffire à arroser littéralement de sang humain toutes les fondations de l'édifice (2).

Ce temple pyramidal s'élevait au centre de la ville en face des quatre grandes voies qui menaient à travers le lac vers les campagnes et les villes voisines. Il mesurait environ 125 mètres de longueur à la base sur 100 de largeur, et se composait de cinq terrasses superposées jusqu'à la hauteur de 27 à 28 mètres (3). Chaque terrasse reculait de trois mètres sur la précédente, de façon que quatre hommes pussent marcher de front en montant tout autour de l'édifice.

(1) II, 63. Comp. Prescott, I, 64. — Ixtlilxochitl, dans la collection Ternaux Compans, XIII, 48, évalue le nombre des immolés à 80,000.

(2) Comp. Waitz, *Anthropologie*, IV, 157-158.

(3) Cela suppose un peu plus de cinq mètres de hauteur pour chaque étage.

La terrasse supérieure formait un parallélogramme d'environ 108 mètres de longueur sur 80 de largeur. Là se trouvaient la pierre des sacrifices et la chapelle de Uitzilopochtli et de Tezcatlipoca.

Mais cette pyramide tronquée n'était que le centre de tout un ensemble d'édifices dont le père Sahagun nous a laissé la description détaillée (1). Au pied du teocalli s'étendait une grande cour de 400 mètres carrés environ qu'entourait un mur de grès de trois mètres, orné de serpents en relief. Elle était pavée de dalles tellement polies que les chevaux des Espagnols en y entrant eurent de la peine à garder l'équilibre (2). L'entrée principale était à l'ouest et précisément en face, sur une plate-forme à laquelle conduisait un escalier de trente marches, s'élevait un lugubre monument qui remplit d'horreur les conquistadores. C'était une espèce de pyramide formée des crânes des victimes immolées depuis l'origine de la ville. Un calcul en porte le nombre à 136,000, et il y avait encore deux petites tours dans les parois desquelles une quantité d'autres crânes étaient encastrés. Tout autour de cet espace se succédaient soixante-dix-huit édifices, variant en grandeur et en formes, tours et tourelles, chapelles et oratoires, magasins et demeures des prêtres. Il y avait, dans le nombre, des temples spécialement affectés à Uitzilopochtli, à Tlaloc et aux Tlalocs, à Mixcoatl, à Mictlan, dieu du monde souterrain, au dieu du vin, à la

(1) II, Append. Trad. Jourdanet, p. 172.
(2) Bernal Diaz.

déesse Ciuacoatl, etc. On y remarquait entre autres, la salle dite *Coacalco*, « maison du serpent », ou *Quauhcalli*, « maison des barreaux », où l'on tenait en captivité les idoles des peuples vaincus. D'autres servaient d'oratoires au roi, aux nobles, aux prêtres, qui s'y retiraient pour jeûner en certaines occasions ou pratiquer des rites de lustration; d'autres étaient ouverts aux pénitents de toute classe qui venaient s'y purifier et ils trouvaient dans certaines salles une quantité toujours considérable d'épines de maguey (agave épineux) pour se tirer du sang et accomplir ainsi leurs pénitences. Plusieurs de ces maisons servaient d'habitation aux prêtres. L'une d'elles était le *Mexico Calmecac*, c'est-à-dire le couvent où les jeunes nobles recevaient leur éducation. D'autres encore servaient à contenir les victimes préparées pour l'immolation, ou bien à recevoir leurs restes. Deux autres servaient aux jeux de paume sacrés. Dans une des salles, les jeunes prêtres venaient s'exercer à jouer de la conque; dans une autre, les captifs et les esclaves voués au sacrifice devaient danser la danse suprême; dans une autre encore se trouvait l'emplacement où, lors de certaines fêtes, les captifs désignés pour le sacrifice avaient encore la chance de sauver leur vie en se battant contre des guerriers mexicains. Seulement ils étaient attachés par le milieu du corps au centre d'une grande pierre et la chaîne qui les retenait ne leur permettait pas de dépasser la circonférence de cette pierre. Un de ces édifices servait d'hôtellerie aux nobles personnages qui venaient visiter le grand temple. Un

autre contenait le pétrin et le four où l'on confectionnait les idoles de pâte et les gâteaux sacrés. Dans un autre étaient les chaudières où l'on faisait cuire les esclaves sacrifiés à Tlaloc. Dans un autre enfin étaient emmagasinés les dards, arcs, flèches et autres engins de guerre.

C'est ainsi que le grand temple de Mexico et ses nombreuses dépendances formaient une véritable ville sainte au milieu de la cité commerçante et belliqueuse. Il était le cœur et le palladium de l'empire aztec. Sa disposition en faisait aussi une forteresse facile à défendre en cas de siège, et, comme le temple de Jérusalem, celui de Mexico fut le dernier refuge des défenseurs de la nation expirante (1).

Cette puissante végétation d'édifices sacrés entassés dans un même quartier n'empêchait pas que le nombre des lieux de culte disséminés dans le reste de la ville ne fût encore très considérable. Torquemada prétend qu'on en comptait 2,000, et que pour tout l'empire le chiffre s'élevait à plus de 80,000. Il faut un peu se défier de cet historien quand il s'agit de chiffres, il aime à les amplifier. Mais tout démontre que le chiffre réel devait être fort élevé. Des revenus fixes étaient affectés au service de chaque sanctuaire. Les temples possédaient ordinairement de grands domaines cultivés par des esclaves. Des

(1) Comp. pour tout ce qui concerne le grand sanctuaire de Mexico, outre Sahagun déjà cité, la description de Waitz, *Anthropol.*, IV, 148 suiv., où se trouvent réunies les données éparses dans Clavigero, Acosta, Gomara, Bernal Diaz, Ixtlilxochitl. — Müller, 645, suiv. — Bancroft, II, 577-580; III, 430-431.

taxes en nature étaient prélevées à même fin sur les grains, le pulque, le bois, les fruits en général.

Tout grand qu'il fût, le temple principal de Mexico n'était pas le plus grand de toute la région. Celui de Tezcuco était un peu plus haut et comptait neuf étages. C'est là que le roi-philosophe Netçahualcoyotl, aux tendances spiritualistes, avait institué son culte non-sanglant. La grande pyramide tronquée de Cholula, composée de quatre terrasses, s'élevait à près de soixante mètres et couvrait six cent quarante mètres carrés de surface. Elle était surmontée par un temple rond et couvert de Quetzalcoatl, dont l'entrée était si basse qu'il fallait se coucher à terre pour y pénétrer (1). Cette configuration fréquente des temples dédiés à Quetzalcoatl, est fort remarquable. C'étaient de vrais temples, des *ædes*, en forme de dôme ou de cloche, par conséquent fermés et couverts. Le temple de Quetzalcoatl à Mexico, érigé tout près de celui qui était dédié à Uitzilopochtli, présentait cette forme semi-sphérique et l'entrée affectait l'apparence d'une gueule de serpent allongeant ses crocs. Cette différence architecturale a son importance en ce qu'elle nous confirme dans les soupçons que nous nourrissions déjà sur les tendances de cette religion de Quetzalcoatl, tolérée, redoutée plus que favorisée par le peuple dominateur du Mexique. Elle ne se pratiquait pas à ciel ouvert. Le grand public ne pouvait être témoin de ce qui s'y passait. L'autel, par conséquent le sacrifice et ses tragiques horreurs,

(1) Comp. Bancroft, II, 585, 589.

n'étaient plus l'élément essentiel de ce culte qui se cachait et qui avait quelque chose d'ésotérique. Il s'agissait moins d'élever un autel gigantesque, imposant, que de ménager une paisible retraite au dieu mystérieux qui, d'un jour à l'autre, pouvait revenir (1). Et ce dieu passait pour se soucier très peu du sacrifice humain. A Cholula, il est vrai, les marchands de passage lui sacrifiaient annuellement un très bel esclave, qu'on habillait comme lui, qu'on choyait et régalait de toutes façons, tout en le gardant à vue (2). Mais ces marchands étaient des Aztecs. Nous voyons que ses prêtres de Cholula n'immolaient des hommes qu'avec une certaine répugnance ; en effet, après le massacre de Cholula, ordonné par F. Cortez en marche sur Mexico, Montezuma, effrayé, consulta les prêtres de sa capitale et ceux-ci lui répondirent que ce malheur était arrivé aux gens de Cholula parce qu'ils étaient trop avares de victimes humaines (3).

Il importe de spécifier cette différence qui distingue les temples de Quetzalcoatl des autres sanctuaires de la même contrée. C'est le dieu toltec, le dieu de l'élément civilisateur et le plus civilisé qui avait des *demeures*, tandis que les autres n'avaient en réalité que des *autels*. Sur le sommet de leurs teocallis, il y avait bien des niches, de petites chapelles, mais celles-ci n'étaient encore que des appendices, des accessoires de l'autel. Le progrès devait se marquer en ceci — et nous le verrons mieux encore au

(1) Bancroft, *ibid.*
(2) Acosta, V, 30.
(3) Gomara, cité par Müller, 582.

Pérou, — que peu à peu ce fut cette niche, cette chapelle, qui s'agrandit au point de contenir l'autel lui-même et de devenir le sanctuaire proprement dit. Ce progrès était accompli dans le culte de Quetzalcoatl, encore à venir dans celui des autres divinités. Du reste, on comprendra aisément qu'aussi longtemps que le sacrifice, et notamment le sacrifice humain, occuperait dans la religion mexicaine une place aussi absorbante, aussi prépondérante que celle qui lui est dévolue dans les fêtes publiques dont nous avons à parler, le sanctuaire mexicain resterait essentiellement un autel, et que par conséquent sa forme ne changerait guère.

Les fêtes religieuses du calendrier mexicain étaient nombreuses. On en comptait une quarantaine, tant mobiles que fixes, sans parler de nombreuses petites fêtes de famille ou de localité. Il est évident, par toutes les descriptions qui nous en sont faites, que la population les aimait passionnément. Il serait inutile et fastidieux de les décrire toutes. Ce sont toujours à peu près les mêmes cérémonies, jeûnes préalables, danses, décorations de verdure et de fleurs, processions, encensements, offrandes comestibles et l'inévitable sacrifice humain à divers degrés d'horreur et d'abondance. Nous ne nous arrêterons qu'à celles qui ont droit à une mention particulière, à moins que nous n'en ayons déjà parlé. Le tableau qui suit est celui des fêtes à jours fixes marqués par le calendrier solaire ou civil de 360 jours. Nous l'emprun-

tons au père Sahagun, grand amateur de tous les détails relatifs aux fêtes et aux cérémonies (1).

FÊTES RELIGIEUSES DE L'ANCIEN MEXIQUE

ANNÉE SOLAIRE DE DIX-HUIT MOIS DIVISÉS EN QUATRE SEMAINES DE CINQ JOURS.

L'année commençait le 2 février de notre calendrier.

PREMIER MOIS
Du 2 *au* 21 *Février*
Fête de Tlaloc et de Chalchiuitlicue.

DEUXIÈME MOIS
Du 22 *Février au* 13 *Mars*
Fête de Xipe.

TROISIÈME MOIS
Du 14 *Mars au* 2 *Avril*
Deuxième fête de Tlaloc

QUATRIÈME MOIS
Du 3 *au* 22 *Avril*
Fête de Centeotl.

CINQUIÈME MOIS
Du 23 *Avril au* 12 *Mai*
Fête de Tezcatlipoca et de Uitzilopochtli.

SIXIÈME MOIS
Du 13 *Mai au* 1er *Juin*
Troisième fête de Tlaloc.

SEPTIÈME MOIS
Du 2 *au* 21 *Juin*
Fête de la déesse du sel Uixtociuatl, sœur aînée des Tlalocs.

HUITIÈME MOIS
Du 22 *Juin au* 11 *Juillet*
Fête de Xilonen.

NEUVIÈME MOIS
Du 12 *au* 31 *Juillet*
Fête de Uitzilopochtli.

DIXIÈME MOIS
Du 1er *au* 20 *Août*
Fête de Xiuhtecutli.

(1) Livre II, trad. Jourdanet, p. 57 suiv.

ONZIÈME MOIS
Du 21 *Août au* 9 *Septembre*
Fête de Toci.

DOUZIÈME MOIS
Du 10 *au* 29 *Septembre*
Fêtes du retour des dieux.

TREIZIÈME MOIS
Du 30 *Septembre au* 19 *Octobre*
Fêtes en l'honneur des montagnes nuageuses (Tlalocs).

QUATORZIÈME MOIS
Du 20 *Octobre au* 8 *Novembre*
Fêtes de Mixcoatl, pèlerinage au Çacatepec.

QUINZIÈME MOIS
Du 9 *au* 28 *Novembre*
Fêtes de Uitzilopochtli.

SEIZIÈME MOIS
Du 29 *Novembre au* 18 *Décemb.*
Quatrième fête de Tlaloc.

DIX-SEPTIÈME MOIS
Du 19 *Décembre au* 7 *Janvier*
Fête de Tonan (Centeotl).

DIX-HUITIÈME MOIS
Du 8 *au* 27 *Janvier*
Deuxième fête de Xiuhtecutli
Feu nouveau

NEMONTEMI
Jours complémentaires
Du 28 *Janvier au* 1er *Février*
Repos complet. — Fête de Mictlan.

On est frappé, en parcourant ce tableau, de la fréquence des fêtes en l'honneur de Tlaloc. Il en compte quatre pour lui seul, et on pourrait dire cinq, puisque la fête du treizième mois était consacrée aux montagnes nuageuses, c'est-à-dire en réalité aux Tlalocs, et que ceux-ci étaient toujours associés aux honneurs rendus à leur père. Cette grande popularité tient sans doute à ce que le culte des Tlalocs était le plus animiste, celui qui se rapprochait le plus du culte des esprits anonymes, et par conséquent il devait

plaire le plus aux classes inférieures. Le culte du feu Xiuhtecutli et celui de Centeotl ou de sa fille Xilonen partagent cette grande popularité. Mais ces fêtes à jours fixes du calendrier solaire n'étaient pas les seules. Il y avait encore les fêtes ordonnées par le calendrier lunaire ou sacerdotal, composant les années de 20 fois 13 jours, c'est-à-dire 260 jours. Ces fêtes paraissaient donc mobiles par rapport aux précédentes. C'était au sacerdoce de régler ce qu'il y avait à faire en cas de coïncidence. Alors la date de la fête civile était avancée ou retardée d'un jour ou deux. Comme chacun des groupes de 20 jours de l'année sacerdotale était placé sous un *signe* astrologique, c'est par *signes* que le tableau des fêtes dites mobiles était dressé. Voici les principales :

1er Signe. — Fête en l'honneur du Soleil et de la Lune (Fête des peintres).

3e Signe. — Déesses Ciuapipiltin et fête des dieux du vin.

4e Signe. — Grand *areyto* (Danse religieuse des nobles).

5e Signe. — Fête des nobles en l'honneur de Quetzalcoatl.

6e Signe. — Fête en l'honneur de Tezcatlipoca.

7e Signe. — Déesses Ciuapipiltin. — Supplice des malfaiteurs. — Fête des marchands.

8e Signe. — Fète de Tezcatlipoca et d'Omacatl.

10e Signe. — Fête de Uitzilopochtli.

11e Signe. — Déesses Ciuapipiltin.

14e Signe. — Fête de Xiuhtecutli.

17e Signe. — Fête de Chalchiuitlicue.

En examinant ce second tableau, on voit qu'il s'agit bien d'une même religion, des mêmes dieux en général, et que cependant il a été dressé dans une arrière-pensée de politique sacerdotale. Il y a des fêtes pour les grands, pour les nobles, où le petit peuple ne pourra assister que comme spectateur. L'exécution des jugements rendus contre les criminels de droit commun est fixée à la date d'une de ces solennités prescrites par le sacerdoce. Quetzalcoatl, dont le culte a été maintenu par raison politique et crainte religieuse, figure sur ce calendrier aristocratique, tandis qu'il est absent du premier, et il paraît que les grands seuls prenaient une part active à sa fête. On y remarque des fêtes de riches corporations, les peintres, les marchands, que le clergé patronne ou du moins aime à garder sous son influence. Il y a trois jours de fête en l'honneur des déesses Ciuapipiltin, divinités redoutables, portant malheur aux enfants qu'elles rencontrent, frappant les hommes d'hébétude, de maladies subites, de paralysies foudroyantes, n'étant bonnes que pour les femmes mortes en couches qu'elles recueillent dans leur palais solaire, divinités en un mot qui exigent tout spécialement l'intervention du sacerdoce pour que leurs influences pernicieuses soient conjurées. C'est donc à bon droit que ce cycle de fêtes annuelles est désigné comme sacerdotal par comparaison avec l'autre. Toutefois rien ne nous prouve qu'au temps de la conquête espagnole cette différence fût bien sensible dans l'esprit du peuple mexicain. Les deux cycles étaient entrés dans les habitudes, et l'on s'y conformait

comme chez nous on se conforme à la concomitance des fêtes mobiles et des fêtes à jour fixe sans s'inquiéter de l'origine de cette différence.

Parmi les fêtes remarquables par leur étrangeté et leur caractère tragique, ayant déjà décrit celle des Tlalocs, qui se célébrait au premier mois du calendrier civil, nous raconterons ce qui se passait à la fête de Xipe, l'écorché, qui était fixée au deuxième mois. On sacrifiait à Xipe, dieu des orfèvres, des captifs qu'on tirait à minuit de l'oratoire où on les avait renfermés. Détail curieux, ils devaient, avant d'être immolés, se tirer du sang des oreilles. Après leur éventrement, ils étaient écorchés, pour mieux ressembler sans doute au dieu dont ils étaient les victimes. Mais il y avait un second acte à cette tragédie sanglante. D'autres captifs recevaient des armes, on les attachait à un anneau fixé au centre d'une grande pierre plate, et ils devaient se battre contre des guerriers mexicains costumés en aigles ou en jaguars. S'ils refusaient de combattre, ils étaient immolés à l'instant même ; s'ils y consentaient, ils avaient une chance, bien faible il est vrai, d'échapper au supplice (1). Ces prisonniers étaient un don de la

(1) Torquemada, *Mon. Ind.*, I, 2, 82, parle d'un guerrier tlascaltec fait prisonnier par les troupes de Montezuma, que ce souverain, plein d'admiration pour son courage, voulut sauver. Le point d'honneur fut si fort chez le prisonnier qu'il força pour ainsi dire le monarque mexicain à le faire attacher à la pierre que les Espagnols nommèrent « pierre des gladiateurs ». Il put encore, malgré l'infériorité de sa position, tuer ou blesser plus de vingt-huit jouteurs. A la fin, il reçut un coup qui le fit tomber. Il fut emporté tout étourdi

corporation des orfèvres et forgerons qui les achetaient à cette fin au marché où l'on mettait en vente les prises faites à la guerre. A chaque immolation, un prêtre, armé d'un chalumeau, remplissait de sang humain une coupe que le donateur de l'immolé allait offrir aux différentes idoles qu'il voulait honorer. Les peaux des écorchés étaient revêtues par des prêtres et des jeunes gens qui s'en allaient quêter par la ville, autorisés à frapper ceux qui leur refuseraient l'aumône. Puis les donateurs des victimes se mettaient à exécuter une danse solennelle en tenant par les cheveux les crânes de ces victimes, et cette danse était suivie par la grande danse fédérale où les trois chefs de la confédération, les rois de Mexico, de Tezcuco, et de Tlacopan dansaient depuis l'heure de midi jusqu'au coucher du soleil, escortés de leur fidèle noblesse qui dansait aussi. Enfin chaque donateur recevait le corps écorché de sa victime, il le dépeçait, le faisait cuire et l'offrait à ses patrons, à ses parents, à ses amis. Chose à noter, il n'en mangeait pas lui-même, parce que le prisonnier avait été quelque temps son esclave, membre de sa famille, quelque chose comme son fils. Mais il s'attendait à être payé de retour une autre année par ceux à qui il avait rendu cet éminent service de pouvoir ainsi se *consubstantier* avec la divinité (1).

Tous les quatre ans, le même mois voyait célébrer

et on lui arracha le cœur devant Uitzilopochtli, dont Xipe, comme nous l'avons dit, était une forme dérivée.

(1) Comp. Sahagun, II, 21. Trad. Jourdanet, 87 suiv.

une grande fête en l'honneur de Mextli, le dieu guerrier, qui est aussi une forme de Uitzilopochtli. Les prêtres s'y préparaient par des jeûnes rigoureux et, vingt jours de suite, se passaient de petites baguettes à travers la langue. Ces baguettes ensanglantées étaient ensuite offertes à l'idole. Le peuple à la fin jeûnait aussi. On dressait à côté de la statue de Mextli une petite idole que quelques auteurs disent avoir été l'image de Quetzalcoatl, mais il est évident que c'était le Paynalton, « le petit rapide », ce diminutif de Uitzilopochtli, qui l'accompagnait toujours. Pendant la journée on sanctifiait à Mextli beaucoup d'animaux, mais à minuit on immolait le captif du plus haut rang qui fût parmi les prisonniers de guerre et qu'on appelait « le Fils du Soleil ». On voit combien, dans tous ces horribles détails, perce toujours l'idée que la victime s'identifie avec le dieu auquel on la sacrifie. D'autres immolations humaines suivaient celle du Fils du Soleil, tant à Mexico que dans le reste de l'empire où l'on dit que plus de mille hommes étaient sacrifiés à cette occasion.

La fête célébrée le cinquième mois mexicain en l'honneur de Tezcatlipoca et de Uitzilopochtli offrait aussi des particularités fort curieuses. Il s'agissait d'abord de rendre hommage au dieu du soleil d'hiver qui s'en allait. Un prêtre vêtu comme l'idole annonçait la fête quelque temps auparavant, et dès qu'on entendait résonner les grelots qu'il portait aux pieds, comme l'idole, le peuple s'accouvait le long des rues (on ne s'agenouillait pas, on s'accouvait au Mexique) et avalait un peu de poussière en signe de contrition

devant le dieu justicier. Puis on promenait l'idole en grande procession le long des rues de la ville. Les prêtres l'encensaient, jonchaient le sol de fleurs sur son passage, et le peuple se flagellait pour faire pénitence. Mais voici ce qui imprime à cette fête un cachet vraiment émouvant. En prévision de la solennité, on avait mis à part un prisonnier de guerre de premier choix. On lui avait endossé les insignes et les vêtements de Tezcatlipoca, et, lorsqu'il parcourait la ville, escorté de huit pages à la livrée royale, le peuple l'adorait comme s'il eût été la divinité elle-même. On prenait de lui les soins les plus attentifs, on le baignait, on le parfumait, on le coiffait, on renouvelait son uniforme divin, et on lui donnait pour compagnes quatre belles jeunes filles, portant des noms de déesses, et qui recevaient pour instruction de ne rien négliger pour rendre leur divin époux aussi heureux que possible. Dans les vingt jours qui précédaient la fête, ces marques d'honneur allaient encore en augmentant. Il prenait part à des banquets où les grands seigneurs et les prêtres les plus élevés en dignité étaient ses convives. On lui avait donné des flûtes sur lesquelles, quand cela lui plaisait, il modulait ses sentiments près du grand teocalli. Mais la veille du dernier jour de fête le substitut de Tezcatlipoca était embarqué sur un canot royal, lui, ses huit pages et ses quatre déesses, et conduit de l'autre côté du lac. Le soir ses déesses quittaient leur pauvre dieu, et les huit pages le menaient à deux lieues de là vers un teocalli solitaire dont il gravissait les degrés en brisant ses flûtes. Au sommet il était

saisi par des prêtres qui l'attendaient, étalé brusquement sur la pierre du sacrifice, éventré, et son cœur palpitant était offert au soleil. Rien de plus mélancolique ne se peut concevoir, mais il ne faut pas, comme quelques historiens, attacher à ce lugubre épisode des idées européennes sur la vanité des biens de ce monde, la courte durée des joies de la terre, etc. Un tel genre de considérations était profondément étranger à la religion des Aztecs. Cette terminaison tragique d'une destinée quelque temps si brillante avait simplement pour but d'achever le parallèle entre la carrière annuelle du dieu et celle de son représentant. Tezcatlipoca, le soleil brillant et froid de la saison sèche, s'en allait, disparaissait après plusieurs mois de splendeur. Son *alter ego* devait s'en aller, disparaître comme lui (1).

Alors commençaient à Mexico les fêtes en l'honneur de Uitzilopochtli, le soleil de la saison humide. On portait au haut de son temple une statue confectionnée auparavant par ses prêtres. Le lendemain le roi venait en personne sacrifier des cailles au dieu-colibri qu'il encensait avec le *chapopotli*, espèce de poix noirâtre dont les Européens trouvent le parfum détestable. Les jeunes filles de Mexico faisaient des processions superbes. Elles avaient les jambes et les bras ornés de plumes rouges, le visage peint aux couleurs du dieu, des guirlandes de feuilles de maïs sur la tête, et à la main de petits drapeaux qu'elles agitaient. Mais il y avait aussi un malheureux jeune homme

(1) Comp. Sahagun, *ibid.* Trad. Jourdanet, p. 96 suiv.

voué à l'immolation et qui, avant d'être sacrifié, devait conduire une danse guerrière. En vertu d'un rituel assez bizarre, il lui était permis de choisir lui-même l'heure à laquelle il préférait qu'on l'éventrât. Seulement chaque heure de retard diminuait d'autant le rang auquel il pouvait aspirer dans la maison du Soleil parmi les suivants de Uitzilopochtli (1).

Parmi les fêtes caractéristiques et cruellement originales du calendrier mexicain, nous citerons encore celle qui était célébrée au dixième mois en l'honneur de Xiuhtecutli, le dieu du feu.

Au commencement du mois, des prêtres allaient dans la montagne faire choix d'un arbre haut et droit qu'on abattait et qu'on élaguait en ne laissant qu'une touffe de branches à la cime. On le tirait à bras vers la ville sur des rouleaux, avec toute sorte de précautions, et les femmes allaient porter des coupes de cacao liquéfié aux hommes qui se relayaient pour cette sainte opération. Une fois traîné devant le temple de Xiuhtecutli, on le plantait debout et il restait là plusieurs jours. Il est clair que cet arbre sera le symbole du dieu du feu dont il renferme en lui-même les éléments et la puissance. La veille de la fête, on l'abattait dévotement sur le sol et on l'équarrissait près du sommet afin de pouvoir fixer sur cette espèce de dunette la statue en pâte de Xiuhtecutli. Après cela on le remettait en place, mais la même nuit se passait une des scènes les plus révol-

(1) Comp. Sahagun, trad. Jourdanet, p. 103.

tantes qui se puissent imaginer. Au coucher du soleil, ceux qui avaient des esclaves ou des prisonniers de guerre à offrir au dieu arrivaient en file, tenant leurs victimes par les cheveux et dansant à côté d'elles. Ils les renfermaient dans un des bâtiments attenant au temple et montaient la garde tout autour en chantant des hymnes. A minuit on les faisait sortir, et chaque propriétaire coupait à son esclave une mèche de cheveux qu'il gardait précieusement comme un talisman. Puis on les faisait rentrer. Mais de bon matin on venait les prendre et on les conduisait au pied de la montée du temple. A ce même instant un cortège de prêtres la descendait et jetait à la face des victimes une poudre provenant d'un arbuste odorant, *yautli*, à laquelle on attribuait des vertus anesthésiques. C'est une espèce d'absinthe dont les pauvres faisaient offrande au feu de leur âtre domestique (1). J'incline donc plutôt à penser que c'était une manière de saupoudrer les mets vivants qu'on allait offrir au dieu du feu plutôt qu'un procédé destiné à leur épargner des souffrances. Cette préoccupation n'entrait guère dans les idées aztèques en matière de sacrifice. Quoi qu'il en soit, chacun des prisonniers était empoigné par un prêtre qui le chargeait sur ses épaules, le portait sur la plate-forme et le jetait sur un colossal brasier de charbons incandescents qu'on avait préparé pendant la nuit. C'était alors, pendant quelques instants, un indescriptible fouillis de chair humaine grésillante, crépitante, craquelante, des contorsions,

(1) Sahagun, IV, 25, trad. Jourdanet, p. 270.

des hurlements qui remplissaient les assistants de terreur. Seuls, les prêtres vaquaient avec calme à leur monstrueux office et, armés de longs crocs, ils harponnaient les misérables, les tiraient hors du brasier avant qu'ils eussent rendu le dernier soupir et les jetaient aux trois quarts grillés sur la pierre des sacrifices où ils les achevaient à la manière ordinaire. Bientôt un monceau de cœurs fumants s'élevait devant l'idole du dieu du feu.

Après qu'on lui avait ainsi fait sa part, commençaient les réjouissances. Le peuple venait danser et chanter dans la cour du temple. Puis les jeunes gens se livraient, autour de l'arbre dont nous venons de parler, à une sorte de joute analogue à notre jeu du mât de cocagne. C'était à qui arriverait premier à la dunette où la statue du dieu du feu trônait au milieu d'objets divers, armes, meubles, vases, etc. L'heureux vainqueur se réservait les armes et jetait le reste à la multitude. Il était l'objet de beaucoup d'honneurs, recevait de beaux cadeaux, en un mot passait pour le favori de Xiuhtecutli. Enfin, le peuple tirait les cordes qui maintenaient l'arbre, le faisait tomber et se jetait au prix d'une terrible bousculade sur l'idole de pâte dont chacun tâchait d'avoir un morceau pour le manger dévotement (1).

Nous n'avons rien d'intéressant à ajouter à ce que nous avons dit plus haut des fêtes célébrées en l'honneur de Centeotl et de Tlaloc. Mais il faut signaler la fête qu'on appelait *teotleco*, « retour des dieux », qui

(1) Sahagun, II, 29, trad. Jourdanet, p. 128 suiv.

se célébrait au douzième mois mexicain. C'était le moment de l'année où le règne de Uitzilopochtli penchait vers son déclin et allait être bientôt supplanté par celui de Tezcatlipoca. En avant du temple on faisait avec de la farine, sur le sol, une sorte de tapis épais sur lequel les dieux en passant devaient poser le pied. Un prêtre veillait pour constater l'auguste arrivée qui serait dénoncée par l'empreinte laissée sur la farine. Le moment venait où il découvrait l'empreinte attendue. C'étaient les traces de Tezcatlipoca qui toujours se découvraient les premières, parce que ce dieu, toujours jeune, arrivait régulièrement le premier, tandis que de vieux dieux, comme Xiuhtecutli par exemple, moins ingambes, n'arrivaient qu'un ou deux jours après. Il ne pouvait être question de l'arrivée de l'autre dieu aztec Uitzilopochtli, puisqu'il était censé trôner encore au milieu de son peuple ; mais il importait aux nouveaux conquérants que leur premier dieu national, jeune et alerte comme eux, devançât tous les autres pour que son peuple ne fût pas exposé un instant à se trouver sans protection. Il faut tirer de cette coutume que l'on admettait à la fois la nature invisible des dieux mexicains à l'état ordinaire et leur constitution tout à fait anthropomorphe, puisqu'ils laissaient sur la poudre blanche la trace du pied humain. Mais comme cette trace devait être marquée par un véritable pied, il est difficile de ne pas soupçonner ici le clergé mexicain d'avoir recouru à ce qu'on appelle la fraude pieuse. La nouvelle du retour des dieux était annoncée, au son des cornets et des conques, du haut de

tous les teocalli; de toutes parts le peuple accourait pour présenter aux dieux revenus ses hommages et ses offrandes, et à la fin des réjouissances on brûlait vifs quelques malheureux esclaves, pendant qu'un jeune homme déguisé en serviteur de Tezcatlipoca dansait sur l'autel et sifflait chaque fois qu'on jetait une victime de plus dans les flammes (1).

Dans les fêtes mobiles ou relevant du calendrier sacerdotal qui se croisaient avec celles du calendrier civil, nous ne remarquons rien de notable, si ce n'est qu'à la fête du Soleil et de la Lune, célébrée au solstice d'hiver, on immolait encore un grand nombre de captifs, parmi lesquels un homme et une femme étaient accoutrés de manière à représenter les deux astres souverains. A la moisson, le sacrifice d'une victime était d'une forme exceptionnelle. On faisait sortir de sa prison le plus grand des criminels du moment. On le plaçait entre deux énormes pierres penchées, disposées de manière qu'elles tombassent sur lui au signal donné, et il était écrasé sous leur poids. C'est évidemment à la terre nourricière, dépouillée de ses dons, que l'on faisait cette offrande. Tous les huit ans il y avait encore une fête religieuse spéciale où, après avoir jeûné au pain et à l'eau, le peuple se déguisait en toute sorte d'animaux et en imitait les mouvements et les cris : vieux souvenir du temps où les dieux étaient conçus sous forme animale et manifestation d'un goût pour ce genre de

(1) Comp. Sahagun, II, 31, trad. Jourdanet, p. 139.

déguisements que nous avons eu à signaler chez les Peaux-Rouges (1).

Mais avant de clore cette description des fêtes, il faut encore parler de la grande fête séculaire du *Toxiuhmolpilia* ou de la « gerbe d'années » (2), qui se célébrait tous les cinquante-deux ans. C'était le moment fatidique où le calendrier sacerdotal coïncidait avec le calendrier civil, et à cette particularité se rattachait cette singulière appréhension que nous observons chez les Mexicains au sujet de la durée du monde. Ils étaient mal persuadés de sa stabilité. Cet état d'esprit devait tenir à deux causes : d'abord, les grands bouleversements physiques dont cette contrée volcanique est si souvent le théâtre, tremblements de terre, trombes dévastatrices, inondations diluviennes; puis, les révolutions fréquentes, les changements réitérés de régime social et politique. Tout cela avait fini par inculquer aux esprits le sentiment de l'instabilité de toutes choses. Les Mexicains craignaient que chaque gerbe successive de cinquante-deux années ne fût la dernière de l'ordre de choses établi. Si toutefois un nouveau cycle de la même durée était commencé, il y avait lieu de

(1) *Relig. des peuples non-civ.*, I, 270. — Dans cette description résumée des fêtes mexicaines, où nous avons omis à dessein une innombrable quantité de détails fastidieux, nous nous sommes surtout appuyé sur les récits du P. Sahagun, que nous avons éclaircis et parfois modifiés en nous servant du travail très étudié, très complet, que M. Bancroft a consacré au même sujet dans ses *Native Races*, II, 303-341; III, 297-300, 330-345, 354-363, 385-392, 394-395.

(2) *Toxiuh*, nos années, *mo*, se, *ilpilia*, attachent. C'était donc une gerbe ou une ligature d'années.

se rassurer, cela prouvait que l'intention des dieux était de donner encore aux hommes une série de cinquante-deux ans. Après cela on verrait, mais chaque fois que revenait la date mystérieuse, il y avait des craintes et des tremblements (1).

La veille du jour ou plutôt de la nuit solennelle, on éteignait tous les feux et on plongeait dans l'eau toutes les idoles domestiques. Tous les prêtres de Mexico, revêtus des insignes de leurs dieux respectifs, se rendaient sur une montagne nommée *Uixachtlan*, du nom de l'arbuste épineux *uixachin*, dont elle était couverte (2), située à deux lieues de Mexico. Le peuple suivait, humble et anxieux. Prêtres et peuple observaient un profond silence, comme lors de ces fêtes de Centeotl, où l'on se conforme à l'opération silencieuse de la végétation. De même ici, c'est en silence que la nature prépare sa nouvelle évolution. Un prêtre était spécialement chargé des instruments requis pour faire le feu nouveau. Autour d'un teocalli construit tout exprès sur le sommet de la montagne, on observait attentivement la marche

(1) C'est sur cette célébration périodique des *toxiuhmolpillias* qu'on a pu reconstituer, jusqu'à un certain point, la chronologie de l'histoire aztèque. C'est en 1507, onze ans avant l'arrivée des Espagnols, que fut célébré le dernier. D'après les dires des Aztecs eux-mêmes, c'était la quatrième fois qu'ils le célébraient à Mexico, et la neuvième fois depuis qu'ils avaient quitté leur pays d'Aztlan. Cela nous fournit les dates régressives : 1507, 1455, 1403, 1351 — fondation de Tenochtitlan ou Mexico — 1299, 1247, 1195, 1143, 1091. Leur départ de l'Aztlan remonte, par conséquent, au onzième siècle.

(2) Peut-être ce bois était-il plus propre que d'autres à la cérémonie de la rénovation du feu.

des Pléiades. Car si ces étoiles dépassaient le zénith, cela prouvait que l'ordre des choses allait continuer. Cependant on n'était complètement rassuré qu'après qu'on avait réussi à obtenir le feu nouveau par la friction du bois. Pour cela, on ne devait rien négliger. On étalait tout de son long le plus distingué des prisonniers de guerre dont on pût disposer, et on plaçait sur sa poitrine la bûche trouée de laquelle on espérait tirer le feu ; puis, au moyen d'un bâton que le prêtre faisait rapidement tourner dans l'ouverture de la bûche par un mouvement de va-et-vient imprimé par la paume des mains (1), on dégageait la flamme désirée. A peine avait-elle paru, que le malheureux avait la poitrine fendue et que son cœur servait de récompense et de stimulant au feu nouveau, qu'on s'empressait d'alimenter. Bientôt tout son corps y passait. Le peuple, qui regardait avec anxiété d'en bas, poussait un long cri de joie en voyant reluire le feu de la bonne nouvelle. L'allégresse tenait du délire. On était donc sûr des cinquante-deux années qui allaient se succéder. Pour remercier les dieux et commencer dignement la nouvelle « gerbe d'années », on se scarifiait les oreilles, on laissait tomber le sang sur le foyer où devait se rallumer le feu de la maison. Les enfants au berceau devaient s'acquitter de la même offrande. Chose assez curieuse : jusqu'à ce moment on avait tenu les enfants éveillés et les femmes enceintes renfermées.

(1) On voit combien ce procédé ressemble à celui du *pramantha* indou.

On croyait que les méchants Tzitzimime parcouraient ce soir-là l'espace en nombre inusité, qu'ils seraient capables de changer en souris les enfants endormis, et que les femmes enceintes, à la veille de la fin des choses, seraient changées en jaguars dévorant les hommes. De rapides coureurs portaient de lieux en lieux, jusqu'aux extrémités de l'empire, des brandons de sapin ou d'autres arbres résineux allumés au feu central, qu'on remplaçait par d'autres sur la route. On retirait de l'eau les Tepitoton. Il était sévèrement interdit de boire de l'eau avant midi, parce qu'il serait malséant d'accueillir le retour bienfaisant du feu par un recours à l'élément qui lui est le plus hostile. En revanche, on buvait beaucoup de pulque, et il est inutile d'ajouter qu'on immolait encore un nombre considérable de prisonniers de guerre et d'esclaves.

Cette coutume du *toxiuh molpilia*, avec les idées qui s'y rattachent, était tellement enracinée dans la conscience des populations mexicaines qu'en 1559, trente-neuf ans après la conquête et lorsque la conversion en masse des indigènes au catholicisme était un fait accompli depuis des années, l'autorité espagnole dut édicter des mesures sévères pour empêcher que le *toxiuh molpilia* ne fût encore célébré publiquement (1).

Quand on a lu toutes les descriptions des fêtes célé-

(1) Comp. Sahagun, IV, App., VII, 10. Trad. Jourdanet, p. 288, 489, Bancroft, *Native Races*, III, 394-395

brées en l'honneur des dieux mexicains, on reste sous l'impression que jamais et nulle part le sacrifice humain n'a été poussé à ce degré de fréquence et d'atrocité. C'est une véritable frénésie. Tous les historiens sont d'accord pour attribuer ce paroxysme au peuple dominant à l'arrivée des Espagnols, aux Aztecs, et certainement, si les peuples conquis par leurs armes et sur lesquels ils prélevaient ces tragiques offrandes n'avaient pas souffert autant qu'eux du régime abrutissant, destructeur, auquel l'avidité espagnole condamna toutes ces populations sans différence, on verrait volontiers, dans l'écrasement du peuple aztec par les envahisseurs venus d'Europe, la juste punition des épouvantables hécatombes qu'il se plaisait à multiplier d'année en année. Il est vrai que le sacrifice humain est endémique chez tous les peuples primitifs. On le retrouve partout, dans l'Amérique centrale comme chez les Grecs préhistoriques, et Mayas, Toltecs, Chichimecs, tous ont donné plus ou moins dans cette aberration. Mais partout aussi on constate qu'avec le développement de la civilisation et de la religion il s'opère un mouvement en sens contraire. Si l'on n'abolit pas absolument le sacrifice humain, on lui cherche des succédanés, et on en trouve. On le réserve pour les occasions tout à fait exceptionnelles. On forge des mythes sur l'idée qu'il est odieux aux divinités mêmes qu'on veut se concilier par son moyen. Avec les Aztecs, rien de semblable. Si l'influence toltèque, visible surtout dans le culte de Quetzalcoatl, avait réduit au minimum le sacrifice humain dans l'Anahuac, les Aztecs

le remirent en vigueur et le poussèrent jusqu'à son maximum de fréquence et d'horreur. Des légendes, qui nous ont été conservées, démontrent que non seulement les Aztecs reconnaissaient qu'ils avaient réintroduit le sacrifice humain dans l'Anahuac, mais encore qu'ils s'en vantaient. Pour arriver à cette fin, du temps qu'ils étaient encore vassaux des rois de Colhua ou Tezcuco, ils avaient usé d'artifice, et c'est à leur zèle pour satisfaire les dieux de cette manière qu'ils attribuaient leurs succès rapides et leur prospérité.

Ils racontaient, par exemple, que du temps où ils étaient tributaires des rois de Colhua (Tezcuco), ils avaient par leur bravoure décidé du gain d'une bataille livrée aux ennemis de leur suzerain. Tel avait été le massacre qu'ils avaient fait des vaincus qu'ils apportèrent à celui-ci une quantité d'oreilles coupées sur le champ de bataille, tandis que les guerriers de Colhua présentaient à leur roi de nombreux prisonniers. Mais, dirent-ils, ils auraient compromis le gain de la journée s'ils avaient perdu leur temps à faire des prisonniers. Là-dessus, ils demandèrent au roi de Colhua de leur envoyer une belle et riche offrande qu'ils pussent présenter à leur dieu Uitzilopochtli, qui les avait si efficacement secourus. Ils avaient au préalable mis à part quatre prisonniers de guerre dans le dessein qu'on va voir. Le roi colhuan et sa suite trouvèrent que les petits Aztecs avaient le verbe bien haut, et dans leur dédain ils leur envoyèrent un oiseau commun, déjà mort, que les envoyés posèrent sur l'autel. Cela fait, ils se retirèrent. Les Aztecs dissimulèrent leur dépit et insistèrent pour que le

roi vînt en personne présider au sacrifice. Il s'y rendit en effet, mais au moment voulu les quatre prisonniers furent amenés, jetés sur la pierre des sacrifices et éventrés. Ce spectacle remplit les Colhuans d'un tel effroi qu'ils partirent, ils ne voulurent avoir plus rien à faire avec les Aztecs et ceux-ci furent relevés de leur vassalité. Ils en profitèrent pour fonder Mexico.

La seconde légende est celle du Colhuan qui fut rencontré sur le rivage par un Aztec cherchant un gibier pour en régaler son dieu. L'Aztec se saisit du Colhuan et l'immola.

En dernier lieu, les Aztecs, déjà puissants, demandèrent au roi colhuan de donner sa fille en mariage à leur dieu national. Le roi fut très fier des honneurs qui attendaient sa fille et la leur donna. Elle fut reçue en grande pompe à Tenochtitlan (Mexico) ; mais, à peine arrivée, elle fut immolée, écorchée, et un jeune guerrier s'affubla de sa peau. Le roi, qui vint ensuite pour assister à la divinisation de sa fille, n'apprit sa mort qu'en reconnaissant ses traits sur l'enveloppe encore fraîche portée par le jeune guerrier (1).

Dans ces trois légendes respire l'orgueil satisfait d'une race qui a trouvé le moyen de s'assurer le concours des dieux et qui a imposé ce moyen à des suzerains récalcitrants, n'osant pas réagir contre cette théurgie sanglante, car ils en ont peur, comme les Israëlites rangés en bataille devant les murs du

(1) Comp. Clavigero, I, 184 suiv., 188. — Humboldt, *Monum.*, 92, 94, 95, 281.

roi de Moab. Mais les Aztecs ont gagné l'empire en revenant à la vieille coutume négligée, et maintenant qu'ils le tiennent, ils se garderont bien du moindre relâchement ; au contraire, ils feront de leur mieux pour augmenter, intensifier cette grande mesure de salut public. Ils sont persuadés que, pour obtenir les bonnes grâces des divinités, on ne saurait leur immoler trop d'êtres humains. Ils ne se disent pas que leur fanatisme excite l'esprit de résistance à tout prix là où leur armée n'a pas encore triomphé, comme à Tlascala, ou bien entretient de sourds ferments de révolte chez les peuples soumis. Cortez devait trouver là un de ses meilleurs leviers pour soulever des populations entières contre le régime de Mexico. Torquemada (1) prétend, d'après un calcul de l'évêque Zumarraga, que vingt mille victimes mouraient annuellement au Mexique sous le couteau des sacrificateurs, et qu'à Mexico seulement on pouvait en évaluer le nombre à deux mille cinq cents. Ces chiffres sont probablement exagérés. Mais on peut les réduire beaucoup sans que nos conclusions soient affaiblies. Quand Fernand Cortez fit à Montezuma des représentations au sujet de ces boucheries religieuses, le souverain mexicain lui répondit : « Nous avons le » droit de tuer nos ennemis à la guerre, et vous faites » comme nous; pourquoi donc ne pourrions-nous pas » faire mourir et offrir à nos dieux des gens qui, » autrement, eussent été tués (2)? » Le fait est, comme

(1) VII, 21.
(2) Clavigero. Apppend. VIII.

on a pu le remarquer dans les descriptions qui précèdent, que les victimes étaient toujours des prisonniers de guerre ou des esclaves qui l'avaient été. C'est la superstition, alimentée par l'étonnement que causait aux Aztecs eux-mêmes leur prospérité croissante, due, croyaient-ils, à leur prodigalité en fait de sang et de cœurs humains, qui explique cette lamentable aberration. Il ne faut pas oublier qu'en comparaison des éléments toltecs et chichimecs de leur empire, les Aztecs se montraient les plus moraux, ou, si l'on veut, les moins vicieux.

Les Espagnols, en arrivant au Mexique, ne tardèrent pas à s'apercevoir que les victimes immolées aux dieux étaient souvent mangées par les prêtres et les particuliers. Ils en tirèrent la conclusion que les Mexicains en général étaient anthropophages. Ce n'était pas exact. Il se peut que les tribus restées en dehors de la civilisation nahua, comme les Otomis retirés dans leurs montagnes, fussent encore adonnées au cannibalisme. Chez les Mexicains civilisés, l'anthropophagie avait disparu des mœurs, elle n'avait subsisté que comme usage religieux et, nous serions tenté de dire, comme sacrement. Quand Bernal Diaz énumère toutes les belles denrées comestibles qu'il a vu vendre au grand marché de Mexico, il ne fait aucune mention de chair humaine. Il y a d'ailleurs un fait patent qui met en pleine lumière la distinction que nous faisons ici. Mexico ne fut réduite qu'après un long siège où ses défenseurs eurent à endurer toutes les souffrances de la famine. Quand enfin la ville dut se rendre, les Espagnols en trouvèrent les maisons

et les rues jonchées de cadavres (1). Si, en dehors des sacrifices et dans leurs repas ordinaires, les Aztecs eussent été adonnés à l'anthropophagie, il est clair qu'ils n'eussent pas manqué de prolonger la résistance en se nourrissant des corps tombés dans les combats acharnés qui précédèrent la capitulation (2). Cette remarque suffit, et les Aztecs méritent bien assez de reproches, sans qu'on les charge encore de méfaits auxquels ils étaient étrangers.

(1) Bernal Diaz, ch. CLVI.

(2) C'est probablement à cette distinction de l'anthropophagie religieuse et de l'anthropophagie habituelle que les Espagnols ne comprirent pas, qu'il faut recourir pour expliquer l'un des actes qui pèsent le plus lourdement sur la mémoire de F. Cortez. Le conquérant, dans sa campagne du Honduras, avait par prudence emmené avec lui le roi vaincu de Mexico et sa suite. Il lui avait conservé son titre royal et quelque ombre d'honneur. Mais il ne voulait pas le laisser derrière lui à Mexico, où il aurait pu organiser des complots contre le nouveau régime. Or, à peine arrivé dans le Honduras, Cortez le fit arrêter comme coupable d'une conjuration tramée contre lui et, après un semblant de jugement, le fit exécuter. On a dit que cette conjuration était imaginaire et que Cortez avait saisi un prétexte en l'air pour faire périr ce roi détrôné qui lui inspirait toujours des craintes. J'incline à croire que les soupçons de Cortez n'étaient pas tout à fait sans fondement. Quelques jours auparavant, Guatemozin et ses affidés avaient tué quelques indigènes *et les avaient mangés*. On dit que c'était à cause des cruelles privations auxquelles l'expédition mal dirigée à travers un pays inconnu avait failli succomber. Mais nous savons que la faim seule ne poussait pas les Mexicains à faire acte d'anthropophagie. Il est bien plus vraisemblable qu'en effet Guatemozin et ses compagnons, dont la conversion forcée au catholicisme n'avait nullement changé les croyances réelles, avaient machiné quelque entreprise de grande importance pour eux, et que, pour en assurer la réussite, ils avaient fait des sacrifices humains et mangé, selon la vieille coutume, la chair des victimes. Voir le récit de Bernal Diaz, témoin de l'événement, ch. CLXXV et CLXXVII.

CHAPITRE V

LE CULTE MEXICAIN : 2° LE SACERDOCE, LES COUVENTS, CÉRÉMONIES ET INSTITUTIONS RELIGIEUSES

Empire et sacerdoce. — Le Mexicatl Teohuatzin. — Ministères sacerdotaux. — Les Calmecacs. — Mœurs sacerdotales. — La tendance réformatrice. — Le roi réformateur de Tezcuco. — Les couvents mexicains. — Le double baptême. — Les communions. — Le mariage. — La confession. — Les funérailles.

Une religion où le sacrifice tient une si grande place est nécessairement très sacerdotale, puisque l'efficacité du sacrifice tient toujours à la dignité supérieure, à la légitimité, à l'habilité des mains par lesquelles il est offert. En effet, le sacerdoce mexicain était très nombreux, fortement organisé, et ses plus hauts dignitaires comptaient parmi les premiers fonctionnaires de l'Etat (1).

Chaque divinité avait son clergé spécial qui se

(1) Comp. pour tout ce qui concerne le sacerdoce mexicain, Clavigero, I, 178, 398. — Torquemada, IX, 7, 28. — Sahagun, II, Append. Trad. Jourdanet, p. 189. — Humboldt, *Monum.*, 93, 98, 119, 194, 290. — Prescott, I, 53 suiv. — Bancroft, *Native Races*, II, 200-204, 207 ; III, 430-435 ; 437-438 ; 441-442.

partageait entre les teocallis élevés en son honneur. On nous dit que Uitzilopochtli n'avait pas moins de soixante-dix-huit sanctuaires dans la seule ville de Mexico. Le grand teocalli central était desservi par cinq cents prêtres. Les souverains de Mexico, tout en favorisant beaucoup le clergé, dont eux-mêmes très souvent faisaient ou avaient fait partie, s'étaient attachés à prévenir les luttes possibles entre l'empire et le sacerdoce. C'est ainsi qu'ils avaient séparé le pouvoir militaire du pouvoir sacerdotal, et le titre de *Topiltzin*, « le vénérable sceptre », qui primitivement désignait la double primauté sacerdotale et militaire n'emporta plus par la suite d'autre prérogative que celle de la suprématie ecclésiastique. C'est peut-être à cette origine que remonte la primauté qui était reconnue aux prêtres de Uitzilopochtli, le dieu guerrier. Leur chef était celui de tout le clergé mexicain. Cette corporation de prêtres se recrutait dans les plus hautes familles de l'Etat et en particulier dans la famille impériale. C'était un titre à la couronne que d'avoir été prêtre de Uitzilopochtli. Montezuma et Guatemozin l'avaient été. Le titre officiel du chef de ce clergé, et par conséquent de tout le clergé mexicain, était *Mexicatl Teohuatzin*, « révérend surveillant mexicain des choses sacrées ». Il s'appelait aussi *Teotecutli*, « seigneur divin ». Son autorité s'étendait sur tous les prêtres de l'empire et sur tous les couvents, dont nous parlerons bientôt. En principe il était nommé par les deux plus hauts dignitaires après lui, mais en fait c'est le souverain qui le choisissait. C'était d'ailleurs son premier conseiller.

Il avait toutefois un rival, le grand-prêtre de Quetzalcoatl, dont la position mal définie, comme celle de son dieu dans le panthéon aztec, n'entraînait pas autant d'autorité que celle dont jouissait le premier. Le pontife de Quetzalcoatl vivait très renfermé dans son sanctuaire et n'en sortait que sur la demande expresse du souverain, dans les occasions importantes où celui-ci croyait avoir besoin de ses conseils, tandis que le Mexicatl Teohuatzin avait ses grandes entrées à la cour. — On peut s'assurer que la politique avait joué son rôle dans tout cet arrangement en voyant qu'à Tezcuco et à Tlacopan, les deux autres capitales fédérales, le pontificat suprême était de droit réservé au second fils du roi.

Le pontife mexicain, devant s'occuper beaucoup des affaires de l'Etat, avait une sorte de vicaire dans la personne du *Uitznauac Teohuatzin*, « surveillant des choses sacrées auprès de l'épine », probablement auprès du sceptre de son supérieur, et celui-ci avait encore un subordonné, le *Tepan Teohuatzin*, « le surveillant auprès des gens », qui avait spécialement les couvents et les écoles sous sa juridiction. Puis venaient les chantres, les préposés au vin des sacrifices, ceux qui réglaient le calendrier et les fêtes, les préposés aux divers approvisionnements d'objets employés dans le culte, ceux qui organisaient les cérémonies rituelles, ceux qui étaient chargés de la police des temples, les compositeurs de cantiques, les sacrificateurs proprement dits, etc., tout cela réglé avec cette minutie qui caractérise les classifications sacerdotales, et l'on descendait ainsi jusqu'aux

derniers degrés de la hiérarchie. Les familles nobles avaient des chapelains pour leur service privé. Quelques clergés locaux jouissaient d'une certaine autonomie et quelques-uns même étaient héréditaires. On voit qu'il y avait eu un travail d'organisation et de coordination des sacerdoces disséminés dans l'empire, mais non pas un système *a priori* appliqué sans tenir compte des précédents ou des institutions antérieures. Du reste tous les prêtres supérieurs devaient être gradués, c'est-à-dire qu'ils devaient tous sortir après des épreuves satisfaisantes des *Calmecacs* (1), collèges ou séminaires où les fils de famille recevaient leur éducation. La puissance de ce clergé, instructeur de la jeunesse, réglant le calendrier, conservant les traditions nationales, sachant interpréter les hiéroglyphes, intervenant aux naissances, aux mariages, aux maladies, aux funérailles, était naturellement très grande. Il était riche, largement doté au moyen de taxes en nature prélevées sur les récoltes, les chasses, les élevages, les industries de toute espèce. Avant d'exercer les fonctions sacerdotales, les prêtres mexicains recevaient une sorte d'onction qui les mettait à part des autres hommes en leur conférant un caractère divin. Mais le liquide dont on se servait pour les oindre était en partie composé de sang d'enfant. Toujours la même idée fixe.

Tous les prêtres ne restaient pas toute leur vie

(1) De *calli*, maison, et de *mecatl*, corde, lignée, généalogie. C'était la maison des jeunes gens de noble lignée, ayant une généalogie.

dans le sacerdoce. Un certain nombre ne l'étaient que temporairement, par exemple à la suite d'un vœu. D'autres ne fonctionnaient que par intervalles, à certaines fêtes, exerçant le reste du temps une autre profession, surtout celle des armes. C'était bien le clergé d'un peuple guerrier, pour qui la guerre était chose sainte, d'autant plus que c'est elle qui fournissait la plupart de ces victimes humaines dont l'immolation continue passait pour le plus solide soutien de la société mexicaine.

Le costume ordinaire des prêtres mexicains était noir. Leur manteau remontait jusque sur la tête et en retombait comme un voile. Ils ne se coupaient jamais les cheveux, et les Espagnols en virent dont les cheveux déroulés atteignaient les genoux. Cette particularité, si nous en jugeons par analogie avec d'autres sacerdoces de l'Ancien Monde, doit se rattacher au symbolisme solaire. Ce n'était pas la licence des mœurs qui caractérisait le clergé mexicain. C'était plutôt une austérité sombre, farouche, bien d'accord avec les boucheries dont ils étaient les pourvoyeurs en titre. L'éducation des enfants destinés au sacerdoce commençait dès l'âge de sept ans. L'élève était soumis à une discipline rigoureuse, il devait subir de longs jeûnes et des scarifications périodiques à la langue, aux oreilles, aux jambes. Ces exigences professionnelles allaient en croissant avec l'âge. Pour achever sa préparation, comme tant de sorciers des tribus Peaux-Rouges (1), il devait

(1) Comp. *Relig. des peuples non-civilisés*, I, 237, 239.

aller passer un certain temps au sein des solitudes, en pleine montagne. Ceux qui partaient pour se livrer à cette espèce de retraite se frottaient le corps d'une composition de cendres, d'insectes venimeux, de poissons, de vers, de tabac et d'autres ingrédients. Cela devait les préserver de la morsure des serpents et des assauts des bêtes fauves.

Le service des dieux était continuel et requiérait des escouades de prêtres sans cesse renouvelées. Il y avait les quatre offrandes nocturnes et les quatre offrandes diurnes au Soleil. Au milieu de chaque nuit il fallait se réveiller et chanter des hymnes. Certaines associations de prêtres faisaient vœu de continence; en particulier, c'était le cas des prêtres de Quetzalcoatl. Tous devaient se purifier chaque soir, en se plongeant dans l'eau, ce qui était encore une imitation du Soleil. Préalablement à toutes les fêtes, ils devaient s'imposer un jeûne plus ou moins prolongé, se contenter d'un repas unique et frugal à midi. Aux autres heures ils ne pouvaient se permettre qu'une gorgée d'eau. Dans l'année *divine*, qui revenait tous les treize ans, tout le monde devait s'astreindre à un jeûne de quatre-vingts jours; mais la durée en était double pour les prêtres. Cette même année, le grand-prêtre se retirait dans la solitude et y passait plusieurs mois, priant, brûlant du copal pour encenser les dieux, se tirant du sang et ne se nourrissant que de grains de maïs. Il y avait aussi des époques où le sommeil n'était permis aux prêtres que pendant trois heures chaque nuit. Celui qui s'endormait, contre la règle, était réveillé par des

piqûres d'agave. Torquemada (1) nous parle des quatre prêtres de Teotihuacan, vieux centre toltec, qui, pendant quatre ans consécutifs, dépassaient encore tous les autres en austérité, couchant sur le sol nu, la tête appuyée sur une pierre, vêtus en toute saison d'un vêtement très léger, ne mangeant chaque jour que deux onces de pain et un peu de bouillie. Deux, à tour de rôle, veillaient la nuit et se faisaient saigner avec des piquants d'agave. Tous les jours, ils se passaient à travers l'oreille une fine baguette de bois très dur, si bien qu'à la fin de chaque mois ils en portaient vingt à chaque oreille. Ils retiraient alors ce faisceau ensanglanté et recommençaient, ce qui faisait, à la fin de l'année, un total de deux mille huit cent quatre-vingts baguettes, que l'on brûlait en grande cérémonie. Ces quatre personnages étaient l'objet de la plus grande vénération. Le peuple les considérait comme des êtres surnaturels. Tout cela nous montre que la religion mexicaine était lancée dans la voie d'un ascétisme prononcé, dont nous devrons plus loin déterminer le caractère.

Il y avait encore bien d'autres occupations qui absorbaient le temps d'un grand nombre de prêtres. Ceux de Quetzalcoatl faisaient office d'horloges publiques; ils annonçaient les heures au son de leurs trompettes. Les interminables processions du rituel exigeaient aussi la participation d'un nombreux clergé. En ces occasions, ils variaient leur costume noir en revêtant des espèces de chasubles multico-

(1) IX, 9.

lores avec la tendance, déjà signalée, à assimiler autant que possible par les ornements et les attributs symboliques le prêtre officiant à la divinité qu'il représentait. Il fallait aussi veiller à l'entretien des feux innombrables qui devaient toujours brûler sur les teocallis. Dans le seul grand temple de Mexico il n'y avait pas moins de six cents foyers toujours allumés (1).

Ces hommes, fanatisés par leur métier, portant trop souvent les traces de leurs sanglantes cérémonies, avec leurs cheveux longs qu'ils enduisaient du sang des victimes, exhalant à chaque instant une odeur cadavérique, firent aux Espagnols la plus sinistre impression, et c'est contre eux surtout qu'une fois les maîtres ils dirigèrent une guerre d'extermi-

(1) Il faut ajouter qu'il y avait des oracles attachés à beaucoup de temples. Comme partout, les prêtres cherchaient des indices de la pensée divine dans l'inspection des entrailles des victimes. Mais ils recouraient aussi à l'extase qu'ils se procuraient au moyen d'onctions ou de boissons enivrantes. Les animaux, surtout certains oiseaux, servaient aussi de révélateurs. Il y avait toute une science sacerdotale consacrée à l'étude de la divination et de ses règles. Cette science s'étendait aux horoscopes dont le peuple était très avide. Les signes indiqués par le calendrier aux naissances, aux mariages, quand il s'agissait de partir pour un voyage ou pour la guerre, étaient étudiés avec beaucoup de soin. Tezcuco, l'Athènes mexicaine, avait un collège spécial où l'on cultivait cette prétendue science. Le P. Sahagun a consacré deux livres de sa longue histoire à rapporter par le menu toutes les superstitions astrologiques et augurales des anciens Mexicains (IV-V). On n'y trouve rien de saillant ni de curieux. Mais on comprend que, pour répondre aux besoins d'une population ardemment désireuse de connaître l'avenir des personnes et des entreprises, le sacerdoce mexicain devait être fort occupé. La question des jours propices ou funestes tenait surtout une grande place dans ces spéculations creuses.

nation totale. Le fait est que ce sacerdoce mexicain, héritier de la vieille civilisation maya et nahua, laquelle était née, comme partout, à l'ombre des sanctuaires, était devenu un élément de décadence, de recul plutôt que de progrès, depuis surtout que les Aztecs lui avaient soufflé leur esprit d'intolérance et de dureté. Les populations du Mexique n'auraient pu faire de nouveaux progrès qu'à la condition d'en briser la puissance, et, comme ailleurs, à mesure que ses services étaient devenus moins nécessaires, les abus et les superstitions qu'il patronnait avaient grandi, au point même d'atteindre des proportions révoltantes. Nous le répétons, les insatiables exigences de ce clergé fanatique entrèrent pour beaucoup dans l'enthousiasme avec lequel Cortez fut salué comme libérateur par beaucoup de populations indigènes odieusement décimées.

On se demande s'il n'y eut donc, au sein de ces peuples intelligents et doux de nature, aucune espèce d'effort pour réagir contre cette religiosité grossière, épaisse, qui noyait ainsi dans le sang humain ses meilleurs éléments de poésie et de mysticisme. Il est bien dommage que nous manquions presque absolument de renseignements sur les doctrines que le sacerdoce de Quetzalcoatl perpétuait au fond de ses sanctuaires en forme de dôme. Nous savons seulement qu'il était mécontent de l'état des choses, qu'il en prédisait le renversement, qu'il regardait la suprématie dévolue aux dieux nationaux des Aztecs comme une usurpation, et que ses traditions étaient contraires à l'immolation des victimes humaines. Il est à croire qu'il était

tenu à beaucoup de prudence. Peut-être poussait-il très loin l'art des accommodements avec une situation imposée par la force. Serait-ce lui qui aurait détourné Montezuma de prendre les mesures énergiques qu'il aurait fallu pour écraser les Espagnols dès leur arrivée? Il est de fait que ce souverain fut continuellement ballotté entre ses scrupules religieux qui lui faisaient craindre de s'attaquer à des dieux en déclarant la guerre aux nouveaux-venus, et le très vif désir qu'il éprouvait au fond de les exterminer. C'est à cette dernière résolution que le poussaient les prêtres de Uitzilopochtli et de Tezcatlipoca. Lorsqu'un jour il céda à leurs conseils et qu'il organisa le coup de main de Cholula qui faillit être si fatal à Cortez et aux siens, tandis que beaucoup de prêtres étaient entrés dans la conjuration, il y eut, dit Bernal Diaz dans son *Histoire véridique* (1), un certain nombre de « caciques et de prêtres, appartenant à un » quartier qui faisait pour ainsi dire bande à part », qui ne prirent aucune part au complot et qui furent épargnés par le capitaine espagnol dans la terrible vengeance qu'il tira de la ville. Or Cholula, vieux centre toltec, était resté aussi l'un des grands foyers du culte de Quetzalcoatl.

Quoi qu'il en soit, nous avons un fait qui démontre que, si ce n'eût été l'impitoyable frénésie des Aztecs, un développement religieux dans le sens du spiritualisme et de l'humanité aurait pu s'opérer dans le pays nahua. Le héros de cette tendance réformatrice fut

(1) Trad. Jourdanet, p. 211.

le roi de Tezcuco NEÇAHUALCOYOTL (1), qui éleva à son comble la prospérité et la puissance du Colhuacan, avant que les Aztecs fussent devenus formidables, qui agrandit et embellit sa capitale et qui encouragea beaucoup les arts et les sciences, autant du moins qu'on peut en parler dans l'état social de son pays et de son temps. Lui-même était poète, et son descendant, du moins se disant tel, Ixtlilxochitl nous a conservé deux odes de lui qui respirent une certaine mélancolie inspirée par la vanité des joies terrestres. Il était grand justicier, au point d'avoir fait périr quatre de ses fils qui s'étaient rendus coupables d'inceste; mais il était plein de bonté pour les faibles et les malheureux. Lui-même se plaisait à parcourir, déguisé, les rues de Tezcuco pour s'assurer que ses ordres en leur faveur étaient exécutés. Il était très opposé aux sacrifices humains et les interdit dans son royaume autant qu'il put. Il n'aimait pas davantage l'idolâtrie et se moquait des prétendues divinités qu'on représentait sous forme d'idoles. Joignant l'exemple à la théorie, il fit construire le grand temple pyramidal à neuf étages, déjà signalé, pour représenter, dit-on, les neuf cieux, mais il n'y mit pas d'idoles et ne permit jamais qu'on y apportât d'autres offrandes que des fleurs et des parfums. Le sommet de ce teocalli était, paraît-il, semé d'étoiles. On a voulu faire de lui un monothéiste. Rien de plus douteux. Le roi-philosophe n'en appelait pas moins le Soleil son père et la Terre sa mère, et tout porte à croire que c'est le

(1) Coyotte (espèce de chacal) jeûneur.

Soleil qu'il entendait adorer directement sur son grand teocalli. Mais incontestablement il y avait dans sa tentative une intention réformatrice et spiritualiste. Il ne paraît pas qu'elle lui ait causé des embarras; car son règne fut long et glorieux. Malheureusement, après sa mort, qui eut lieu en 1472, les Aztecs commencèrent à acquérir une prépondérance qui ne fit que s'accroître depuis, et leurs succès, dont ils faisaient remonter l'honneur à leurs dieux abreuvés de sang humain, ne furent pas un encouragement à persévérer dans la réforme proposée par le sage de Tezcuco (1).

Revenons à l'état de choses que les Européens trouvèrent en vigueur en débarquant au Mexique.

Parmi les institutions qui tenaient de près au sacerdoce et qui en maintenaient la puissance, il faut noter les couvents. La religion mexicaine avait ses couvents, comme le bouddhisme et le catholicisme, bien que fondés sur un principe assez différent. C'est sur les couvents mexicains que M. de Humboldt s'est le plus appuyé pour fortifier son hypothèse d'une origine bouddhiste de la civilisation américaine. Il n'a pas réfléchi que des principes distincts, mais présentant une certaine analogie, peuvent aboutir à des manifestations très ressemblantes. Déjà le

(1) Comp., outre Ixtlilxochitl dont le zèle patriotique est peut-être un peu suspect, Clavigero, I, 143, 151; II, 131, 558. — Humboldt, *Mon.*, 93, 319. — Prescott, I, 11 suiv. — Bancroft, V, 427-428. — Müller, 526 suiv.

principe de la vie conventuelle n'est pas le même dans le bouddhisme et dans le catholicisme. Dans le bouddhisme il s'agit de renoncer à la vie en général, de se rapprocher le plus que l'on peut du Nirvâna, du contraire de la vie ; dans le catholicisme, c'est une vie corrompue et pécheresse qu'on veut échanger contre une vie supérieure, plus parfaite, mais où l'affirmation du moi personnel n'est pas moins prononcée que dans l'état inférieur. Le trait commun, c'est la condamnation de la vie ordinaire, de la vie du monde en général, et le sentiment qu'on ne peut se mettre à l'abri de sa dangereuse influence, qu'en rompant avec elle et qu'en mettant entre elle et soi la barrière infranchissable d'une règle ascétique. Au Mexique il n'est question ni de Nirvâna ni de paradis chrétien à mériter. Le couvent et son ascétisme sont de prime-abord d'utilité publique. Il s'agit de se concilier des dieux redoutés, qu'on peut bien dire amis des Aztecs, mais non pas des hommes, qu'on n'apaise que moyennant d'innombrables victimes humaines, qui semblent prendre plaisir à la souffrance de leurs victimes et de leurs adorateurs. Et voyez la différence. Dans le bouddhisme et le catholicisme les couvents ne sont devenus des établissements d'instruction pour la jeunesse que fort tard, leur but premier étant le perfectionnement de leurs membres sans aucun intérêt social concomitant ; au contraire, au Mexique, le couvent est essentiellement une institution pédagogique destinée à dresser la jeunesse en tout ce qui concerne le service des dieux et les moyens de s'assurer leur faveur. Ensuite viennent les asso-

ciations plus exclusivement monacales, mais elles ne sont pas l'essence même de l'institution. Elles se forment parce que, nous l'avons déjà remarqué, la religion mexicaine dérive du côté dualiste et ascétique. L'idée qui domine, c'est qu'il faut rester le mieux possible avec des dieux qui disposent des événements, des maux et des peines, mais qui en disposeront surtout en faveur de ceux qui consentent à des abstinences, à des tourments, à des privations agréables à des dieux ennemis du bien-être humain.

Tel est, en effet, nous le verrons mieux plus loin, le seul principe qui soit à la base de l'ascétisme mexicain. Les couvents qu'il fonde ont un but utilitaire en rapport avec le maintien, le bon ordre de la société. Ceux qui les habitent sont avant tout des prêtres instructeurs de la jeunesse. Tous les enfants de six à neuf ans, de famille libre, doivent entrer dans ces établissements sacerdotaux pour y recevoir les connaissances jugées nécessaires à une vie sociale correcte et conforme à la volonté des dieux. Ils sont instruits dans l'usage des hiéroglyphes, le calcul, la supputation du temps, les traditions nationales, les hymnes, le rituel. Pendant leurs années d'instruction, ils sont employés à toute sorte de menus services pour l'entretien, le nettoiement, l'ornementation des sanctuaires. Tout, dans leur genre de vie, est soumis à la règle sacerdotale, et nous ne saurions mieux comparer ces établissements qu'à des petits séminaires. Les exercices du corps et la gymnastique militaire faisaient aussi partie du programme. Quand les écoliers avaient atteint l'âge de quinze ans, une

séparation s'opérait. Les uns, la majorité, rentraient dans le monde, se faisaient soldats, marchands, agriculteurs; les autres restaient au séminaire pour devenir prêtres officiants.

Mais il y en avait aussi qui devenaient de véritables moines. C'était l'ascétisme des peuples primitifs (1) qui s'était régularisé sous l'influence d'une mythologie où les dieux visiblement doivent aimer la douleur humaine. Il y avait au Mexique des ordres religieux qui se plaçaient sous le patronage des différents dieux. On distinguait, entre autres, une communauté de religieux qui se vouaient au service spécial de Tezcatlipoca. Une autre, très respectée et qui comptait des couvents des deux sexes, était sous le patronage de Quetzalcoatl et se distinguait par l'austérité de sa règle. Le jeûne y était pour ainsi dire constant, l'alimentation animale était interdite. Chez les Totonacs il y avait un ordre de vieillards et de veuves voués au service spécial de Centeotl, déesse du maïs. Ils ne mangeaient pas non plus de viande. Il existait aussi quelque chose d'analogue à nos confréries mi-régulières, mi-séculières. Ainsi nous voyons figurer parmi les associations de ce genre celle de jeunes gens qui vivaient dans leurs familles, mais qui devaient se réunir tous les soirs au coucher du soleil pour danser et chanter en l'honneur de Tezcatlipoca.

Enfin les Mexicains avaient aussi leurs ermites et leurs religieux mendiants. Puisque les prêtres, les

(1) Voir notamment celui des Peaux-Rouges, *Religions des peuples non-civ.*, I, p. 263 suiv.

plus haut élevés en dignité, allaient eux-mêmes dans les solitudes se procurer l'achèvement de leur caractère, il n'est pas étonnant que des particuliers cherchassent aussi dans la vie érémitique un degré de perfection supérieure (1). Cependant il en est si peu question dans les ouvrages relatifs à l'antiquité mexicaine que ce genre de dévotion doit avoir été très rare.

Les jeunes filles étaient soumises à un régime pédagogique analogue à celui des jeunes garçons. Elles aussi entraient dans les établiseements sacerdotaux pour y recevoir l'éducation de leur sexe. On leur coupait les cheveux et elles faisaient vœu de chasteté. La mort sans rémission punissait l'oubli de ce vœu. On leur faisait mener une vie assez dure, elles jeûnaient beaucoup, dormaient souvent sans se déshabiller, apprenaient à coudre, à tisser, à broder les ornements des idoles et des vêtements sacerdotaux. Elles devaient à tour de rôle se relever trois fois par nuit pour renouveler l'encens qui brûlait perpétuellement devant les dieux, et c'étaient elles qui confectionnaient les gâteaux sacrés offerts dans les fêtes solennelles. A quinze ans elles sortaient de l'établissement pour se marier, ou bien elles y restaient pour se vouer à la vie religieuse. C'est parmi ces dernières que se recrutaient les directrices de ces maisons d'éducation et les *prêtresses*, c'est-à-dire les femmes chargées de services d'ordre inférieur dans la célébration du culte, encensements, entretien des

(1) Comp. Camargo, *Hist. Tlascal.* dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, XCIX, pp. 134-135.

feux sacrés, préparatifs de fêtes, etc. Il y avait enfin les religieuses proprement dites qu'on appelait *Ciuatlamacasques*, prêtresses ou diaconesses, qui menaient le genre de vie le plus austère (1).

Nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les analogies que la religion mexicaine présente avec des religions d'un rang bien supérieur. Il y avait dans les rites généralement observés par ceux qui la professaient des correspondants très curieux au baptême, à la communion et à la confession des églises chrétiennes. Il faut toutefois se garder d'une identification trop hâtive des idées et des principes qui ont engendré ces formes analogues.

Le baptême mexicain n'avait pour but ni de symboliser le renouvellement de la vie, comme dans la première église chrétienne, ni d'effacer la tache originelle comme dans l'église des temps qui suivirent. C'était une cérémonie à ranger dans la catégorie de l'exorcisme simple. Il fallait chasser les mauvaises influences, les mauvais sorts, les méchants esprits. Cette signification ressort seule de tout ce qui nous est raconté de ces cérémonies baptismales. Elles comptaient plusieurs actes. Dès que l'enfant était né, l'accoucheuse le baignait en le recommandant à la déesse de l'eau Chalchiuitlicue. Aussitôt après, les parents formulaient leurs vœux pour son bonheur et on allait consulter les prêtres astrologues

(1) Comp., pour ce qui touche aux couvents mexicains, Torquemada, IX. — Acosta, V, 16. — Clavigero, VI, 16, 22. — Sahagun, II, Append., *ad fin.* — Bancroft, II, 204-206.

pour qu'ils tirassent l'horoscope de l'enfant d'après les signes du calendrier. C'est seulement lorsque la réponse était favorable que le cinquième jour on procédait au second acte qui était le baptême proprement dit. En cas de sinistre augure, on ajournait. Ce jour-là les parents et les amis de l'enfant étaient invités à un repas de famille. On portait solennellement le nouveau-né tout autour de la maison et on le présentait aux dieux domestiques. Si l'enfant était un garçon, on apportait un petit bouclier, un arc, quatre flèches disposées en croix et pointant vers les quatre horizons; si c'était une fille, un petit jupon et les instruments de fileuse et de tisserande. L'accoucheuse prenait alors l'enfant et, le tenant au-dessus d'un vase plein d'eau, lui disait : Mon enfant, les dieux Ometecutli et Omeciuatl (le Soleil et la Lune) t'ont envoyé dans ce monde de malheur; reçois cette eau qui te vivifiera. Alors elle humectait avec les doigts la bouche, la tête et la poitrine de l'enfant; puis elle plongeait tout le corps dans l'eau et frottait chaque membre en disant: Où es-tu, malheur? Dans quel membre te caches-tu? Eloigne-toi de cet enfant! — Après quoi on recommandait l'enfant aux dieux, tout d'abord à Ometecutli et à Omeciuatl, puis aux dieux de l'eau, enfin à tous les autres dieux. Suivaient encore d'autres cérémonies peu intéressantes, et l'enfant était enfin habillé, déposé dans son berceau et recommandé au dieu des berceaux Yacatecutli (1) et au dieu

(1) C'était, si l'on s'en souvient, le dieu des voyageurs. S'il

du sommeil Yoaltecutli. C'est alors que l'enfant recevait un nom que l'on choisissait d'ordinaire parmi ceux de ses ascendants ou simplement en prenant celui du jour de sa naissance. Quand tout était terminé, un banquet réunissait tous les assistants (1).

La dernière nuit de sa quatrième année, l'enfant devait passer par un second baptême, celui du feu. On le faisait passer à travers une flamme assez rapidement pour qu'il n'en éprouvât pas de mal et comme nos villageois des provinces reculées sautent encore au travers des feux de la Saint-Jean (2). A cette occasion les enfants étaient assignés à un ou plusieurs dieux protecteurs. On leur perçait les oreilles pour que leur sang coulât en manière d'offrande à ces divins patrons, et le soir on leur donnait du vin de pulque jusqu'à les enivrer. C'était sans doute pour que la purification à l'intérieur par le feu complétât la purification extérieure accomplie le matin. Si le premier baptême a surtout pour objet de mettre le nouveau-né sous la protection du Soleil et des dieux de l'eau, celui-ci vise principalement à le placer sous le patronage du dieu du feu. C'est à cause du rite final que cette cérémonie s'appelait « l'enivrement des enfants » (3).

Nous avons parlé des communions de divers genres qui faisaient partie du rituel mexicain à l'occasion

protégeait spécialement le berceau des nouveau-nés, c'est évidemment qu'on assimilait la vie à un voyage.

(1) Comp. Clavigero, I, 434 suiv. — Acosta, V, 27. — Humboldt, *Monum.*, 78, 286, 289. — Bancroft, III, 370-375.

(2) Clavigero, I, 437. — Müller, p. 653.

(3) Sahagun, II, 37. Trad. Jourdanet, p. 166. Sahagun, très cir-

de la fête des principaux dieux. Il y avait, nous l'avons remarqué, une très sérieuse idée de consubstantiation avec la divinité, soit dans l'ingestion d'un morceau de la statue de pâte pétrie à sa ressemblance, soit dans la manducation de la chair des victimes humaines immolées en son honneur. La statue de pâte de Uitzilopochtli dont les morceaux étaient distribués s'appelait *teoqualo*, « le dieu qu'on mange » (1). Ceux qui en avait mangé portaient pendant une année le titre de *teoquaque*, « mangeurs de dieu », et il est à noter que dans l'idole de pâte pétrie avec du sang d'enfants sacrifiés, se trouvait un cœur, de la même substance, qu'on enlevait comme s'il se fût agi d'une victime en chair et en os, et qui était offert au roi comme la partie la plus précieuse de cette quasi-hostie. Ce rite s'appelait « l'immolation de Uitzilopochtli ». Ceci confine à la fois aux idées indoues sur les dieux qui se sacrifient et aux idées catholiques sur le dieu que le prêtre immole et communique aux fidèles. Mais cette analogie prouve simplement combien partout le mysticisme, dans son désir ardent d'union réelle avec la Divinité, a suivi des voies parallèles et cherché sa satisfaction dans des rites semblables (2). Ce n'était pas la seule occasion où ce rituel était pratiqué. Dans celle des fêtes de Tlaloc qui se célébrait surtout à domicile, on pétrissait dans

constancié en d'autres matières, est prolixe et vague au chapitre des baptêmes mexicains. — Comp. Bancroft, III, 376.

(1) Sahagun, III, 1. Trad. Jourdanet, 204. — Clavigero, I, 428 suiv. — Humboldt, *Mon.*, 134.

(2) Comp. Sahagun, *ibid.* — Bancroft, III, 297-300.

les maisons de petites idoles avec de la farine provenant de toute espèce de grain, on y insérait aussi un cœur qu'on enlevait au moment de l'immolation et on se partageait les morceaux. Comme cette fête se célébrait au début de la saison sèche, ce rite suppose que l'on considérait Tlaloc, le dieu de la pluie, comme mourant aussi à cette époque de l'année. Aussi suffisait-il cette fois que la pâte des petites idoles fût mêlée d'eau, la substance du dieu célébré (1).

Ce qui prouve que ce genre de communion avec la substance divine n'était pas exclusivement spécial aux Aztecs, c'est qu'on découvre des rites très semblables chez des peuples non-aztecs. Par exemple, chez les Totonacs, peuple riverain de la mer, dont la soumission était récente encore lorsque Fernand Cortez débarqua près de leur territoire, qui, par conséquent, n'avaient pu subir encore dans leur religion l'influence de leurs vainqueurs, on faisait une pâte avec les premiers fruits et les premiers grains de l'année et on la mêlait avec le sang de trois enfants sacrifiés. Tous les six mois il était permis d'en manger un fragment aux hommes ayant plus de vingt-cinq ans et aux femmes au-dessus de seize ans. Lorsque la pâte devenait trop dure, on la ramollissait avec le sang des victimes ordinaires (2).

Le mariage chez les Mexicains recevait aussi sa consécration religieuse. Lorsqu'après de nombreux pourparlers entre les parents des deux futurs époux,

(1) Clavigero, I, 430. — Acosta, V, 9, — Müller, 606.
(2) Bancroft, III, 440.

— où du reste on ne voit pas que la volonté des deux fiancés comptât pour grand'chose, — la mariée avait été portée en cortège sur les épaules d'une robuste matrone jusqu'à la maison de son fiancé, les deux époux commençaient par s'encenser mutuellement, puis mangeaient ensemble. Alors un prêtre survenait qui liait leurs vêtements en signe d'union et leur adressait une exhortation. Suivaient quatre jours de cérémonies, d'encensements, d'incisions sanglantes. Le cinquième jour on se rendait au pied d'un teocalli où le prêtre étendait sur les mariés un linge où un squelette était peint, ce qui probablement signifiait aux deux époux qu'ils devaient rester unis jusqu'à leur mort (1).

Enfin nous ne devons pas omettre la *confession* à laquelle s'astreignaient les Mexicains troublés par le souvenir de leurs transgressions et désireux de rentrer en grâce auprès des dieux offensés. C'est un rite qui prend toujours un grand développement partout où un sacerdoce organisé prend à tâche de consolider son autorité. C'est surtout le Père Sahagun qui nous a transmis des détails nombreux et circonstanciés sur cet acte de la dévotion mexicaine (2). Malheureusement il n'est pas possible de tenir pour authentiques, là plus qu'ailleurs dans son livre, les

(1) Torquemada, XIII, 5 suiv. — Ixtlilxochitl, *Rel.*, 340. — Comp. Sahagun, VI, 23. Le bon Sahagun n'est guère plus exact ici que lorsqu'il s'agit du baptême et préfère aux détails précis le verbiage diffus des exhortations à tendance morale où il se délecte, mais qui sont de son crû bien plus que tirés d'une tradition authentique. C'est le grand défaut de son livre, d'ailleurs si instructif.

(2) I, 12, VI, 7. Trad. Jourdanet, p. 23 et 339.

exhortations et effusions paternes qu'il met dans la bouche des prêtres appelés à recevoir les aveux du pénitent. Elles exhalent un parfum trop prononcé de composition libre. Les anciens historiens à la façon de Tite-Live n'usaient pas de plus de liberté quand ils mettaient dans la bouche de leurs personnages les discours que ceux-ci auraient dû tenir dans les circonstances données. Toutes les longues prières, toutes les homélies qu'il attribue aux prêtres et aux fidèles mexicains *redolent christianismum* (1). Cependant le fait lui-même de la confession mexicaine, attesté par d'autres auteurs (2), ne saurait être révoqué en doute. C'est à Tezcatlipoca, le dieu justicier, que cette confession était le plus souvent adressée. Mais Tlaçolteotl, la déesse de la volupté, la recevait aussi. C'était le feu du foyer qui servait d'intermédiaire. Le prêtre jetait du copal sur un brasier et annonçait « au plus ancien des dieux » le repentir et l'intention du pénitent. Celui-ci en faisait autant,

(1) Parfois le brave Sahagun trahit la liberté de ses compositions pieuses par des oublis qui ont leur côté comique. Ainsi, VI, 6, il reproduit tout au long une prétendue prière que les prêtres adressaient à Tezcatlipoca lorsqu'ils étaient mécontents du roi régnant, et là il leur fait dire à ce dieu qu' « il prend plaisir à signaler ceux » qui sont ses amis, *semblable au pasteur qui marque ses brebis* ». Or il n'y avait pas de brebis au Mexique avant l'arrivée des Européens. Nous le surprenons donc à cette page en flagrant délit d'invention littéraire. C'est ainsi que plus loin, ch. XVIII, le père conseille à sa fille de se lever à minuit *pour se prosterner* devant son dieu *sur les genoux* et les coudes, puis en s'inclinant les bras croisés sur la poitrine. Il oublie qu'au Mexique on ne s'agenouillait pas, on s'accouvait pour adorer.

(2) Comp. Kinsborough, V, 367-371.

puis touchait la terre et portait la main à ses lèvres, ce qui équivalait au serment de dire toute la vérité. Puis il faisait l'aveu de ses fautes en les énumérant dans l'ordre où elles avaient été commises. Selon la gravité des transgressions, le prêtre lui imposait des pénitences plus ou moins sévères, des jeûnes, des incisions sanglantes, entre autres la perforation de la langue et des oreilles avec de fines baguettes, des offrandes, des chants et des danses dévotes, etc. Il est à noter que le prêtre chargé des aveux du pénitent se regardait comme tenu, sous peine de sacrilège, de n'en rien divulguer.

On pourrait croire qu'une pratique ainsi établie suppose dans la religion mexicaine une haute préoccupation de l'importance de la vie morale, et comme si la conformité ou le retour à l'ordre moral eût été une condition essentielle d'une vie vraiment religieuse. Je n'irai pas jusqu'à dire avec quelques auteurs que rien de ce genre n'entrait dans l'institution d'un rite aussi ressemblant à ceux que nous offrent le bouddhisme et le catholicisme. Mais ce serait exagérer singulièrement la nature et la portée de cette confession mexicaine que de lui attribuer une tendance morale aussi accusée. D'abord, Sahagun nous apprend qu'un Mexicain ne se confessait qu'une fois dans sa vie, et dans sa vieillesse, parce que l'on considérait les récidives comme irrémissibles. Ensuite, il nous dit que le but principal de ces confessions était d'éviter les châtiments comminés par les sévères lois des Aztecs contre ceux qui s'étaient rendus coupables de certains méfaits. Il paraît que, si on

venait à les découvrir après pénitence faite, la loi était désarmée, l'absolution reçue par le pénitent était valable aux yeux de la justice comme à ceux de la religion. Voilà pourquoi, ajoute le père franciscain, bon nombre de nos convertis, quand ils ont commis quelque délit, adultère, homicide, etc., viennent dans nos monastères sous prétexte d'y faire pénitence, y rendent gratuitement toute sorte de petits services, puis se confessent et demandent à leur confesseur un billet de confession. Alors ils se retirent, persuadés que, comme autrefois, s'ils sont poursuivis pour le crime dont ils sont les auteurs, il leur suffira de montrer ce billet à l'alcade pour être à l'abri de toute poursuite (1). Il est donc certain que la confession des anciens Mexicains, antérieurement à l'arrivée des Européens, avait bien plus pour fin de garantir la sécurité des pénitents contre une application possible de la loi criminelle que d'apaiser les troubles de leur conscience. Nous trouverons bientôt la confirmation de ce jugement quand nous verrons le rôle presque nul de la moralité individuelle dans le sort réservé aux âmes défuntes selon les croyances mexicaines.

Les funérailles avaient également leur caractère religieux, se rapprochant beaucoup de celui qui marque les soins pris des morts chez les peuples non civilisés, parce que sur ce point les idées généralement reçues au Mexique ne différaient pas d'une manière notable de celles qui prévalent chez ces der-

(1) Liv. cit., trad. Jourdanet, p. 26.

niers. On ensevelissait le mort avec des bandelettes de papier magiques, délivrées par les prêtres, et qui devaient le protéger contre les dangers du voyage. On leur adjoignait des tepitoton. On immolait un chien qui devait l'accompagner et l'aider à retrouver sa route. On lui donnait de l'eau pour boire, quelques aliments, son épée et son bouclier; si c'était une femme, les armes étaient remplacées par une robe et un fuseau. Le plus souvent les morts étaient mis en terre, assis sur un siège, dans un tombeau muré. Pour le service des maîtres on immolait des esclaves qui devaient les accompagner dans l'autre monde. Et même, d'après M. Bancroft (1), on dépêchait avec le mort dans l'autre monde, si du moins il s'agissait d'un grand seigneur, un chapelain ou un prêtre de rang inférieur pour l'assister de ses prières et de ses conjurations. Mais il faut noter ce trait, bien conforme à l'esprit de la religion mexicaine : on lui mettait sur la face un masque reproduisant les traits de la divinité qui avait été sa patronne pendant sa vie ou qui semblait l'avoir réclamé, le masque de Uitzilopochtli pour un guerrier, celui de Tlaloc pour un noyé, et on lui passait des vêtements analogues à ceux du dieu en question. Cependant, il est aussi question de crémations, surtout quand les morts appartenaient à la classe supérieure. Il est probable que par ce procédé on pensait les revêtir de la substance même des dieux du feu et du soleil (2).

(1) III, 537.

(2) Sahagun, III, Append. Trad. Jourdanet, p. 221. — Gomara, 436. — Torquemada, XIII, 47. — Acosta, V, 8.

CHAPITRE VI

MORALE, ESCHATOLOGIE ET PÉRIODES COSMIQUES

La religion mexicaine avait-elle une valeur morale? — Vices endémiques des populations. — La vie d'outre-tombe. — Les élus de Tlaloc. — Les bienheureux de la maison du Soleil. — Conclusion. — Les cosmogonies mexicaines. — Les cinq soleils. — Le couteau de pierre. — Le mythe de Teotihuacan.

C'est une question très compliquée et très discutée que de savoir jusqu'à quel point la religion mexicaine peut être classée parmi les religions morales et moralisantes, c'est-à-dire faisant rentrer la morale dans l'ordre de choses voulu par la divinité et cherchant, soit à la vivifier, soit à la sanctionner par ses enseignements, ses rites et sa discipline.

Nous avons exposé ailleurs (1) les rapports qu'une observation attentive des faits permet de stipuler entre la religion et la morale. Indépendantes quant à leur principe, ces deux filles de l'esprit humain tendent tout le long de l'histoire à se rejoindre et à s'unir, la religion fortifiant la morale, la morale épurant la religion. Chez les peuples non-civilisés, c'est

(1) *Prolégomènes*, p. 275 suiv.

à peine s'il y a influence réciproque de l'une sur l'autre. Dans les religions supérieures et dans la mesure où elles se rapprochent de la perfection, la notion du bien et celle du divin se confondent. A quel niveau devons-nous placer la religion mexicaine comme soutien de la vie morale et comme cherchant à propager le progrès moral?

S'il fallait s'en rapporter aux jugements si singulièrement optimistes du Père Sahagun — qui pourtant ne voyait dans cette religion qu'une invention continue du diable — on aurait lieu de croire que, les horreurs des sacrifices mises à part, la religion mexicaine enseignait une morale très élevée, très pure, n'ayant presque rien à emprunter, par exemple, à la morale chrétienne. Et si nous pouvions considérer un moment comme authentiques les homélies pâteuses que cet estimable franciscain met dans la bouche des prêtres, des souverains et des hommes pieux de l'ancien Mexique, nous devrions assigner à la religion mexicaine une place de premier rang parmi les religions morales.

M. le professeur Müller, de Bâle, mort il y a une dizaine d'années, un des hommes de notre siècle qui ont le plus savamment et le plus profondément étudié l'ancienne religion du Mexique, est d'un avis tout différent (1). Dans son opinion, rien ne distingue au fond la religion mexicaine du point de vue purement utilitaire des religions primitives. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les Aztecs, plus récemment

(1) *Amerik. Urreligionen*, p. 662 suiv.

venus du nord et moins civilisés que les Chichimecs et les Toltecs, étaient moins dissolus, moins enfoncés dans la sensualité épaisse que les peuples méridionaux sur lesquels ils étendirent leur puissance militaire. Du reste, ils étaient en train de se corrompre à leur tour au milieu d'une civilisation dont ils n'appréciaient la valeur qu'en la prenânt par ses côtés sensuels, et rien au fond, dans leurs croyances et leurs institutions religieuses, n'était de nature à donner à une vie morale supérieure le stimulant et l'appui d'une religion vraiment moralisante.

Nous inclinons à penser qu'il y a une grande part de vérité dans cette appréciation. Toutefois, nous la croyons exagérée.

Nous rappelons d'abord que toute civilisation, toute société régulièrement organisée ne peut se constituer qu'à la condition d'un certain progrès moral. Tant que l'homme vit dans l'état de nature, l'égoïsme individuel est souverain, la loi du plus fort règne seule, *homo homini lupus.* Admettons que l'expérience et la réflexion amènent les membres d'une agglomération d'êtres humains à penser que des lois justes, appliquées par une force sociale assez vigoureuse pour les faire respecter, produiront un état de choses bien plus conforme au bonheur du plus grand nombre, encore faut-il, pour que cette force sociale se constitue, que le sentiment du juste, du droit, du devoir envers autrui se soit fait jour dans les consciences. Si le gendarme est indispensable, sous un nom ou sous l'autre, à toute société humaine régulière, il est certain que cette société se

dissoudrait bien vite le jour où tous ceux qui la composent ne connaîtraient plus d'autre frein à leurs convoitises que la peur de ce fonctionnaire ; d'autant plus qu'on pourrait se demander à quelle source il puiserait lui-même l'obligation de remplir consciencieusement sa mission protectrice. La civilisation américaine, qui, nous l'avons vu, était très réelle malgré ses lacunes, suppose donc incontestablement un niveau moral supérieur à celui de l'état de nature. Or, il serait inouï que des hommes se fussent élevés à un certain idéal de moralité sans chercher à lui donner une base ou une explication dans leurs croyances religieuses. Chez les Toltecs, Quetzalcoatl, le dieu humain et vengeur ; chez les Aztecs, Tezcatlipoca, le dieu justicier, dont les châtiments menacent les transgresseurs des lois sociales, répondent à cette exigence élémentaire de l'esprit humain qui veut un fond divin à la morale dont il a conscience.

Quand, de plus, on voit chez les Mexicains le soin que l'on prend de l'éducation de la jeunesse ; quand on pense à ces rites, grossièrement compris sans doute, mais enfin qui rappellent de si près les rites analogues de religions à prétentions moralisantes et régénératrices ; quand on sait qu'à côté de ces hideux sanctuaires où le sang humain coulait à flots, il y avait des distributions régulières de secours et même des hôpitaux pour les pauvres et les malades (1), il me paraît bien difficile de soutenir que le point de vue moral n'eût aucunement pénétré cette religion

(1) Torquemada, VIII, 20.

plus sombre, plus austère que joyeuse, et la difficulté consiste plutôt à préciser le degré de cette pénétration qu'à en démontrer l'existence.

La vieille civilisation maya, nous l'avons observé plus haut, avait augmenté beaucoup le bien-être des populations, mais en même temps engendré une certaine mollesse et même cette dégénérescence des mœurs qu'on remarque souvent dans les pays méridionaux où l'homme, arrivé à un certain degré de richesse, n'a plus qu'à se laisser vivre et se corrompt dans la monotonie de ses jouissances. Deux vices, en particulier, paraissent avoir rongé cette société qui eut sa période brillante et très prospère, l'ivrognerie et le vice contre nature. Ce dernier avait même son dieu dans le Yucatan et dans le Honduras (1). Les conquérants venus du nord l'avaient en horreur, et des lois rigoureuses avaient été édictées pour l'extirper. Mais on sait combien les lois sont impuissantes contre les mœurs. Les Espagnols en furent très scandalisés, exagérèrent probablement, et surtout ne surent pas distinguer entre les peuples affectés de ce vice infâme et ceux qui l'abominaient. Ils en firent un défaut général des indigènes. Bernal Diaz prétend que « la plupart des Indiens étaient honteuse- » ment vicieux, ceux surtout qui vivaient sur les » côtes et dans les parties chaudes du pays. » Ce dernier détail confirme ce que nous venons de dire de la supériorité des mœurs aztèques. *Erant quasi omnes sodomia commaculati, et adolescentes multi, mulie-*

(1) Comp. Müller, *liv. c.*, p. 468-469.

briter vestiti, ibant publice, cibum quœrentes ab isto diabolico et abominabili labore (1). Il y a lieu de présumer que, dans les couvents et les demeures sacerdotales où vivaient des religieux et des prêtres s'astreignant au célibat, la même perversion des instincts sexuels exerçait ses ravages. Le Père Pierre de Gand, cité par M. Bancroft (2), dit littéralement : « Un certain nombre de prêtres n'avaient point de » femmes, *sed earum loco pueros quibus abuteban-* » *tur.* » Les Espagnols sont toujours sujets à caution quand ils parlent des vices des indigènes, ils aiment à les noircir pour excuser leurs torts envers eux. Cependant la rigueur, la cruauté même des lois mexicaines dirigées contre ce vice prouvent bien qu'il était endémique. A Mexico, la peine était la pendaison pure et simple. A Tezcuco, les deux coupables étaient séparés. *Agens ad palum ligabatur, cineribus opertus, et sic fame consumebatur; patienti autem viscera detrahebantur per anum, et opertus ipse cineribus, inter apposita ligna cremabatur* (3). Quant à l'ivrognerie, Bernal Diaz raconte aussi des turpitudes insensées. « Je ne saurais raconter, » dit-il (4), « les » saletés dont ils se rendaient coupables. J'en citerai » une seule que nous rencontrâmes dans la province » de Panuco : *In anum tubulos quosdam introdu-* » *cebant et implebant ventrem vino, sicut more nostro*

(1) Ch. CCVIII.

(2) II, 467. D'autres témoignages attestant le même fait sont encore réunis par l'historien américain.

(3) Bancroft, *Ibid.*

(4) Ch. CCVIII.

» *immittitur clyster* ». — *Inaudita turpitudo !* s'écrie indigné le rude Espagnol.

En présence de pareils témoignages, il faut reconnaître que les Aztecs étaient animés d'un louable esprit de moralité quand ils tâchaient de réagir contre toutes ces corruptions, et leur religion, remarquablement chaste pour un culte de dieux-nature, recommandant la sobriété et même le jeûne, interdisant l'usage des boissons enivrantes aux femmes et aux jeunes gens, fait preuve incontestablement d'une certaine valeur morale. Seulement on voit bien qu'il n'y a pas encore de fusion, de pénétration réelle de la morale et de la religion. Les rapports sont incohérents et arbitraires. La pédérastie est proscrite, mais la prostitution paraît chose toute simple. L'ivresse est punie chez les hommes et les femmes jeunes ; mais elle est licite pour les enfants au moment de leur purification, pour les hommes qui ont dépassé soixante ans et pour les femmes à partir du moment où elles sont grand'mères. Les indicibles horreurs des sacrifices aztecs devaient étouffer aisément tout sentiment d'humanité. Notons pourtant — nous allons bientôt le voir — que les croyances concernant la vie d'outre-tombe promettaient un dédommagement aux malheureuses victimes de la superstition. En un mot, il y a inconstablement un effort moral dans la religion mexicaine, mais il est loin d'être soutenu et systématique. A chaque instant le grossier utilitarisme des religions inférieures reprend le dessus. Rappelons-nous que la religion mexicaine a été brusquement arrêtée dans son essor, tuée pour ainsi dire dans

sa fleur. Nous avons cité des faits qui démontrent qu'elle s'avançait vers l'étape que franchissent les religions s'élevant vers la moralité, l'étape de l'ascétisme, où l'on confond le devoir avec la douleur volontaire, parce que le devoir s'accomplit rarement sans infliger quelque souffrance. On en conclut que, plus on se fait souffrir, plus on est dans les voies approuvées par la Divinité. En un mot il y avait un commencement d'alliance avec la morale dans la religion mexicaine, mais cette alliance était encore dans son premier *devenir*, il ne faut ni la méconnaître, ni l'exagérer, et nous allons, en retraçant les croyances relatives à la vie future, nous assurer que cette alliance était encore très loin d'être intime.

Les idées que se fait un peuple du sort des trépassés, quand préalablement il croit à une vie future consciente et personnelle, sont toujours un criterium sûr du degré de pénétration réciproque de sa religion et de sa morale. En effet, il est amené par une logique élémentaire et pour ainsi dire instinctive à reporter dans la vie future les conséquences et les sanctions que la vie terrestre laisse à l'état de pierres d'attente. Nous avons vu dans nos études sur les religions des peuples non-civilisés combien il s'en fallait que le point de vue moral déterminât les idées qu'ils se font du sort des individus après la mort (1). Cependant on peut discerner çà et là quelques rudiments d'une croyance à la rémunération, ou du moins des consé-

(1) I, 120-122, 253-258, 298, 327, 353-354. II, 96-98, 211.

quences heureuses que peuvent avoir outre-tombe tels actes ou telles qualités qui ont distingué le mort pendant sa vie terrestre.

Ces rudiments ne manquent pas non plus dans la religion mexicaine. Mais ce ne sont encore que des surgeons dont la racine commune est encore enfouie profondément sous le sol.

Nous savons que les Mexicains assignaient l'empire du monde souterrain au seigneur Mictlan et à son épouse Mictlanciuatl. C'est auprès d'eux que se rendait la grande majorité des trépassés. C'était pour y vivre d'une vie dont on ne se faisait que des idées très confuses, mais qui, en principe, n'était autre chose que la continuation de la vie actuelle. La preuve en est déjà dans la nature et le nombre des objets qu'on enterrait avec les morts. M. J. Lubbock s'est appuyé sur la circonstance que beaucoup de ces objets sont brisés pour émettre l'opinion qu'il n'y avait là qu'un pieux hommage adressé au mort sans que cette coutume impliquât l'idée d'une continuation d'existence (1). Il n'a pas vu que, dans ce cours d'idées, on croit devoir faire mourir aussi les objets enterrés pour les mettre dans la même condition que le mort. C'est l'âme ou l'esprit de ces objets qui doit le suivre dans sa nouvelle existence (2). Les Mexicains croyaient de même que l'âme des animaux survivait à leur mort.

Il n'est pas possible qu'il y eût au Mexique un corps

(1) *Prehistoric Times*, p. 139.

(2) Nous avons signalé une manière de voir toute semblable chez les naturels des îles Fidji. *Relig. des peuples non-civ.*, II, 130. Voir aussi les idées analogues chez les Peaux-Rouges, I, 233.

de doctrines bien arrêté sur la vie d'outre-tombe. Aucun historien ne nous en livre de tableau cohérent et quelque peu raisonné. En dehors de la croyance élémentaire que nous venons de décrire, il n'y avait guère que des idées courantes plus ou moins répandues. L'une des plus ordinaires, c'est qu'une fois enterré, il fallait passer entre deux montagnes en guerre l'une avec l'autre, cherchant à se joindre et capables de vous écraser en se rapprochant. Puis le chemin était barré par un serpent monstrueux et, après lui, par un caïman non moins redoutable. Ensuite il fallait traverser des déserts, gravir des montagnes escarpées, affronter enfin une terrible tempête, si violente qu'elle arrachait les rochers de leur base et que ses rafales coupaient la peau comme des couteaux. Plus loin encore le défunt arrivait au bord d'une grande rivière qu'il fallait traverser sur le dos d'un chien roux. C'est pour cela qu'on enterrait souvent avec le mort un chien de cette couleur, pour qu'il reconnût son maître et l'aidât dans cette épreuve. Du reste je soupçonne fort nos narrateurs européens d'avoir, sur ce point et plusieurs autres, mis bout à bout avec une apparence d'ordre et de succession ce qui était en réalité flottant et disséminé dans les esprits. L'idée généralement reçue n'en était pas moins qu'il y avait sur la route conduisant au séjour des morts des obstacles, des épreuves à affronter, et les bandelettes magiques de papier dont on couvrait le mort étaient destinées à l'en faire triompher (1).

(1) Comp. Sahagun, III, Append. — Trad. Jourdanet, p. 223.

Le mort arrivait enfin devant le seigneur Mictlan. Il devait lui remettre les papiers magiques faisant office de sauf-conduits. De là on passait successivement dans les neuf divisions du monde souterrain, parallèles aux neuf divisions du ciel mexicain. C'étaient de grands espaces obscurs et tristes, dont on ne sait rien nous dire, mais que l'imagination n'avait pas encore peuplés de monstres ni rempli d'effroyables tortures comme dans d'autres religions. Il n'y a pas trace d'une différence quelconque de sort entre les trépassés confinés dans ce monde souterrain. On admettait qu'à la fin et quand on était parvenu à l'extrémité de la neuvième division infernale, ils s'endormaient du sommeil éternel. Nous ne saurions dire jusqu'à quel point cette dernière croyance était générale.

Tout ce que nous venons de raconter concerne la majorité des morts. Mais il y avait des exceptions assez nombreuses à cette loi commune.

D'abord il y avait « les élus » de Tlaloc, le dieu des pluies. Nous savons qu'il avait sa résidence au haut des montagnes. Là il possédait un grand et beau jardin, le *Tlalocan*, où les rivières, nourrices de la terre, prenaient leurs sources, où l'on jouissait d'une perpétuelle et délicieuse fraîcheur, où poussaient des arbres et toute sorte de plantes magnifiques. C'est là que se rendaient ceux que Tlaloc avait lui-même recrutés en leur envoyant un genre de mort dépendant de sa volonté, c'est-à-dire les noyés, les foudroyés, ceux qui mouraient de maladies dont l'humidité est la cause. Puis c'étaient aussi les enfants

qui avaient été immolés à sa divinité gourmande. Ils se jouaient continuellement dans le grand jardin de Tlaloc et s'y trouvaient très heureux. Ils ne revenaient sur terre que le jour de la fête de leur maître divin. Ce jour-là, les gens pieux croyaient entendre le bruissement de leurs ailes et leurs chuchotements joyeux sur la place de Mexico où s'élevait le teocalli du dieu aquatique (1). Du reste, c'était une croyance admise que les victimes sacrifiées à une divinité quelconque, *consubstantiées* avec elle, vivaient depuis lors au service et dans l'entourage de cette divinité et jouissaient de tous les avantages attachés à une telle prérogative.

Mais il y avait un paradis plus élevé, plus désirable encore, un paradis céleste, et qui n'était autre que la maison du Soleil ou, selon quelques-uns, de Uitzilopochtli, ce qui au fond revient au même. C'est le vieux Tlapallan, le Pays rouge de la légende de Quetzalcoatl, mais c'est aussi le paradis oriental de toutes les populations du Mexique et de l'Amérique centrale. Seulement il n'est pas destiné à tout le monde. C'est là qu'étaient transportés les rois, les nobles les plus distingués par le rang, les guerriers morts sur les champs de bataille et enfin les prisonniers immolés en l'honneur des dieux célestes. Cette maison du Soleil était située à l'est lointain. On y trouvait des grottes nombreuses, des arbres chargés de fruits savoureux, des fleurs remplies de miel, des chasses superbes, et on se plaisait, pour passer le temps,

(1) Torquemada, II, 82, 529, 534.

à se livrer des combats simulés. Ajoutons ce trait curieux et qui tranche sur le fond cruel de la religion mexicaine. Les femmes mortes en couches étaient assimilées aux guerriers tombés sur le champ de bataille et se rendaient aussi après leur mort dans une autre maison du Soleil, située à l'ouest (1). Tous ces bienheureux ont pour occupation favorite d'accompagner le Soleil en dansant et en chantant. Arrivés avec lui au zénith, ils rencontrent les bienheureuses qui sont venues de l'ouest au devant d'eux, et ils se divertissent avec elles jusqu'au coucher du soleil. Au bout de quatre ans ils peuvent se métamorphoser en nuages ou en colibris (2).

Cette dernière conception me semble provenir d'une jonction de l'ancienne idée de l'immortalité sous forme animale et de l'idée plus récente de la même immortalité sous forme humaine. En effet, à Tlascala, cette petite république qui avait toujours été hostile aux influences aztèques, l'immortalité était conçue uniquement sous forme animale. Seule-

(1) Nous avons vu que c'est la déesse Teoyamiqui, une des compagnes de Mictlan, qui a pour office de recueillir les âmes des soldats morts dans les combats. C'est probablement pour cela qu'elle passe aussi pour l'épouse de Uitzilopochtli, dieu de la guerre. Il est de plus question d'un dieu *Toyaotlatohua*, dieu de la mort violente, qui s'acquitte de la même fonction et qui pourrait bien être son vrai mari. On connaît une statuette de ce dieu, représenté avec une tête de mort, de grandes dents, des griffes, des serpents entourant son corps et annexé à une statuette de Teoyamiqui de manière à ne former qu'une masse. Comp Ampère, *Revue des Deux-Mondes*, 1853, 1er octobre, p. 89.

(2) Comp. Clavigero, I, 313. — Sahagun, III, Append. — Prescott, I, 50. — Humboldt, *Mon.*, 218. — Bancroft, III, 532-539.

ment et en vertu de ce principe d'aristocratie qui a longtemps prévalu dans cette catégorie de croyances et qui était aussi marqué en Polynésie qu'au Mexique, on croyait à Tlascala que les morts de haut rang, caciques, nobles, prêtres, devenaient de beaux oiseaux chantant délicieusement, ou même des étoiles, tandis que les gens de peu devenaient des belettes, des scarabées et d'autres animaux d'ordre inférieur. On remarquera qu'au fond nous retrouvons ici la même distinction fondamentale qui est à la base de la croyance aztèque aux deux séjours, l'un ténébreux et souterrain, l'autre céleste et brillant, entre lesquels les morts se partagent. Il n'est pas plus question de rémunération à Tlascala qu'à Mexico. A Tlascala comme à Mexico, l'on croyait à une espèce de démon, *Tlacatecolotl*, « le grand Hibou », rôdant toujours à l'affût de quelque méfait. Aussi avait-on grand'peur de rencontrer un hibou. De plus, on regardait les étincelles projetées par le cratère des volcans comme les âmes des tyrans, aztecs ou autres, que les dieux ennemis envoyaient pour le tourment des peuples (1).

En résumé, il serait inexact de dire que dans l'eschatologie mexicaine l'idée morale est tout à fait absente. Les guerriers les plus braves sont beaucoup lus favorisés que le commun des mortels, et on ne urait s'étonner de ce qu'un peuple belliqueux dérne le premier rang à la vertu guerrière. L'excepn stipulée en faveur des femmes mortes dans les ıleurs de l'enfantement et le sort réservé aux vic-

Camargo, *Hist. Tlascal.*, coll. Ternaux-Compans, X, 192.

times des immolations témoignent d'une tendance sérieuse à chercher dans la vie future un dédommagement aux rigueurs imméritées de la destinée terrestre. Il me paraîtrait bien difficile d'admettre que ces ascètes, prêtres ou ermites, qui s'imposaient de véritables supplices pendant la vie actuelle, le fissent sans aucune idée d'acquérir ainsi des titres à un traitement de favorisés dans l'autre monde. A ce chapitre de la vie future comme à celui de la vie morale nous assistons par conséquent à un commencement de pénétration et d'influence réciproque de la religion et de la morale, mais seulement à un commencement et très rudimentaire. C'est seulement à titre d'exception que ce qui passe pour l'héroïsme moral implique un droit positif au bonheur futur.

S'il fallait s'en rapporter à l'histoire convenue de la religion mexicaine, nous devrions constater le singulier phénomène d'une religion dont l'eschatologie est encore très incohérente et peu développée, tandis que sa cosmogonie serait une des plus riches et des plus spéculatives que l'on connaisse. Les narrateurs européens qui nous en ont transmis la connaissance sont généralement d'accord sur ce point que les Mexicains auraient admis plusieurs âges successifs du monde, longues périodes séparées par des cataclysmes universels, à peu près comme dans la géologie de Cuvier la terre passe par une série de transformations équivalant à autant de créations successives, puisque tout ce qui vivait dans une période antérieure a été complètement anéanti.

Ce côté curieux des croyances mexicaines aurait besoin d'être étudié à fond par un spécialiste, maître de son sujet et sachant le traiter avec cette sûreté que seule peut fournir l'histoire comparée des religions et des procédés mis en œuvre par les auteurs des cosmogonies antiques. *A priori* il n'est pas plus surprenant que des penseurs mexicains aient imaginé une théorie des âges successifs du monde que de voir le poète d'Ascra, organe d'une tradition sacerdotale, dérouler la théorie des quatre âges d'or, d'argent, d'airain et de fer. Seulement nous devons remarquer ici que la cosmogonie d'Hésiode ne fut jamais un dogme, qu'elle finit sans doute par acquérir une sorte de catholicité gréco-latine, mais que longtemps elle flotta au milieu de théories bien différentes qui racontaient tout autrement l'origine des dieux et des hommes. Je soupçonne grandement les moines à qui nous devons les premiers tableaux de la religion mexicaine d'avoir, à leur insu, appliqué à cette religion, encore si peu formée dogmatiquement, les formes d'une doctrine religieuse complète, systématisée, embrassant les destinées de l'humanité depuis leurs premiers commencements jusqu'à leurs fins dernières. Il faut se rappeler, comme M. Ternaux-Compans l'a fait justement observer (1), que la plupart des prêtres et des nobles du Mexique périrent dans la sanglante révolution qui remplaça l'hégémonie aztèque par l'autorité du roi d'Espagne. Le très petit nombre qui survécut se réfugia dans des ré-

(1) *Nouv. Annales des Voyages*, t. LXXXV, p. 274.

gions inaccessibles où de longtemps les vainqueurs ne songèrent pas à les poursuivre. Les missionnaires ne recueillirent les traditions qu'ils tenaient à connaître que de la bouche de gens ignorants, craintifs, rapportant sans doute ce qu'ils savaient ou croyaient savoir, mais qui tâchaient surtout de venir au-devant des désirs de leurs seigneurs et maîtres en leur présentant les choses sous le jour le moins scandaleux. Si les indigènes avaient plus à se louer des moines, qui étaient humains et compatissants, que de leurs oppresseurs temporels, ils savaient combien les padres étaient chatouilleux au chapitre de l'orthodoxie. On peut être certain d'avance que ceux-ci provoquèrent le plus possible des réponses conformes à la manière dont ils comprenaient le passé du Mexique. C'était le diable qui s'y était fait adorer, lui et ses démons; mais, pour mieux assurer son empire, il avait mêlé à ses funestes enseignements des parcelles de la vérité biblique, de même qu'il avait poussé la ruse jusqu'à singer les rites les plus augustes de l'Eglise, et il y avait une certaine mission de saint Thomas qui n'avait pu faire autrement que de déposer des germes précieux de vérité catholique au milieu des erreurs américaines. C'est pourquoi il faut toujours interpréter *cum grano salis* les rapports des bons pères sur la religion mexicaine. Ils la régularisent et la systématisent plus que de raison. Ils lui attribuent un *credo* arrêté, comme si elle avait eu des conciles pour le formuler et des papes pour le maintenir. En particulier, ils présentent comme fixe et défini ce qui était encore à l'état vague et fluide,

ils font une série logique et continue de ce qui n'était qu'une quantité indéterminée de croyances et de légendes flottant parallèlement dans les esprits, sans aspirer encore à former un tout compact et harmonique.

Pour en revenir à la cosmogonie, ou plutôt aux cosmogonies mexicaines, nous ferons observer que les premiers écrivains qui étudièrent la religion mexicaine après la conquête sont muets sur le système compliqué de genèses ou, plus exactement, de périodes cosmiques dont parlent les historiens venus plus tard. Ces derniers sont loin d'être d'accord sur le nombre et la succession des mondes qui auraient précédé le monde actuel. Les uns portent à quatre le nombre de ces âges successifs, les autres à cinq. Il y a aussi de grandes variantes quant à la durée. Il se pourrait fort bien que le tableau qui nous en a été présenté fût le résultat d'une juxtaposition de plusieurs cosmogonies locales. C'est l'hypothèse qui en expliquerait le mieux les incohérences et les contradictions.

Cependant nous ne devons pas oublier ce trait de l'esprit mexicain, que nous avons dû relever déjà à propos de la fête solennelle du *Toxiuhmolpilia* ou de la Gerbe d'années : on ne croyait pas à la stabilité indéfinie de l'ordre de choses régnant. Nous avons énoncé les causes climatériques et politiques, expliquant, jusqu'à un certain point, cette disposition des esprits qui se reflète dans les croyances relatives au retour d'un dieu réformateur et vengeur. Il faut aussi observer que les périodes cosmiques ne sont pas

aztèques. Elles portent les traces de leur formation en pays méridional plutôt que sur les hauts plateaux de l'Anahuac. Elles ne réservent aucun rôle aux dieux aztecs proprement dits, tels que Uitzilopochtli et Tezcatlipoca. Il y aurait donc lieu de penser que leur élaboration est due surtout à l'élément toltec et au sacerdoce de Quetzalcoatl, le plus intéressé à encourager l'opinion de l'instabilité des choses et à la confirmer par des enseignements relatifs aux perturbations radicales qui avaient précédé l'ère où l'on vivait (1).

C'est sous le bénéfice de ces observations que nous retraçons un des ordres convenus des cosmogonies mexicaines, celui que préfère le professeur Müller (2), conformément au précédent fourni par Humboldt.

Le nom commun de ces âges successifs est celui du soleil, *Tonatiu*. La théorie compte cinq *Soleils* successifs et chacun de ces soleils se distingue des autres par le nom de l'élément dominant pendant la période où il règne et qui en sera l'agent destructeur. C'est ainsi que l'on compte : 1° Le soleil de la terre ; 2° le soleil du feu ; 3° le soleil de l'air ; 4° le soleil de l'eau. Le cinquième est le soleil actuel, qui n'a pas encore de nom spécial. La durée collective des qua-

(1) Il n'est nullement besoin de recourir, comme l'a fait l'abbé Brasseur de Bourbourg, à l'hypothèse très risquée de l'effondrement d'un continent qui aurait jadis prolongé l'Amérique centrale par-delà les Antilles jusqu'aux approches de l'Europe. D'abord, les cosmogonies dont nous allons parler n'en disent rien. Puis cela n'a rien à faire avec les mondes successifs, au nombre d'au moins quatre, qui auraient précédé la période actuelle.

(2) *Amerik. Urrelig.*, p. 510 suiv.

tre premiers est évaluée à 18,028 années. C'est en l'an 702 de notre ère qu'aurait commencé le monde où nous vivons : ce qui prouve seulement que les souvenirs ne remontaient pas au-delà.

Le premier soleil, celui de la terre, *Tlaltonatiu*, dura 5,206 ans. On l'appelle aussi « l'âge des géants », parce que les dieux durent combattre une race de géants qui opprimaient les hommes. On veut voir dans ce mythe un parallèle au mythe grec des combats de Zeus et des dieux de l'ordre contre les géants et monstres mythiques, Titans, Hécatonchires, etc., qui bouleversaient le monde. Ce soleil prit fin par la famine universelle. Un mauvais esprit arracha toutes les herbes, toutes les plantes, et tout ce qui vivait à la surface de la terre dut mourir.

Le second soleil, celui du feu, *Tletonatiu*, ou le soleil rouge, dura 4,804 ans. A la fin, le dieu du feu descendit sur la terre pour la détruire. Toutefois, les oiseaux échappèrent en volant au-dessus des flammes qui consumèrent tout, et de plus un couple humain trouva moyen de se réfugier dans une caverne dont il ferma l'entrée avec une forte pierre. Il en sortit sous le soleil suivant. L'homme s'appelait Coxcox.

Le troisième soleil, celui du vent ou de l'air, *Ehecatonatiu*, dura 4,000 ans. Il est question, sous ce soleil, de peuples tels que les Olmecs et les Xicalantes, établis déjà dans l'Anahuac. De nouveau les géants rentrent en scène. Ils oppriment les hommes. Ceux-ci ont recours à la ruse. Ils invitent leurs ennemis à une fête, les enivrent, se saisissent de leurs armes et les tuent. Quetzalcoatl est indiqué comme

dieu civilisateur de cette race antique, dont il se sépare comme il s'est séparé de la race actuelle, mais avec promesse de revenir. A la fin de cette période, des ouragans terribles déracinèrent les arbres, renversèrent les maisons, arrachèrent jusqu'aux rochers. Les hommes périrent ou furent changés en singes. Cette contre-partie de certaines théories contemporaines dénote l'origine méridionale du mythe, car il n'y a pas de singes sur les hauts plateaux. Il paraît, toutefois, que de nouveau un couple humain put se sauver dans une caverne.

Le quatrième soleil, celui de l'eau, *Atonatiu*, dura 4,008 ans. C'est au commencement de cette nouvelle période que la femme-serpent, *Ciuatcoatl*, peupla la terre en enfantant un grand nombre de jumeaux. On ne sait plus rien du couple réfugié dans la caverne. C'est pour cela que d'autres narrateurs ont voulu que cette genèse fût la première des quatre. N'aurait-on pas voulu lui assigner le dernier rang avant l'époque actuelle pour offrir un parallèle à la tradition biblique du déluge? La tradition mexicaine raconte, en effet, qu'à la fin de cette quatrième période la déesse des eaux Chalchiuitlicue, l'épouse de Tlaloc, détruisit la race humaine par un déluge universel. Seul, un couple humain échappa, Coxcox et Xochiquetzal, disent les uns; Nata et Nena, disent les autres. D'après une variante, ils se sauvèrent sur un tronc de cyprès qui leur permit d'atteindre la montagne de Colhua; selon d'autres, ils se réfugièrent dans un bateau avec plusieurs espèces d'animaux. Pour savoir si les eaux se retiraient, ils lâchèrent d'abord un vau-

tour qui ne revint pas, parce qu'il avait beaucoup de cadavres à manger ; puis ils lâchèrent un colibri qui revint portant au bec un rameau. De telles analogies avec le récit biblique nous rendent ce mythe fort suspect. Sur le canevas légendaire de la destruction d'un monde et du commencement d'un nouveau, il était facile de broder une réponse à la question qui se posait d'elle-même : Comment ceux qui échappèrent à la destruction purent-ils savoir qu'ils pouvaient quitter leur retraite? Dans le mythe de la destruction du monde par le feu, le couple réfugié dans la caverne sut que le feu s'était éloigné en passant par une petite ouverture une longue baguette qu'ils retirèrent sans qu'elle fût brûlée. C'était un champ ouvert aux imaginations (1). La complaisance des narrateurs indigènes et européens a fait le reste.

Nous vivons donc, depuis le huitième siècle de notre ère, dans le cinquième soleil. Quand finira-t-il et comment? On n'en sait rien; seulement on

(1) Nous trouvons une confirmation de nos soupçons dans les observations émises par Don José-Fernando Ramirez, conservateur du Musée national de Mexico (*Atlas geographico, estatistico e historico de la Republica mexicana, 1858, entrega 39*). Don Ramirez ne trouve dans les plus anciens documents aucune trace d'un déluge aussi ressemblant à celui de la Genèse. C'est Sigüenza, dit-il, puis Clavigero, puis, de nos jours, l'adhésion difficile à comprendre de Humboldt, qui ont donné du crédit à cette fable. Il montre ensuite que l'interprétation des peintures sur lesquelles on a voulu appuyer ce genre de rapprochement n'est qu'un tissu de fantaisies arbitraires. Il en est une, entre autres, qui était censée représenter un homme sortant d'une espèce d'arche. Comparaison faite avec d'autres symboles du même genre, il s'est trouvé que c'était la représentation d'un dieu-poisson.

tient pour certain qu'il finira au terme d'une période de cinquante-deux ans.

Ce qui prouve, d'ailleurs, qu'on a eu tort de chercher un système arrondi et régulier dans ces périodes cosmiques et qu'il s'agit bien plutôt d'un essai de juxtaposition de genèses locales plus ou moins harmoniques entre elles, c'est qu'il en est d'autres qu'on a tâché de rattacher au système, mais qui n'y rentrent pas. Ainsi, il est une tradition mythique où se continue l'histoire de Coxcox sorti de sa caverne, lequel eut ensuite quinze fils, tous muets, pères des quinze peuples de l'Anahuac et des quinze langues parlées par ces peuples. Un oiseau vint du ciel et apporta une langue à chacun des quinze fils ; autrement dit, ils en reçurent l'animation et la vie, puisque, dans l'hiéroglyphique mexicaine, la langue apposée à un être quelconque signifie qu'il est vivant. Il est clair que le mythe de Coxcox ne prévoit pas la destruction par le déluge des quinze peuples encore résidant et des quinze langues encore parlées dans l'Anahuac.

Un autre mythe génésiaque, particulier, dit-on, aux Chichimecs, raconte que Citlalatonac (1) et son épouse Citlalicue engendrèrent un couteau de pierre qui tomba du ciel en terre, se brisa en 1,600 morceaux, et qu'il en sortit autant de dieux. Ces dieux voulurent avoir des serviteurs, c'est-à-dire des hommes, et députèrent l'un d'eux, Xolotl (2), vers leur

(1) Astre brillant.

(2) C'est le nom d'un jeune perroquet vert, jaune et rouge. Sahagun, trad. Jourdanet, p. 692.

mère qui lui dit d'aller dans le monde souterrain et d'en rapporter un os humain. Xolotl fit comme on lui avait dit, mais poursuivi par le seigneur Mictlan, il se hâta tellement qu'il tomba en revenant à la surface du sol et que l'os fut brisé. Les fragments toutefois en furent soigneusement recueillis et mis dans un vase sur lequel les dieux firent tomber de leur sang. Au bout de quatre jours une fermentation s'opéra, il en sortit un jeune garçon et trois jours après une fille. C'est de là que vient l'humanité. Il n'est plus question ici des descendants d'un couple échappé au dernier cataclysme. On prétendait montrer encore à Cholula le reste de la pierre dont étaient sortis les 1,600 dieux. Cela semble supposer le souvenir d'un ancien culte des pierres, en même temps que le couteau de pierre envoyé du ciel en terre par le couple divin primitif suggère l'idée d'un vieux mythe de la foudre considérée comme l'acte générateur de la puissance céleste. — Mais, continue un prolongement du même mythe, le nouveau soleil n'était pas encore apparu et on ne savait comment mesurer le temps. Alors les dieux et les hommes se rassemblèrent à Teotihuacan et allumèrent un grand feu pour faire un soleil. Les dieux promirent aux hommes que celui d'entre eux qui se jetterait dans les flammes serait le soleil nouveau, et l'un d'eux, Nanahuatzin, se dévoua. Quand il eut disparu dans le feu, les dieux et les hommes se disputèrent quant au point de l'horizon où il reparaîtrait. Le soleil parut à l'est comme les dieux l'avaient prévu, et des hommes lui furent immolés. Mais le soleil ne quittait

pas l'horizon et déclarait qu'il ne se mettrait en marche que si les dieux lui étaient sacrifiés à leur tour. L'un d'eux mécontent, Citli, lui décocha des flèches. Le soleil furieux le foudroya sur place. Les dieux comprirent qu'ils devaient mourir et se firent tuer par Xolotl qui mourut le dernier. Alors le soleil commença la marche qu'il n'a plus interrompue depuis. La lune fut de même formée grâce au dévouement de Tecuciztecatl (1) qui se jeta aussi dans le feu allumé à Teotihuacan. Mais comme la flamme avait déjà diminué, la lune eut moins d'éclat que le soleil (2).

Ce vieux mythe, très obscur, était originaire de Teotihuacan (3), ville située au nord de Mexico, et qui passait pour l'ancien centre religieux des temps chichimecs et toltecs. Il n'est pas facile d'en démêler le sens interne. On dirait qu'il reflète le souvenir d'un changement religieux. Le culte du Soleil se substitue à quelque culte plus grossier. Le Soleil, homme lui-même, prend le parti des hommes contre les dieux. Le sang est considéré comme l'élément de vie commun aux hommes et aux dieux. C'est ce qui expliquera, par la suite, et la fréquence des sacrifices sanglants et la coutume de s'inciser pour répandre du sang en l'honneur des divinités (4).

(1) J'ignore la signification de ce nom et de Citli.

(2) Ce mythe est raconté aussi par le P. Sahagun, VII, 2, trad. Jourdanet, p. 478, mais d'une manière très diffuse et incohérente. On y reconnaît toutefois le même fond d'idées mythiques.

(3) Lieu d'arrivée des dieux.

(4) Il est fort douteux que les Mexicains pratiquassent la circoncision, comme on l'a prétendu. Le plus probable, c'est qu'on aura

Ce qui nous frappe dans le mythe de Teotihuacan, c'est qu'il respire un tout autre esprit que ceux qui sont relatifs aux âges du monde ou genèses successives dont on a voulu faire un chapitre très arrêté de la théologie mexicaine. Il présente un air de famille avec certains mythes cosmogoniques relevés parmi les Peaux-Rouges (1). N'oublions pas que le tableau des âges du monde, tel que nous venons de le retracer d'après Müller et Humboldt, se présente chez d'autres auteurs dans un ordre de succession très différent. Ixtlilxochitl, Gomara, Clavigero proposent l'ordre que voici : 1° l'eau ; 2° la terre ; 3° l'air ou le vent ; 4° le feu. Humboldt s'est appuyé pour dresser la série que nous avons reproduite sur un autre manuscrit d'Ixtlilxochitl et sur un dessin hiéroglyphique interprété d'après la règle qu'il faut le lire de droite à gauche. Les divergences tendent toujours plus à autoriser la présomption qu'il n'y avait point de doctrine fixée sur la genèse du monde chez les Mexicains, que les centres sacerdotaux comme Tulla, Cholula, Tezcuco, Teotihuacan, Mexico, possédaient une ou plusieurs doctrines cosmogoniques plus ou moins développées, formées indépendamment l'une de l'autre, et que leur mise en ordre sérié a été l'œuvre des narrateurs qui ont écrit après la conquête. Il reste seulement le fait indéniable que le sentiment

confondu avec elle une opération rentrant dans ces rites d'incision qui tenaient une si grande place dans la religion mexicaine.

(1) Voir entre autres celui des Navajos, *Relig. des peuples non-civil.*, I, 273.

de l'instabilité de l'état physique et social était très répandu. C'est probablement à cette disposition, accompagnée naturellement d'une certaine angoisse, qu'il faudrait rattacher le paroxysme de sacrifice humain que nous constatons chez les Aztecs, les derniers dominateurs. Ils y voyaient le moyen par excellence de consolider et de perpétuer le maintien de l'ordre de choses auquel ils étaient les premiers intéressés. Toutefois leurs cruelles conjurations ne parvenaient pas à étouffer les inquiétudes qui revenaient plus vives à chaque toxiuhmolpilia, et ce sentiment a joué un grand rôle dans l'extinction de leur religion qu'il nous reste à raconter brièvement (1).

(1) Comp., pour tout ce qui a trait aux âges du monde, Müller, 477 suiv., 509-519. — Bancroft, III, 57-65. — Humboldt, *Mon.*, 31, 203, 227 suiv., 317. — Torquemada, I, 34, 40; II, 82, 83. — Clavigero, I, 401, 625; II, 281, 282.

CHAPITRE VII

FIN DE LA RELIGION MEXICAINE

Les angoisses de Montezuma. — Les prêtres de Quetzalcoatl. — La nature divine des Espagnols. — Conséquences religieuses de la conquête. — Les moines d'Espagne. — L'Inquisition. — La dévotion monacale. — Les indigènes d'aujourd'hui. — La légende de Montezuma.

Lorsque Moteuhçoma II, roi de Mexico, celui que nous appelons Montezuma, apprit qu'on avait vu paraître sur les côtes orientales de son empire des êtres étranges, qui avaient il est vrai la forme humaine, mais qui, —par le teint, la barbe, les traits, plus encore par une manière de vivre jusqu'alors inconnue, par les terribles secrets dont ils étaient les maîtres, par un genre de religion qui tantôt se rapprochait et tantôt s'éloignait de tout ce que l'on pratiquait dans les sanctuaires de l'Anahuac — différaient complètement de toutes les variétés indigènes de la race humaine, Moteuhçoma II fut frappé de terreur. Les nouvelles alarmantes qu'on lui apportait étaient confirmées par des figures dessinées à la hâte sur du papier de maguey ou des tissus de coton fin. Ces êtres extraordinaires étaient venus du fond lointain

des mers sur des maisons flottantes dont on n'avait aucune idée au Mexique. Ils étaient en possession d'un métal beaucoup plus dur que l'or ou le cuivre, et ils s'en faisaient des armes offensives et défensives extrêmement redoutables. Ils commandaient à la foudre qui se logeait pour les servir dans des tubes de grandeurs variées, d'où elle sortait à leur volonté pour porter la mort à ceux qu'ils lui désignaient. Plusieurs d'entre eux joignaient à leur corps de forme humaine un autre corps beaucoup plus volumineux, muni de quatre longues jambes et d'une longue tête, ce qui leur permettait d'atteindre à la course les hommes les plus agiles. Enfin, circonstance qui, plus que toutes les autres, troublait le cœur anxieux du souverain de Mexico, c'est toujours de l'est qu'ils venaient. On avait vu paraître d'abord un détachement de ces mystérieux personnages qui semblaient n'être venus que pour reconnaître les côtes (expédition de Gryalva en 1518). Mais, un an plus tard, ils étaient revenus plus nombreux, étonnamment résolus, décidés à se rendre à Mexico même pour rencontrer Montezuma en personne et lui délivrer on ne savait trop quel message dont ils se disaient chargés.

Ce que nous avons dit de la religion mexicaine suffirait pour expliquer ces terreurs d'un roi qui commandait pourtant à une puissante armée et qui n'était pas dépourvu de courage personnel. C'était le retour de Quetzalcoatl qu'il redoutait, ce retour constamment prédit par les prêtres du dieu-serpent disparu. Montezuma n'avait pas les mains nettes.

Son élection avait été le résultat des intrigues du parti aristocratique sacerdotal, mécontent des faveurs dont les rois ses prédécesseurs avaient comblé la classe des marchands pour l'élever et s'en servir comme d'un contre-poids aux prétentions d'une noblesse fière et turbulente. Pour écarter des compétitions dangereuses, il avait fait périr un grand nombre de ses frères (son père avait eu cent cinquante enfants) et marié ses sœurs à ceux qu'il voulait s'attacher. Son gouvernement était despotique, il frappait le peuple de lourds impôts, la moindre violation de l'étiquette était punie de mort. Dès qu'il fut monté sur le trône, en 1503, il paya la dette qu'il avait contractée envers le parti de la noblesse en destituant tous les plébéiens à qui son père avait confié des emplois publics et en ne souffrant dans son entourage immédiat que de jeunes nobles. Il régnait donc dans l'empire mexicain un esprit de mécontentement, non seulement chez les confédérés de Tezcuco et de Tlacopan dont il voulait ouvertement faire ses vassaux, non seulement chez les peuples vaincus, courbés sous la terreur de ses armes et forcés de fournir les dîmes vivantes réclamées par ses dieux sanguinaires, mais chez les Aztecs eux-mêmes. Tel était pourtant le prestige de la maison royale de Mexico, l'espèce de culte que l'on rendait à la personne du souverain, l'éclat des victoires remportées par ses troupes, qu'il était encore aveuglément obéi. Mais lui-même ne se sentait pas tranquille, et l'annonce de l'arrivée des Espagnols vint comme à poin nommé ajouter les transes de la superstition à des

craintes politiques qui n'étaient que trop fondées (1).

Le Père Sahagun (2) raconte qu'après avoir réuni et consulté les principaux personnages de son empire, en leur montrant ce qu'on lui avait apporté de la part des Espagnols, il fut persuadé que c'était positivement le dieu Quetzalcoatl qui était revenu du pays de Tlapallan, et vraisemblablement dans l'intention de changer les institutions, les lois, l'état social tout entier. Pouvait-il espérer d'échapper lui-même aux justes vengeances du dieu restaurateur de l'ordre, et qui n'aurait pas pour lui les mêmes égards que ses dieux aztecs Uitzilopochtli et Tezcatlipoca ? Il est à présumer qu'il trouva dans le sacerdoce de ces dieux rivaux de Quetzalcoatl une opinion moins favorable à la supposition du retour du dieu-serpent. Ce sont les prêtres de Uitzilopochtli et de Tezcatlipoca qui paraissent toujours, dans les récits de la conquête, au premier rang du parti de la guerre à outrance aux Espagnols. Ne serait-ce pas pour être témoin d'une sorte de confrontation entre le dieu prétendu, Fernand Cortez, et les dieux aztecs qu'il fit à celui-ci les honneurs d'une présentation solennelle aux deux grosses idoles du grand teocalli de Mexico (3) ? Leurs prêtres ont dû par position et par rivalité professionnelle incliner les premiers vers l'opinion que les Espagnols n'étaient après tout que des hommes comme les autres. Quant à ceux de Quetzalcoatl, ils

(1) Comp. Bancroft, II, 182-183; V, 457-458, 473-474.

(2) XII, 3 suiv. Trad. Jourdanet, 798 suiv.

(3) C'est la visite au temple si vivement racontée par Bernal Diaz, ch. XCII.

semblent par la même raison avoir gardé dans toutes ces complications un rôle très réservé et comme s'ils eussent plus volontiers caressé que repoussé l'idée que leur dieu pouvait bien avoir à la fin tenu ses promesses (1).

Montezuma, jusqu'à sa mort, resta perplexe, partagé entre ses craintes superstitieuses et les conseils de son clergé national. Lors même qu'il vit Cortez trop longtemps et de trop près pour se figurer toujours qu'il était Quetzalcoatl en personne, il ne paraît pas s'être jamais senti tout à fait rassuré sur la nature et les

(1) Il est fâcheux que la profonde ignorance des premiers narrateurs en tout ce qui concernait les croyances et les diversités religieuses des indigènes ne leur ait pas permis de comprendre des faits qu'ils rapportent, mais sans en saisir la signification. Ainsi à Cholula, vieux centre toltec et où le culte de Quetzalcoatl avait conservé un grand prestige à côté de celui des dieux mexicains, une terrible conjuration fut ourdie contre Fernand Cortez et ses soldats que les caciques et les prêtres de l'endroit avaient accueillis avec les apparences d'une cordiale hospitalité. Le capitaine espagnol pénétra le complot, grâce surtout à l'intelligence de sa fidèle interprète, Dona Marina, Mexicaine convertie, trouvée par lui à Tabasco où elle avait été réduite à la condition d'esclave et sur le dévouement de laquelle il pouvait compter. Opposant la ruse à la ruse, il tira une vengeance sanglante des chefs et de la population de Cholula. La ville fut pillée et saccagée pendant plusieurs jours consécutifs par les soudards de Cortez et ses alliés de Tlascala qui campaient dans le voisinage. Mais Bernal Diaz, témoin oculaire, nous dit que Cortez prit soin d'épargner tout un quartier soumis à la direction des prêtres qui s'étaient montrés ses amis, et que ce quartier faisait « comme bande à part » dans Cholula. Il me paraît certain qu'il ne peut être question là que des prêtres et du grand teocalli, avec ses dépendances, du dieu-serpent. Les prêtres de Quetzalcoatl n'avaient pas voulu tremper dans la conjuration. Comp. Bernal Diaz, ch. LXXXIII.

De même, à Mexico, on ne signale jamais leur intervention dans la lutte acharnée que les Espagnols eurent à soutenir.

pouvoirs de ce chef étonnant, qui disposait de choses si merveilleuses et dont l'audace ne s'expliquait que par la certitude d'être assisté par des puissances surhumaines. Il pouvait bien être le précurseur et l'envoyé du dieu-serpent, s'il n'était pas ce dieu lui-même. Le langage de Cortez, qui se disait toujours chargé d'une mission providentielle pour amener les peuples du Mexique à la vraie foi, dut contribuer à le confirmer dans cette supposition. Sans donner une forme aussi précise à leurs appréhensions, une foule d'indigènes appartenant aux divers éléments de la population du Mexique, Tlalcastecs, Totonacs, Chollultecs, Tezcucans, etc., inclinèrent à voir dans les Espagnols des êtres supérieurs à l'humanité. Le nom qu'ils leur donnèrent, les *Teules*, en est la preuve (1). C'est, prononcé à l'espagnole, le pluriel de *teotl*, être divin. Plus de huit ans après la conquête, le Père Sahagun rencontrait des indigènes qui lui demandaient si ses compagnons et lui-même ne venaient pas du pays de Tlapallan, où Quetzalcoatl avait fixé sa résidence (2).

(1) C'est le nom qui revient constamment dans les récits de Bernal Diaz.

(2) Müller, p. 579. — Les Espagnols, après la conquête, firent grand cas des signes, prodiges et prédictions qui avaient annoncé aux Mexicains la prochaine destruction de leur état. Il est fort probable, en effet, que le mécontentement causé par la politique de Montezuma, joint aux attentes et aux craintes nourries par le culte de Quetzalcoatl, se donna plus d'une fois carrière dans ce genre de prophéties où les opprimés de tous les temps, qui espèrent que « cela ne durera pas », cherchent leur consolation et des encouragements à la patience. Il se peut aussi que de vagues rumeurs sur l'établissement des Espagnols aux Antilles eussent pénétré dans l'Amérique

La conquête espagnole fut un véritable écrasement. Tout l'édifice politique, social et religieux de l'ancien Mexique s'écroula et ne laissa que des ruines. La destruction de cet empire aztec, qui passait pour invincible, fut en même temps l'arrêt de mort de la religion qui en était le fondement. Comment pou-

centrale et remonté de là jusqu'à Mexico. Cela n'empêche que sous leur forme, telle que nous l'ont transmise les historiens de la conquête, on ne peut voir dans ces prédictions et ces annonces d'une révolution imminente que des oracles composés *post eventum*. On trouve une liste curieuse de ces prétendus présages dans le livre du P. Sahagun, XII, 1. La plus étrange de ces prophéties est celle de Papan, sœur de Montezuma, qui avait épousé le gouverneur de Tlatelolco. Elle mourut de maladie peu de temps avant le débarquement des Espagnols, et elle fut inhumée dans un jardin attenant à son palais. Le lendemain, une petite fille, sa nièce, fut bien étonnée de la trouver assise près d'un bassin. On eut beaucoup de peine à persuader à Montezuma que sa sœur, qu'il avait vu inhumer, n'était pas morte, mais enfin il dut céder aux instances de son entourage, et il se rendit chez la ressuscitée, qu'il trouva couchée, mais très vivante. Elle lui raconta qu'elle avait été dans une vallée immense où elle avait fait la rencontre d'un beau jeune homme ailé, rayonnant comme le soleil, avec une croix sur le front et faisant le même signe avec deux doigts. Ce jeune homme la conduisit vers un endroit plein d'ossements et d'où sortaient des gémissements. Des hommes noirs, cornus, à pieds de cerf, construisaient en hâte une maison. Puis, tournant les yeux vers l'est, elle vit venir sur les eaux, montés sur de grands navires, des hommes au teint clair. Le jeune inconnu lui dit qu'elle devait revenir sur la terre des vivants pour être témoin des événements qui allaient se passer et qui feraient de ces nouveaux-venus les maîtres du royaume. La maison que construisaient les hommes noirs et cornus était destinée à ceux qui mourraient dans les batailles qu'il faudrait leur livrer. Mais elle devrait reconnaître la grâce qui lui était faite en se présentant des premières au baptême.

Montezuma se retira très troublé. Il ne revit plus sa sœur, mais les événements prouvèrent qu'elle n'avait dit que la vérité. Elle survécut encore de longues années à sa résurrection, se fit baptiser

vait-on croire désormais à la puissance de ces dieux qui l'avaient laissé tomber, malgré les prédictions et les promesses de leurs prêtres? Quant à ceux qui avaient la naïveté de croire que le dieu-serpent allait fonder la prééminence de son culte sur les autels démolis des dieux rivaux, l'expérience ne tarda pas à leur démontrer que les Espagnols n'avaient pas la moindre idée de restaurer ceux de Quetzalcoatl. Leur ambition fut, au contraire, de confondre avec leur triomphe celui de la foi catholique, et de substituer partout, de gré ou de force, le culte du Dieu chrétien et de sa famille divine à celui des divinités qu'ils croyaient issues du diable en personne.

Nous n'avons pas à faire le tableau des mesures despotiques prises par le nouveau gouvernement pour fonder sa domination d'une manière qui mît les vainqueurs à l'abri d'un retour offensif de la population indigène et tout à la fois satisfît leur cupidité. La noblesse avait péri presque tout entière. Les possesseurs du sol furent expropriés, le sol lui-même réparti en commanderies ou *encomiendas* entre les conquérants. Ceux des indigènes qui ne furent pas réduits à l'esclavage, marqués au fer rouge en signe de servitude, devinrent des espèces de serfs attachés à la glèbe, condamnés à de véritables travaux forcés,

dès que les Espagnols furent arrivés à Tlatelolco et fit peindre sa merveilleuse histoire. Les vieillards de l'endroit avaient bien connu Dona Maria Papan (c'est sous ce nom qu'elle avait été baptisée) et tenaient toute cette histoire pour très certaine. Torquemada, qui nous l'a transmise, n'en doute pas davantage, malgré son caractère si visiblement apocryphe. Elle se trouve reproduite p. 872, dans la traduction de Sahagun par le Dr Jourdanet.

envoyés aux mines pour les exploiter au profit de leurs maîtres et dans les conditions les plus lamentables. La dépopulation ne tarda pas à faire des progrès effrayants. Beaucoup cherchèrent dans le suicide le seul remède qui s'offrît à leur intolérable situation. Il y eut des endroits où les indigènes s'engagèrent par serment à ne plus avoir d'enfants ou à faire avorter leurs femmes, plutôt que d'avoir des descendants exposés aux maux affreux dont ils souffraient eux-mêmes. Enfin les maladies apportées par les Européens, la petite vérole surtout, firent d'effrayants ravages (1).

Il faut rendre cette justice au gouvernement espagnol, qu'alarmé par les rapports indépendants qui lui étaient envoyés de la Nouvelle-Espagne, il fit des efforts sincères pour porter remède à la situation. C'est dans ce but surtout que Charles-Quint fonda en 1524 le Conseil Royal des Indes, qui eut pour mission spéciale de protéger les indigènes contre la cupidité de leurs conquérants. Mais ou bien les membres de ce Conseil se laissèrent dominer par d'autres considérations, ou bien leurs décisions ne furent pas exécutées; ce qui est certain, c'est qu'il s'écoula un long temps avant que l'état de choses fût amélioré.

Dans de telles conjonctures, ébranlés dans leur foi traditionnelle, ne pouvant plus compter sur des dieux qui s'étaient montrés si impuissants, convaincus qu'il était aussi dangereux qu'insensé de songer à

(1) Voir le tableau navrant que fait Ixtlilxochitl des misères de ses compatriotes, *Cruautés des conquérants du Mexique*, éd. Ternaux, Paris, 1840.

une révolte, les indigènes devaient nécessairement se tourner vers les moines que l'Espagne leur envoyait aussi en grand nombre. Ils trouvaient en eux des hommes qui leur parlaient avec douceur, qui s'intéressaient à leur sort, qui se faisaient souvent leurs interprètes et leurs avocats et qui les consolaient, quand ils ne pouvaient faire mieux. Les Franciscains arrivèrent assez nombreux, dès 1524, à Mexico. Les Dominicains et les Augustins les suivirent de près. Leurs travaux missionnaires, pour toutes les raisons que je viens d'indiquer, furent couronnés des plus grands succès. On ne signale guère de résistance que du côté de Jalisco, ancien pays chichimec, où plusieurs convertisseurs furent victimes de leur zèle. En vingt ans, le nombre des baptisés s'éleva à plusieurs millions. Quand un moine prédicateur était annoncé, des milliers d'indigènes accouraient pour lui demander ses enseignements et ses bénédictions. Ils y mettaient même quelquefois trop de bonne volonté; car on s'aperçut que beaucoup d'entre eux se faisaient baptiser chaque fois qu'ils voyaient arriver un nouveau missionnaire. C'était pour être plus certains qu'ils avaient reçu le bon et vrai baptême. Ils entouraient le missionnaire, le protégeaient, le guidaient, le soignaient, et, si pauvres qu'ils fussent, ils trouvaient encore moyen de réunir des offrandes pour l'en gratifier (1).

(1) Comp. Waitz, *Anthropologie*, IV, 188 suiv. On peut relever cet aveu naïf de Francesco Bologne, l'un des convertisseurs (dans les *Pièces relatives à la conquête du Mexique*, p. 219), qui prouve simplement combien les circonstances poussaient irrésistiblement les

Il y eut toutefois des revers à ces médailles. Le désintéressement personnel des moines ne pouvait prévaloir sur la tendance de tous les ordres religieux à accumuler des richesses aux dépens des populations où ils s'établissent. Elle se fit sentir au Mexique comme partout et contribua à l'appauvrissement des indigènes (1). De plus, les moines furent excellents pour leurs convertis tant qu'il ne s'agit que de soulager leurs misères temporelles. Mais ils ne pouvaient se dégager de l'esprit de leur temps et de leur pays natal au point de renoncer à l'emploi de la force matérielle pour hâter et consolider leur œuvre de conversion. Il faut lire le curieux récit que fait le brave Père Sahagun, l'un de ceux certainement qui portèrent le plus d'intérêt à la population asservie, des moyens mis en œuvre pour ramener à la vraie foi ceux qui se laissaient entraîner à quelques superstitions du régime précédent (2). On y voit que les moines les plus doux ne craignaient pas d'employer la flagellation pour punir ceux qui retombaient dans des pratiques de l'idolâtrie. Ce fut bien pis lorsqu'en 1570 Philippe II lança l'ordonnance qui établissait l'Inquisition à Mexico, à Lima et à Carthagène. Le premier auto-da-fé fut consommé à Mexico l'an

indigènes dans les bras de l'Eglise : « Ces gens-là ont tant de con» fiance en nous qu'il n'est plus besoin de miracles. »

(1) Comp. Torquemada, XVII, 19.

(2) X, 27. Ce chapitre est reproduit à la fin de la traduction de l'*Histoire véridique* de Bernal Diaz, p. 936. On y trouve aussi l'aveu que la brusque destruction de l'état social antérieur à la conquête amena une démoralisation effrayante parmi les indigènes.

1574 (1). Ce ne fut pas le dernier, le nombre des victimes dépassa parfois la centaine, et en vérité les indigènes terrifiés eurent le droit de se demander si le Dieu des chrétiens était réellement plus miséricordieux que Uitzilopochtli et Tezcatlipoca (2). Enfin l'esprit monacal, toujours enclin à faire prédominer en religion les pratiques extérieures, les menues dévotions, les observances mécaniques, ne pouvait initier les convertis à la mysticité pure, aux sentiments élevés, vraiment moraux et dégagés de toute niaiserie superstitieuse, où le christianisme vraiment évangélique fait consister l'essence de la vie religieuse. La conversion des indigènes les laissa dans l'état où se trouvent encore aujourd'hui leurs descendants. De vieilles habitudes païennes persistèrent sous l'étiquette chrétienne. C'est ce qui nous explique la prodigieuse stérilité de l'Eglise mexicaine, qui compte parmi les plus arriérées, les moins morales de la chrétienté.

Il est vrai que, même avant la fin du régime espagnol, l'état des choses s'était amélioré. La population, moins opprimée, avait recommencé à croître en nombre. Aujourd'hui le Mexique, d'après des calculs nécessairement approximatifs, est habité par

(1) Llorente, *Histoire de l'Inquisition d'Espagne*, trad. Pellier. Paris, 1818 ; II, 198-199. — Comp. Torquemada, XVII, 19. Dès 1519 Ferdinand V avait décrété l'établissement de l'Inquisition « aux Indes et aux Iles de l'Océan ». Ce décret fut confirmé par Charles-Quint en 1520. L'ordonnance de Philippe II ne fit qu'étendre au continent américain le régime inquisitorial, déjà en vigueur aux Antilles.

(2) Voir aussi, dans le grand ouvrage de lord Kinsborough, l'auteur *Anonyme*, VIII, 153 suiv.

un nombre d'habitants différant fort peu de celui auquel on pouvait les évaluer au temps de la conquête (9 à 10 millions). Malgré les révolutions et les guerres qui ont retardé si tristement ses progrès, il est entré dans l'orbe de la civilisation et du progrès général. A côté des descendants pur sang des Européens, il existe une population métisse que l'on évalue aux 2/7es de la population totale, tandis que les indigènes proprement dits en feraient les 4/7es. Ces indigènes se font remarquer par leur caractère sérieux et même sombre, bien qu'ils aient persévéré dans le goût de leurs ancêtres pour les fleurs, les plumes, les parures en général (1), la danse publique. Un témoin digne de foi m'affirme qu'il n'y a pas longtemps encore ils dansaient dans les églises de village à certains jours de fête, et qu'il fallut des ordres sévères de l'épiscopat mexicain pour mettre fin à cette coutume qui engendrait facilement des désordres. Mais ils continuent de danser devant les églises. Ils ont conservé un fond d'antipathie contre les Européens. Ils n'ont pas oublié qu'ils furent un jour les maîtres du sol. Il y a même, au rapport de plusieurs voyageurs, une *Légende de Montezuma* qui circule encore parmi eux. Elle raconte qu'il y eut une fois dans le pays un roi très puissant de ce nom, que le ciel avait beaucoup favorisé, qui était très ambitieux, très courageux aussi, mais qui à la fin irrita la Puissance divine par son orgueil et ses injustices. Alors le ciel irrité envoya les Espagnols pour le pu-

(1) Comp. Waitz, *liv. c.*, IV, 194 suiv.

nir, et c'est ainsi que son empire croula. Mais il n'est pas mort, il fait pénitence quelque part dans l'ouest lointain, et quand il sera réconcilié avec le ciel, il reviendra, chassera les usurpateurs d'Europe, restaurera l'ancien empire et fera régner partout la paix et la prospérité (1).

Cette légende, qui est surtout populaire dans la région de l'est, est une contre-partie et un écho de la vieille croyance mexicaine au retour de Quetzalcoatl. Il s'y mêle le souvenir confus des torts du monarque et de la splendeur de son empire si promptement détruit. Mais c'est de l'ouest maintenant que viendra le redressement des abus et des iniquités, la révolution dont les auteurs sont venus de l'est n'a pas tenu ses promesses, et le futur vengeur ne viendra plus du pays rouge de Tlapallan.

Pendant l'impression de ce volume nous avons pu prendre connaissance, grâce à une communication de M. Henry Phillips Jr (États-Unis), d'un document intéressant sur l'ancienne religion mexicaine et qui paraît avoir échappé à la connaissance des auteurs que nous avons consultés. Ce document porte le nom de *Codex Ramirez* et doit son origine à l'évêque de Cuença, Ramirez de Fuen Leal, qui réunit, peu d'années après la conquête espagnole, un certain nombre de prêtres et de notables indigènes pour s'entendre avec eux sur les lois, l'histoire et la religion du pays conquis. On le trouve aujourd'hui à Madrid sous le titre de *Libro de oro y thesoros Indicos*, in-fol. Il a ét

(1) Bancroft, *liv. c.*, III, 76-77.

l'objet d'une traduction et d'une annotation de M. Henry Phillips, qui a lu son travail à la séance du 19 octobre 1883 de l'*American Philosophical Society.*

Ce document souffre, comme tous ceux du même genre, de l'embarras où se trouvaient les derniers et rares survivants de l'ancien sacerdoce mexicain pour expliquer à des maîtres redoutés des croyances et des rites dont ils savaient que la simple énonciation scandalisait au plus haut degré l'orthodoxie de leurs auditeurs. Il porte aussi les traces de la difficulté non moindre qui empêcha les traducteurs espagnols de comprendre et de reproduire nettement ce qui leur était présenté sous forme obscure et ce qui cadrait si mal avec leurs idées préconçues. L'orthographe des noms propres varie très souvent et ces noms sont visiblement estropiés. On discerne sans peine les raccordements arbitraires que firent les scribes espagnols en rattachant tant bien que mal les données incohérentes qui leur furent transmises. Cependant nous sommes bien aise de trouver dans ces renseignements mal rédigés la confirmation essentielle de tout ce qui précède.

La primauté du Soleil et de la Lune, dont les autres grands dieux sont les fils (Ch. I), une genèse du monde qui diffère considérablement de celles que nous avons retracées (Ch. II) et qui confirme ce que nous supposions de la nature flottante et inconsistante des croyances mexicaines au chapitre de la cosmogonie (le feu créé en premier lieu, puis un demi-soleil, un premier homme et une première femme dotés du maïs, un couple infernal devant régner sur le Mictlan, la terre sortant de l'eau comme un énorme alligator, le dieu de l'eau Tlaloc formé par l'œuvre simultanée de tous les dieux anté-

rieurs, etc.), Tezcatlipoca devenant lui-même le soleil pour que l'astre soit complet (Ch. III), l'importance cosmique attachée au cycle de cinquante-deux ans, et des mythes obscurs racontant les luttes entre Quetzalcoatl et les autres dieux (Ch. IV), l'idée que le Soleil réclame surtout des cœurs humains pour s'en repaître (Ch. VIII et *passim*), la ruine de Tulla par les artifices de Tezcatlipoca (*ibid.*), le départ du pays d'Aztlan à la recherche d'un nouvel habitat (Ch. IX), l'incarnation de Uitzilopochtli (Ch. XI), l'importance extrême que les Aztecs attachaient au sacrifice humain comme au gage par excellence de leurs succès comme conquérants (*passim* et notamment Ch. XI-XIII), la transformation de Uitzilopochtli en une idole beaucoup plus grande que celle qui le représentait auparavant (Ch. XX), la vénération particulière de Montezuma II pour Quetzalcoatl (*ibid.*), sa croyance à la nature divine des Espagnols débarqués près de le Vera Cruz (*ibid.*), — telles sont les principales confirmations des vues précédemment émises que nous pouvons relever dans ce document d'ailleurs très confus.

On peut remarquer la mention de plusieurs créations du soleil qui est successivement identifié avec plusieurs dieux, mais sans qu'il en résulte un système cosmique à révolutions totales comme celui qu'on attribue ordinairement à la religion mexicaine. Au chap. V il est fait mention d'un déluge au cours duquel le ciel lui-même tomba sur la terre. Tous les hommes existants furent enlevés par les eaux et devinrent les poissons qui peuplent aujourd'hui les rivières et les mers. Il n'est pas question de couple sauvé. Les dieux (Ch. VI) refont ensuite les hommes tels qu'ils étaient auparavant.

CHAPITRE VIII

LES RELIGIONS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

Le Mechoagan. — Tlascala. — Les Zapotecs. — Les Mayas du Yucatan. — Décadence morale des Mayas. — Hunab Ku. — Zamna. — Les Zemès. — L'île de Cozumel. — Cukulcan. — Les Quichés. — Huhn Apu. — Gucumatz et Hurakan. — La genèse des Quichés. — Mythe de la princesse Xquiq. — L'os du cheval de Cortez, — La Dame blanche. — Famagostat. — Les Mosquitos. — Le dieu Votan. — La conversion des peuples conquis. — Le Nagualisme.

On ne doit pas oublier que la description que nous venons de faire de la religion mexicaine la retrace telle qu'elle était à la veille de la conquête, c'est-à-dire non pas unifiée, systématisée, — car elle offrait de nombreuses incohérences, beaucoup de variétés locales, — mais jusqu'à un certain point organisée par la prépondérance aztèque. Sauf l'exception remarquable de Quetzalcoatl, c'étaient les dieux aztecs, ou adoptés par les Aztecs pendant leurs longues migrations, qui jouissaient de la prééminence. Il y a donc quelque intérêt, avant de compléter l'étude de notre premier groupe américain par celle de l'Amérique centrale proprement dite, à jeter un rapide coup d'œil

sur deux peuples de la région mexicaine qui avaient jusqu'alors résisté aux armes des Aztecs et où la religion locale n'avait pas, au moins directement, subi leur influence. On verra se confirmer notre assertion qu'un même fond commun, en dépit des différences locales, sert de *substratum* à toutes les religions de ce groupe.

A l'ouest de l'empire mexicain, sur les bords du Pacifique, il y avait un peuple que les Espagnols appelèrent les *Tarascos* (1) et dont le pays est connu sous le nom de *Mechoagan*. On a peu de détails sur ce peuple qui fut tellement impressionné par l'écrasement des Aztecs qu'il se soumit sans coup férir aux envahisseurs venus d'Europe. Il semble avoir été inférieur à l'état mexicain au point de vue de la civilisation. Les montagnes du Mechoagan renfermaient encore beaucoup de peuplades sauvages. Le dieu principal de cette population s'appelait *Curicanari*, dont le culte était étroitement associé à celui du feu. M. Brasseur de Bourbourg croit que c'était un dieu-soleil. C'est toujours à lui, en premier lieu, qu'on présentait les offrandes. Il avait une compagne *Xaratanga*, probablement la lune. Sa légende racontait qu'elle avait changé en serpents les membres d'une dynastie qui avait autrefois régné sur le pays, parce qu'ils avaient eu l'insolence de venir à l'une de ses fêtes en état d'ivresse. Cela prouve que ce vice inspirait au Mechoagan la même répulsion qu'éprouvaient à sa vue les sévères Aztecs. On adorait aussi un dieu

(1) Herrera, III, 3, 9.

de la chasse, *Manovapa* ou *Taras*, fils des précédents, analogue au mexicain Mixcoatl, un dieu-serpent, *Coaltzin*, devant lequel les victimes étaient, non pas égorgées, mais étouffées, ce qui fait supposer un dieu de la terre ; enfin, un dieu-prophète, *Surit*, qui annonçait pour l'avenir des temps meilleurs et dont les missionnaires tirèrent un bon parti. Les prêtres mangeaient les cœurs des victimes humaines, et les Otomis, qui erraient en grand nombre dans les montagnes du Mechoagan, étaient encore complètement anthropophages. En temps de sécheresse prolongée, ils immolaient une jeune fille sur le sommet d'une montagne. — On reconnaît dans ces traits divers une religion plus pauvre que celle des Mexicains, mais reposant sur un fond d'idées semblables (1).

De l'autre côté, non loin de l'Atlantique, se trouvait la petite république de Tlascala, entourée par les forces de Montezuma, mais qui résistait encore avec énergie aux attaques des Mexicains. Elle trouvait sur son territoire des vivres suffisants pour supporter le blocus auquel le souverain de Mexico l'avait condamnée, et telle était son horreur du joug aztec qu'elle se passait de sel depuis plus de vingt ans. Le sel était une denrée qu'elle tirait auparavant du Mexique. C'était une république oligarchique, formée par la fédération de quatre cantons. La civilisation n'y était pas aussi avancée qu'à Mexico. Les *quipos* ou franges à nœuds y étaient encore en usage

(1) Comp. Bancroft, *Native Races*, III, 445-447.

et les monuments faisaient défaut. On y trouvait le culte de plusieurs divinités adorées aussi par les Aztecs, telles que Tlaloc et Centeotl. Ils n'adoraient pas Uitzilopochtli, mais ils avaient un dieu de la guerre, *Camaxtli*, qui en était le pendant. Camaxtli ne semble pas avoir alterné, comme à Mexico, avec un Tezcatlipoca tlascaltec. Ils avaient aussi le culte de Ometecutli, le soleil, et de Mixcoatl, le dieu-chasseur. Nous avons parlé du point de vue aristocratique sous lequel on comprenait à Tlascala l'existence d'outre-tombe. Les prêtres se faisaient des incisions sanglantes pour plaire aux dieux. Le sacrifice humain n'y était pas inconnu, mais il n'atteignait pas les terribles proportions que lui avaient données les Aztecs (1). En revanche, le culte du phallus est signalé à la fête de Xochiquetzal, la Vénus tlascaltèque (2).

A mesure qu'on s'avançait vers le sud, sans sortir encore des pays soumis par les Aztecs, on voyait poindre des différences religieuses que les vainqueurs n'avaient pas voulu supprimer, se bornant à superposer leur religion à celle des vaincus. Ainsi le peuple des Zapotecs, qui occupait à peu près le territoire correspondant aujourd'hui à la province d'Oajaca, vivait sous un régime absolument théocratique. Son souverain, ou plutôt son principal gouverneur sous la suzeraineté du souverain aztec, c'était

(1) V. les données éparses dans Müller, pp. 456, 526 suiv., 574, 638, avec les citations à l'appui. L'historien Camargo était originaire de Tlascala.

(2) Bancroft, III, 506.

le grand-prêtre qui recevait des honneurs divins. Ses pieds ne devaient jamais toucher la terre, pas plus que ceux du Soleil son père et son dieu, et il ne sortait que porté en litière. Une bizarrerie de cette religion zapotèque vaut la peine d'être signalée. Les prêtres devaient vivre dans la continence absolue, et pourtant la dignité pontificale était héréditaire. Voici comment l'antinomie se résolvait. A certains jours de fête le pontife était tenu de s'enivrer, et, dans cet état divin, il devenait l'époux momentané de la plus belle des vierges consacrées au service des dieux. S'il naissait de ce rapprochement un enfant mâle, il était élevé comme un prince de famille souveraine, et c'est parmi les enfants issus de ces unions sacerdotales qu'on élisait les pontifes zapotecs (1).

Parmi les peuples de l'Amérique centrale proprement dite que nous allons passer en revue, les plus intéressants sont les Mayas du Yucatan, qui descendaient de la population la plus anciennement civilisée, et les Quichés, leurs voisins du sud, que l'on range ordinairement parmi les Toltecs refoulés vers l'isthme par les invasions chichimèques et aztèques. Lors de la conquête, les traces de l'ancienne civilisation maya persistaient encore au Yucatan, au Honduras, au Nicaragua; mais à mesure qu'on se rapprochait de l'isthme proprement dit, la sauvagerie redevenait

(1) Bancroft, II, 143.

profonde. Elle était aussi complète que possible à l'isthme même.

Chez les peuples de l'Amérique centrale, où la civilisation s'était conservée, on peut dire qu'elle était bien déchue. Quand les Espagnols y arrivèrent, il y avait à peu près un siècle que l'ancien royaume du Yucatan s'était disloqué à la suite de révolutions intestines (1). Ses ruines imposantes, qui sont l'objet de la juste admiration des explorateurs modernes, témoignent d'une splendeur et d'une richesse dont les Mayas et les Quichés du seizième siècle ne possédaient plus que l'ombre. Il ne leur en était resté que la connaissance des arts d'application au bien-être matériel, l'humeur pacifique, et aussi cette mollesse, cette énervation qui s'attache si souvent aux civilisations incapables de se renouveler. Telle fut probablement la cause profonde, irrémédiable, de cette décadence. Là où manque le ressort du renouvellement continu, la civilisation acquise ne cherche plus que le raffinement dans le bien-être et la jouissance. Elle est par là condamnée à la putréfaction lente, et les vices honteux, n'ayant pas même l'excuse du penchant naturel, germent sur ce fumier comme des plantes vénéneuses qui absorbent bientôt tous les éléments de vie.

On peut remarquer dans les sculptures de Palenqué, de Chiapa, d'Uxmal, de la vieille capitale quiché Utatlan, un goût artistique et une habileté de

(1) Waitz, IV, 294, d'après Cogolludo, *Hist. de Yucatan*. Madrid, 1688.

main qui l'emportent sur les meilleurs spécimens de l'art mexicain. Cette observation est déjà justifiée par l'examen des nombreuses « colonnes du soleil », si fréquentes surtout au Yucatan. Ces colonnes sont en même temps des statues ; seulement il faut un peu d'attention pour découvrir ce dernier caractère. La tête se trouve ordinairement au milieu de la colonne, et tellement surchargée d'ornements ou d'attributs, qu'on a quelque peine à la distinguer. Souvent, à la base de la colonne, est taillé un petit autel de pierre. Ces colonnes, aimées du soleil, qui chaque jour en dessinait l'ombre sur le sol et qui servaient de mesure du temps, étaient aussi des symboles des forces génératrices.

Le bon Las Casas, toujours désireux de présenter les indigènes sous le jour le plus favorable, attribuait aux Mayas du Yucatan une sorte de trinité divine qu'il suffisait presque de baptiser autrement pour en faire la trinité catholique. Le fait est qu'ils avaient un panthéon mythologique au grand complet, en tête duquel se trouvait le dieu HUNAB KU, le « dieu unique », mais non pas dans le sens de l'unité numérique. C'est son excellence qui était unique. Il s'appelait aussi *Kinebahan*, « bouche et yeux du soleil ». C'était la partie la plus vivante que l'on prenait pour le tout, et M. Brasseur de Bourbourg n'hésite pas à y reconnaître une personnification du soleil. Son épouse, IXAZALUOH, très probablement l'eau, avait inventé le tissage. Comme au Mexique, le soleil avait un fils ou plutôt un double de forme humaine, le dieu ZAMNA, héros civilisateur, inventeur

du dessin, et qui donna leur nom à toutes les localités du pays. On le représentait ordinairement sous la forme d'une main rouge, *Kab Ul*, « la main qui travaille », et les malades venaient adorer cette main pour recouvrer la santé. On croit le reconnaître encore dans une statue appelée *Kinich Kakmo*, face ou œil du soleil, sculptée dans l'attitude d'un sacrificateur indiquant du doigt un rayon du soleil de midi. Il est fort difficile d'indiquer avec précision les noms et les attributs d'un grand nombre de divinités découvertes dans les ruines. On a seulement le droit d'en conclure qu'il y avait là une mythologie très développée. On peut citer toutefois les *Bacabs*, quatre dieux du vent, qui soutenaient les quatre coins du ciel, et *Echua*, dieu des voyageurs, analogue au Yacatecutli des Mexicains. Le voyageur yucatec lui élevait chaque soir un petit autel de six pierres, trois à plat, trois debout, sur lesquelles il brûlait de l'encens. Il y avait aux carrefours des monceaux de pierres devant les images de ce dieu, et chaque passant devait en ajouter une. Mentionnons encore *Yuncemil*, seigneur de la mort, qu'on apaisait par des offrandes alimentaires; *Acat*, dieu de la vie, qui formait les enfants dans le sein de leur mère; *Backlum Chaam*, le Priape maya, et même un dieu *Chin*, qui présidait au vice contre-nature. Au Yucatan, le culte phallique est beaucoup plus commun qu'au Mexique, où il déplaisait aux Aztecs (1). Nous sommes beaucoup trop mal renseignés sur le compte de

(1) Bancroft, III, 505.

ces divers dieux pour conjecturer l'élément ou le phénomène naturel auxquels ils se rapportent (1).

De même que les Mexicains avaient leurs *Tepitoton*, les Yucatecs avaient leurs *Zemès*, petites idoles domestiques, représentant les esprits familiers ou de second ordre (2). On remarquera la ressemblance du nom de ces esprits du Yucatan avec celui qu'on donnait aux mêmes esprits dans les Antilles (3). C'est au Yucatan surtout que la croix, déjà fréquente au Mexique, était adoptée comme symbole religieux et, comme au Mexique, elle est un emblème des quatre vents porteurs de pluie et de fécondation (4). C'est dans l'île de Cozumel, sur la côte orientale du Yucatan, que les Espagnols, à leur grande surprise, découvrirent pour la première fois ce signe qui passait pour être par excellence celui de la chrétienté. Les indigènes lui faisaient leurs dévotions pour avoir de la pluie. A Palenqué on remarquait, entre autres, une grande croix sculptée de forme latine. Un oiseau, symbole du vent, est perché sur le sommet, et de chaque côté on voit un prêtre. L'un d'eux offre un enfant en sacrifice (5).

Cette île de Cozumel, voisine du cap Catoche, passait pour l'île sainte et pour le sanctuaire le plus révéré par les Mayas du Yucatan. Au milieu s'élevait le

(1) Comp. Herrera, III, 3, 15 ; III, 4, 7. — Gomara, p. 264. — Clavigero, I, 486 ; II, 485 suiv. — Bancroft, III, 462-464.

(2) P. Martyr, *De rebus oceanicis et novo orbe*. Cologne, 1574. Dec. IV, 1, 4.

(3) *Relig. des peuples non-civ.*, I, 317.

(4) Comp. Kinsborough, VI, 4 suiv.

(5) Herrera, II, 3, 1 ; 4, 1. — Gomara, 135, 305. — Müller, p. 498.

grand temple, une pyramide tronquée sur laquelle se dressait une tour carrée. Là se trouvait la statue du dieu, de proportions gigantesques. Elle représentait un guerrier tenant une flèche, dressé debout contre la muraille. On prétend que cette statue était creuse, et que le prêtre montait à l'intérieur jusqu'à la hauteur de la bouche pour rendre ses oracles à ceux qui venaient l'interroger. Si la prédiction était démentie par l'événement, c'est que les offrandes avaient été insuffisantes, ou les péchés du pénitent mal expiés (1). Ce trait, s'il est authentique, dénote la dégénérescence de la religion maya. Les religions jeunes et confiantes n'ont pas recours à ces procédés charlatanesques. Du reste, l'affluence des pèlerins était si considérable qu'il fut nécessaire de faire des routes partant de toutes les villes du pays, et même du Tabasco et du Guatemala, pour aboutir à Polé, petit port de terre ferme situé en face de l'île sainte. Le dieu adoré à Cozumel, à cette *ultima Thule* du continent dans la direction de l'est, est une de nos vieilles connaissances, bien qu'il se présente sous un autre nom (2).

C'était le dieu CUKULCAN, dont le nom signifie oiseau-serpent (3). On raconte qu'à une certaine époque il arriva au Yucatan, venant de l'ouest. Il était suivi de dix-neuf compagnons, dont deux étaient dieux de poissons; deux autres, dieux de l'agriculture; un,

(1) Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nations civil. du Mexique*, II, 46, d'après Cogolludo.

(2) Bancroft, III, 466.

(3) De *kuk*, oiseau, et *can*, serpent.

dieu du tonnerre; tous ayant la tête nue, de longues barbes, de longues robes et des sandales. C'est toute une mythologie qui fit avec lui son apparition, et il est rare de pouvoir vérifier aussi facilement que dans cette légende notre assertion que les âges mythiques reportent régulièrement sur les dieux l'œuvre de leurs sacerdoces, surtout, comme c'est si souvent le cas au Mexique et dans l'Amérique centrale, lorsque les prêtres portent le nom des divinités qu'ils desservent. Cukulcan resta dix ans au Yucatan et y établit des lois sages. Puis il s'embarqua à Potonchan et disparut du côté où le soleil se lève. On reconnaîtra aisément le fond mythique des légendes de Quetzalcoatl. Lorsque les Espagnols arrivèrent sur ces côtes peu de temps avant l'expédition du Mexique, les prêtres les encensèrent avec du copal (1). Il est probable que Zamna et Cukulcan sont, au fond, identiques, mais que le second représente un nouvel étage de formation mythologique (2).

Les prêtres du Yucatan se partageaient en plusieurs associations, les uns pratiquant assidûment ce culte de Cukulcan, et appelés pour cette raison *cocome* (3) ou serpents, les autres plus spécialement attachés au service des anciens dieux. C'est un rapport inverse de celui que nous avons pu constater à Mexico. On disait aussi que Cukulcan était ennemi des sacrifices

(1) Bernal Diaz, I, 3.

(2) Comp. Bancroft, III, 465.

(3) Pluriel de *coatl*. Comp. Ixtlilxochitl, dans la collection Ternaux-Compans, XII, 38. Au temple de Campêche se trouvait un énorme serpent de pierre qui engloutissait un lion.

humains, qu'il les avait abolis, mais qu'ils avaient recommencé après son départ (1). On affirme que ses prêtres avaient aussi introduit le rite de la confession, mais, détail assez curieux, il n'était pas permis de se confesser à des prêtres célibataires. Les prêtres portaient le nom général d'*Ahkin*, c'est-à-dire sorciers. Leur costume était blanc. Ils ne se coupaient et ne se lavaient jamais les cheveux, ils les portaient roulés autour de la tête et imbibés de sang (2).

Comme on vient de le voir, on faisait aussi des sacrifices humains dans le Yucatan. Mais ils n'avaient ni la même fréquence, ni la même ampleur qu'au Mexique. Les victimes étaient ordinairement des jeunes filles et des enfants, mais aussi des criminels (3). Il y a, dans cette différence, l'indice d'un certain adoucissement. On songe moins à régaler les dieux d'un mets de cannibale qu'à leur procurer des serviteurs et des épouses. Celles-ci étaient chargées d'user de leur influence conjugale pour bien disposer leurs augustes maris en faveur des sacrifiants (4). Les victimes mouraient percées de flèches ou sous le couteau. En attendant l'heure de l'immolation, elles

(1) Cogolludo, *Hist. Yucat.*, 25, 180. — Bancroft, III, 470.

(2) Bernal Diaz, III, trad. Jourdanet, p. 8.

(3) Gomara, 305. — Herrera, IV, 10, 3 suiv. — P Martyr, 345,

(4) Comp. Bancroft, III, 471. On raconte à ce propos l'histoire semi-comique d'une jeune fille destinée au sacrifice qui regimba carrément contre la mission qu'on voulait lui confier, et qui déclara que, si on l'immolait, elle prononcerait dans le ciel les plus terribles malédictions contre ses bourreaux. Elle fit si bien que les prêtres jugèrent prudent de la relâcher et d'en chercher une autre plus traitable ou plus ambitieuse.

étaient bien traitées et menées de ville en ville en procession solennelle. Comme au Mexique, l'anthropophagie, disparue des habitudes privées, s'était conservée comme un rite religieux. Les prêtres se réservaient la tête et le cœur. C'est ainsi que furent sacrifiés et mangés les compagnons naufragés d'Aguilar, l'interprète que Cortez délivra de la captivité à laquelle il était réduit chez un chef du Yucatan (1). Cela suppose une idée de communion avec la substance divine comme celle que nous avons vue si répandue au Mexique. Les enfants recevaient aussi une sorte de baptême d'eau. Le prêtre, après mainte cérémonie, humectait la tête, les doigts et les pieds de l'enfant. C'était pour en chasser les mauvais sorts (2).

Il y avait aussi au Yucatan des communautés de Vierges du Soleil. Une princesse, *Zuhinkak*, « la vierge du feu », avait fondé un ordre de ce genre. Mais les religieuses qui y entraient ne s'engageaient que pour un temps. Elles pouvaient toutefois rester dans l'ordre, si telle était leur préférence. Elles devaient observer la loi d'une stricte chasteté et entretenir constamment le feu sacré. Celles qui se rendaient coupables d'oubli de l'une ou de l'autre obligation, mouraient percées de flèches (3). Les croyances

(1) Gomara, 304. Comp. Bernal Diaz, XXIX. L'idée qu'on se faisait des Espagnols comme s'ils eussent été des êtres divins, bien loin de détourner les indigènes de les sacrifier, les y poussait au contraire, en vertu de la croyance que les victimes partageaient par le fait même de leur destination la nature des êtres divins.

(2) Herrera, IV, 10, 4. — Cogolludo, dans la collection Kinsborough, VI, 113.

(3) Comp. Bancroft, III, 473.

relatives à la vie à venir étaient fort semblables à celles qui régnaient au Mexique. Toutefois, s'il faut en croire un historien, elles auraient fait des pas plus marqués vers la doctrine de la rémunération future (1).

Si nous ajoutons que nous retrouvons aussi au Yucatan les rites du jeûne et des émissions sanglantes, ainsi que le goût passionné des fêtes, processions et cortèges, il sera démontré que le Yucatan ne différait au fond de la région voisine que par l'absence des éléments tragiques apportés par les Aztecs et superposés par eux à un état religieux moins sévère et moins discipliné que celui qu'ils établirent.

Nous passerons maintenant au Guatemala et au Honduras où nous trouvons cette nation des Quichés que l'on peut regarder comme formée de Toltecs refoulés vers le sud par les invasions septentrionales. Nous avons dit que le *Popol Vuh* reconstitué par les travaux de MM. Scherzer et Brasseur de Bourbourg pouvait nous servir de guide pour décrire les croyances de cette population intéressante, et que malheureusement, tant par son mode de composition que par ses incohérences, ce document ne nous rendait pas les services que nous aurions pu en attendre. Ce n'est donc pas sans faire de fortes réserves que nous nous appuyons sur son autorité.

Quand les Espagnols vinrent au Guatemala, ils trouvèrent le peuple Quiché vivant paisiblement sur

(1) Cogolludo, coll. Kinsborough, VI, 113 note.

des terres bien cultivées, dans des maisons bien bâties, mais, comme les Yucatecs, tombé au-dessous d'un état social dont on peut discerner l'éclat disparu dans ses traditions et dans les ruines qui, depuis longtemps, jonchaient le sol. La constitution était monarchique, mais en même temps très aristocratique. A côté du souverain siégeait un conseil de vingt-quatre nobles, dont les maisons attenaient à autant de temples élevés sur une colline qui n'était accessible que d'un côté. Cela laisse supposer que cette aristocratie était en même temps sacerdotale. Une très grande différence de classe séparait la noblesse du petit peuple. Les mésalliances étaient interdites et punies. Cet état de choses doit avoir été le résultat d'une conquête, et, en effet, divers indices tendent à montrer dans le peuple Quiché un état formé par l'assujettissement de la population maya primitive à l'immigration toltèque venue du nord (1). Il en résulta au point de vue religieux un certain mélange.

Nous devons d'abord signaler, parmi les dieux, « le » grand-père et la grand'mère », c'est-à-dire le Soleil et la Lune. Ceci est de fondation pour toute la région. Ils s'appellent HUN AHPU VUCH et HUN APU MTYE. Rappelons-nous le *Hunab Ku* du Yucatan. On les représentait sous la forme d'un homme et d'une femme avec des museaux de tapir, animal sacré qui vit dans l'eau et en ressort comme font chaque jour le soleil et la lune. Ils ont un fils *Gucumatz*, le ser-

(1) Comp. Waitz, *Anthrop.*, IV, 262 suiv.

pent emplumé, où nous retrouvons le type de Quetzacoatl. Il est multiforme, se change en divers animaux, visite également le ciel et l'enfer. Il est aussi agriculteur et civilisateur. Toutefois on croit aussi à un autre dieu qui lui ressemble beaucoup, Hurakan, connu aussi aux Antilles et qui pourrait bien être le plus ancien des deux, dieu-serpent maya, tandis que Gucumatz serait toltec. Cet Hurakan préside à la tempête, aux grondements de l'orage, il est aussi générateur et auteur des êtres, au point d'être adoré même par Gucumatz. Il a pour surnom *Tohil* « le bruissant », qui était également, si l'on s'en souvient, l'un des surnoms de Quetzalcoalt. Les Quichés avaient deux grands-prêtres, l'un pour Gucumatz, l'autre pour Hurakan. Ce dernier a donné le feu à son peuple en frottant ses sandales. Il avait son temple à Utatlan. C'était une pyramide tronquée au sommet de laquelle on montait par des degrés très raides pratiqués sur une des faces. En haut il y avait un temple couvert. L'idole, très richement ornée, était adorée perpétuellement par des escouades de treize prêtres qui se succédaient à tour de rôle. Mais elle l'était aussi par des escouades de dix-huit nobles, qui se relayaient de même. Neuf de ces derniers jeûnaient, pendant que les neuf autres encensaient (1).

Les mythes quichés, tels qu'ils nous sont transmis, sont compliqués et obscurs. On en jugera par les deux

(1) Comp. Bancroft, III, 474-478, où se trouvent bien résumées les données que l'on possède sur la religion quiché.

échantillons que nous reproduisons, en les abrégeant, d'après le *Popol Vuh.*

A l'origine tout était sous l'eau. Au-dessus planaient Huracan, Gucumatz, les dominateurs, ceux qui donnent la vie. Ils dirent : Terre ! et à l'instant la terre fut formée. Les montagnes s'élevèrent sur l'eau comme des homards. Cela remplit de joie Gucumatz qui complimenta Hurakan. La terre s'étant couverte de végétation, les formateurs la peuplèrent d'animaux et leur enjoignirent de leur rendre hommage. Mais les animaux ne surent que dire. Ils ne pouvaient parler. Chacun mugit, hurla, siffla, miaula, croassa, mais ce n'était pas un discours. Alors les dieux pour les punir leur déclarèrent qu'ils seraient tués et mangés.

Ils firent alors des hommes d'argile, qui ne pouvaient remuer la tête, ni regarder derrière eux, ni parler, ni comprendre. Il fallut les dissoudre dans l'eau. Ils s'avisèrent alors de façonner des hommes de bois; mais ils étaient sans intelligence, sans cœur, sans connaissance de leurs auteurs. Les dieux les détruisirent pour la plupart. Ceux qui survécurent ont formé les petits singes des bois.

Cette fois les dieux tinrent conseil et formèrent quatre hommes de maïs jaune et blanc. Mais ils trouvèrent bientôt qu'ils étaient trop parfaits et ils raccourcirent leur vue. Pendant qu'ils dormaient, ils leur firent quatre femmes. Ce sont les ancêtres de la race Quiché. Cependant ils se plaignaient de n'y pas voir clair, le soleil n'ayant pas encore paru, et ils partirent pour Tullan où ils acquirent la connaissance

de leurs dieux. Là il faisait froid et ils reçurent le feu de Tohil (Hurakan) qui pour cela frotta ses sandales. Mais le soleil ne paraissait toujours pas, la terre restait humide et froide, les langues s'étaient divisées et les quatre ancêtres ne se comprenaient plus. Alors ils quittèrent Tullan sous la conduite de Tohil et, après un voyage aussi long que pénible, ils arrivèrent au pays quiché. Là enfin parut le soleil, qui fut bientôt suivi de la lune et des étoiles. Les animaux et les hommes en furent ravis. Le peuple chanta un bel hymne où il est dit que, ruinés à Tullan, ils ont vu le soleil dans leur nouvelle patrie, et ils offrirent aux dieux le sang de leurs oreilles et de leurs épaules. Plus tard seulement ils pensèrent qu'il valait mieux verser le sang des victimes. Enfin les quatre ancêtres sentirent que leur fin approchait, ils prirent congé de leurs enfants et on ne vit plus à leur place qu'un grand paquet d'étoffe (reliquaire américain) (1).

Ce mythe, joint à une cosmogonie assez originale, où l'on voit les puissances créatrices s'y prendre à plusieurs fois avant de réussir à faire l'homme, reflète les souvenirs de la migration forcée des Toltecs de Tulla, chassés par les Aztecs et refoulés vers le sud. C'est au fond une histoire parallèle à celle de Quetzalcoatl fuyant devant Tezcatlipoca. Le mythe semble pour une bonne part fondé, comme certains récits de l'Ancien Testament, sur la compréhension littérale d'un chant poétique d'où l'on

(1) Comp. *Popol Vuh*, 196 suiv. — Bancroft, III, 45 suiv.

pouvait inférer que les Quichés n'avaient vu le soleil qu'en arrivant dans le pays. Cela voulait dire simplement que là seulement ils furent tranquilles et heureux. Mais le mythe en tire la conclusion que le soleil n'avait pas encore paru (1).

On serait tenté de voir dans ce mythe la tradition des dominateurs toltecs et dans celui qui suit, beaucoup plus embrouillé, celle de la population assujettie.

Le grand-père et la grand'mère avaient deux fils, *Hunhun Ahpu* et *Vuhkab Hun Ahpu* (c'est au fond le même nom que celui du Soleil cité plus haut). Ces deux fils furent invités à une partie de balle par les princes de Xiballa, qui semblent ici jouer le rôle des puissances célestes ennemies. Traîtreusement ceux-ci coupèrent la tête à leur invités. La tête du premier fut placée dans les branches d'un calebassier qui se couvrit immédiatement de fruits et la tête devint elle-même une calebasse. Alors le roi déclara que cet arbre était sacré et défendit qu'on y touchât (on croirait presque à une réminiscence de quelque chose d'analogue au tabou polynésien). Mais la princesse *Xquiq*, fille du roi, piquée par la curiosité, voulut cueillir une des calebasses. Elle toucha précisément la tête transformée, qui lui cracha dans la main. Aussitôt elle devint enceinte. Son père furieux voulut la mettre à mort et ordonna aux exécuteurs

(1) C'est absolument en vertu du même procédé que le narrateur du livre de Josué, X, 12-15, conclut du chant de guerre cité 12-13 que le capitaine israélite arrêta le soleil dans sa marche.

de lui rapporter son cœur en preuve de leur obéissance. La jeune fille parvint à persuader ses bourreaux de lui laisser la vie sauve et leur remit une masse de résine gélatineuse en forme de cœur pour qu'ils l'apportassent à son père. Elle-même se rendit chez sa grand'mère où elle donna le jour à deux jumeaux, *Hun Ahpu*, portant le même nom que son père décapité, et *Xbalenque*, le jaguar. Ces deux frères ne tardèrent pas à devenir des princes accomplis. Objets de la jalousie et des embûches de leurs compagnons d'âge, ils les transforment en singes (on retrouve ici le parallèle de l'un des traits du mythe précédent). Un rat leur révèle leur origine et l'endroit où ils découvriront la tête de leur père. Ils se rendent donc à Xiballa. Ici la légende devient très confuse. Ils sont les héros victorieux de grands combats que leur livrent les princes de Xiballa, et pourtant ils finissent par être brûlés vifs. Mais de leurs cendres jetées dans l'eau surgissent deux beaux hommes-poissons qui reviennent à Xiballa, se vengent de leurs ennemis et opèrent l'apothéose de leur père qui devient le soleil, de leur mère qui devient la lune, d'eux-mêmes et de leurs amis qui deviennent des étoiles (1).

M. Brasseur de Bourboug a vu d'abord dans ce mythe compliqué une représentation du vent du matin qui chasse les nuages et découvre les splendeurs

(1) Comp. avec le texte du Popol Vuh l'exposé de M. Bancroft, III, 479-481, et Ximenès, éd. Scherzer, *Las Historias... de Guatemala* Vienne. 1857, p. 156 suiv.

du soleil et du ciel. Plus tard il a abandonné cette explication qui ne rendait aucun compte des péripéties du drame pour y chercher des indices de cataclysmes et de révolutions géologiques, dont en réalité le mythe ne porte aucune trace. Autant qu'on en peut juger par analogie avec d'autres composés mythiques, il faut voir dans celui-ci l'agglutination plus ou moins forcée de plusieurs mythes antérieurs roulant sur un même thème. L'idée fondamentale est celle du Soleil qui meurt et revit. Le Grand-père, Hunhun Ahpu, Hun Ahpu, sont au fond identiques. Le soleil est décapité ou brûlé, il revient toujours. La Grand'mère et la vierge-mère Xquiq sont également la lune. Les deux fils des deux drames consécutifs, dont un disparaît régulièrement de la scène mythique, sont les étoiles du soir et du matin, Dioscures quichés, ramenant au ciel leur père et leur mère. Le soleil et la lune sont toutefois, comme nous l'avons vu au Mexique, des personnages aussi bien terrestres que célestes. De là ce tour de la légende qui en fait des héros. Il doit s'y joindre le vague souvenir d'une lutte engagée entre deux peuples et entre deux religions, les princes de Xiballa représentant les esprits ou les dieux d'une religion antérieure. Mais nous n'osons aventurer cette explication qu'à titre de conjecture fondée sur des analogies nombreuses.

Ce qui est plus certain, c'est que chez les Quichés le naturisme avait conservé quelque chose de plus poétique et de plus immédiat que chez la plupart des peuples que nous avons passés en revue. Le nombre

de leurs dieux était très grand, et ils cherchaient leur présence surtout dans les lieux paisibles, obscurs, mystérieux, au fond des bois, près des sources, dans les ravins très encaissés, au sommet des montagnes. Ils aimaient à faire des chapelles souterraines. On se rappellera que nous avons discerné un trait du même genre dans les particularités du culte du dieu toltec Quetzalcoatl au Mexique. Ils avaient aussi un dieu des voyageurs auquel ils érigeaient des autels sur les routes. Le passant devait arracher une touffe d'herbe, s'en frotter la jambe, y mêler sa salive et la déposer pieusement sur l'autel avec une petite pierre. S'il était fatigué, cela lui rendait des forces. Il devait laisser de plus sur l'autel quelques bribes d'aliment ou de marchandises. Cela rappelle tout à fait les dévotions nègres aux esprits qui hantent les routes du désert (1). La même coutume était observée au Nicaragua. Les Quichés avaient aussi des dieux domestiques, *chahalha*, gardiens de la maison. On leur faisait des offrandes abondantes pendant qu'on la construisait (2).

Ce serait se perdre dans une répétition indéfinie de détails monotones que de décrire toutes les religions locales du reste de l'Amérique centrale. Nous nous bornerons à quelques particularités intéressantes.

Ainsi, chez les Itzas, près du lac Peten, voisins du

(1) *Religions des peuples non-civ.*, I, 74.
(2) Bancroft, III, 481.

Yucatan, il y avait une grande idole métallique creuse dans laquelle on faisait griller des hommes, tandis que tout autour les sacrificateurs dansaient au son du tambourin. Cela rappelle le taureau de Phalaris (1). Sur les bords de ce même lac Peten on trouva, en 1697, un os d'un cheval de Cortez, entouré d'ornements superbes et qui était l'objet d'une dévotion très populaire. L'animal était mort pendant la campagne de Cortez au Honduras. Les indigènes considérèrent les premiers chevaux qu'ils connurent comme des êtres surnaturels, lançant la foudre. Les Itzas adorèrent cette relique sous le nom de *Tzimin-chac*, dieu du tonnerre (2). Nous avons déjà mentionné le culte direct du soleil chez les Lacandons, leurs voisins (3).

Dans le Honduras, où le Soleil et la Lune étaient adorés comme Grand-père et Grand'mère et représentés par deux idoles, on racontait une légende assez curieuse. Une femme blanche, d'une beauté extraordinaire, serait descendue du ciel sur la ville de Cealcoquin. Là elle construisit un palais orné de figures étranges d'hommes et d'animaux et plaça dans le temple principal une pierre qui, sur trois de ses faces, présentait aussi des figures mystérieuses. Cette pierre était un talisman avec lequel elle vainquit tous ses ennemis. Bien que demeurée

(1) Waitz, d'après Villaguttiere, *Hist. de la conquista de la provincia de el Itza y Lacandon*. Madrid, 1701, VIII, 11. — Bancroft, III, 483.

(2) Waitz, IV, 313. — Bancroft, III, 483.

(3) Ch. I.

vierge, elle donna le jour à trois fils entre lesquels, devenue vieille, elle partagea ses états; puis, elle fit porter son lit au plus haut du palais et disparut dans le ciel sous la forme d'un bel oiseau. La légende de la Dame blanche du Honduras ressemble beaucoup à un mythe lunaire. Les trois fils, nés en dehors de toute génération bi-sexuelle, pourraient être les trois phases visibles de la lune. Du reste, on remarquait au Honduras de grandes analogies religieuses avec le Mexique (1).

Au Nicaragua, nous retrouvons, sous le nom de *Mictanteot*, dieu du monde souterrain, le *Mictlan tecutli* du Mexique (2). Mais on y adorait aussi la déesse du volcan Masaya, dans le cratère duquel on jetait des victimes humaines lors des tremblements de terre. Les prêtres la voyaient sortir du gouffre, nue, la peau noire, les seins pendants, les cheveux épars, les dents aiguës et allongées, une vraie furie. On ne l'en consultait pas moins pour avoir des oracles auxquels on attachait une grande valeur. Là aussi les affinités religieuses avec le Mexique étaient grandes. On reconnaissait deux divinités suprêmes, *Tamagostat* ou *Famagostat* et *Cipattonal*, couple céleste qui a fait le monde, et, à côté d'eux, les divinités de l'eau, de l'air, du commerce, de la chasse, etc. Parmi elles nous distinguons *Ecalchot* dit *Ueue*, « le vieux », qui ressemble au mexicain *Eecatl*, souffle,

(1) Comp. Herrera, IV, 1, 6; 8, 3, 6. — Pour la légende, Bancroft, III, 486.

(2) Waitz, IV, 280, d'après Buschmann, *Akad. d. Wissensch. zu Berlin*, 1852, p. 768.

vent, et *Ciagat*, divinité aquatique (1). Le sang humain était aussi offert aux dieux du Nicaragua. Les temples pyramidaux étaient munis d'un escalier à l'intérieur, réservé aux prêtres qui le montaient pour annoncer du haut de l'édifice les fêtes prochaines et les sacrifices. Comme à Mexico, les victimes étaient immolées sur une pierre et déifiées. L'anthropophagie religieuse n'y était pas inconnue; mais les femmes passaient pour n'offrir aux dieux qu'un régal de deuxième catégorie. Leur chair était indigne du grand-prêtre qui ne devait manger religieusement que de la chair mâle. On communiait avec des gâteaux de maïs imbibés du sang des victimes ou du sang tiré des corps vivants, spécialement *ex genitalibus*. On y connaissait aussi la confession. On choisissait un confesseur général parmi les vieillards non mariés les plus respectables. Une calebasse pendue à son cou était le signe distinctif de sa mission (2). Tout autorise la supposition que des influences mexicaines avaient exercé leur action dans cette contrée.

Avec les Mosquitos, sur la côte orientale se rapprochant de l'isthme, on retombait en pleine barbarie, et le niveau religieux ne dépassait pas celui des indigènes des Antilles (3). Il faut en dire autant des populations de l'isthme proprement dit. Gomara affirme qu'elles étaient tout à fait semblables, sous le rapport religieux, à celles de Haïti et de Cuba (4). Elles

(1) Müller, p. 503. — Bancroft, III, 491.
(2) Comp. Bancroft, III, 494-495.
(3) *Ibid.*, 497. Comp. Waitz, IV, 288.
(4) *Hist. Ind.*, 255.

adoraient le soleil et la lune, mais l'animisme et la sorcellerie prédominaient comme chez presque tous les non-civilisés.

N'oublions pas enfin de rappeler, avant de quitter cette région de l'Amérique centrale, le culte très répandu, mais indigène surtout chez les Chiapas (entre le Tabasco et le Guatemala), du dieu-serpent Votan, qui était aussi un serpent-oiseau ou emplumé, civilisateur, inventeur du calendrier, et qui pourrait bien être l'ancêtre commun des Quetzalcoatl, des Zamna, des Kukulcan, des Gucumatz. C'est un dieu-héros maya qui a reçu l'ordre de peupler l'Anahuac, où cependant on ne retrouve aucune trace de lui, à moins que Quetzalcoatl ne soit son double. Puis il ramène son peuple vers le sud, au Guatemala, et lui communique avant de le quitter les arts de la civilisation, en particulier le tissage et la fabrication du mobilier de table. Son symbole était une émeraude sur laquelle on voyait en haut un oiseau, en bas un serpent. Son nom doit signifier « le cœur », sans doute le cœur du ciel, dont il est la partie excellente. C'est le prototype du *Vaudou* des Nègres des Antilles (1), et peut-être faudrait-il chercher du côté des vieilles légendes concernant ces dieux-serpents, qui reviennent pour punir les oppresseurs et rétablir un meilleur ordre de choses, le charme très puissant que ce culte exerça sur les esclaves importés d'Afrique (2).

(1) *Relig. des peuples non-civ.*, I, 318.

(2) Comp. sur Votan, Clavigero, I, 364, 412 ; II, 281. — Humboldt, *Monum.*, 74, 148. Cet auteur fait venir Votan du nord, apporté par

L'histoire des peuples de l'Amérique centrale après la conquête espagnole ressemble beaucoup à celle du Mexique. Ce fut la même stupeur, le même éblouissement, la même crainte superstitieuse, le même découragement. Alvarado, le beau capitaine espagnol, fut appelé *Tonatiu*, le soleil, et reçut comme tel les honneurs divins (1). Nous avons parlé de l'os du cheval de Cortez. Il y eut aussi un même penchant à adopter la religion des vainqueurs, dont les dieux se montraient si supérieurs en puissance aux anciens dieux du pays. Cependant la conversion fut moins rapide, moins facile qu'au Mexique. Bon nombre de missionnaires périrent de mort violente, mais plus peut-être parce qu'on voyait en eux les représentants d'une race abhorrée que parce qu'on voulait venger les dieux outragés. Il est à noter que ce furent précisément les Lacandons, les adorateurs du Soleil pur et simple, sans idoles et sans mythologie, qui se montrèrent les plus récalcitrants. En 1552, ils étaient en pleine révolte religieuse et nationale. Il fallut diriger contre eux une véritable croisade (2).

des Toltecs. Mais alors on le retrouverait à Mexico, ou à Tlascala, ou à Cholula. — Müller, p. 486-490. Nous relevons dans l'exposé du professeur de Bâle, p. 489, un trait qui confirme notre supposition que Quetzalcoatl et Votan sont au fond identiques. L'un des attributs de Votan serait, d'après quelques auteurs, un sceptre terminé par une tête qui souffle. C'est bien évidemment un symbole du vent. — N. T. Bancroft penche aussi pour l'identité des deux conceptions, III, 454-455.

(1) Bancroft, III, 183.

(2) Waitz, IV, 316.

C'est pourtant près de leur territoire que le bon Las Casas établit le centre de sa mission pacifique, c'est-à-dire à la Vera-Paz (Guatemala). Ce nom fut substitué au nom indigène *Tuzulutlan*, qui signifiait « pays de la guerre ». C'est là que, pour convertir plus aisément les populations, il fit composer dans leur langue et sur des airs du pays des chansons qui exposaient les doctrines catholiques. Ce moyen réussit, et même de divers côtés on invita les Padres à se transporter dans les villages, à la condition qu'ils n'amenassent pas d'autres Espagnols avec eux. On comprend qu'à la longue cette condition ne fût pas tenable. Nous n'aurions, au surplus, qu'à répéter ce que nous avons dit des lacunes encore aujourd'hui si sensibles du christianisme enseigné à ces populations démoralisées. Une extrême prudence avait fini par devenir leur disposition foncière dès qu'il s'agissait d'orthodoxie. Quand on leur demandait s'ils croyaient à tel ou tel article du catéchisme, la réponse des indigènes était d'ordinaire : « Cela se peut bien » (1). Toutefois, au bout d'un temps, la grande masse adopta les symboles et professa les doctrines de la religion nouvelle.

Mais ce qui prouve qu'elle eut plus de peine à s'implanter là qu'ailleurs, ce ne sont pas seulement les vestiges d'anciennes coutumes idolâtriques et païennes, les superstitions découlant de la même source, qui se sont perpétuées, c'est aussi que, dans une proportion qu'il est impossible d'évaluer, la

(1) Waitz, IV, 316.

vieille religion s'est maintenue secrètement chez une partie des indigènes. C'est le mystérieux phénomène connu sous le nom de *Nagualisme*, nom qui vient peut-être du mot *Nahua*, comme désignant l'élément indigène antérieur à l'arrivée des Européens, à moins qu'il ne se rattache à la coutume d'assigner à chaque enfant un *nagual*, c'est-à-dire un animal-patron, comme un totem. Le peu que l'on sait de cette forme religieuse, dont les adhérents se cachent le plus qu'ils peuvent, dénoterait toutefois qu'il ne peut s'agir que d'un mélange confus de traditions sans autre lien que celui qui leur est conféré par leur caractère commun d'opposition à la religion des Européens. On adorerait, dans les réunions des Nagualistes, les astres et les animaux, si toutefois ce dernier culte ne leur est pas attribué uniquement parce que, dans leurs cérémonies, ils se déguisent en animaux divers, comme cela s'est toujours fait dans toute l'Amérique païenne (1). Cependant il paraît bien, autant qu'on peut en juger, que l'animal, soit comme symbole divin, soit comme objet direct d'adoration, joue un grand rôle dans leurs solennités. Il n'y a aucun motif de penser qu'une seule des religions constituées de l'ancien temps se soit perpétuée sous cette forme dégénérée. La sorcellerie et l'animisme, cette religion des bas-fonds de la non-civilisation, paraissent l'emporter de beaucoup sur les reliquats de l'ancien polythéisme. On accuse les Nagualistes de renouveler encore, de temps à autre,

(1) Müller, p. 482. — Bancroft, I, 707, III, 458-459.

le sacrifice de l'homme et particulièrement de l'enfant (1). Il est fort difficile de savoir si cette accusation est fondée. En tous cas, le Nagualisme est superstition pure, un débris sans aucun avenir et destiné à disparaître lorsque de nouveaux progrès de l'esprit auront changé la situation morale de l'Amérique centrale, après avoir changé celle du Mexique. C'est une transformation qui commence, mais nullement une restauration, et la religion de Votan, de Zamna, de Kukulcan, de Hun Ahpu, de Hurakan, etc., est aussi bien morte que celle de Uitzilopochtli et de Tezcatlipoca.

(1) Bancroft, d'après Scherzer, III, 482.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE I

LA RELIGION DES MUISCAS

Tunja, Sagamozo et Bogota. — L'Eldorado. — Sources historiques. — Les Muiscas. — Leur civilisation. — Le Calendrier muisca. — Le palais de Bogota. — Le Gouvernement. — Le mythe de Bochica. — Le Guesa. — Sacrifices humains et autres. — L'oiseau fatidique. — Le dieu Fomagata. — Les Xequés. — Ascétisme. — La madone muisca. — Le Canot de toiles d'araignée. — La conquête espagnole.

Nous franchissons l'isthme, et nous allons nous trouver en face de civilisations aussi originales que celles de l'Amérique centrale et du Mexique, de religions formées sur le sol même, différentes des religions américaines du nord, et pourtant offrant à nos regards ce qu'on peut appeler une étroite ressemblance de famille avec ces dernières. Il serait faux de dire que la nature ambiante et le climat soient les

seuls facteurs qui déterminent le genre et les particularités des religions d'une même région; mais on ne peut nier qu'il n'y ait parmi les causes du développement religieux d'une même partie du monde des influences régionales, difficiles à définir, qui impriment à l'esprit des directions parallèles, aboutissent à des fins identiques et provoquent les coïncidences les plus étonnantes.

C'est le Pérou et la célèbre théocratie des Incas qui feront le sujet principal de cette seconde partie. Mais, à l'appui de ce que nous venons de dire et comme intermédiaire entre les religions au nord de l'isthme, et celle dont le lac sacré de Titicaca fut le foyer principal, nous devons parler d'abord d'une civilisation et d'une religion très peu connues, fort curieuses, qui s'étaient développées ensemble, l'une portant l'autre, et qui eurent pour théâtre le territoire actuel de la Nouvelle-Grenade (États-Unis de Colombie).

Il ne s'agit pas du territoire entier de cette république, mais des vallées du bassin de la Magdalena qui se rattachent au cours moyen de ce fleuve. Là se trouve un lac connu sous le nom de lac de Guatavista, situé entre les deux villes principales de la région, Tunja et Bogota, comme s'il était écrit que les civilisations autochthones de l'Amérique ont dû toujours avoir pour foyer primitif un pays lacustre. Nous l'avons déjà constaté dans l'Amérique centrale et au Mexique, nous reverrons le même phénomène au Pérou.

Tunja, Sagamozo et Bogota, celle-ci appelée à de-

venir la capitale du pays conquis par les armes espagnoles sous le nom de Santa-Fé de Bogota, furent les trois centres d'une civilisation relative dont nous allons indiquer les traits principaux. Leur ancien domaine représente à peu près la partie centrale de la République moderne. Tout autour régnait la sauvagerie, qui dominait, depuis l'isthme proprement dit, tout le long de cette méditerranée américaine connue sous le nom de mer des Antilles. Il fallait, en venant de la mer, pénétrer assez loin dans l'intérieur pour rencontrer l'oasis de Tunja, Sagamozo et Bogota. Là, entre le 4° et le 6° degrés de latitude nord, sur un espace d'environ deux mille kilomètres carrés, s'étendait une terre à part où une population sédentaire vivait à l'abri d'institutions politiques, sociales, religieuses, qui dénotent un état sérieux de civilisation. Au sud, à l'est, à l'ouest, la sauvagerie reprenait ses droits, jusqu'à ce qu'on arrivât au royaume de Quito (1), incorporé depuis quelques années à l'empire des Incas lors de l'arrivée des Européens, et à cet empire lui-même, dont le centre était bien loin vers le sud, à Cuzco. Le nom générique des populations qui habitaient ce pays exceptionnel était celui de *Muiscas* ou *Moxas*, ou encore *Chibcas*, le premier étant le plus généralement adopté. Il signifie simplement « les hommes », « les gens », comme bien d'autres noms de peuples primitifs toujours enclins à supposer qu'ils font l'humanité proprement dite. Il est à présumer qu'ils auraient fini par attirer

(1) République actuelle de l'Équateur.

de leur côté les armées péruviennes qui étendaient toujours plus leurs conquêtes vers le nord, mais le fait est qu'au commencement du seizième siècle ils étaient encore complètement livrés à eux-mêmes. Il est bon de constater dès ce moment, par leur exemple, que dans l'Amérique du Sud l'aptitude à la civilisation était disséminée en divers lieux, et non pas exclusivement concentrée au foyer péruvien dont les Incas sont sortis. Cette remarque aura son intérêt pour le Pérou lui-même.

Cette civilisation relevait encore de l'âge de pierre, puisque les Muiscas ne connaissaient ni le fer, ni le cuivre, ni l'étain. Leurs outils et leurs armes étaient de bois ou de pierre. Mais ils connaissaient bien l'or qui, sous la forme de petits disques, leur servait de monnaie d'échange, et dont ils possédaient une grande quantité à l'état d'ornements, de vases et de statuettes. C'est, pour le dire en passant, les bruits répandus sur un peuple n'employant que de l'or pour parer à ses besoins vulgaires, qui engendrèrent la légende de l'Eldorado, où tout était en or, où il y avait jusqu'à des palais et à des temples d'or massif. Cette chimère détermina nombre d'aventuriers à s'enfoncer dans les profondeurs du continent, à la recherche de ce pays merveilleux. On cite Philippe de Hutten et Walter Raleigh parmi les plus célèbres. Et, malgré les démentis prolongés de l'expérience, le prestige de la légende persista longtemps. Il y a un siècle à peine, en 1780, l'Espagnol Antonio Santos partait encore pour découvrir cette terre de promission que personne n'avait jamais vue, mais dont on

avait fait, au seizième siècle, des cartes détaillées et d'amples descriptions.

OUVRAGES A CONSULTER

Les sources où l'on peut puiser des renseignements sur la religion des Muiscas ne sont pas très nombreuses, mais elles sont instructives. Nous avons, en premier lieu, le rapport circonstancié du conquérant de la Nouvelle-Grenade, GONZALO XIMENÈS DE QUESADA, rapport adressé à Charles-Quint et que l'on peut lire dans la grande collection Ternaux Compans. — PIEDRAHITA, évêque de Panama, écrivit l'*Historia de las conquista del nuovo reyno de Grenada*, Madrid, 1687. Il mit à profit, outre le précédent, les manuscrits d'un curé de Bogota nommé Castellanos, et de deux franciscains, Medrano et Aguada. — PEDRO SIMON, *Noticias historiales de las conquistas de tierra firme*, Cuença, 1627. La seconde partie, la plus intéressante pour notre étude, se trouve dans la collection de Lord Kinsborough, VIII. — HERRERA, Déc. VI, liv. V, ch. VI, donne aussi des détails intéressants. — M. de Humboldt s'est également occupé des Muiscas dans ses *Vues des Cordillères et monuments des peuples de l'Amérique*. Il s'est beaucoup servi de Piedrahita, mais aussi des manuscrits d'un jésuite espagnol, Domingo Duguesne ou Duquesne. — Citons encore le travail de M. Famin, dans la collection de l'*Univers pittoresque*. I, 9 suiv,

Nous voyons par ces divers auteurs que les Muiscas ou Chibcas avaient atteint un certain degré de civilisation sans qu'il y ait lieu de supposer une influence quelconque venue de l'Amérique centrale

ou du Pérou. Tout au plus la ressemblance d'un nom divin pourrait-elle appuyer l'hypothèse d'une ramification antérieure à l'histoire avec un des peuples de la région isthmique; mais les deux civilisations sont tellement différentes qu'on ne peut attacher d'autre importance à ce détail. Cette civilisation, formée spontanément, était par certains côtés déjà raffinée, en même temps qu'elle conservait des restes d'une extrême barbarie. Dépourvus d'instruments de fer et de bêtes de somme ou de trait, les Muiscas cultivaient soigneusement leur sol au point de faire des irrigations artificielles pour en augmenter la fertilité. Ils récoltaient en abondance le maïs, la patate et la pomme de terre. Ils cultivaient le coton et en tiraient leurs vêtements, une sorte de chemise recouverte d'un manteau blanc ou bariolé. Leur coiffure se composait d'un bonnet de peau orné de plumes, et ils portaient aux oreilles des pendants en or, au nez des anneaux du même métal, sur le front un croissant d'or ou d'argent. Leurs maisons étaient construites en bois et en terre, très solidement. Ils avaient des routes et traversaient les fleuves sur des ponts de lianes. Ils travaillaient l'or avec habileté et ils étaient bons potiers. Il est douteux qu'ils aient employé les *Quipos* ou franges à nœuds comme moyen mnémonique à la manière péruvienne. En revanche, ils avaient des dessins assez compliqués pour figurer les nombres, et leur calendrier était original (1).

(1) Comp. Piedrahita, IV, 4; V, 2. — Herrera, VIII, 4, 11. — Humboldt, *Vues*, etc., 262.

La semaine ou plutôt la division du temps correspondante ne comptait que trois jours, et chaque troisième jour était jour de marché. Dix de ces semaines formaient un mois. Les dix premiers jours étaient nommés comme les signes de 1 à 10, on répétait la série en ajoutant les signes 2 et 3 pour les vingt derniers jours du mois. Vingt de ces mois formaient une sorte d'année qui comptait par conséquent six cents jours. Mais il y avait une année agricole de douze mois qui allait d'une saison des pluies à l'autre, et nous retrouvons chez les Muiscas ce que nous avions déjà vu chez les Mexicains, c'est-à-dire une année sacerdotale distincte de l'année civile et qui comptait trente-sept mois. Les prêtres raccordaient les deux années agricole et sacerdotale en ajoutant tous les trois ans un mois dit « muet » aux douze mois de l'année agricole. Au bout de trente-six de ces années on avait donc gagné la trente-septième pour concorder avec le cycle sacerdotal. Le siècle muisca comptait vingt années sacerdotales ou soixante années agricoles. On le divisait en quatre parties, de quinze années agricoles chacune, à la fin desquelles avait lieu un grand sacrifice humain (1).

On comprend aisément qu'un calendrier aussi compliqué nécessitait des explications et des ordonnances continuelles du sacerdoce qui, là comme ailleurs, présidait à la mesure du temps. C'est lui qui réglait les coïncidences et qui annonçait chaque année le

(1) Comp. Waitz, *Anthropol.*, IV, 370-371.

temps propice aux différentes moissons. Cela devait augmenter beaucoup son prestige et son pouvoir. Il observait, pour établir ses calculs, les ombres dessinées sur le sol par les « Colonnes du soleil » dressées dans ce pays comme dans l'Amérique centrale et au Pérou dans un but à la fois religieux et utilitaire. Par ce détail, nous pouvons déjà prévoir que la religion des Muiscas était, comme toutes les religions de la civilisation américaine, essentiellement solaire.

Les ruines de leurs monuments antérieurs à la conquête espagnole dénotent qu'ils connaissaient l'art de la sculpture et qu'ils étaient bons architectes. Le palais du souverain de Bogota était de bois, comme tous les autres bâtiments, mais ses murs de bois étaient très épais, très solides et de grandes dimensions. Les fondements avaient été arrosés de sang humain et reposaient, dit-on, sur des corps de jeunes filles immolées aux puissances souterraines. L'édifice était rond; au milieu, de forme pyramidale. La distribution intérieure était calculée de façon qu'un intrus s'y serait promptement égaré, parce que les couloirs étaient disposés en labyrinthe. Tout autour étaient les habitations des femmes, au nombre de plus de deux cents. La polygamie était ordinaire chez les Muiscas; mais une seule femme, la première, jouissait de tous les privilèges de l'épouse. Outre ce palais, le souverain possédait dans les environs des maisons de plaisance où l'on a retrouvé les traces d'étangs artificiels et des bains. Nous entrons dans ces détails pour montrer que nous n'exa-

gérons rien en parlant d'une civilisation réelle des Muiscas de Tunja et de Bogota (1).

Le gouvernement était essentiellement théocratique, et par conséquent absolu. Tout était minutieusement réglé par la loi. C'est ce que nous retrouverons au Pérou, et probablement pour les mêmes causes. Les lois pénales étaient très sévères et fixées de telle sorte que le souverain tirait un grand profit de leur application (2). Quand la condamnation était capitale, le souverain était l'héritier du condamné. Le viol, l'inceste et le vice contre nature, qui par là aussi paraît avoir nécessité des lois de répression rigoureuses, étaient punis de mort. Les voleurs avaient les yeux crevés, le nez et les oreilles coupés. Ceux qui se montraient lâches à la guerre étaient condamnés à porter désormais des habits de femme (3).

La contrée fut tantôt soumise à un seul chef; tantôt, à la suite de guerres ou de révolutions, partagée entre plusieurs souverains. Mais Tunja et Bogota

(1) Comp. Pedro Simon, *Noticias historiales*, IIe partie, 4, 7, dans le VIIe vol. de la collection Kinsborough. — Piedrahita, I, 5.

(2) Comme particularité bizarre, nous citerons le régime auquel étaient soumis ceux qui refusaient de payer l'impôt ou les amendes qui leur avaient été infligées. On attachait à leur porte un jaguar, et ils étaient tenus de le nourrir jusqu'à parfait paiement. Si ce moyen ne réussissait pas, on éteignait le feu dans la maison, on enlevait tout ce qui pouvait servir à le rallumer, il était sévèrement interdit aux voisins d'en donner au condamné; il peut faire très froid sur ces hauts plateaux, malgré le voisinage de la ligne, et il fallait payer ou geler (Piedrahita, II, 5).

(3) Piedrahita, I, 5; II, 5. — P. Simon, II, 4, 7.

demeurèrent toujours les deux villes principales (1). Il y avait une noblesse, mais elle était personnelle, non héréditaire, ou du moins à chaque changement de titulaire d'un domaine la confirmation du souverain devait intervenir. Personne n'osait se présenter devant le souverain sans lui apporter un présent. Le premier fonctionnaire de l'Etat était le héraut chargé de transmettre ses ordres. Par respect on lui tournait le dos quand on était en sa présence, et, quand il crachait — détail dont l'analogue se retrouve au Pérou et ailleurs encore, — les principaux dignitaires recevaient respectueusement l'expectoration dans des mouchoirs de coton blanc. Il sortait porté en litière. Devant lui on nettoyait le chemin, on le jonchait d'étoffes et de fleurs. Nul ne pouvait sans sa permission se faire porter de la sorte (2).

L'héritier du trône ou des trônes était un des fils de la sœur du souverain régnant, ce qui nous reporte au droit si fréquent des tribus polygamiques où la famille se perpétue plus naturellement par la ligne féminine que par les hommes. L'héritier présomptif menait une vie très austère. A partir de sa seizième année, il était confiné dans un temple, soumis à une retraite absolue, ne pouvant ni voir le Soleil, ni user de sel dans ses aliments. Au bout de plusieurs années et après de nombreuses épreuves, on lui perçait le nez et les oreilles, et il était préposé au gouverne-

(1) Lors de la conquête espagnole, les trois grands chefs étaient les souverains de Tunja, de Bogota et de Sagamozo, à l'est de Tunja.

(2) P. Simon, II, 4, 6. — Gomara, 201. — Oviedo, *Hist. generaly natural de las Indias*, Madrid, 1851, XXVI, 13. — Piedrahita, I, 5; II, 5.

ment d'un petit district appelé *Chia*, la lune, en attendant qu'il devînt « le Bogota », c'est-à-dire le soleil. Car les Espagnols donnèrent au pays le nom qui servait de titre au souverain. Tous ces détails supposent une base théocratique de l'état ou des états muiscas, et nous allons trouver dans la mythologie de ce peuple singulier l'explication de la plupart de ces bizarreries (1).

Le nom indigène de la contrée était *Gundinamarca*. Parmi les phénomènes qu'elle présente, il faut assigner une place de premier rang à la grande cataracte de Tequendana. La Magdalena, après être sortie du lac de Guatavista à vingt-quatre kilomètres environ de Bogota, passe tout près de cette ville et, à quelque distance de là, franchissant le col de Tequendana, tombe dans la plaine sous-jacente d'une hauteur de soixante-quatre mètres, c'est-à-dire dépassant de quatorze mètres celle du Niagara. Il est vrai que la chute est beaucoup moins abrupte. C'est ce phénomène imposant qui se reflète dans le mythe fondamental de Bogota.

Il y a bien longtemps, nous dit ce mythe, le grand plateau de Gundinamarca était absolument fermé par les montagnes qui l'entourent. La passe de Tequendana n'existait pas. Les Muiscas étaient alors de purs sauvages, sans mœurs, sans religion, sans agriculture et sans organisation. Un matin parut sur la rive du lac un vieillard à barbe grise qui s'appelait *Bochica*. Sa femme, qui parut après lui, s'appelait

(1) P. Simon, *ibid.* — Piedrahita, I, 5. — Oviedo, XXVI, 11.

Chia. Elle était d'une grande beauté, mais elle était méchante et se plaisait à contrecarrer tout ce que son époux prétendait faire. Celui-ci voulait donner aux Muiscas une religion, des lois, la connaissance de l'agriculture. Elle sut faire en sorte que le fleuve gonfla, déborda et recouvrit tout le plateau. Une faible partie des Muiscas échappa à la destruction en gagnant le sommet des montagnes. Bochica fut très courroucé contre Chia, il la bannit de la terre et la relégua dans le ciel, où elle est toujours visible sous la forme de la lune. Pour remédier au mal qu'elle avait fait, Bochica fendit les montagnes, afin que les eaux pussent s'écouler, et de cette opération provient la grande cataracte de Tequendana. Le lac de Guatavista demeura comme le témoin de ce déluge local. Les Muiscas, réfugiés sur les montagnes, furent rappelés par Bochica qui leur donna des lois, leur apprit à cultiver la terre, institua le culte du soleil avec un sacerdoce spécial, des fêtes périodiques, des sacrifices et des pèlerinages. Il régla aussi le calendrier, nomma un chef temporel et un chef religieux, et enfin il disparut dans le ciel après avoir séjourné deux mille ans sur la terre.

Des légendes analogues avaient cours au sujet d'autres dieux dont Bochica semble avoir concentré les attributions et pris les noms variés. Il en est de même de son épouse Chia, qui s'appelle aussi Huytaca. On peut affirmer dès l'abord que Chia est la lune, et, comme chez les Peaux-Rouges (1), la lune

(1) *Religions des peuples non-civilisés*, I, 220.

passe à Bogota pour un astre perfide, animé d'intentions malveillantes. Bochica, à son tour, et les dieux parallèles qu'il absorbe en lui, c'est évidemment le Soleil, représenté par son sacerdoce terrestre. C'est l'œuvre civilisatrice et organisatrice de ce sacerdoce que raconte le mythe de Bochica, en l'associant au mythe naturiste suggéré par la conformation du plateau et la fissure abrupte qui donne lieu à la cataracte (1).

C'était sans doute la prétention du sacerdoce solaire de Bogota qu'avant l'œuvre bienfaisante et civilisatrice de son fondateur Bochica, les Muiscas étaient dépourvus de toute loi et de toute religion. Nous retrouverons la même prétention chez les Incas. Elle est probablement aussi mal fondée d'un côté que de l'autre, et nous allons voir que le culte du soleil s'était annexé, sans les détruire, d'autres divinités et d'autres traditions d'une provenance différente. C'est ce que prouvent les particularités de la grande fête qui se célébrait tous les quinze ans et qui avait une valeur de premier ordre dans tout le pays muisca, indépendamment des divisions politiques. C'était la grande fête en l'honneur du soleil, qu'on appelait la fête du *Guesa*.

Le Guesa était un adolescent voué plusieurs années auparavant à l'immolation, et qui devait être fourni

(1) Müller, liv. c., p. 427, signale un mythe tout pareil dans l'Indoustan. Les eaux de la vallée de Cachemire s'écoulent de même par une fente qu'on dirait pratiquée tout exprès dans la montagne. La vallée classique de Tempé est ouverte aussi à son extrémité par Zeus, Poseidon ou Héraclès.

par un village portant aujourd'hui le nom de San Juan de los Llanos. C'est là, disait-on, que Bochica s'était montré pour la première fois. Le Guesa signifie « l'errant », « le vagabond », et on dirait qu'il personnifie l'ancienne vie nomade, instable, la vie sauvage vaincue par l'œuvre de Bochica. Jusqu'à sa dixième année, le Guesa était élevé dans le temple du Soleil à Sagamozo. Depuis lors, il en sortait et résidait consécutivement dans tous les lieux où la tradition prétendait que Bochica avait lui-même séjourné. Nous retrouvons ici le trait si marqué dans les religions de l'Amérique centrale et du Mexique, d'après lequel la victime représente le dieu auquel elle est vouée et finit même par s'identifier avec lui. Pendant tous ces voyages, le Guesa était l'objet des plus grands honneurs et des soins les plus attentifs. Mais, à l'expiration de la quinzième année, le jeune homme était conduit processionnellement dans une enceinte où s'élevait une grande colonne dédiée au Soleil. Le cortège se composait de prêtres masqués et costumés de manière à représenter Bochica, sa femme et beaucoup d'autres divinités. Une fois arrivé à sa destination, le pauvre Guesa était attaché à la colonne et tué à coups de flèches. On lui arrachait ensuite le cœur, ce qui nous rappelle la coutume mexicaine, mais du moins on n'avait pas la cruauté de faire cette opération sur le corps vivant, et on recueillait son sang dans des vases sacrés (1).

(1) Comp. Piedrahita, I, 2-5. — Humboldt, *Monum.*, 259 suiv., 128, 244 suiv. — Herrera, VI, 5, 6.

Le sacrifice humain chez les Muiscas, sans aller jusqu'à la fréquence effroyable que nous avons dû signaler chez les Aztecs, n'était pas une rareté. On immolait au soleil, en d'autres occasions, un adolescent fait prisonnier dans la guerre, c'est-à-dire qu'on le décapitait en plein air et que l'on teignait de son sang un rocher que frappaient les rayons du soleil levant (1). Ou bien on attachait le prisonnier au sommet d'un arbre dépouillé, peint en rouge, et on tirait sur lui d'en bas à coups de flèches. On recueillait le sang qui tombait pour l'offrir aux dieux (2). Mais il y avait en beaucoup plus grand nombre des offrandes moins tragiques en l'honneur des lacs, des rivières, des rochers. Les prêtres pouvaient seuls servir d'intermédiaires et, détail curieux, devaient en cette occasion se dépouiller complètement de leurs vêtements (3). Ce trait doit être ramené à la catégorie des « survivances rituelles » qui maintiennent dans le culte tant d'usages remontant à une haute antiquité et tombés en désuétude, complètement oubliés ou abandonnés dans la vie ordinaire. Les offrandes consistaient alors en or, en pierres précieuses, en vases, en statuettes, en animaux, et particulièrement en oiseaux. On venait de très loin en pèlerinage au lac de Guatavista. Le chef de la caravane des pèlerins se saupoudrait de poudre d'or et se baignait dans le lac (4). Dans les temples il y avait des coffres

(1) Simon, II, 4, 5.
(2) Piedrahita, IV, 4 suiv.
(3) Simon, II, 4, 5.
(4) Piedrahita, I, 3.

destinés à recevoir les offrandes. Quelques-uns de ces coffres affectaient la forme humaine, d'autres étaient enfoncés dans le sol. Les temples étaient nombreux, richement ornés, contenaient les images du soleil et de la lune et bien d'autres idoles d'or, d'argent, de coton ou de cire. Les particuliers avaient aussi leurs idoles domestiques (1).

C'est dans la procession du Guesa que l'on voyait figurer les autres dieux de la mythologie muisca, sur lesquels, il est vrai, nous avons très peu de données. Il en est qui ne peuvent guère avoir été autre chose que des dédoublements ou des parallèles locaux de Bochica. Leurs légendes se confondent, le thème fondamental en est identique et, parfois, on nous représente Bochica comme ayant eu trois noms et trois têtes (2), c'est-à-dire qu'il s'appelait aussi *Nemterequetaba* (ou *Nemquetheba*) et *Zuhé*. Sa femme Chia s'appelle aussi *Huythaca* et *Yubecayguaya*. Zuhé est un nom du soleil (3), et ce nom fut appliqué aux Espagnols. On parle aussi d'un dieu des tisserands *Nencatacoa*, d'un dieu protecteur des limites *Chaquen*, d'un dieu des semailles *Bachué*, de l'arc-en-ciel *Cuchavira*, qui soulageait les malades et protégeait les femmes en couches (4); enfin d'un dieu de l'ivresse qui ne jouissait pas d'une grande vénération. En un mot, là comme partout, le naturisme s'était déployé en une pluralité de divinités de rangs divers,

(1) Oviedo, XXVI, 28, 30. — Piedrahita, IV, 5.
(2) Müller, 423.
(3) Piedrahita, I, 3.
(4) Simon, II, 4, 4.

mais c'était le couple suprême, le Soleil et la Lune, qui recevait les premiers honneurs. Au-dessous, des rochers, des cours d'eau, des arbres, toujours l'objet d'un culte fervent, représentaient l'étage inférieur et primitif du culte direct des objets naturels. Le respect des arbres, paraît-il, était poussé très loin (1). Des témoins d'un état religieux différant de celui dont on attribuait l'introduction à Bochica subsistaient encore en bien des lieux. Par exemple, on cite un antre sacré, non loin de Tunja, où l'on allait adorer un grand oiseau de bois couvert de plumes qui rendait des oracles (2).

Mais le plus curieux de ces reliquats d'un état religieux dépassé était la présence, dans la procession du Guesa, d'une vieille divinité qui s'appelait *Fomagata*. C'était, disait-on, un dieu du feu, descendu jadis du ciel en terre près de Tunja. Ce Fomagata était un tyran capricieux, cruel, un méchant sorcier qui se plaisait à changer les hommes en animaux. Bochica dut déployer son irrésistible pouvoir pour délivrer le pays de cet être malfaisant. Il lui fit subir le même sort que Kronos à son père et prédécesseur Uranus. Depuis lors, Fomagota fut réduit à l'impuissance, mais il n'en garda pas moins ce qu'on appelle ses entrées à l'assemblée des dieux et son droit de figurer dans la grande procession du Guesa (3).

Si tout ce qui concerne ce dieu Fomagata se bor-

(1) Piedrahita, I, 3. — Oviedo, XXVI, 31.
(2) Waitz, IV, 363.
(3) Comp. l'exposition et la discussion du mythe de Fomagata dans Müller, liv. c., pp. 435-438.

nait là, nous n'aurions qu'à relever cette preuve nouvelle de la persistance des vieux cultes au sein et même sous le patronage des cultes plus développés qui ont cherché à les supplanter. Dans nos processions du moyen-âge, Satan avait aussi très souvent sa place, une place de vassal humilié et vaincu dans le cortège de son suzerain vainqueur, mais il n'en figurait pas moins parmi les grands personnages. Fomagata serait donc le dieu principal de la religion antérieure à celle dont Bochica passait pour le fondateur. Ce culte dépassé devait être plus grossier que celui qui lui succéda, un culte de sauvages, mêlé à l'adoration des animaux et à des rites plus cruels. Qui sait si l'immolation du Guesa n'était pas elle-même la continuation de l'un de ces rites féroces que la religion antérieure avait établis?

Mais, ce qui est plus étrange, c'est l'étroite ressemblance de ce nom de Fomagata avec la divinité céleste qu'on adorait dans l'Amérique centrale, au Nicaragua, sous le nom de Famagoztat. Il est vrai que la ressemblance ne s'étend guère au-delà du nom. Il n'en reste pas moins qu'on est tenté de supposer, en s'appuyant sur elle, qu'il exista dans les temps antérieurs à toute supputation quelque lien de parenté entre certains peuples de l'Amérique centrale et ceux de la région de Bogota. En tout cas ce lien, s'il a jamais existé, était depuis longtemps oublié. Surtout il n'entre pour rien dans l'explication de la civilisation relative des Muiscas, puisque c'est Bochica, et non Fomagata, qui est dans leur tradition le dieu civilisateur. Fomagata représente

au contraire un état inférieur, marqué par la grossièreté des mœurs et la cruauté des coutumes religieuses (1).

Les prêtres, *Jequés* ou *Xequés*, se recrutaient dans les hautes familles et recevaient une éducation sévère. Ils étaient clôturés dès leur tendre jeunesse, maigrement nourris et assujettis à un pénible régime de veilles et de travaux fatigants. Nous retrouvons chez eux le même type sacerdotal qu'à Mexico, avec les mêmes incisions sanglantes et les mêmes fonctions absorbantes. Seulement, ils sont tous célibataires, ils parlent peu, dorment peu et mâchent le coca pour se tenir éveillés (2). Ces détails tendent à nous suggérer l'idée que la religion solaire des Muiscas, comme celle du Mexique, était engagée dans la voie de l'ascétisme et plus logiquement qu'à Mexico, puisque dans l'antagonisme de Chia et de Bochica, il y avait un élément dualiste déjà très prononcé.

L'histoire politique des Muiscas, sur laquelle nous n'avons que des renseignements très vagues, paraît avoir consisté dans les luttes fréquentes que se livrèrent les chefs de Tunja, de Bogota et de Sagamozo, sans que jamais un seul d'entre eux soit parvenu à fonder une hégémonie durable. Cependant, le mythe de Bochica et les honneurs quasi-divins dont la personne du souverain était l'objet nous démontrent que la prétention au moins des chefs était théocrati-

(1) Comp. dans le XIV[e] volume de la collection Ternaux le récit d'Oviedo, pp. 10-48 *passim*.
(2) Simon, II, 4-5. — Piedrahita, I, 3.

que. C'étaient eux qui donnaient l'investiture aux jeunes prêtres (1). C'est par un état de choses analogue que le Pérou et le Mexique passèrent eux-mêmes, jusqu'à ce que la dynastie sacerdotale des Incas dans le premier de ces pays et la prépondérance des Aztecs dans le second eussent imposé une unité relative aux éléments divergents. En résumé, la civilisation et la religion des Muiscas sont, comme le pays qu'ils habitent, une transition entre le Mexique et le Pérou. Il n'y a qu'à élever le Bogota en puissance pour en faire un Inca, fils du Soleil, à la tête d'un grand empire. Les sacrifices humains, sans être aussi cruels et aussi multipliés qu'à Mexico, occupent dans leur culte une place beaucoup plus essentielle que dans celui des Incas. C'est un même idéal de dévotion qui domine dans l'Anahuac et dans la vallée de la Magdalena; mais en même temps on voit poindre la discipline religieuse appliquée à la vie sociale et que les Incas pousseront jusqu'à la minutie. On ne signale pas chez les Muiscas de mythes cosmogoniques, des « âges du monde », comme chez les Mexicains (2).

(1) Cette remarque est de Waitz, IV, 365.

(2) Il est pourtant question d'un dieu *Chiminiquagua* (gardien du soleil) qui ouvrit la maison dans laquelle cet astre était renfermé. Il en sortit alors de grands oiseaux noirs qui répandirent les rayons solaires sur le monde entier. C'est, à vrai dire, un mythe de l'aurore reporté à l'origine des choses. Le genre humain serait né d'une femme qui parut sur le bord du lac Iguaque tenant son enfant dans ses bras. Tous deux, par la suite, furent changés en serpents et rentrèrent dans le lac, auquel, pour cette raison, les Muiscas faisaient beaucoup d'offrandes. On retrouve encore bon nombre d'images de cette première mère avec son enfant, et on les a souvent prises pour des madones. (P. Simon, II, 4, 2.) — Ajoutons enfin qu'au chapitre

L'arrivée des Espagnols plongea dans une stupeur indicible ce peuple qui avait toujours vécu replié sur lui-même, ignorant le reste du monde. Plusieurs se pendirent de frayeur (1). La conquête effectuée, ils refusèrent de travailler et s'enfuirent dans les montagnes, où beaucoup périrent. Les Espagnols, là comme partout, furent des maîtres durs. Ils traquèrent les indigènes comme un gibier, se servant pour cela de chiens dressés tout exprès. Il y eut des révoltes, celle surtout de 1572, qui fut acharnée. Pour cultiver les champs dépeuplés, on y transporta beaucoup de Péruviens qui étaient de nature plus soumise. Les moines missionnaires, qui depuis 1551 entreprirent la conversion des indigènes, brûlèrent une énorme quantité d'idoles, mais là, plus qu'ailleurs peut-être, ils se contentèrent de conversions purement extérieures. Les indigènes de la Nouvelle-Grenade comptent parmi les plus médiocres chrétiens que l'on connaisse. Il est à noter que, par haine contre les blancs établis sur leur territoire, ils prirent parti en 1820

de la vie future, les Muiscas ne s'écartaient pas du type ordinaire des croyances primitives. Ils croyaient à la survivance dans des conditions très semblables à celles de la vie actuelle. Il faut un peu se défier ici des chroniqueurs espagnols qui leur attribuent des croyances presque chrétiennes. (Comp. Piedrahita, I, 3.) Les morts d'un rang élevé étaient ensevelis avec leurs trésors et on les faisait suivre d'un certain nombre de leurs esclaves et de leurs serviteurs que l'on enivrait avant de les tuer. (Simon II, 4, 10.) Une chose assez remarquable, c'est que l'on croyait que les âmes des morts étaient transportées dans « l'au-delà » sur un canot fait de toiles d'araignée qui les menait au centre de la terre en suivant un grand fleuve. De là un grand respect pour les araignées. (Simon II, 4, 3.)

(1) Piedrahita, IX, 2.

pour la couronne d'Espagne contre les républicains. C'est un pays qui possède de grandes ressources naturelles, qui est sans doute appelé à d'heureux progrès à mesure que la véritable civilisation de l'Europe étendra son action jusqu'à lui, mais c'est un pays à refaire. La vieille civilisation des Muiscas, écrasée dans sa fleur, est morte et ne reviendra pas.

CHAPITRE II

L'ANCIEN PÉROU ET SA CIVILISATION

Limites et géographie. — François Pizarro. — La dynastie des Incas. — Ouvrages à consulter. — Les Quipos. — Garcilasso el Inca de la Vega, — *Les Incas* de Marmontel. — Division du pays et constitution sociale. — Le tribut de Pasto. — Les fonctionnaires. — Les mariages d'office. — Politique impériale. — Monuments. — Etiquette. — Courriers d'état. — L'armée. — La justice. — L'éducation. — L'agriculture. — Villes, routes, ponts, *refrigeria.* —Habileté politique des Incas.

Le Pérou, découvert et conquis par les Espagnols au seizième siècle, était plus grand que le Pérou d'aujourd'hui, puisqu'il comprenait, outre le Pérou actuel, la République de l'Equateur au nord (royaume de Quito), et une partie notable de la Bolivie au sud-est. Il s'étendait aussi sur une partie du Chili, mais il est difficile de préciser ses limites dans cette région méridionale. C'était donc un pays immense, bien que, sur nos cartes, il ne soit guère représenté que par la bande mince de terrain qui s'allonge le long des Cordillères entre ces montagnes et l'océan Pacifique. Mais il faut se rappeler que cette bande de terrain s'étend sur une longueur de 4,000 kilomètres, près de

cinq fois la longueur de la France, et qu'elle présente une largeur variant de 60 à 800 kilomètres.

Comme au Mexique et dans le sens longitudinal, on distingue trois parties ou zones bien distinctes : 1° *la Côte*, le long de la mer, série de vallées et de petits estuaires, où il fait très chaud, où cependant la température est supportable grâce aux brises marines, où il ne pleut pour ainsi dire jamais; seulement les rosées sont d'une abondance extraordinaire et les productions du sol sont celles des tropiques; 2° *la Sierra*, formée par les premiers contreforts des Cordillères, déjà assez élevée pour offrir les productions des régions plus tempérées; là sont les grands plateaux couverts de riches moissons de maïs et nourrissant de grands troupeaux de vigognes et de lamas; 3° *la Montagne*, c'est-à-dire la région la plus élevée des Cordillères, encore aujourd'hui imparfaitement explorée, couverte d'immenses forêts que hantent l'ours, le jaguar, le zorille, le chinchilla, de grands serpents venimeux et des oiseaux au plumage éclatant. Cette chaîne majestueuse supporte des pics d'une hauteur exceptionnelle : le Nevado de Sorata (6,480^{m}), l'Illimani (6,450^{m}), le volcan de Gualatiera (7,100^{m}); plus haut, vers le nord, le Chimboraço (5,600^{m}). Le phénomène naturel le plus remarquable est ensuite le grand lac de Titicaca, élevé de 4,000 mètres environ au-dessus de la mer, semé d'îles et mesurant près de sept fois la surface du lac de Genève. Ce lac de Titicaca joue un grand rôle dans l'histoire politico-religieuse des Incas. C'est de là que partit leur domination.

Du reste, les anciens Péruviens, bien qu'habitant un pays bordé par la mer sur un espace aussi considérable, n'étaient pas plus marins que les Mexicains. Ils étaient isolés du reste du monde par l'océan et par les montagnes à peu près infranchissables qui, du côté de l'est, les séparaient de la sauvagerie. Leur civilisation une fois formée se défendait aisément le long de ce formidable rempart et pouvait facilement concentrer ses forces au nord et au sud sur un espace relativement restreint.

Tel est le pays, unique en son genre, dont l'Espagne fit la conquête peu d'années après celle du Mexique, en 1531, grâce à l'audace de François Pizarre, ancien gardeur de pourceaux. Cette conquête du Pérou est, en un sens, moins merveilleuse que celle du Mexique, parce que Pizarre n'eut le plus souvent qu'à suivre l'exemple déjà donné par Fernand Cortez. Il sut comme lui s'introduire, s'imposer, s'emparer de la personne du souverain, devenir redoutable en mettant à profit les divisions des indigènes. Il n'eut pas à venir à bout d'une résistance acharnée comme celle qu'opposèrent à son émule les Aztecs enfin réveillés de leur torpeur. Les révoltes péruviennes éclatèrent plus tard et quand la domination espagnole était déjà consolidée. Il n'en reste pas moins qu'il s'élança dans ce pays inconnu avec moins de deux cents hommes. C'est encore là un de ces paradoxes historiques qui donnent aux annales de l'Espagne, à cette époque, je ne sais quelle apparence d'épopée fabuleuse. L'étonnement des envahisseurs fut grand, lorsqu'ils découvrirent dans cette contrée,

la veille encore inconnue du monde entier, des villes, des monuments, des routes, un bien-être matériel très réel, une agriculture avancée, des institutions, des armées, une police, un système savamment organisé de gouvernement. Il est vrai que, comme il arrive toujours dans ces civilisations qui se nourrissent de leur propre substance et ne sont jamais vivifiées par le contact avec d'autres sociétés civilisées, il y avait, à côté de progrès très marqués, des restes nombreux de l'ancienne sauvagerie, des ignorances et des imperfections qui rendaient la force de l'édifice des Incas plus apparente que réelle. Ce qui le minait surtout, c'était l'absence de tout individualisme, absence déjà impliquée dans le fait que la propriété individuelle n'existait pas. Le régime établi par les Incas n'était guère autre chose qu'un communisme savamment organisé, très brillant en haut, mais aux pieds d'argile. Jamais le régime du couvent ne fut appliqué à une société entière avec plus de méthode et d'une manière plus minutieuse. Il en résulta que lorsque « le père abbé » fut supprimé, tout croula, et il ne se trouva pas de frère Jean pour casser la tête à coups de bâton de croix aux intrus qui mettaient à sac le clos de l'abbaye. Il n'en fallut pas moins une singulière audace à ceux qui n'hésitèrent pas à attaquer ce colosse avec si peu de ressources. La conquête du Pérou fait pendant à celle du Mexique et de l'Amérique centrale comme un des événements les plus prodigieux de l'histoire.

Le fait prépondérant dans toute l'histoire antérieure de ce pays, c'est le pouvoir prolongé d'une

famille sacerdotale et royale qui produisit, pendant une suite de siècles, des hommes d'une rare capacité politique, et qui travaillèrent à fonder leur grand empire avec cette suite dans les idées, cette clarté de dessein et cette patience qui caractérisent les grandes dynasties. Mais cette histoire politique est en même temps une histoire religieuse. Nulle part la politique et la religion n'ont été plus étroitement unies. Les Incas sont des prêtres-rois et des rois-prêtres. Ce sont aussi des civilisateurs, et s'ils ne surent pas donner à la civilisation dont ils furent les patrons et les propagateurs cette assiette solide qui permet de survivre aux catastrophes, il serait injuste de méconnaître ce qu'il y eut de bienfaisant dans leur action séculaire. Il faut tenir compte, en les jugeant, de leur manque d'expérience ou, pour mieux dire, de comparaison. Il est facile de comprendre qu'en lutte continuelle avec l'incohérence et le décousu de la vie sauvage, ils crurent trouver dans la réglementation poussée jusqu'à la minutie la meilleure des méthodes et la plus sûre des préservations. Les jésuites, au Paraguay, ont suivi la même direction avec le même succès et les mêmes illusions. Malgré leurs erreurs et leurs fautes, les Incas demeurent une des dynasties justement célèbres de l'histoire, et leur religion, plus humaine et plus morale que celles qu'ils lui subordonnaient par la conquête ou par les moyens pacifiques, est une des grandes religions du passé.

OUVRAGES A CONSULTER

Nous avons malheureusement moins encore de sources indigènes à consulter au Pérou qu'au Mexique. A côté de progrès très remarquables dans le sens de la civilisation, les Péruviens étaient restés en arrière des Mexicains dans la connaissance des arts qui permettent à l'homme de fixer ses souvenirs et ceux de sa race. Ils ne connaissaient pas l'écriture. Ils n'avaient pas même les dessins hiéroglyphiques des Mexicains. Leur moyen mnémonique consistait simplement dans les *Quipos*, franges dont les fils étaient noués de manières différentes, selon ce qu'on voulait exprimer. Ce moyen est sujet à de nombreux inconvénients, dès qu'il s'agit de fixer autre chose que des idées très simples, des calculs ou des faits élémentaires. Quand on l'applique à des souvenirs quelque peu compliqués, le commentaire oral est indispensable. Or, ce commentaire traditionnel n'était connu que des prêtres et des savants, *amautas*, et il paraît qu'ils n'étaient pas eux-mêmes d'accord dans leurs interprétations. La destruction de leurs ordres, de leurs collèges, leur dispersion, leur mort, la répugnance de leurs derniers élèves à communiquer leurs connaissances techniques aux oppresseurs de leur nation, tout cela fit que l'on conserva des kilomètres de Quipos sans que personne sût ce qu'ils signifiaient. Nous sommes donc réduits aux historiens européens qui écrivirent après la conquête, sauf une brillante exception dont nous parlerons bientôt.

La plus ancienne relation espagnole concernant le Pérou est celle de FRANCISCO DE XERÈS, secrétaire de François Pizarre. Elle parut à Séville en 1534, et à

Salamanque en 1547. Il en existe une traduction française qu'on peut lire dans le IVe volume de la collection Ternaux-Compans. — Il y a aussi une traduction française (1700-1717) de l'*Historia del descubrimiento y conquista del Peru*, imprimée à Anvers en 1555, due à Don Augustin Zarate, qui avait été envoyé au Pérou par le gouvernement espagnol pour régulariser l'administration des finances. C'est comme la suite de l'ouvrage précédent. — Outre une histoire manuscrite de Pedro Pizarre, jeune parent du célèbre conquérant, qui fut utilisée par Herrera et Prescott, on connaît encore l'*Historia del Peru*, de Diego Fernandez Palentino, historiographe du Pérou sous la vice-royauté de Mendoce (Séville, 1571). Elle avait été précédée dans la même ville (1553) par une *Chronica del Peru*, de Pedro Cieza de Léon, qui fut soldat pendant dix-sept ans au Pérou, et qui étudia très attentivement le pays et ses habitants. Sa *Chronique*, écrite avec simplicité et une certaine rudesse de soldat, est consciencieuse, exacte, et compte parmi les meilleures sources de renseignements que l'on puisse consulter sur l'ancien Pérou. — Il faut citer ensuite deux travaux restés à l'état de manuscrits, mais que l'historien Prescott a lus et mis à profit. C'est d'abord la *Relacion de la succession y govierno de las Ingas*, de Juan de Sarmiento, qui recueillit sur les lieux mêmes de nombreuses traditions roulant sur le passé des Incas. C'est ensuite les *Relaciones* du licencié Polo de Ondegardo, corregidor de Cuzco (1561-1571). — Miguel Cavello de Balboa passa vingt ans au Pérou, de 1566 à 1586, en qualité de prêtre missionnaire, et écrivit une *Historia del Peru*, restée longtemps inédite. On en trouve des extraits dans le tome XV de Ternaux-Compans. — Le jésuite José Acosta publia à

Séville, en 1590, une *Historia natural y moral de las Indias* (traduction française en 1600 et 1606). Cet ouvrage se recommande par une exactitude qui a frappé les juges les plus compétents, entre autres Alexandre de Humboldt. — L'historiographe de Castille, HERRERA, déjà mentionné dans la première partie, s'est aussi occupé du Pérou dans son *Historia general de las Indias occidentales* (1601 à 1615).

Pendant longtemps ces divers ouvrages furent éclipsés dans l'opinion par celui de GARCILASSO DE LA VEGA, à qui ses liens de parenté avec la famille des Incas assuraient d'avance une autorité toute particulière. Garcilasso était le fils d'un des compagnons de Pizarre qui avait épousé une *Nusta*, c'est-à-dire une princesse de la famille des Incas, arrière-petite-fille de l'illustre Inca Yupanqui. Il était très fier de son origine et signait toujours *Garcilasso* EL INCA *de la Vega*, bien que, d'après la loi péruvienne, le titre d'Inca ne fût pas transmissible par les femmes. C'est en Europe, où il passa encore jeune, qu'il écrivit ses *Commentarios reales* (1609) et son *Historia general del Peru* (1617, traduite en français en 1706). Né lui-même en 1540, il avait reçu de sa mère beaucoup de renseignements sur l'état de la nation péruvienne antérieurement à la conquête. Il avait encore vu les anciennes coutumes en vigueur, il avait appris, dit-il, à lire les Quipos, et il avait enfin puisé la connaissance des anciennes traditions nationales auprès d'un oncle de sa mère, par conséquent de la famille des Incas. Il écrivit l'histoire de ses ancêtres avec une véritable ferveur, et le fait est qu'il nous a transmis des renseignements d'une grande valeur que lui seul pouvait connaître. C'est ainsi qu'il devint en quelque sorte l'historien classique du Pérou. Comme il dépeignait

les caractères et les actes de ses aïeux sous le jour le plus favorable, l'état de choses fondé ou maintenu par eux comme une ère de félicité quasi-paradisiaque — ne mettant de sourdine à son enthousiasme qu'au point de vue religieux, car il était ou se disait catholique zélé — le dix-huitième siècle s'engoua de l'historien venu des bords du lac de Titicaca. C'était le temps où l'on croyait d'avance aux vertus idéales des peuples lointains, à peu près civilisés, que l'influence chrétienne n'avait pas modifiés. De nos jours, le tableau enchanteur que Garcilasso avait dressé de l'état social et moral des peuples soumis au sceptre de ses ancêtres a été l'objet de nombreuses critiques. On lui reproche d'avoir systématiquement caché les revers de ses médailles, d'avoir tu ou gazé les faits montrant que bien des imperfections, bien des restes de barbarie, bien des excès despotiques avaient aussi marqué le régime établi par les Incas. En un mot son histoire a trop souvent la valeur d'un plaidoyer indirect, et on ne peut s'en servir qu'avec précaution. — Au dix-septième siècle il faut encore citer l'ouvrage de Joseph de Arriaga, chargé par le siège archiépiscopal de Lima de parcourir le Pérou pour y chercher les restes d'ancien paganisme dont la population indigène était encore imbue. Cet objet fit la matière de son livre intitulé *Extirpacion de la Idolatria de los Indios del Peru* (1621). On en trouve des extraits intéressants dans Ternaux-Compans, tome XVII. — Le même volume contient aussi l'œuvre inédite et remarquable de Montesinos, qui fit un séjour de quinze ans au Pérou, vers le milieu du dix-septième siècle. Ses *Mémorias antiquas historiales del Peru* ont le tort de vouloir faire remonter l'histoire de ce pays par des combinaisons fort arbitraires jusque vers le temps du

déluge de Noé; mais quand il rentre dans des temps plus historiques, il fait preuve d'un jugement perspicace et d'un savoir très réel. Il rectifie le récit de Garcilasso sur plusieurs points importants. Il prouve, par exemple, que la civilisation péruvienne n'est point du tout, comme le prétendait le fils de la *Nusta,* l'œuvre exclusive des Incas; s'ils l'ont protégée et développée, elle existait en dehors d'eux et avant eux. Il a aussi le grand mérite, rare de son temps, de ne pas reculer devant l'exposition des traditions fabuleuses et des absurdités légendaires. — Dans le même siècle, nous trouvons encore à signaler les œuvres du Hollandais DE LAET et du jésuite HAZART, déjà mentionnés dans le premier volume des *Religions des peuples non-civilisés,* à propos des indigènes de l'Amérique du Sud.

Au dix-huitième siècle, nous citerons seulement pour mémoire le grand ouvrage de Picard sur les Religions des différents peuples, remarquable surtout par ses gravures, et, pour ce qui concerne le Pérou, se bornant à résumer l'ouvrage de Garcilasso (1723), ainsi que la fastidieuse et déclamatoire *Histoire philosophique et politique des établissements des Européens dans les deux Indes*, de l'abbé Raynal (1770). — ULLOA, *Voyage historique de l'Amérique méridionale,* traduction française de 1752, 2 vol. in-4°; *Mémoires philosophiques sur l'Amérique,* traduction française, 1787.

Mais nous devons mentionner à part un roman français du même siècle, *Les Incas,* de Marmontel, bien peu lu dans le nôtre, qui eut toutefois une vogue immense pendant les années qui suivirent celle de sa publication, 1777. C'est presque uniquement Garcilasso qui lui fournit l'élément historique de son

récit. Le style emphatique, ampoulé, de ce roman où la *sensibilité* déborde en ruisseaux de larmes intarissables, où tout le monde prêche, où l'invraisemblance des épisodes s'ajoute au faux des sentiments, explique parfaitement l'oubli où il est tombé. Cependant il ne faut pas méconnaître que Marmontel a saisi avec justesse les causes de la chute irrémédiable des deux empires du Mexique et du Pérou. Il a bien compris le régime d'apparence patriarcale maintenu par les Incas, où tout était si minutieusement réglé, où la vie devait être mortellement ennuyeuse et qui ne brillait que par des fêtes dont il a très bien rendu l'éclat pittoresque. Au fond, ce roman était un plaidoyer en faveur de la tolérance, ce qui contribua aussi à son succès, et aujourd'hui, quand on peut opposer l'histoire réelle aux amplifications du romancier-philosophe, on peut le relire avec un certain intérêt. — En 1789, l'ex-jésuite VELASCO, qui avait quitté l'Amérique après la suppression de son ordre, écrivit en Italie une *Historia del reino* (royaume) *de Quito*. Extraits bien choisis dans la collection Ternaux-Compans, tom. XVIII et XIX.

Dans notre siècle, outre Alexandre de Humboldt, Prescott, Waitz, Müller (qui m'a servi de guide principal dans cet exposé de la littérature relative au Pérou), nous citerons l'ouvrage intitulé *Peru, Reiseskizzen* de M. DE TSCHUDI, Saint-Galle, 1846, les études sur le Pérou de LACROIX (*Univers pittoresque*, vol. IV), l'*Histoire de l'Amérique méridionale au* XVI[e] *siècle*, par PAUL CHAIX, 1[re] partie, Genève, 1853, *Two Years in Peru with exploration of its Antiquities*, par THOMAS J. HUTCHINSON, 2 vol., Londres, 1873 ; enfin, *The Temple of the Andes*, par RICHARD INWARDS, Londres, 1884.

Il importe, avant de clore ce chapitre, de nous faire une idée de la civilisation péruvienne si étroitement unie à la religion que nous voulons décrire. Nous reportons au chapitre suivant les origines légendaires de cette famille des Incas dont le rôle historique fut si prolongé et si puissant.

Nous verrons comment il se faisait que l'Inca régnant fût le fils et le représentant du dieu-soleil. Il concentrait en sa personne sacrée tous les pouvoirs et passait pour infaillible (1). On lui obéissait aveuglément et, après sa mort, il recevait les honneurs divins. On peut ajouter qu'il les recevait déjà pendant sa vie, tant les marques de déférence et d'humilité devant sa personne étaient profondes. Tout le territoire de l'empire était divisé en trois parties. La première était la propriété du Soleil, c'est-à-dire en réalité du sacerdoce attaché à ses nombreux temples; la seconde appartenait à l'Inca régnant comme domaine particulier du souverain; la troisième était au peuple. Chaque année, une répartition des terres de cette troisième catégorie attribuait à chaque famille un lot proportionné au nombre des individus dont elle se composait. L'impôt se payait en journées de travail sur les terres du Soleil et celles de l'Inca. Le surplus des produits obtenus des terres du Soleil était consacré à l'entretien des veuves, des orphelins, des infirmes, des malades. C'est sur sa part personnelle, équivalente à un tiers du revenu total, que l'Inca devait subsidier l'armée. Il y avait des maga-

(1) Garcilasso, II, 15.

sins d'état où l'on amassait du grain en prévision des années de disette. On peut mesurer, à ces seuls traits de l'organisation sociale péruvienne, la puissance énorme qu'elle assurait au souverain et au sacerdoce, la richesse qu'elle leur réservait, et, si l'on tient compte du temps, un sentiment remarquable de justice distributive, de prévoyance et même d'humanité. Marmontel, dans son roman, en est tout ému. Il admire naïvement ce système qui, appliqué chez nous, produirait la misère de tout ce qui ne serait pas prêtre ou inca et serait, comme il l'était déjà au Pérou, inconciliable avec la liberté individuelle, les exigences de l'industrie et les progrès de n'importe quel genre. On remarquera aussi la tendance visiblement imprimée à tout ce système, qui consiste à favoriser très peu les fortunes privées pouvant rivaliser d'importance avec la dotation du clergé et la richesse du souverain. C'est un communisme, joint à des privilèges réservés au clergé et à la couronne, pour que nul particulier ne puisse leur porter ombrage, et nous verrons, chemin faisant, plus d'une preuve de l'art avec lequel ces prêtres politiques et ces souverains sacerdotaux avaient su prévenir toute rivalité capable de les tenir en échec.

Par exemple, le Pérou avait sur le Mexique cette grande supériorité de posséder un bétail, le *llama* ou *lama* avec ses trois espèces, le lama proprement dit ou guanaco, l'alpaga et la vigogne. Cet animal, qui tient du chameau par la forme, du mouton par sa riche toison, est d'une force médiocre. Il servait pourtant de bête de somme ; sa laine se prête au tis-

sage et sa chair à l'alimentation. Il y avait au Pérou de nombreux troupeaux de lamas, mais ils étaient la propriété exclusive des temples du soleil et de l'Inca. C'est également au souverain seul qu'appartenaient les mines d'or et d'argent. Ces deux métaux pouvaient entrer à Cuzco, capitale de l'empire, mais ne pouvaient pas en sortir. Tous les objets précieux qu'on en fabriquait étaient destinés aux temples et aux palais de l'Inca, qui pouvait aussi les recevoir et en recevait beaucoup sous forme de cadeau (1). Les artisans des divers métiers payaient l'impôt en fournissant à l'état les objets dont il avait besoin, des vêtements, des armes pour les soldats, et à chaque province, à chaque bourgade, était assignée très exactement la nature et la quantité de ce qu'elle avait à fournir (2). C'était un des principes fondamentaux de la politique des Incas qu'aucune partie de l'empire ne pouvait être exemptée de ce genre d'obligation. Le soleil marche et luit pour tous, il faut que tous paient leur part de ses services. C'est au point que des historiens graves nous affirment que l'Inca Huayna Capac, s'étant convaincu que les habitants de Pasto étaient si pauvres, si inhabiles à quoi que ce fût, si sales, qu'ils ne pouvaient rien fournir du tout, leur imposa le tribut annuel d'une certaine quantité de vermine, aimant mieux, disait-il, qu'ils s'acquittassent de ce singulier tribut que de ne rien payer (3). C'est au moyen des Quipos que cet ordre

(1) Garcilasso, IV, 5; V, 7.
(2) *Ibid.*, V, 6. — Acosta, VI, 13.
(3) Herrera, V, 4, 2.

fiscal était maintenu. Les Quipos servaient de registres publics et privés. C'est surtout comme instrument de calcul et de comptabilité qu'ils étaient entrés dans les habitudes, si bien que plus tard et longtemps encore après la conquête les Péruviennes recouraient aux Quipos pour se rappeler leurs péchés et en faire l'énumération consciencieuse à leurs confesseurs (1).

L'organisation des fonctions publiques se rattachait au même principe de centralisation et d'inquisition minutieuse. Il y avait un surveillant officiel pour chaque dizaine de familles; un supérieur de ces dizeniers pour chaque centaine; puis, pour un millier et pour dix milliers. Chacun de ces fonctionnaires était responsable devant l'Inca de ce qui survenait dans le groupe qui lui était assigné. Les dizeniers devaient enregistrer les morts, les naissances, les travaux imposés à chacun de leurs subordonnés, et poursuivre ceux qui se rendaient coupables de quelque délit (2). Ils étaient eux-mêmes soumis à l'inspection de leurs supérieurs. Les plus hautes fonctions étaient héréditaires, et pour les fonctions inférieures on nommait de préférence le fils du dernier titulaire (3). On peut voir que les Incas adoptèrent aussi pour maxime le principe que chacun doit travailler. Les vieillards et même les enfants depuis l'âge de cinq ans devaient s'acquitter de certains travaux. Le

(1) Le P. Pauke, *Reise in die Missionen von Paraguay* (1749; édit. de Vienne, 1829), p. 111.

(2) Acosta, VI, 13.

(3) Garcilasso, V, 13.

dizenier était là pour rappeler les indolents à leur devoir. Cette confiscation de la liberté individuelle pouvait aller très loin. Nul ne pouvait, sans autorisation, quitter le lieu de sa résidence. Les mariages se concluaient d'office. L'âge en était fixé de dix-huit à vingt ans pour les filles, à vingt-quatre pour les jeunes gens. Les unions étaient décidées par l'Inca lui-même dans les familles de rang élevé, par ses représentants dans les classes inférieures (1), et il fallait obéir. Voilà une institution qui arrache des larmes d'attendrissement à ce bon M. de Marmontel. Chaque province de l'empire avait son costume distinct, avec défense d'en adopter un autre. Le lieu de naissance était indiqué par le ruban qui ceignait la tête (2).

Les peuples conquis étaient traités avec une douceur relative. On leur laissait leurs institutions particulières quand elles n'étaient pas contraires à celles de l'empire. On les exemptait même de tout tribut pendant les premières années. Mais cette règle fut l'objet d'exceptions nombreuses pendant les derniers temps de la domination des Incas. Ils s'avisèrent, en effet, du même procédé qui avait paru si efficace aux souverains de Ninive et de Babylone, c'est-à-dire qu'ils transplantèrent des populations vaincues dans d'autres parties de leur empire ou bien les répartirent sous des chefs différents (3). Cuzco, comme Babylone, était habitée en proportion considérable

(1) Garcilasso, IV, 8.
(2) Acosta, VI, 16.
(3) Garcilasso, V, 12, VII, 1. — Acosta. VI, 12.

par des fractions de tribus transportées. Cela faisait comme un raccourci de l'empire entier et on y parlait des langues très différentes. C'est l'Inca Yupanqui (xve siècle) qui aurait été l'inventeur de la méthode. C'est lui aussi qui astreignit les chefs des peuples vaincus à vivre à sa cour sous sa surveillance directe, et qui leur imposa, de même qu'à leurs anciens sujets, l'usage du *Quechua*, la langue proprement dite de Cuzco. D'après Garcilasso (1), il y avait des écoles instituées pour répandre, par tout l'empire, la connaissance de cette langue officielle. Enfin, de même qu'à Mexico il y avait une chapelle servant à la lettre de prison aux idoles des peuples vaincus, de même, dans les environs de Cuzco, il y avait un grand temple contenant soixante-dix-huit chapelles où les images de tous les dieux du Pérou étaient réunies. Chacune avait un autel où l'on sacrifiait conformément aux rites du pays d'origine (2). Malgré ces précautions, ce fut parmi les fils des transportés que les Espagnols recrutèrent leurs meilleurs alliés contre la domination des Incas.

Chaque province avait à sa tête un représentant de l'Inca, ordinairement choisi parmi les membres de la famille souveraine. Chaque ville de quelque importance renfermait un palais des Incas et un temple du Soleil. Car, tout en laissant subsister les religions des peuples vaincus, les Incas établissaient partout la prééminence de leur culte officiel.

(1) VI, 35.
(2) Garcilasso, V, 12. — Herrera, V, 4, 4. — Hazart, II, 4.

Ces monuments aujourd'hui sont tous en ruines. Ce qu'on en sait dénote une grande recherche du luxe et du confort. Il y avait dans ces palais des salles de deux cents pas de long sur cinquante à soixante de large (1), des bains où coulait à volonté l'eau chaude et l'eau froide, des plaques d'or étendues sur les murs et sous les toits généralement en forme de coupole, des cours intérieures, des statues, des bas-reliefs en grand nombre. On veut même qu'Atahualpa ait possédé un jardin tout rempli de plantes, d'arbustes et d'animaux sculptés en or massif (2).

Des différences de costume distinguaient l'Inca régnant des autres membres de la famille du Soleil, ceux-ci des nobles ou *Curacas*. Les hommes et les femmes du plus haut rang pouvaient seuls, comme l'Inca, se faire porter en litière; encore fallait-il en obtenir l'autorisation du fils du Soleil, qui seul avait le droit inné de se faire porter de la sorte, de même que le Soleil, son ancêtre, qui va d'un lieu à l'autre sans toucher terre et qui semble porté sur un palanquin céleste. Les membres de la famille des Incas ne pouvaient se parer de ce titre que s'ils étaient mâles et à partir de leur mariage. Tout était calculé pour affermir cette puissance politico-religieuse qui vivait de prestige. Les fils de la haute noblesse étaient élevés à la cour avec ceux des Incas, et toute sorte de prescriptions forçaient les grands vassaux à y résider (3). Pour paraître devant l'Inca, il fallait se

(1) Garcilasso, VI, 4.
(2) Gomara, 232.
(3) Gomara, 232. — Garcilasso, VII, 2.

déchausser, se dépouiller de tout habit de luxe, porter un fardeau quelconque sur les épaules, le tout en signe d'humilité et sous un prétexte semblable à celui que nous avons dû mentionner à Mexico. De plus, il fallait tenir les yeux baissés pendant toute la durée de l'audience. On ne regarde pas le Soleil en face. Les Espagnols furent témoins de toutes ces marques de déférence rendues à Atahualpa prisonnier, et ils remarquèrent aussi le masque d'impassibilité, en quelque sorte lapidaire, que l'Inca savait garder devant ces choses inouïes pour lui comme pour ses sujets, l'équitation, le tir des escopettes, la détonation des petits canons de Pizarre, qui provoquaient chez les indigènes tant de marques de surprise et d'effroi. Tout cela dénote un art de gouvernement poussé très loin (1). Comme pendant au fameux « mouchoir de Bogota » dont nous avons parlé, mais en vertu d'un sentiment de vénération poussé encore plus loin, lorsque l'Inca venait à éternuer ou à cracher, c'était la main d'une de ses femmes qui faisait l'office du mouchoir (2).

De même qu'au Mexique, il y avait au Pérou des courriers d'état pédestres qui apportaient les nouvelles et transmettaient les ordres avec une grande célérité. Ils étaient espacés à des distances moyennes d'une lieue et demie dans de petites maisons construites à cet effet. Ils portaient souvent aussi des

(1) Gomara, 232. — Prescott, I, 363 suiv.
(2) Gomara, 231.

mets recherchés, provenant des régions lointaines et destinés à la table de l'Inca (1).

A la mort de l'Inca, le pays entier prenait le deuil pour toute l'année. Tous les trésors que le défunt avait pu amasser étaient mis à part, consacrés à son culte, et son successeur n'osait y toucher (2). Les jeunes Incas étaient élevés d'une manière austère. Quand l'Inca régnant mourait, son successeur devait jeûner tout un mois (3) avant de se rendre au temple du Soleil de Cuzco où il recevait en grande cérémonie les insignes de la royauté. C'était le fils aîné de la principale épouse qui succédait à son père, si toutefois il était sain d'esprit; à son défaut, c'était l'aîné des autres descendants mâles du Soleil (4).

Le service militaire était organisé sur le principe de l'obligation imposée à tous de faire partie de l'armée. Tous les hommes valides de vingt-cinq à cinquante ans pouvaient être levés par catégories (5). Ce système procurait à l'Inca des armées nombreuses, et du reste le courage militaire était mis à si haut prix que la seule chose qui pût diminuer le prestige de l'Inca, c'était de passer pour lâche à la guerre (6). Il paraît,

(1) Acosta, VI, 17. — Garcilasso, VI, 7.

(2) Garcilasso, V, 5. — Acosta, VI, 12.

(3) Herrera, V, 3, 7.

(4) Garcilasso, IV, 10. — Quelques historiens ont cru que d'après l'ordre de succession c'était au fils aîné de la sœur de l'Inca que revenait le trône. Mais ils ont oublié que le plus souvent l'Inca régnant et sa principale épouse étaient frère et sœur.

(5) Herrera, V, 10, 8.

(6) *Ibid.*, V, 4, 1.

si toutefois on peut s'en rapporter là-dessus aux dires de Garcilasso (1), que les Incas avaient tâché de rendre les guerres moins dévastatrices et moins cruelles, qu'ils interdisaient le pillage et qu'ils avaient aboli l'usage des flèches empoisonnées.

La justice était rendue d'après des lois fixes, mais, comme il arrive toujours dans les théocraties, très minutieuses et très sévères. En effet, le point de vue théocratique aggrave le caractère criminel des transgressions en ajoutant l'idée de sacrilège à celle du délit. La peine de mort était fréquemment appliquée, même pour de légères transgressions. La débauche, la magie secrète, les offenses à la religion de l'état encouraient la peine capitale. Le supplice du feu menaçait les gens convaincus de vices contre nature (2). Dans certains cas, la famille entière était envoyée au supplice avec le délinquant, par exemple lorsqu'une des « Vierges du Soleil », dont nous aurons à reparler, manquait à son vœu de chasteté. La maison de sa famille était rasée, le sol recouvert de pierres et arrosé de sang. Comme le système des Incas avait organisé la surveillance jusqu'à la minutie et que tout devait être conforme à la règle dans la vie privée comme dans la vie publique, la prison ou la flagellation étaient réservées à ceux qui tenaient mal leurs demeures, qui préparaient leurs aliments contrairement aux prescriptions, ou qui menaient une vie oisive. C'était au dizenier de surveiller à tous ces

(1) VI, 12.
(2) Comp. Müller, *liv. c.*, pp. 321-324.

égards les dix familles soumises à son inspection et de poursuivre les coupables.

Il faut pourtant signaler à côté de ces raffinements du despotisme quelques principes de justice qui font plus d'honneur que ce qui précède à la législation de l'ancien Pérou. Ainsi les juges étaient responsables de leurs arrêts devant les inspecteurs de l'Inca. La loi était moins sévère contre une première transgression que contre la récidive, contre les crimes résultant d'un moment de passion que contre ceux qui étaient commis avec préméditation, contre le vol commis sous la pression de la nécessité que contre le vol tout à fait volontaire, contre les enfants que contre les adultes, enfin contre les gens de la classe inférieure que contre les grands et les hauts fonctionnaires (1).

La loi toutefois n'était plus la même quand il s'agissait de la famille des Incas. Il fallait qu'elle fût considérée comme distincte du reste de la nation. Ainsi les Incas n'étaient pas passibles de la peine de mort, la prison perpétuelle la remplaçait pour eux. Le droit d'épouser sa sœur, à la condition qu'elle ne fût pas de la même mère, leur était exclusivement réservé. La polygamie était en usage au Pérou, mais dans la pratique elle était le privilège des Incas et de la haute noblesse (2). Herrera (3) fait mention d'établissements où les enfants abandonnés étaient élevés aux frais de

(1) Comp. pour la législation péruvienne Herrera, V, 4, 3. — Garcilasso, II, 12 suiv.; V, 11. — Velasco, I, 4, 11, 19.

(2) Acosta, VI, 18. — Herrera, V, 4, 3.

(3) *Ibid.*

l'Inca. Les veuves sans ressources étaient aussi soutenues par lui, bien que l'opinion jetât un certain mépris sur celles qui refusaient de mourir avec leurs maris (1).

L'éducation des enfants était laissée au père, mais il cadrait avec le système que les enfants des Incas et des classes élevées reçussent une instruction supérieure à laquelle ceux du commun ne pouvaient prétendre. C'est encore là un trait tout à fait théocratique. *El Inca* Garcilasso nous dit naïvement que son ancêtre Inca Roca, fondateur des écoles publiques, n'en ouvrit l'accès qu'aux enfants nobles, de peur, disait-il, que le peuple en s'instruisant ne devînt orgueilleux et n'ébranlât l'état (2). L'enseignement roulait sur les lois, les traditions et la religion. La gymnastique n'était pas non plus négligée. A seize ans, jeunes Incas et jeunes nobles, après mainte cérémonie religieuse, des jeûnes, des concours, des combats et d'autres épreuves, étaient amenés devant l'Inca qui leur perçait les oreilles (3) et leur remettait

(1) Garcilasso, IV, 7. — Signalons aussi comme caractérisant ce gouvernement à la fois paterne et extrêmement rigoureux en tout ce qui touchait à son prestige, la loi qui envoyait à la mort tout individu faisant partie du cortège de l'Inca lorsqu'il dérobait la moindre chose sur la route parcourue par le Fils du Soleil. Celui des jeunes nobles, porteurs de la litière de l'Inca, qui avait le malheur de trébucher sous son auguste fardeau, était également mis à mort, ainsi que toute personne convaincue d'avoir « blasphémé » contre le souverain. Comp. Müller, *liv. c.*, p. 406.

(2) IV, 19.

(3) Les pendeloques dont les nobles étaient pourvus en signe de leur dignité étaient énormes, distendaient le lobe de l'oreille, ce qui leur valut de la part des Espagnols le surnom d'*Oreyons*.

une écharpe, symbole de leur passage à l'âge viril (1).

Tous les historiens parlent de l'impulsion imprimée par les Incas à l'agriculture. L'Inca donnait lui-même l'exemple du travail agricole lors d'une grande fête annuelle. Seulement nous ignorons si c'était en effet pour donner l'exemple ou, comme en Chine, pour assurer la bénédiction céleste aux semailles et aux moissons. Les Incas ordonnèrent l'exécution de grands travaux publics pour favoriser l'agriculture, murs de soutènement pour prévenir l'érosion des pentes, magasins de guano dont les Péruviens connurent bien avant nous les propriétés fertilisantes (2), canaux d'irrigation prolongés jusque dans les districts sablonneux et qu'on entretenait avec le plus grand soin. Les Espagnols ne surent pas rester au niveau de cette industrie agricole.

Le bien-être matériel avait favorisé la formation d'une classe nombreuse d'artisans, citadins et gens de métier. Les villes populeuses n'étaient pas rares. Cuzco, d'après l'historien Prescott (3), même sans ses faubourgs qui étaient considérables, devait compter plus de 200,000 habitants. De grandes routes partaient de Cuzco dans toutes les directions. Leur largeur variait de cinq à huit mètres. Humboldt en a encore vu des tronçons, tantôt ferrés de porphyre noir, tantôt cimentés et, à vrai dire, macadamisés, frayés souvent à travers des ravins qu'on avait rem-

(1) Garcilasso, VI, 24.
(2) Garcilasso, V, 3.
(3) I, 472.

blayés et des collines qu'on avait percées (1). On franchissait les cours d'eau sur des ponts dont quelques-uns, en petit nombre, étaient en pierre, d'autres en lianes solidement tressées et reposant sur de gros câbles qu'on avait attachés aux rochers de la rive. Souvent on pouvait remarquer deux ponts contigus, l'un à l'usage du peuple qui le franchissait en payant un péage, l'autre à l'usage exclusif des grands et des Incas. Parfois aussi le pont se composait simplement de deux cordes parallèles, mobiles, supportant une espèce de corbeille dans laquelle se plaçait le voyageur. On le tirait ensuite à l'autre bord (2). Sur les routes, les Incas avaient établi de distance en distance des réservoirs d'eau potable où le voyageur pouvait se rafraichir, et aussi pour eux-mêmes des pavillons où ils se reposaient dans leurs excursions fréquentes à travers leurs états. Ils ne faisaient jamais plus de trois à quatre lieues par jour.

La civilisation péruvienne, antérieurement à la découverte, était donc très sérieuse et très réelle, malgré les lacunes qu'on a pu remarquer. Si les Incas n'en sont pas, comme ils le prétendaient, les auteurs et, pour ainsi dire, les inventeurs, on ne peut contester qu'ils la développèrent et qu'ils mirent leur amour-propre, comme ils avaient vu leur intérêt, à passer pour la source unique de l'ordre, de la justice et du bien-être. Par opposition au décousu de la vie sauvage, il est présumable que la réglementation

(1) *Ansicht. der Nat.*, II, 321.
(2) Gomara, 277.

minutieuse, conventuelle, poussée à l'excès, de la vie publique et privée, faisait l'effet d'une perfection, nullement d'un défaut. Ce qui nous frappe surtout, c'est l'habileté avec laquelle les Incas avaient conçu et poursuivi leur politique dynastique. La base de la constitution était une croyance religieuse. Les Incas régnaient de droit divin en qualité de « fils du Soleil », le dieu suprême. Mais en même temps, par leur effort persévérant pour centraliser et unifier administrativement leur vaste empire, par leurs mesures cauteleuses contre tout ce qui aurait pu développer l'esprit d'initiative et d'indépendance, par leurs institutions destinées à accréditer le sentiment qu'ils étaient les bienfaiteurs et les pères du peuple, par l'esprit inquisitorial, tracassier, de l'organisation judiciaire et policière, les Incas se montrent à nous en possession du plus étonnant esprit de gouvernement et d'une habileté raffinée dans l'art de consolider leur puissance. On dirait qu'ils ont été à l'école de l'histoire universelle, et qu'un Machiavel inconnu a formulé pour eux les principes et les règles qui assurent aux despotes la durée du pouvoir et même la popularité. Nous verrons d'autres preuves encore de cette virtuosité toute spéciale. Cette famille est, au fond, une famille de prêtres, et elle compte parmi les plus éclatants exemples de l'aptitude des sacerdoces à fonder des pouvoirs qui persistent. Il est intéressant de retracer les origines légendaires de cette étonnante famille de prêtres-rois.

CHAPITRE III

LES INCAS

La légende des Incas. — Manco Capac et Mama Ogllo. — Explication de la légende. — Ingasman Cocapac. — La dynastie des Incas. — Leur politique. — Sont-ils les civilisateurs uniques du Pérou ? — Huayna Capac. — Huascar et Atahualpa. — Pizarre modèle sa conduite sur celle de F. Cortez. — Le Père Valverde. — Atahualpa prisonnier de Pizarre. — La rançon de l'Inca. — Huascar assassiné. — Jugement et supplice d'Atahualpa. — Les derniers Incas. — Les Incas sceptiques.

C'est à Garcilasso de la Vega que nous empruntons la légende des Incas telle qu'il l'avait reçue lui-même de son grand-oncle (1).

Autrefois, dit-il, les hommes vivaient comme de grossiers sauvages, nus, sans lois, sans constitution sociale, se nourrissant seulement des fruits de la terre inculte et des animaux dont ils parvenaient à s'emparer. Ils étaient adonnés aussi à l'anthropophagie, ils mangeaient leurs prisonniers de guerre, même leurs propres enfants, et ils offraient à leurs dieux des victimes humaines. C'est en interrogeant les cœurs et les poumons de ces victimes qu'ils cher-

(1) II, 9-17.

chaient à découvrir la volonté des dieux. Et ces dieux, c'était tout un monde, des végétaux, des fleurs, des arbres, des montagnes, des rochers, des pierres, des rivières, des lacs, des mers, des animaux, surtout des oiseaux, mais aussi des serpents, des jaguars, des lions, des ours, des singes, des chiens et des poissons. Cette longue énumération concorde parfaitement avec ce que nous savons des cultes répandus parmi les populations non-civilisées de l'Amérique. On remarquera seulement qu'il n'est pas question du culte des ancêtres.

Les hommes vivaient donc dans ce misérable état, lorsque le Soleil les prit en pitié et leur envoya ses deux enfants MANCO CAPAC et MAMA OGLLO (pron. *Ollio*) pour améliorer leur sort et établir chez eux le culte du Soleil et de la Lune. Les deux enfants du Soleil sortirent donc un jour des profondeurs du lac de Titicaca, à quarante lieues au sud-est de Cuzco. Il leur avait été dit qu'une baguette d'or qui leur avait été remise s'enfoncerait dans le sol à l'endroit où ils devraient se fixer. Cette baguette s'enfonça sur l'emplacement où Cuzco fut bâtie. Ce nom de Cuzco paraît signifier l'ombilic ou nombril de la terre (1).

Cuzco fut, dans tous les cas, le centre ou l'ombilic du grand empire des Fils du Soleil. Manco Capac et Mama Ogllo, continue la légende, enseignèrent et organisèrent le culte du Soleil et persuadèrent aux

(1) Aujourd'hui plusieurs savants péruviens rattacheraient plus volontiers le mot *Cuzco* au verbe *cuzcani*, défricher.

sauvages habitants de ce lieu prédestiné d'adopter un genre de vie plus régulier, plus correct. Le couple divin abolit les sacrifices humains, enseigna l'agriculture et les principaux métiers, fonda l'étude des sciences et des arts, fit construire des villes, des routes, des aqueducs. Mama Ogllo apprit aux femmes à filer et à tisser. Manco Capac prit soin qu'un nombreux personnel d'employés veillât à l'exécution de ses ordres et définit exactement les attributions de chacun d'eux. C'est ainsi que, d'une horde de sauvages, ils firent un peuple. Ce n'est pas que le territoire sur lequel ils commandaient fût à l'origine très étendu. Il ne dépassait guère un rayon de quatre lieues autour de Cuzco. Cela n'empêcha pas Manco Capac, toujours d'après la légende, d'être bientôt à la tête d'une grande armée. Quand, enfin, tout fut bien réglé et constitué, Manco Capac remonta au Soleil, Mama Ogllo à la Lune. Mais ils laissaient deux enfants, un fils et une fille, qui s'épousèrent, régnèrent après eux et firent souche de cette famille des Incas destinée à maintenir et à propager l'ordre de choses conforme à la volonté du Soleil.

On remarquera, dans cette légende, le triple trait qui caractérisera jusqu'à la fin le gouvernement des Incas. La source de l'autorité est divine; seule, la famille du Soleil est en droit de commander aux hommes, et elle est en réalité d'origine surhumaine. Cette prétention, toutefois, ne détourne pas les Incas du souci de consolider leur autorité par des moyens qu'on pourrait dire humains. Leur pouvoir doit être bienfaisant, paternel, dirigé dans le sens de l'amé-

lioration du sort des hommes, il doit être ce que nous appellerions aujourd'hui civilisateur. Mais, pour que les Fils du Soleil puissent réaliser ce mandat de leur père, il faut que leur autorité soit reconnue et obéie du haut en bas de la population : de là cette mention des nombreux fonctionnaires, qu'on est un peu étonné de trouver au beau milieu d'une légende mythique. L'organisation d'une armée nombreuse et bien exercée fait aussi partie des conditions d'origine de ce gouvernement théocratique.

On aura dû faire aussi l'observation qu'on revoit au Pérou la tendance à rattacher à la divinité l'origine des familles souveraines. On peut constater la même tendance chez nombre de peuples de l'ancien monde. Les rois de Sparte descendaient d'Hercule, ceux de Colchos d'Hélios. En Egypte et dans l'Inde, on relève des prétentions semblables.

Le mot *Inca* signifie *Seigneur* dans le sens de dominateur. Le sang des Incas était considéré comme sacré. Aucun mélange impur ne devait le souiller. Ils étaient superposés à la nation et en restaient distincts. Leurs vêtements, leurs insignes ne pouvaient être portés par d'autres, et le respect que leur vouait le peuple était une véritable adoration (1). Bien des singularités du tableau que nous avons tracé de la constitution politique et sociale de l'ancien Pérou s'expliquent par cette légende des Incas qui devenait croyance officielle partout où ceux-ci étendaient leur empire.

(1) Robertson, liv. VI, p. 163. Trad. Panckoucke.

La seule explication de cette légende qui nous paraisse acceptable, c'est qu'en effet la civilisation locale de Cuzco fut intimement liée à la prépondérance que le culte du Soleil obtint finalement sur les autres religions qui y étaient pratiquées. Le culte du Soleil dut être primitivement favorable à la civilisation, parce que c'est un culte d'agriculteurs. C'est le Soleil qui détermine le travail quotidien, qui fait l'année, qui indique le moment favorable aux semailles et aux moissons, qui mûrit les productions du sol, et surtout qui conduit l'homme à se rendre compte des avantages attachés à la conformité avec le dieu qu'il adore. Comme lui, l'homme aura des occupations régulières, il comprendra la nécessité de lois fixes pour que tout marche sur la terre comme au ciel, il transformera, par une analogie que nous saisissons encore facilement, l'amour de son dieu de lumière physique en amour de la lumière intellectuelle.

La civilisation locale de Cuzco dut, par conséquent, un grand essor au prestige supérieur du culte du Soleil et à celui du sacerdoce qui s'était formé pour le service du grand astre. A la longue, ce sacerdoce se vit au premier rang et en mesure d'exercer la souveraineté sur ce petit état; en d'autres termes, le prêtre-chef en devint le dominateur absolu. Les traditions péruviennes, qui ne parlent que de treize Incas ayant régné depuis Manco Capac (1), prouvent

(1) *Capac* est un adjectif exprimant le sens de richesse, de puissance, de vertu supérieure. Manco Capac veut dire « l'homme puissant ».

simplement que les souvenirs historiques ne remontaient pas plus haut. Il se peut aussi qu'en réalité ce fut seulement à partir du commencement de la série des treize Incas que l'autorité du sacerdoce solaire venu du lac de Titicaca fut assez fortement établie à Cuzco pour que son chef assumât toutes les prérogatives de la souveraineté. L'idée très américaine, que nous avons vue généralement répandue au Mexique et même chez les Peaux-Rouges, qui est très probablement aussi à la base du mazdéisme iranien, d'après laquelle le pontife d'un dieu porte son nom et s'identifie avec lui, conduisit à admettre que l'action civilisatrice et la domination de ce sacerdoce étaient l'action et la domination du Soleil en personne. Il n'est pas douteux que Manco Capac et Mama Ogllo (1) sont deux noms du Soleil et de la Lune, considérés comme puissances créatrices et ayant pris la forme humaine pour être les auteurs de l'ordre social substitué à la sauvagerie. Leur œuvre achevée, ils retournent l'un au soleil, l'autre à la lune. Il y a une forme plus simple, et probablement plus antique, de la légende d'après laquelle, après une longue période de ténèbres, le Soleil sortit enfin du lac de Titica et fut depuis lors adoré comme le dieu suprême.

Manco Capac et Mama Ogllo, Soleil et Lune, sont à la fois frère et sœur et époux. C'est ce dont les deux astres font l'effet, et c'est pourquoi les Incas

(1) *Mama* répond à peu près à « matrone, mère vénérable », *Mama Ogllo* veut dire « la mère œuf ».

seuls, dans tout l'empire péruvien, pouvaient épouser leurs sœurs (1).

(1) L'évhémérisme s'est attaqué aux mythes américains comme à ceux de l'ancien monde. L'anglais Stevenson (*Travels in Arauco, Chili, Peru and Columbia*, I, 394), prétend avoir recueilli de la bouche des indigènes, vers 1620, la version suivante.

Le fondateur de la religion et de l'empire des Incas aurait été un Anglais, un *Ingasman*, manière péruvienne, paraît-il, de prononcer le mot *Englishman*. Un jour, Cocapac, chef indigène, se trouvant au bord de la mer, rencontra un homme blanc qu'un naufrage avait jeté à la côte. Il lui demanda par signes qui il était et reçut pour réponse : Je suis Anglais, *Englishman*. Il s'intéressa au naufragé, le mena dans sa demeure et lui donna sa fille en mariage. De cette union naquirent un fils et une fille. Le vieux chef donna au garçon le nom d'Ingasman Cocapac et à la fille celui de Manca Oelle. Les enfants tenaient de leur père des yeux bleus, des cheveux blonds, un teint blanc et rose. Ils étaient habillés autrement que les enfants indigènes. Stimulé par le récit de son gendre qui lui décrivait souvent la vie et les arts de l'Europe, Cocapac conçut des projets ambitieux. Il se rendit avec ses petits enfants sur le territoire de Cuzco où demeurait une tribu nombreuse. Là il annonça aux habitants que le Soleil, leur dieu, leur avait envoyé deux de ses enfants pour les gouverner et les rendre heureux. Il leur conseillait donc de se rendre le lendemain matin sur une montagne (où il avait caché les enfants) pour chercher les envoyés du Soleil. Ils les reconnaîtraient à ceci qu'ils avaient les cheveux couleur du soleil et les yeux couleur du ciel. Les gens de Cuzco se rendirent au lieu indiqué, trouvèrent les enfants, mais ne voulurent pas croire qu'ils fussent envoyés par le Soleil, et à cause de leur couleur, de leurs traits étranges, ils les prirent pour des sorciers et les envoyèrent au pays des sorciers, Rimac Malca, aujourd'hui pays de Lima. Mais Cocapac ne fut pas découragé par cet insuccès. Il alla reprendre les enfants et les mena sur les bords du lac de Titicaca où résidait une autre tribu puissante. Là il forgea le même conte qu'à Cuzco et trouva des auditeurs plus faciles à persuader. Les enfants furent reconnus divins, ayant droit à la souveraineté. Là-dessus Cocapac annonça à ces indigènes que Ingasman Cocapac — et de là serait venu *Inca Manco Capac* — avait reçu l'ordre du Soleil son père de se chercher une résidence. Ils devaient donc se rendre en armes

En réalité la série des monarques incas auxquels on peut reconnaître un caractère historique en tant que chefs de l'Etat et de la religion, ne remonte pas plus haut que le douzième siècle, tout au plus le onzième. Nous la reproduisons d'après Garcilasso qui, sur ce point, a dû être le mieux renseigné des chroniqueurs (1) :

Manco Capac apparut vers l'an.......	1000
Sinchi Roca, son successeur..........	1100
Lloque Yupanqui, mort vers.........	1126
Mayta Capac.........................	1156
Capac Yupanqui......................	1197

jusqu'à l'endroit où ils verraient un bâton d'or s'enfoncer dans le sol. Le bâton d'or s'enfonça dans le voisinage de Cuzco, dont les habitants, intimidés par la réapparition des enfants et par le nombre de leurs alliés, prirent peur et firent leur soumission. C'est ainsi que Inca Manco Capac et sa sœur devinrent souverains de Cuzco et fondèrent la dynastie des Incas.

En admettant la sincérité de Stevenson, et elle n'est pas à l'abri de tout soupçon, il est clair que la légende des Incas travestie de cette manière ne saurait être prise au sérieux. Le misérable jeu de mots dérivé de Ingasman Cocapac justifie tous les deutes. L'idée de faire de la civilisation péruvienne un rayonnement de la civilisation anglaise du onzième siècle (date à laquelle remontent les traditions historiques des Incas) est tout ce qu'on peut imaginer de plus burlesque. A la rigueur, il se peut que depuis la conquête et lorsque aucun enseignement officiel ne maintenait plus les traditions dans les mémoires, les légendes des Incas se soient altérées et aient subi des modifications inspirées par le point de vue évhémériste. Mais le récit de Stevenson est une preuve de plus du ridicule qui s'attaché forcément aux prétendues explications que ce point de vue suggère.

(1) Comp. le résumé critique de l'histoire des Incas dans l'*Anthropologie* de Waitz, IV, 396 suiv.

Inca Roca........................... 1249
Yahuar Huacac...................... 1289
Viracocha Inca Ripac................ 1340

Inca Urco, qui ne régna que onze jours, manque dans Garcilasso.

Tito Manco Capac Pachacutec, mort vers 1400
Yupanqui.......................en 1439
Tupac Yupanqui...................... 1475
Huayna Capac........................ 1525
Huascar et Atahualpa........... 1532 et 1533

Jusqu'au quinzième siècle les dates indiquées sont seulement approximatives et même conjecturales. Les listes fournies par les autres historiens antérieurs à Garcilasso ou ses contemporains diffèrent notablement de la sienne. Mais les différences s'expliquent aisément par l'identité des noms qui a fait que les copistes ont pu sauter des anneaux de la chaîne. Garcilasso lui-même a pu çà et là confondre le père et le fils quand ils portaient le même nom. Nous laisserons aux spécialistes le soin de discuter cette question obscure, sans intérêt pour le sujet proprement dit de nos études.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que les Incas étendirent indéfiniment leurs possessions territoriales en s'arrondissant autour de Cuzco qui resta leur capitale. Il semblerait, toutefois, autant qu'on peut se reconnaître au milieu des incohérences et des contradictions des chroniqueurs, que, sous les premiers règnes, Cuzco se révolta plus d'une fois ou fut enlevée aux

Incas pendant un certain temps par une puissance rivale. Ce serait seulement à partir de Capac Yupanqui (fin du XIIe siècle) que leur domination fut définitivement consolidée. Mais la force qu'un état en voie de formation retire de la permanence d'une dynastie, dont les chefs successifs obéissent à des principes fixes et sont doués d'un grand esprit politique, finit par avoir raison des rivalités qui retardèrent longtemps la réalisation de leur idée traditionnelle. Cette idée, c'est qu'ils devaient étendre l'empire du Soleil et l'ordre social qu'il suppose entre l'Océan et les Cordillères, aussi loin que possible et sans se prescrire de limites. Ils y procédèrent avec méthode et prudence, n'avançant qu'après avoir affermi les conquêtes récentes. Ils absorbèrent ainsi dans l'unité de leur empire un grand nombre de petits états, principautés ou tribus encore sauvages. C'est sous le quatrième Inca, Mayta Capac (XIIe siècle) que leur empire reçut le premier agrandissement notable. Ce ne fut pas toujours la conquête à main armée qui recula les limites de cet empire. Les annexions pacifiques et consenties par les populations ne furent pas rares. Il semble que la prospérité et la sécurité des peuples soumis à leur autorité, le prestige de leur nom et de leur autorité divine exercèrent souvent une sorte d'attraction. Garcilasso représente les progrès de la puissance de ses ancêtres comme plus rapides qu'ils ne le furent en réalité. C'est un des points où il faut se défier de son esprit de famille. Il voudrait bien aussi nous laisser l'impression d'une sorte d'âge d'or fondé et

maintenu par les Incas pendant une longue suite de siècles. Mais lui-même nous laisse entrevoir, et d'autres historiens confirment, que le ciel de la famille du Soleil ne fut pas toujours sans nuages. Il y eut parmi les Incas, comme dans toutes les dynasties, des souverains incapables et cruels. Plus d'une fois ils durent écraser de formidables insurrections et leurs palais furent témoins de plus d'une tragédie. C'est le sixième Inca (XIIIe siècle), Inca Roca, qui nous est signalé comme ayant le premier entouré d'une grande pompe la personne et la résidence des souverains, en même temps qu'il établissait la coutume de rendre un culte aux Incas défunts. Sous Viracocha, huitième Inca (XIVe siècle), il y eut une grande insurrection qui ne fut domptée qu'avec peine et Viracocha ne put faire accepter pour son successeur son fils aîné, Inca Urco, qui s'était attiré le mépris des grands et du peuple par ses vices et sa lâcheté à la guerre. Ce fut son plus jeune frère, Pachacutec, qui monta sur le trône et qui rétablit le prestige de la famille par ses exploits et ses conquêtes. Ses successeurs furent des hommes énergiques et capables, qui poursuivirent ses succès, et la puissance des Incas atteignit son apogée sous Huayna Capac (fin du XVe et commencement du XVIe siècle) qui fit la conquête du royaume de Quito.

Un autre point sur lequel il faut rabattre des prétentions de Garcilasso, c'est sa tendance opiniâtre à présenter les Incas comme les civilisateurs uniques du Pérou et comme si, en dehors de leur influence, la pure sauvagerie eût couvert toute la contrée com-

prise entre les Cordillères et le Pacifique. La légende des Incas repose déjà sur cette présomption. Mais nous rencontrerons d'autres mythes péruviens de civilisation qui n'ont aucune connexion avec celui des Incas. Ce que nous avons vu chez les Muiscas démontre qu'il pouvait y avoir dans l'Amérique du Sud d'autres foyers de civilisation solaire que celui de Cuzco. Il y a, dans la vallée de la Jejetepèque, au nord de Truxillo, des rochers couverts de dessins hiéroglyphiques, de sens inconnu, mais qui dénotent, en tout cas, un certain développement intellectuel (1), et ce détail est d'autant plus important que les Incas furent, par politique, ennemis de l'écriture, hiéroglyphique ou autre. On raconte même que l'un d'eux fit périr dans les flammes un *amauta* (savant) qui avait inventé une sorte d'alphabet (2). Le « Temple des Andes », étudié par M. Inwards (3), lequel est situé au nord-est du lac de Titicaca, paraît avoir été un centre religieux antérieur aux Incas, et ses proportions, son ornementation ne permettent pas d'admettre qu'il ait été construit par des non-civilisés. Il en est de même du grand temple de Pachacamac dans la vallée de Lima. Antérieur à la conquête de ce pays par les Incas, il fut conservé par les vain-

(1) Voir les deux gravures reproduites dans le 2e vol. de J. Hutchinson, *Two years in Peru*, II, pp. 174 et 176. Le même auteur nous fournit aussi de nombreux spécimens de poterie et d'idolâtrie dites *préhistoriques*, c'est-à-dire antérieures aux Incas et qui ne peuvent avoir été l'œuvre de tribus encore enfoncées dans la sauvagerie (Comp. II, pp. 185, 187, 266 et 268).

(2) Montesinos, 33.

(3) *The Temple of the Andes*, Londres, 1884.

queurs, à qui il inspirait une grande vénération. C'est en particulier le long de la côte que l'archéologie péruvienne a signalé de vieux centres de civilisation qui furent absorbés par celle dont le foyer était à Cuzco, mais qui l'avaient précédée ou qui, du moins, s'étaient formés en dehors d'elle. Les Chimus, les derniers conquis sur la côte, présentaient entre autres un type d'organisation sociale et de civilisation différant notablement de celles que les Incas firent prévaloir (1).

Il résulte de toutes ces données éparses que les populations distinctes réunies au seizième siècle sous le sceptre des Incas n'avaient pas toutes attendu, pour sortir de la sauvagerie, le moment où elles seraient incorporées dans l'empire du Soleil. Il y avait eu, çà et là, des peuples déjà parvenus à la vie sédentaire, agricole et relativement policée. La dernière grande conquête des Incas, le royaume de Quito, bien que renfermant des peuplades encore très arriérées, était pourtant arrivé de lui-même à une civilisation comparable, jusqu'à un certain point, à celle de Cuzco.

Il reste pourtant le fait que les Incas eurent l'habileté de faire rentrer dans leur système ces foyers éparpillés de vie supérieure, et de les réduire à l'état de satellites de leur astre vainqueur. Leur civilisation, accrue et fortifiée par ces adjonctions successives, finit par éclipser toutes les autres. C'est un mérite historique incontestable, et si l'amour-propre

(1) Je dois cette intéressante communication à M. Gonzalez de la Rosa, ex-bibliothécaire à Lima.

se joignit chez eux à l'intérêt dynastique pour propager partout l'idée que d'eux seuls provenaient les rayons lumineux qui chassaient les ténèbres et la sauvagerie, on ne peut leur refuser l'honneur d'avoir gouverné de telle sorte que cette prétention finit par s'accréditer dans l'esprit de tous leurs sujets.

Il faut maintenant raconter la fin tragique de cette dynastie. Sa fin fut celle aussi d'une religion.

Lorsque les Espagnols touchèrent au Pérou pour la première fois, l'Inca régnant, Huayna Capac, s'attachait à consolider sa conquête récente encore du royaume de Quito. On peut dire que cette conquête creusa le tombeau où devait disparaître la gloire et la puissance des Incas. Elle fut cause, en effet, que Huayna Capac se laissa entraîner à rompre avec certaines maximes que ses prédécesseurs avaient tenues pour fondamentales. Ainsi, pour des motifs politiques peut-être, mais aussi pour donner satisfaction à une inclination tardive, il fit entrer dans sa couche la fille du roi vaincu, il en fit une de ses épouses, et cela était contraire à la règle qui interdisait à l'Inca tout mariage avec une étrangère. Il eut de sa *Nusta* quitienne un fils qu'il nomma Atahualpa, et quand il mourut à Quito, en 1529, il légua à ce fils le royaume de son grand-père maternel, laissant à l'Inca Huascar, héritier légitime de l'empire, tout le reste de ses états, c'est-à-dire l'ancien Pérou.

Ce partage était encore en contradiction avec les anciennes maximes, qui n'admettaient pas la division de l'empire du Soleil. Huascar, qui régnait à Cuzco, saisit la première occasion de sommer son demi-

frère de reconnaître sa suzeraineté. Atahualpa refusa, la guerre éclata entre les deux souverains, et comme Atahualpa avait avec lui les vieilles troupes de son père, respectueuses avant tout de la volonté de leur chef défunt, il fut aisément victorieux de Huascar. Il fit mettre à mort bon nombre des Incas existants, tout en épargnant Huascar lui-même, qu'il retint prisonnier, afin de pouvoir donner des ordres en son nom dans l'ancien empire, où l'opinion inclinait à ne voir en lui qu'un usurpateur (1).

Cette lutte sanglante, qui absorbait l'attention et les forces des deux partis, fut très favorable à Pizarre lors de son second débarquement. Il put s'avancer assez loin dans l'intérieur sans rencontrer de résistance, d'autant plus que les indigènes partagèrent la crainte qui paralysa tant de Mexicains à l'arrivée de F. Cortez; ils se crurent en présence d'êtres surnaturels. Imitateur de son illustre devancier, Pizarre chercha dans les divisions des Péruviens le moyen de s'imposer tour à tour aux deux partis, et Huascar lui-même vint au-devant de ses vœux en lui envoyant, du fond du palais qui lui servait de prison, des affidés chargés de lui demander son alliance.

Pizarre promit tout ce qu'on voulut, mais en même temps conçut le projet de s'emparer de la personne d'Atahualpa, de même que Cortez s'était rendu maître de Montezuma. Atahualpa, de son côté, lui faisait des avances, et Pizarre l'invita à une entrevue non

(1) Herrera, V, I, 2; III, 17. Garcilasso est très acerbe contre Atahualpa, qu'il accuse de tous les malheurs de la dynastie.

loin de Caxamalca, où ses Espagnols et lui s'étaient établis (1).

L'Inca, voulant faire impression sur les étrangers et ne sachant pas qu'il excitait seulement leur cupidité, déploya toute la splendeur dont il était capable. Précédé de quatre cents coureurs richement parés, entouré de danseurs et de chanteurs, il s'avança sur une espèce de palanquin tout resplendissant d'or, d'argent, de pierres précieuses. C'étaient, comme nous le savons, ses principaux officiers qui portaient sa précieuse majesté. Alors se passa l'une des scènes les plus odieuses et les plus extraordinaires de l'histoire.

Le père Valverde, aumônier de l'expédition espagnole, vint à sa rencontre un crucifix d'une main, son bréviaire de l'autre, et tint à l'Inca un discours qu'un interprète traduisit tant bien que mal et plutôt mal que bien. Il lui déroula les principaux articles de l'orthodoxie chrétienne et lui déclara que le pape Alexandre VI avait donné au roi d'Espagne toutes les terres de l'Amérique. Le pape avait fait cette donation en sa qualité de successeur de saint Pierre, vicaire lui-même du Fils de Dieu (2). Il somma donc le souverain péruvien d'abjurer la religion de ses

(1) Comp. Herrera, V, I, 3 et en général les historiens de la conquête, Robertson, Prescott, etc.

(2) Robertson (II, note 34, trad. Panckoucke) fait observer que la harangue du P. Valverde est moins extravagante qu'elle ne le paraît, en ce sens qu'elle reproduisait simplement les idées contenues dans un formulaire de 1509, dressé par une réunion de prêtres et de jurisconsultes espagnols pour justifier les prétentions du roi d'Espagne à l'empire du Nouveau-Monde.

ancêtres, de recevoir le baptême et de reconnaître la suprématie du roi d'Espagne. A cette condition il pourrait continuer de régner sous la protection du plus puissant des monarques ; autrement, il devait s'attendre à tous les malheurs.

Atahualpa fut littéralement abasourdi, ne comprenant à peu près rien de ce qu'on lui disait, révolté par le peu qu'il avait compris. Il répondit qu'il régnait sur ses Etats par droit héréditaire, et qu'il n'admettait pas qu'un prêtre étranger disposât de terres qui ne lui appartenaient pas. Il entendait rester dans la religion du Soleil, qui était celle de ses pères, d'autant plus, ajoutait-il, que son dieu, le Soleil, était toujours vivant, et que celui qui lui était proposé sous la forme d'un crucifix lui faisait l'effet d'être mort. Enfin il désirait savoir d'où son interlocuteur tirait toutes ces choses étranges dont il n'avait jamais entendu parler. — De ce livre, dit Valverde en lui présentant son bréviaire. L'Inca, de sa vie, n'avait vu de livre ; il prit cet objet nouveau pour lui, l'ouvrit, l'approcha de son oreille dans l'idée qu'il pourrait saisir quelque son, et comme le livre ne lui disait rien, il le jeta à terre avec dédain.

Ce fut le moment choisi par Pizarre pour exécuter l'attentat qu'il méditait. Criant à l'impiété, au sacrilège, il donna à ses soldats l'ordre d'attaquer. Les armes à feu et la charge de ses cavaliers produisirent leur effet d'épouvante. A la tête de quelques soldats d'élite, l'Espagnol marcha droit à l'Inca, que ses officiers tâchaient de défendre, les dispersa, saisit l'Inca par le bras et l'entraîna vers son quartier. Toute son

escorte s'enfuit terrifiée, les Espagnols en firent un effroyable massacre et ne perdirent pas un seul homme dans ce combat qui leur valait un empire.

Pizarre, imitant toujours Cortez, se montra plein d'égards et de prévenances envers son prisonnier, qui s'était cru perdu et qui se reprit à espérer. Atahualpa n'avait pas tardé à s'apercevoir que l'or était l'objet suprême des convoitises des envahisseurs. Il espéra recouvrer sa liberté en promettant une rançon énorme. Il s'engagea à remplir d'or jusqu'à hauteur d'homme la chambre de sept mètres environ de long sur trois de large où il était gardé. Obéissant à ses ordres, ses sujets se hâtèrent d'apporter tous les vases, tous les ustensiles d'or qu'ils purent rassembler et lui-même recommanda de bien recevoir les petits détachements que Pizarre envoya pour reconnaître le pays et hâter l'achèvement de la rançon. Un de ces détachements entra même en relations avec Huascar, l'Inca prisonnier, qui se hâta de promettre aux Espagnols encore plus d'or qu'Atahualpa ne leur en avait offert. Atahualpa en fut informé, et craignant que les Espagnols ne prissent parti pour son frère, il donna l'ordre de l'étrangler dans sa prison. Cet ordre fut exécuté avec la ponctualité aveugle à laquelle les Incas avaient habitué leurs sujets (1).

Cependant la fameuse rançon s'entassait, la chambre se remplissait. Pizarre, après avoir prélevé la part du roi et une forte somme pour les hommes de renfort que lui avait amenés Almagro, distribua à

(1) Gomara, cap. 115. — Herrera, V, 3, 2.

chaque fantassin 4,000 pesos et 8,000 à chaque cavalier (1). Et quand ce fut fait, comme Atahualpa n'avait pas, comme Montezuma, à craindre ses sujets insurgés, Pizarre résolut de s'en défaire comme Cortez s'était débarrassé de Guatemozin.

Il faut dire qu'Atahualpa n'était pas sans fomenter des armements dans les parties éloignées de son empire. Pizarre recevait des nouvelles qui l'inquiétaient. L'interprète, qui lui servait d'intermédiaire avec l'Inca prisonnier, furieux de ce que celui-ci lui avait refusé une de ses femmes dont il était épris, le desservait auprès du chef espagnol en lui adressant des rapports malveillants. Enfin un incident assez ridicule en soi acheva d'indisposer Pizarre contre son prisonnier. L'Inca admirait beaucoup cet art de l'écriture au moyen duquel ses gardiens fixaient et transmettaient leurs pensées. Il avait appris qu'en Europe tous les hommes en possession de quelque instruction savaient écrire et lire. Il demanda à l'un des soldats qui le surveillaient d'écrire sur l'ongle de son pouce le mot *Dio*. Il montra son pouce à ses visiteurs et s'émerveilla de voir que tous lisaient le même mot de la même manière. Pizarre vint à son tour, Atahualpa voulut répéter l'expérience avec lui, et Pizarre ne sut que lui dire. Pizarre ne savait pas lire ! Atahualpa lui dit alors en face qu'il voyait bien

(1) Robertson, *liv. c.*, II, 176, évalue le peso à une livre sterling de son temps, ce qui ferait cent mille francs environ pour chaque fantassin et le double pour chaque cavalier. Mais il faudrait au moins quadrupler les deux chiffres pour exprimer la valeur utile de ces sommes aujourd'hui.

par là que, dans son pays, lui Pizarre n'était qu'un homme du commun. Le dépit chassa les derniers scrupules du conquistador. Atahualpa fut traduit devant un tribunal dérisoire. On l'accusa d'idolâtrie, de polygamie, d'usurpation du trône, du meurtre de son frère Huascar, de conspiration contre l'autorité du roi d'Espagne. C'est en vain qu'il demanda d'être jugé par ce souverain dont on lui avait vanté la sagesse et la puissance. Il fut condamné à être brûlé vif, et comme on allait procéder à l'exécution de la sentence, le père Valverde lui offrit d'être étranglé au lieu d'être brûlé, s'il consentait à recevoir le baptême. L'Inca accepta et mourut *garrotté* à l'espagnole (1).

Quand le lendemain ses obsèques furent célébrées conformément au rit catholique en présence de Pizarre et de ses soldats, la cérémonie funèbre fut interrompue par une troupe de femmes qui se précipitèrent dans le lieu consacré en hurlant et en donnant les signes du plus profond désespoir. C'étaient les épouses et les sœurs d'Atahualpa qui voulaient prendre part à ses funérailles selon le mode traditionnel et qui annonçaient leur intention de se suicider pour suivre l'Inca dans la tombe. On eut de la peine à les empêcher de se tuer sur place. Plusieurs de ces femmes rentrées dans leur demeure mirent leur projet à exécution (2).

Assurément Atahualpa inspirerait plus de pitié si lui-même n'avait pas été sans miséricorde pour les

(1) Herrera, V, 3, 4. — Garcilasso, I, 36-38.
(2) Prescott, *Conquest of the Peru*, 212.

autres Incas et notamment pour son frère Huascar. Mais il faut tenir compte pour le juger de sa demi-barbarie et surtout de ces raisons d'état si facilement acceptées dans les gouvernements despotiques, même en pleine civilisation. En tout cas, ce n'était pas à Pizarre et à ses complices de s'ériger en juges d'un conflit comme celui qui s'était élevé entre Huascar et Atahualpa et dont ils avaient eux-mêmes si largement profité.

Atahualpa est le dernier des Incas qui ait été véritablement souverain du Pérou. Après sa mort, Pizarre comprit qu'il ne pouvait se dispenser d'instituer un autre Inca pour gouverner sous ce nom respecté un empire qui se disloquait et s'en allait par morceaux. Il lui donna pour successeur son frère Manco que l'on appelle tantôt Manco Capac II, tantôt Manco Inca Yupanqui. Ce jeune homme, humilié et maltraité par les conquérants, sentit se réveiller en lui la fierté de sa race. Après deux tentatives manquées, il réussit à s'échapper et à organiser une révolte qui dura plusieurs années et se termina par sa défaite totale en 1544. Les Espagnols trouvèrent des alliés parmi les populations assujetties et déportées autrefois par les Incas et qui, ne les redoutant plus comme des dieux, voulurent venger de vieilles injures. Ce fut surtout le cas des Mitimas et des Yanaconas. Ces derniers avaient été condamnés à l'état de perpétuel esclavage par les Incas irrités de leur opiniâtre résistance (1). Manco Capac II alla

(1) Herrera, V, 3, 17; 8, 1 suiv.

mourir au loin dans les montagnes en 1553. Un de ses trois fils, Sayri Tupac, fut reconnu Inca dans la province du Maragnon, près des sources du grand fleuve des Amazones, tandis que les Espagnols investissaient à Cuzco de la même dignité un fils de Huascar. Sayri Tupac fut pris de découragement et se rendit secrètement à Lima où il se livra volontairement aux Espagnols. Mais ses sujets du Maragnon ne le suivirent pas dans cette soumission et reconnurent pour Inca son frère Cusitito Yupanqui, vulgairement nommé Tito. Retranché dans sa position des Cordillères, il avait encore tout un gouvernement, une cour, et il continuait le culte du Soleil selon les rites de ses ancêtres. Il mourut en 1569. Son oncle Tupac Amarou, dernier frère survivant de Manco Capac II, lui succéda. Mais en 1578 le vice-roi Francisco de Tolède réussit à pénétrer dans son repaire, s'empara de sa personne et le fit décapiter. Depuis longtemps, le fantôme d'Inca encore maintenu à Cuzco par la politique espagnole avait disparu et le Pérou n'était plus qu'une vice-royauté gouvernée directement par des vice-rois envoyés de Madrid.

Telle fut la fin de cette famille extraordinaire, qui pendant plusieurs siècles, pouvant se croire unique, sans rivale sur la terre, sut joindre au prestige de son caractère sacerdotal les règles et les maximes que de longues expériences avaient apprises aux dynasties de l'ancien monde dans l'intérêt de leur durée. Le fait est que sa chute suivit de près la première grande infidélité d'un fils du Soleil

aux principes de gouvernement que la sagesse de ses ancêtres avait prescrits. Nous verrons d'autres preuves encore de cette habileté dynastique qui suppose chez les gouvernants des idées abstraites, générales, en quelque sorte spéculatives, sur la méthode et l'art de gouverner. Quand on voit tant de rationalisme mis au service de l'intérêt politique, on ne peut s'empêcher de se demander quelle idée les Incas se faisaient eux-mêmes de cette religion dont ils étaient l'incarnation vivante et qui formait la base première de leur autorité. Il est fort difficile de répondre pertinemment à une pareille question, vu que ces majestueux souverains n'ont pas laissé de confessions à la postérité. Il y a pourtant quelques traces d'un certain scepticisme que plusieurs d'entre eux n'auraient pas toujours dissimulé. Ainsi, d'après Garcilasso (1), l'Inca Tupac Yupanqui (xve siècle) aurait tenu le raisonnement que voici : « On dit que le » Soleil vit et qu'il est l'auteur de toutes choses. » Mais quand on fait une œuvre quelconque, on » doit être auprès de ce qu'on fait. Pourtant bien des » choses se font tandis que le Soleil est absent. Ce » n'est donc pas lui qui fait toutes choses. Et puis, » s'il était vivant, ne serait-il pas fatigué de sa course » perpétuelle? S'il vivait, il connaîtrait la fatigue » comme nous, et s'il était libre, il visiterait d'au-

(1) VIII, 8. Ce curieux passage est en réalité la traduction d'un fragment d'un manuscrit latin rédigé par un jésuite, le père Blas Valera. Mais Garcilasso croit à l'authenticité de cette tradition et, sans répondre de la forme, nous avons des raisons d'admettre le caractère historique du fond.

» tres parties du ciel où il ne se rend jamais. Il est, » dirait-on, comme un objet sans volonté qui par- » court toujours le même cercle, ou comme une flè- » che qui va là où on la lance et non là où elle veut » aller. »

Le raisonnement est médiocre dans ses détails, mais au fond il est rigoureux. Le mouvement du soleil est mécanique, impersonnel, ne révèle pas un être doué de personnalité et de volonté. Ce n'est pas quelqu'un, c'est quelque chose, telle est la traduction en pensée moderne de cette observation de l'Inca sceptique. Ce qui nous incline à admettre l'authenticité foncière de son raisonnement, c'est qu'il contient des notions encore tout imprégnées de naturisme et qu'un narrateur chrétien n'eût pas inventées. Par exemple, l'Inca se dit que si le Soleil est vivant, il doit être bien fatigué de sa course incessante. La même notion se retrouve dans plus d'une mythologie européenne. Tantôt on en conclut que le Soleil est un être malheureux, souffrant, par conséquent un coupable condamné à une tâche pénible en punition de quelque grande faute ; tantôt on part de là pour lui attribuer une nature de métal, de fer ou d'airain, ce qui explique pourquoi il ne s'use pas dans sa perpétuelle locomotion.

Tupac Yupanqui n'aurait pas été le seul de sa famille à douter de la divinité du Soleil. Herrera nous dit que l'Inca Viracocha la niait catégoriquement (1). D'après Garcilasso, Huayna Capac, le conquérant de

(1) V, 4, 4.

Quito, le père de Huascar et d'Atahualpa, aurait aussi nourri des opinions très rationalistes (1). Un jour, pendant qu'on célébrait une fête du soleil, il se serait mis à le contempler longuement, et si longuement que le prêtre principal lui aurait adressé d'humbles remontrances en lui faisant comprendre qu'il n'était pas respectueux de le fixer de cette manière. On se rappellera qu'à la cour des Incas l'étiquette ne permettait pas que l'on regardât le souverain en face. Là-dessus, Huayna Capac lui répondit : « Je te demanderai deux choses. Je suis votre roi et votre seigneur. L'un de vous serait-il assez hardi pour m'ordonner de me lever de mon siège pour faire une longue route ? Et le plus riche, le plus puissant de mes vassaux oserait-il me désobéir si je lui ordonnais de partir sur-le-champ et de courir jusqu'au Chili ? » — Et comme le prêtre répondait négativement : « Eh bien ! » continua l'Inca, « il doit y avoir au-dessus de notre père le Soleil un maître plus grand et plus puissant que lui qui lui ordonne de faire ce chemin qu'il suit tous les jours sans jamais se reposer. S'il était lui-même le Maître souverain, il ne parcourrait pas toujours la même route, il varierait sa course selon son bon plaisir, et sans que la nécessité l'y forçât. »

On voit bien que c'est toujours au fond le même genre de raisonnement, et comme s'il eût été transmis d'une manière ésotérique d'une génération d'Incas à l'autre. Ce qui rend probable le scepticisme

(1) IX, 10, Comp. Balboa, 59.

attribué à Huayna Capac, c'est que le premier, et au grand détriment de l'empire du Soleil, il rompit avec des maximes qui avaient toujours été respectées comme fondamentales par ses prédécesseurs. Ainsi s'expliqueraient cette habileté étonnante, cette diplomatie gouvernementale, que la dynastie déploya pour maintenir son prestige et son autorité. Les sacerdoces fervents, fermement croyants, n'éprouvent pas le besoin de recourir aux moyens artificiels pour affermir leur pouvoir. Mais ce rationalisme fut un « secret de la monarchie », qui ne perça qu'en des rares occasions et devant des intimes. Le peuple ne s'en douta jamais, et les Incas firent toujours ostensiblement tout ce qu'il fallait pour consolider la croyance qu'ils commandaient au nom et comme fils du Soleil, le dieu suprême de la religion de l'empire.

Il est d'ailleurs à présumer que, l'ignorance et l'orgueil de race aidant, il y en eut aussi qui furent complètement convaincus de leur origine solaire et de leur droit divin. Qui sait même si les sceptiques dont nous avons rapporté les raisonnements subversifs ne passèrent pas eux-mêmes par des périodes de foi sans mélange? En religion surtout, il faut admettre la possibilité d'oscillations entre le doute et la croyance, l'intermittence de la foi et de l'incrédulité est possible chez tous les hommes, et il ne faut pas juger toute une vie d'après un moment de ratiocination hérétique.

Quoi qu'il en soit, il demeure constant que l'ancienne religion péruvienne avait pour base le culte

du Soleil comme dieu suprême et la soumission à l'Inca régnant comme à son lieutenant terrestre. Mais à ce principe fondamental se rattachait tout un amalgame de mythologie et de croyances plus ou moins hétérogènes qu'il nous faut maintenant décrire.

CHAPITRE IV

LES DIEUX DU PÉROU

Inti, le Soleil. — Mama Quilla, la Lune. — Cuycha, l'arc-en-ciel. — Chasca, la planète Vénus. — Viracocha. — Mama Cocha. — Pachacamac. — Le mythe de Pacari Tambo. — Harmonistique. — Culte des éléments. — Catequil ou Illapa, le tonnerre. — Culte des animaux. — Le grand serpent Urcaguay. — Culte des végétaux. — Les Guacas.

La prééminence du culte du Soleil comme dieu suprême et de la Lune, son épouse et sa sœur, n'était pas seulement un article de foi théorique et en quelque sorte constitutionnelle comme au Mexique. Elle était marquée par toute sorte de rites, de coutumes, de fêtes populaires. Le nom péruvien du Soleil était *Inti* ou *Intip*, avec le sens de « seigneurie ». Les villages péruviens étaient le plus souvent construits de manière que les maisons regardassent l'orient. C'était pour que, chaque matin, les habitants pussent saluer le soleil dès son apparition. Son image ordinaire était un disque d'or représentant un visage humain entouré de rayons et de flammes. L'or était son métal

consubstantiel. Les pépites arrachées aux flancs des montagnes passaient pour des larmes du Soleil (1).

Immédiatement après lui venait sa sœur et son épouse, la Lune, *Mama Quilla*, celle qui, apparue sous forme humaine dans la légende des Incas, s'appelle *Mama Ogllo*. Son image était un disque d'argent, ayant des traits humains, et l'argent jouait dans son culte le même rôle que l'or dans celui du Soleil. Il paraît toutefois qu'on lui faisait beaucoup moins de sacrifices qu'à son auguste époux. On a même prétendu qu'on ne lui en faisait pas du tout, ce qui doit être exagéré. Cette différence est en rapport avec la condition inférieure des femmes dans la société péruvienne (2). Si, pendant son incarnation sous forme humaine, Mama Ogllo apprend aux Péruviennes l'art de filer et de tisser, c'est un trait parallèle à beaucoup d'éléments mythiques de même genre que l'on peut recueillir dans les mythologies de l'ancien monde, notamment chez les Grecs. Seléné, en Grèce, est aussi une tisserande. Elle tisse surtout dans les belles nuits de printemps avec une activité prodigieuse, et l'on peut voir le matin avec quelle ardeur elle a travaillé pour couvrir la terre de son beau tapis de verdure semée de fleurs. Cette notion mythologique assimile les rayons de la lune à des fils qui se croisent et s'entrelacent pour faire cette superbe étoffe.

Le Soleil et la Lune ont leurs officiers et leurs ser-

(1) Comp. Prescott, I, 71, 73, 74. — Collection Ternaux-Compans, XVII, 13.

(2) Comp. Prescott, I, 75.

viteurs, objets aussi d'une grande vénération, entre autres l'arc-en-ciel *Cuycha*, dont la chapelle était contiguë au temple du Soleil. Son image était constituée par des plaques d'or de nuances variées qui couvraient tout un côté de l'édifice. Quand un arc-en-ciel se montrait, le Péruvien fermait la bouche de peur d'avoir les dents gâtées (1). Je ne saurais expliquer l'origine de ce préjugé.

Les étoiles faisaient naturellement partie de la suite du Soleil. La planète Vénus, *Chasca*, c'est-à-dire « l'astre aux longs cheveux », passait pour un être masculin et pour servir de page au Soleil, tantôt suivant, tantôt précédant son maître. Les Pléiades étaient ensuite les plus vénérées. D'autres étoiles étaient les demoiselles d'honneur de la Lune. Les comètes étaient regardées comme des annonciatrices de la colère des dieux (2).

Cette religion astrale où le Soleil et la Lune occupaient les places d'honneur, la religion proprement dite des Incas, n'avait pourtant pas supprimé d'autres cultes qui se perpétuaient à son ombre et en quelque sorte sous son patronage, en vertu de cette habile politique de la dynastie qui se contentait d'assurer à sa religion la prééminence officielle. Il y avait même deux grands dieux originairement séparés du panthéon des Incas, plus anciens selon toute apparence que la suprématie dévolue au sacerdoce solaire du Titicaca, et tellement enracinés dans les

(1) Velasco, I, 130.
(2) Comp. Acosta, V, 4. — Velasco, I, 130. — Prescott, I, 71.

croyances populaires que les Incas, au lieu de chercher à les destituer, préférèrent les annexer à leur cycle divin. Ces deux grandes divinités étaient **Viracocha** et **Pachacamac**.

Viracocha signifie l'*écume* ou la *graisse du lac*, ou en général de l'eau (1). Sa légende lui donne aussi pour résidence le lac de Titicaca, et il y a tout lieu de croire qu'il était dans ces parages le grand dieu reconnu dans le temps qui précéda l'essor de la famille du Soleil. Ce grand lac, formé par les eaux qui descendent des Cordillères, n'a pas de débouché visible. Ses eaux se perdent dans le *Desaguadero* qui disparait lui-même sous terre (2). Viracocha en représente la force fertilisante et génératrice. Ce qui prouve encore en faveur de la haute antiquité de son culte, c'est que son nom finit par devenir un nom commun pour désigner les êtres divins ou supérieurs à l'humanité. Ceux qui crurent, en voyant arriver les Espagnols, avoir affaire à des êtres surnaturels, les appelèrent des *Viracochas*.

Nous résumerons d'après Müller (3) le mythe originel de Viracocha.

Avant que le Soleil parût, la terre était déjà peuplée. Alors Viracocha sortit des profondeurs du lac. Il fabriqua le soleil, la lune, les étoiles, et leur prescrivit leurs cours réguliers. Après cela, il forma plusieurs statues de pierre qu'il anima et à qui il

(1) Comp. Prescott, I, 70.

(2) C'est M. Gonzalez de la Rosa qui m'a rendu attentif à cette circonstance si favorable aux représentations mythiques.

(3) *Amerik. Urreligionen*, p. 314.

ordonna de sortir des cavernes où il les avait sculptées. Puis il alla à Cuzco et donna Allca Vica pour roi aux habitants de cette ville. C'est de cet Allca Vica que les Incas descendent. Cela fait, Viracocha s'éloigna et disparut dans les eaux.

Il est clair que ce mythe ne provient pas des Incas, puisqu'il attribue la création du soleil à un dieu antérieur et supérieur. Quand il est dit qu'il y avait des hommes et des villes avant l'apparition du soleil, cela doit signifier : avant l'établissement du culte prépondérant du soleil. Viracocha serait donc un dieu démiurge, fabricateur ou générateur du monde. Ce serait à la fois un parallèle masculin de l'Aphrodite grecque et, en sa qualité de dieu aquatique, le correspondant du Tlaloc mexicain. Sa nature de dieu des eaux se révèle encore dans ces autres traits de sa légende : il n'a ni chair ni os, et pourtant il court très vite, il abaisse les montagnes et il élève les vallées, il disparait et il revient. On le représente barbu, ce qui est l'insigne ordinaire des dieux aquatiques. Il avait pour sœur et pour épouse *Mama Cocha*, la pluie et l'eau en général dont Viracocha représente la force génératrice. Cette déesse était très populaire dans cette contrée agricole. Parmi les restes bien rares de l'ancienne poésie religieuse du Pérou, nous connaissons, grâce à M. de Tschudi (1), l'hymne qu'on chantait pour l'engager à venir. Il faut savoir qu'on la représentait portant sur la tête une urne pleine

(1) *Reise*, II, 391.

d'eau et de neige que son frère Viracocha brisait, pour que le contenu se répandît sur la terre.

Belle princesse,
Aujourd'hui ton frère
Frappe ton urne
Et la brise.
A ce coup,
Il tonne, il éclaire,
La nue reluit.
Mais toi, princesse,
Tu épanches
Et répands tes eaux.
En même temps
Tu envoies
Grêle et neige.
Viracocha,
Qui forme le monde,
Qui anime le monde,
T'a destinée
Et consacrée
A cette fonction (1).

Quant à ces statues que, dans sa légende, Viracocha fait et anime dans les cavernes, nous verrons bientôt que ce trait se rapporte vraisemblablement à un ancien culte des pierres remplacé par celui des idoles représentant des dieux définis.

L'autre grand dieu péruvien, étranger par son origine au cycle des dieux incas, c'est *Pachacamac*, dont

(1) Garcilasso avait aussi retrouvé cet hymne (II, 17) dans les papiers du père Valera, mais son texte mal imprimé et défiguré a été reconstitué par M. de Tschudi.

le nom signifie *celui qui anime la terre* (1). Ce dieu était la divinité suprême des populations se rapprochant de la mer. Sa légende originelle a pour foyer la vallée de Lurin, au sud de Lima, à l'ouest de Cuzco. C'est là aussi que s'élevait son principal sanctuaire. Quand les Incas firent la conquête de ce pays, ils laissèrent subsister le temple et le culte de Pachacamac (2). Une variante de sa légende fait de lui un rival de Viracocha qui avait été longtemps le dieu de la contrée, mais qui s'enfuit devant lui. Pachacamac renouvela le monde en changeant les hommes existant lors de son arrivée en jaguars et en singes, et en créant une race nouvelle à laquelle il enseigna les arts et les divers métiers (3). Nous sommes donc en face d'un dieu civilisateur qui n'a rien de commun à l'origine avec les dieux incas. Sa rivalité avec Viracocha, dieu aquatique, nous met sur la trace de son substratum physique. Ce doit être un dieu du feu, de la chaleur vivifiante, une sorte de Dyonisos péruvien. Aussi les Incas en firent-ils un dieu fils du Soleil et le patron spécial des géants qui auraient construit son grand temple. Or les géants en mythologie signifient le plus souvent les populations sauvages, antérieures à la civilisation. Mais les indigènes de la vallée de Lurin et de celle de Rimac ou Lima voyaient en Pachacamac leur civilisateur, celui qui avait appris aux hommes les arts et les métiers. Il y avait

(1) De *caman*, animer, et de *pacha*, terre. Comp. de Laet, X, I.
(2) Prescott, I, 1. — Garcilasso, VI, 30.
(3) Gomara, p. 223. — Velasco, II, 2, 4.

toutefois dans son culte quelque chose de sombre et de violent. Il exigeait des victimes humaines. Il rendait des oracles mystérieux. La vallée de Rimac signifie littéralement « la vallée de celui qui parle », qui répond quand on l'interroge. Une certaine impression de mystère, comme si l'on avait eu affaire en Pachacamac avec un dieu moins visible, moins palpable que les autres, semble s'être attachée jusqu'à la fin au culte de ce dieu du feu cosmique. Garcilasso, qui exagère là comme ailleurs, fait presque de Pachacamac un dieu de l'esprit qu'on adorait seulement dans son cœur, sans temple et sans sacrifices. C'est Pachacamac qui est désigné quand on veut doter les anciens Péruviens d'un monothéisme primitif que rien absolument ne décèle (1).

Ce qui est plus certain, c'est qu'il y avait parmi les légendes péruviennes de vieux récits qui parlaient de rivalités et d'inimitiés ayant autrefois divisé les dieux du Pérou. Ainsi, à l'est de Cuzco, circulait un mythe des Collas ou montagnards de Pacari Tambo, c'est-à-dire « de la maison du matin », et voici ce qu'il racontait :

Des cavernes de Pacari Tambo sortirent un jour quatre couples de frères et de sœurs. L'aîné gravit la montagne et lança une pierre dans les quatre directions cardinales, ce qui était sa manière de prendre possession de tout le pays. Cela mécontenta les trois autres dont le plus jeune était le plus rusé. C'était un ambitieux qui résolut de se débarrasser de ses

(1) Comp. Garcilasso, II, 2, 3.

trois frères pour régner seul. Il engagea son frère aîné à entrer dans une caverne et la ferma derrière lui avec une pierre énorme, de façon que cet aîné fut emprisonné pour toujours. Cela fait, il persuada au second de monter avec lui sur une haute montagne pour chercher leur frère perdu. Mais quand ils furent arrivés au sommet, il le précipita du haut en bas de la montagne et le changea en pierre par le moyen de l'art magique. Le troisième s'enfuit épouvanté et ne parut plus. N'ayant plus de concurrents à craindre, le plus jeune bâtit Cuzco, se fit adorer comme fils du Soleil sous le nom de Pirrhua Manco et construisit encore d'autres villes sur le même modèle (1).

Ce mythe fait évidemment allusion à d'anciennes compétitions religieuses. Le premier dieu enfermé dans la caverne est probablement Pachacamac, le dieu du feu souterrain, qui révèle son existence dans les volcans et qui lance des pierres dans toutes les directions. Le second, transformé en pierre, nous est inconnu, à moins qu'il ne personnifie simplement ce culte des pierres qui resta populaire au Pérou, mais qui dut se contenter d'un rang inférieur en présence du culte radieux du Soleil proclamé et favorisé par les Incas. Le troisième, qui s'enfuit, doit être Viracocha, le dieu qui disparaît et qu'on ne voit plus. Le plus jeune, Manco, a donc réussi à éclipser les autres et il a fondé à Cuzco sa domination sans rivale. *Pirrhua* est la contraction de Viracocha, pris dans le

(1) Comp. Acosta, I, 25; VI, 20. — Montesinos, p. 3 suiv. — Garcilasso, I, 18. — Balboa, p. 4 suiv.

sens collectif d'« être divin ». Pirrhua Manco n'est qu'un autre nom de Manco Capac.

Evidemment cette vieille légende n'était pas reconnue officiellement sous les Incas. Elle était répandue seulement chez un peuple de montagnards qui s'expliquait de cette façon les changements religieux dont il avait gardé le souvenir. Les Incas usèrent d'une méthode plus conciliante. Ils enseignèrent que le Soleil avait trois fils, *Choun* (un des surnoms de Viracocha), *Pachacamac* et *Manco Capac*, et que ce dernier avait été destiné par le père commun à instruire et à gouverner les hommes (1). On a voulu voir dans cette quaternité un pendant du dogme de la trinité. Il y a simplement une preuve nouvelle de l'habileté des Incas. Ils sanctionnent de cette manière la légitimité du culte rendu à Viracocha et à Pachacamac, mais ils ont soin de réserver à leur ancêtre Manco Capac les fonctions de l'enseignement et du gouvernement, les deux choses essentielles à leur point de vue.

Nous pouvons maintenant reprendre la nomenclature des divinités péruviennes reconnues officiellement sous les Incas, soit par annexion, soit par fusion de dieux analogues faisant également partie, sous des noms divers, des religions locales et de la religion impériale.

Le naturisme est visiblement le principe de ces cultes variés. Tous les éléments de la nature y sont représentés. Ainsi le feu occupait une place de pre-

(1) Velasco, I, 95.

mier rang dans la religion des Incas, et c'est ce qui permit de trouver aisément des points connexes avec le culte de Pachacamac. Les demeures du feu étaient des pierres, ce qui rappelle les temps primitifs où le feu était obtenu au moyen des étincelles produites par le choc des pierres. Un feu perpétuel brûlait dans les temples du Soleil et dans la demeure des Vierges du Soleil dont nous parlerons bientôt. A la grande fête d'hiver le feu nouveau était allumé par le grand prêtre du Soleil au moyen d'un miroir d'or concave. Ce fait, pour nous bien simple, passait pour un miracle annuel dans l'esprit des populations ignorantes, et le grand-prêtre lui-même pouvait parfaitement croire à quelque influence ou force surnaturelle se révélant dans le phénomène qu'il ne savait expliquer scientifiquement. Si toutefois le temps était couvert, on recourait au procédé de la friction du bois (1).

L'eau, adorée dans la personne de Viracocha et de sa sœur Mama Cocha, recevait encore d'autres honneurs divins pendant son cours le long des berges des fleuves et dans les canaux d'irrigation. C'est surtout sa puissance fertilisante que l'on invoquait dans ce genre de dévotion.

La terre recevait un culte dans les grottes et cavernes, si souvent considérées comme les lieux d'origine des hommes et des dieux. Plusieurs de ces grottes vénérées rendaient des oracles (2).

(1) Prescott I, 72, 82.
(2) Collection Ternaux-Compans, XVII, 13, 93.

Ce qui prouve combien la suprématie décernée au Soleil par la religion des Incas était complète, c'est que le dieu, qui ailleurs eût été suprême, le dieu du ciel et de la foudre, *Catequil*, était lui-même son subordonné. Pourtant les Péruviens, comme d'autres peuples de l'Amérique, avaient une peur puérile du tonnerre. Il n'est pas très rare d'entendre parler de Péruviens s'évanouissant ou même mourant de peur à la vue d'un éclair. Il y avait aux montagnes un très grand rocher qui portait le nom de Catequil et qui passait pour sa demeure. Ce rocher, que la foudre frappait peut-être très souvent, rappelle encore le vieux culte des pierres associé à celui du feu. Du reste, on connaît encore d'autres divinités tonitruantes qui ne sont que des variantes ou des synonymes de Catequil, telles que *Chuquilla*, tonnerre, *Catuilla*, *éclair*, *Intiallapa* ou *Illapa*, le seigneur Tonnerre. Les Incas firent de Catequil ou Illapa le plus redoutable des serviteurs du Soleil et lui érigèrent des temples spéciaux, mais en ayant toujours soin de ne lui accorder qu'une place de second rang (1). On le représentait portant une fronde et une massue. On lui sacrifiait des enfants. S'il naissait des jumeaux, on les considérait comme des enfants de l'éclair, et, s'ils mouraient jeunes, on conservait leurs restes dans de grands vases comme de précieuses reliques. Enfin nous retrouvons au Pérou le préjugé que nous avions dû constater en d'autres lieux, notamment au sud de l'Afrique : la

(1) Prescott, I, 71.

maison ou le champ foudroyés ne peuvent plus être utilisés. Catequil en a pris possession et il serait dangereux de les lui disputer (1).

Sur d'autres points encore, on assiste à la survivance des notions religieuses primitives que la religion plus raffinée des Incas a encadrées et sanctionnées. Ainsi, le culte des animaux tenait une grande place dans les dévotions populaires. Mais il était rattaché au culte des astres. Il était admis que chaque espèce animale avait au ciel son prototype, c'est-à-dire son étoile génératrice. Telle étoile était la mère des ours, telle autre des jaguars ou des serpents. L'étoile de la Lyre passait pour un lama et par conséquent était très vénérée des bergers. Les poissons avaient aussi leur étoile-mère, et sur les côtes on la bénissait de ce que, pour nourrir les hommes, elle envoyait une quantité de ses enfants qui venaient à époque fixe par bancs d'une prodigieuse abondance (2).

On a dit que les Incas avaient proscrit et combattu ce culte des animaux (3). Il est constant, au contraire, qu'ils le laissèrent subsister, tout en le subordonnant à leur religion d'état. Les serpents surtout furent, comme en Afrique, des objets de grande vénération. Dans tous les bâtiments construits sous les Incas et par leur ordre, il y avait de gigantesques serpents peints ou sculptés. Le dieu des trésors sou-

(1) Acosta, V, 4. — Prescott, I, 71, 72. — Ternaux-Compans, XVII, 13-14; XVIII, 114.

(2) Acosta, V, 4. — Collection Ternaux-Compans, XV, 58.

(3) Montesinos, 48.

terrains, *Urcaguay*, était un grand serpent avec des chaînettes d'or à la queue et une tête cornée à la façon d'un cerf. La baleine et le requin étaient aussi adorés sur les côtes. On voyait des dieux-poissons sculptés dans le temple de Pachacamac, probablement à cause de leur prodigieuse faculté de multi plication. La tribu des Collas considérait les poissons d'un fleuve comme ses frères et refusait d'en manger, parce que, selon ses traditions, ses premiers ancêtres étaient sortis de ce fleuve (1). Ceci nous ramène à des points de vue tout semblables à ce que nous avons signalé chez les Peaux-Rouges. Le Condor passait pour le messager du soleil, et son image, fixée sur le sceptre des Incas (2), est souvent reproduite sur les monuments. Cela suppose que primitivement le soleil était considéré comme un condor céleste.

On attribuait aussi un caractère divin à certains arbres et à certaines plantes, surtout aux plantes nourricières telles que le maïs et la pomme de terre, qui avaient leur divinité spéciale, *Zarap Conopa* pour le maïs, *Papap Conopa* pour la pomme de terre. On façonnait parfois une statue de femme avec des feuilles de maïs et de coco, et on l'adorait comme la mère des plantes (3).

Nous descendons insensiblement des hauteurs impériales de la religion des Incas dans les bas-fonds

(1) Velasco, I, 104. — Coll. Ternaux-Compans, XV, 73.

(2) *Tschudi's Reise*, II, 397.

(3) Acosta, V, 4. — Velasco, I, 104. — Ternaux-Compans, XVII, 13-14.

que recouvrent toutes les religions supérieures et qui remontent à des états d'esprit et de société que leurs adhérents sont censés avoir dépassés. Le fait est qu'à chaque instant ces reliquats d'un temps bien antérieur tiennent une plus grande place dans la vie quotidienne des populations que les notions ou les doctrines plus élevées de la religion dominante. C'est ainsi que nous avons à parler, en dernier lieu, de ces *Guacas* ou *Huacas* péruviens qui correspondent aux Tepitotons du Mexique, et qui finissent par nous ramener au fétichisme.

Le sens du mot *Guaca* ou *Huaca* avait perdu sa précision dans la bouche des Péruviens eux-mêmes. Il n'est donc pas étonnant que les chroniqueurs européens aient varié dans la signification qu'ils lui ont donnée. Il en est un peu comme du mot *tabou* chez les Polynésiens et du mot *fétiche* chez les Nègres. Il est souvent difficile de savoir où leur sens commence, et presque impossible de dire où il finit. Par exemple, le tabou polynésien signifie *ce qui est défendu, interdit*. Cette interdiction provient de ce que l'objet tabou est propriété divine, et qu'ainsi l'homme n'a pas le droit d'y toucher. Mais, par extension, il s'appliquera à tout ce qui est, à un titre quelconque, en rapport avec la divinité, et revêtira dès lors un sens analogue à celui de notre mot *sacré*, mis en opposition avec le mot *profane* (1). De la même manière, *Guaca* avait fini par désigner en général tout ce qui était religieux, objet de culte, personne

(1) *Religions des peuples non civilisés*, II, 56 suiv.

sacerdotale, temple, tombeau, etc. Le Soleil lui-même était *guaca*. Le grand-prêtre de Cuzco était *Huaca* ou *Guacapvillac*, celui qui converse avec le Guaca (1).

Mais, dans l'usage familier, ce mot avait un sens un peu plus restreint qui s'appliquait surtout aux objets de bois, de terre, de métal et surtout de pierre, qui recevaient un culte, tels que ces vieux dieux de pierre qui appartenaient à la vieille religion antérieure aux Incas, et se rattachaient à ce culte conjoint du feu, de l'éclair et de la pierre dont nous avons signalé les traces dans les légendes rapportées plus haut. Une de ces légendes raconte qu'un Inca ayant voulu supprimer une pierre guaca à laquelle on rendait les honneurs divins, il sortit de cette pierre un perroquet qui alla s'enfermer dans une autre pierre, et qu'alors l'Inca sanctionna le culte de ce nouveau Guaca (2). Cela ressemble fort à un essai de réforme religieuse locale qui n'aboutit pas, et qu'avec leur prudence traditionnelle les Incas ne jugèrent pas à propos de pousser plus loin. Mais il ne s'agit encore là que d'un grand Guaca. Il ne faudrait pas le faire rentrer dans la masse des petits Guacas de pierre ou d'autres matières, portatifs, recherchés comme de véritables fétiches, et que l'on trouvait en quantité dans les demeures ou sur la personne des Péruviens. C'était le domaine conservé par l'animisme au-dessous du naturisme développé de la re-

(1) Comp. Ternaux-Compans, XVII, 15.
(2) Montesinos, p. 147.

ligion impériale. Le peuple péruvien croyait aux esprits, soit qu'il les redoutât comme des lutins malveillants, soit qu'il les prît pour protecteurs et révélateurs. Il y avait des esprits patrons de la vallée, de la tribu, du temple, du chef. Ceux d'entre eux qui pouvaient passer pour des *Pœnates publici* étaient reconnus par les Incas et dotés par eux de troupeaux et de présents divers. Souvent une pierre au milieu du village passait pour la résidence de l'esprit patron de la localité. On l'appelait alors *Guacacoal*, « la pierre guaca » (1), tandis que les Guacas de la maison s'appelaient *Conopas*. Ils revenaient par droit d'héritage au fils aîné (2). Les esprits protecteurs des champs étaient aussi en pierre (3). Naturellement on recherchait comme des Guacas de première puissance les météorites ou pierres de foudre, et les amoureux en étaient fort avides, parce qu'on leur attribuait la propriété de communiquer l'amour (4). Il coûta plus de peine aux missionnaires chrétiens d'extirper le culte de ces petits Guacas que celui du Soleil ou de Pachacamac, et de nos jours encore bien des superstitions populaires maintiennent la vieille croyance aux pierres de bonheur ou de divination.

Il est facile de voir que la religion du Pérou, sous les Incas, était un syncrétisme habilement ménagé par la dynastie solaire, de manière à coordonner avec le culte officiel toutes les croyances de niveaux

(1) Comp. Ternaux-Compans, XVII, 14.
(2) *Ibid.*
(3) Acosta, V, 4.
(4) Montesinos, p. 161.

divers, assez enracinées dans les populations pour qu'il fût impolitique de chercher à les proscrire. D'autre part, les Incas avaient réussi à élever leur culte impérial à une hauteur exceptionnelle et à lui assurer une primauté que personne ne songeait à contester. Cette politique religieuse prouve encore plus en faveur de leur savoir-faire que leurs succès comme conquérants et gouvernants, et, du reste, il est facile de comprendre qu'elle fut la condition et le rouage de leur longue domination.

CHAPITRE V

CULTE, SACERDOCE ET ESCHATOLOGIE

La genèse du temple. — Le grand temple de Cuzco. — Richesse des sanctuaires. — Sacrifices. — Formes de l'adoration. — Musique et danses religieuses. — Fêtes officielles. — Processions. — La communion de l'Inca. — Les lanciers du Soleil. — Autres fêtes. — Les colonnes et les sièges du Soleil. — Baptême péruvien. — Eclipses. — Sorciers. — Prêtres. — Le Villac Oumou. — Les oracles. — Confession. — Les Vierges du Soleil. — Les trois étages de la religion péruvienne. — Les croyances concernant la vie future. — Rapport de la religion et de la morale. — Supaï, dieu des morts. — Suicide des veuves. — Caractère mécanique de la religion péruvienne.

Une des particularités intéressantes de l'histoire du culte au Pérou, c'est qu'elle nous permet de suivre pas à pas ce qui peut s'appeler la genèse du temple.

Dans la période première du naturisme, quand on adore immédiatement un objet naturel, sensible, le soleil, le ciel, le vent, les astres ou le nuage pluvieux, les sacrifices se font en plein air, sur les hauteurs, dans les clairières des forêts, au bord des fleuves, mais de préférence sur les hauteurs découvertes. Puis, quand les hauteurs naturelles font dé-

faut, on imagine de présenter les offrandes sur un tertre, sur une éminence artificielle, que l'on cherche à faire haute et grande, pour qu'elle soit digne de servir de table aux dieux. L'idolâtrie, qui suppose que la personnification de l'objet adoré est poussée assez loin pour établir une distinction entre sa personne elle-même et sa forme naturelle, conduit à ériger de petites chapelles sur la hauteur pour abriter les idoles, et on sacrifie devant elles, mais toujours en plein air. C'est ce qui constitue essentiellement le teocalli mexicain. Les temples couverts et fermés de Quetzalcoatl étaient une exception et un progrès. Au Pérou, le mode primitif s'était conservé par places. Puis il y avait des lieux consacrés du type mexicain, mais avec cette différence que la hauteur pyramidale était entourée d'une quantité de chapelles. Le temple de Pachacamac, respecté par les Incas, marquait déjà un pas en avant vers l'édification d'un temple recouvrant et contenant l'autel. Ce fut aussi l'idée que les Incas adoptèrent et firent prévaloir. Le temple devint définitivement la maison ou le palais du dieu adoré. Auparavant, c'était l'autel qui constituait le lieu saint; désormais, ce sera le temple contenant l'autel. La même évolution se retrouve dans d'autres religions, notamment dans la religion d'Israël. Elle a son importance dans l'histoire de l'esprit humain. Elle aboutit en effet à ceci, que le temple, ou l'enceinte consacrée, est construit de manière à abriter un grand nombre de personnes. Dès lors, l'enseignement oral, l'exhortation, la prédication, pourront

acquérir une place de premier rang dans les institutions religieuses et l'autel ira toujours en diminuant de grandeur et d'importance. Le vieux temple des Incas du lac Titicaca représentait exactement la transition. Au milieu d'une quantité de chapelles, de colonnes et de colonnades, s'élevait une éminence d'une centaine de pieds de hauteur. Les champs de maïs qui formaient la dotation de ce sanctuaire étaient sacrés comme lui, et on répartissait les grains qui en provenaient pour sanctifier les provisions de grains ordinaires (1).

Sous les Incas parvenus à l'empire, s'élève enfin le temple proprement dit, grand bâtiment qui recouvre et enclôt l'autel, les idoles et tous les symboles auparavant disséminés. Le temple le plus imposant était celui de Cuzco, vaste édifice flanqué de nombreux bâtiments adjacents. L'or était tellement prodigué à l'intérieur, qu'il portait le nom de *Coricancha*, « le lieu de l'or ». La forme de l'ensemble était celle d'un grand carré. Le toit se composait d'une charpente en bois précieux plaquée d'or en dedans, mais recouverte simplement de chaume de maïs comme toutes les maisons du pays. Sur la paroi occidentale, en face de la porte orientale, au-dessus

(1) Comp. Müller, *liv. c.*, 380-383, auquel nous empruntons cette remarque intéressante. Il parle aussi des sanctuaires d'un dieu *Ataguju*, dont nous ne savons rien, si ce n'est que son culte était assez répandu, et dont les sanctuaires consistaient en une enceinte fermée au milieu de laquelle était creusé un fossé profond où l'on plantait des mâts entourés de paille. Le sacrifiant grimpait à l'un de ces mâts, immolait la victime sur le sommet, en offrait le sang à la divinité et en mangeait lui-même la chair.

de l'autel, se déployait le disque en or du Soleil, et, rangées en demi-cercle devant lui, assises sur des trônes d'or, les momies des Incas défunts semblaient former, avec l'astre-roi, le grand conseil de famille. La disposition était telle que les premiers rayons du soleil venaient frapper le disque sacré et le faire resplendir comme un dédoublement du grand astre. Les Incas défunts étaient illuminés de ces reflets. Les bâtiments adjacents servaient de demeure aux divinités faisant cortège au Soleil. Le principal était consacré à la Lune, son épouse, dont le symbole, un disque d'argent, était également plaqué sur la paroi du fond. Les anciennes reines, les *Coyas* défuntes, étaient rangées en avant de ce disque lunaire comme leurs époux devant l'image du Soleil. Puis venaient les chapelles des étoiles, de Chasca (Vénus), des Pléiades, du tonnerre, de l'arc-en-ciel. D'autres bâtiments enfin étaient réservés aux prêtres desservant le sanctuaire.

Dans les provinces, les Incas érigèrent partout des temples du Soleil, moins imposants, mais sur le patron de celui de Cuzco (1).

Les Péruviens se croyaient tenus de faire de grandes libéralités à leurs sanctuaires. Des richesses considérables y étaient entassées. Outre l'or et l'argent, les coquillages rares, les belles plumes, les étoffes de prix, les perles, les pierres précieuses constituaient de véritables trésors d'église. Le Soleil prélevait ré-

(1) Comp. Garcilasso, III, 20-24 ; IV, 3. — Prescott, I, 73 sv. — Paul Chaix, I, 1, 249 suiv.

gulièrement le tiers du butin fait à la guerre. Dans les grandes fêtes, il recevait en cadeau beaucoup d'or et la Lune beaucoup d'argent. De nombreux orfèvres étaient occupés toute l'année à façonner ces deux métaux pour l'ornement des temples. Les pèlerinages fréquents étaient également très fructueux pour les lieux de culte les plus renommés.

On déposait aussi sur les autels une quantité d'offrandes, des fleurs odorantes, des baies ou des résines qui répandaient en brûlant des parfums capiteux, des légumes, des fruits, du maïs, du coca, des boissons préparées qu'on offrait dans des coupes d'or. A certaines fêtes, le sacrifiant trempait le bout de ses doigts dans la boisson qu'il offrait et en cinglait les gouttes vers le soleil. Il y avait au Pérou un succédané fort original de ces offrandes d'une partie non essentielle du corps qui doivent remplacer l'immolation de soi-même. Le Grec, dans cet ordre d'idées, faisait le sacrifice de sa chevelure ou d'une boucle de ses cheveux. Le Péruvien s'arrachait un poil de ses sourcils, le posait sur sa main et le soufflait dans la direction de l'idole. C'est surtout pour obtenir santé et prospérité que l'on faisait tous ces sacrifices non sanglants (1).

Mais Marmontel et plusieurs écrivains du siècle dernier se trompent, quand ils s'imaginent que la religion des Incas n'en connaissait pas d'autres. Il y avait bel et bien des sacrifices d'animaux, et même il y en

(1) Acosta, V, 6, 18. — Garcilasso, II, 8; VI, 21. — Comp. Ternaux-Compans, XVII, 15.

avait beaucoup. A Cuzco, on sacrifiait tous les jours un lama. Avant de partir pour la guerre, on immolait un lama noir, qu'on avait fait jeûner auparavant, afin que le cœur défaillît aux ennemis comme à lui. Les petits oiseaux, les lapins et, pour la santé de l'Inca, le chien noir, étaient aussi fréquemment sacrifiés. Les premiers-nés des animaux étaient estimés plus haut que leurs frères et sœurs comme matière d'offrande (1). Il est à noter que l'on n'immolait que des animaux comestibles, ce qui prouve bien que l'intention de ces sacrifices était de « nourrir » les dieux (2). Le sacrificateur entourait l'animal de son bras droit en le montrant au Soleil ; puis, on lui ouvrait le corps, on en tirait le cœur, les poumons, les autres viscères, on recueillait le sang à part, et on offrait le tout à la divinité. Après quoi, s'il ne s'agissait pas d'un holocauste, auquel cas toute la chair était brûlée, la victime était mangée par les sacrifiants, et souvent mangée crue. Ce dernier détail rentre dans la catégorie de ces coutumes primitives qui persistent, à titre de rites, chez des populations ayant depuis longtemps rompu avec elles dans la vie ordinaire. C'est le pendant péruvien de l'anthropophagie rituelle des Mexicains. Enfin on barbouillait du sang des sacrifices les idoles et les portes des temples, et on se flattait par là de rendre les dieux plus propices (3).

On doit se demander ici jusqu'à quel point Garci-

(1) Acosta, *ibid.*
(2) Velasco, I, 133.
(3) Acosta, V, 18. — Ternaux-Compans, XVII, 15.

lasso est véridique, lorsqu'il prétend que les Incas ses ancêtres, dans leur zèle réformateur et humanitaire, proscrivirent la coutume des sacrifices humains, les interdirent sous peine de mort et finirent par les supprimer (1). Ce qui est certain, toutes les traditions et plusieurs monuments en font foi, c'est que le sacrifice humain était en vigueur dans l'antiquité péruvienne, antérieurement aux Incas, et que, d'autre part, le culte du Soleil, tel qu'ils l'avaient organisé, était d'ordinaire exempt de cette abomination. Il y a donc lieu d'admettre que les Incas n'étaient pas favorables aux immolations d'hommes; mais il paraît bien prouvé qu'ils ne purent ou n'osèrent les supprimer complètement. On cite même des faits qui les rendent, jusqu'à un certain point, solidaires du maintien de cette superstition. Ainsi, quand un Inca tombait dangereusement malade, on sacrifiait un de ses fils au Soleil, en le priant d'agréer l'échange qu'on lui proposait. A la grande fête du Raymi (V. plus bas) on immolait un petit enfant (2). On parle aussi d'enfants que l'on étranglait et qu'on enterrait ensuite, lorsqu'un nouvel Inca arrivait au trône. C'était sans doute pour apaiser les dieux souterrains. Il reste toutefois que le Pérou des Incas ne présente rien de comparable aux épouvantables massacres qui souillaient la religion mexicaine. La tradition, la légende même des Incas les montre hostiles en principe au sacrifice humain. Il

(1) I, 11; II, 8; IV, 15, etc.
(2) Comp. Prescott, I, 80.

est donc à présumer que la pensée intime des Incas était de miner et de supprimer peu à peu ce rite barbare, mais qu'avec cette prudence patiente dont ils ont fourni tant de preuves, ils préférèrent le tolérer dans une certaine mesure (1).

Les processions, la musique, le chant, la danse faisaient aussi partie essentielle du culte péruvien. La prière proprement dite était rare. On déclarait à chaque instant au Soleil qu'on l'adorait comme dieu et père. On lui adressait une quantité de baisers qu'on lui envoyait du bout des doigts. A son lever. le Péruvien pieux ôtait ses chaussures pour se donner l'apparence d'un esclave devant son maître, et se couchait à terre pour montrer son humilité. Mais la prière, selon le mode juif, chrétien ou musulman, est à peu près inconnue. Nous ne trouvons à citer que cette invocation rituelle du grand-prêtre, prononcée par lui quand il présentait une offrande : « Vois ici ce que tes enfants, tes créatures t'apportent ! Reçois leurs dons et ne sois pas irrité contre nous. Donne-leur la vie, la santé et rends leurs champs fertiles (2). »

En revanche, il y avait des hymnes qu'on chantait au Soleil dans les grandes fêtes ou quand on allait cultiver les terres du Soleil et celles de l'Inca. Chaque strophe se terminait par l'exclamation *hailly*, c'est-à-dire *triomphe*. Il paraît que ces chants avaient quelque chose de mélancolique et de mou. Le régime des

(1) Comp. Garcilasso, VI, 5. — Acosta, V, 7. — Prescott, I, 25, 81.
(2) Coll. Ternaux-Compans, XVII, 16.

Incas ne poussait ni à la gaîté, ni à l'énergie. Les mêmes airs servaient également aux chants religieux, aux chants de guerre et aux chants d'amour. Ils firent une assez bonne impression sur les conquérants. En 1555, un musicien espagnol composa une messe avec ces airs indigènes, et elle fut chantée en musique par des chœurs formés d'Espagnols, de métis et de Péruviens pur sang (1). Mais la musique péruvienne était demeurée très pauvre. Les Péruviens ne connaissaient pas d'instruments à corde. Des tambours, des conques, des flûtes à quatre ou cinq notes, une espèce de trompette, tel était leur orchestre au complet. Ce qui passait, à leurs yeux, pour une exécution superbe, n'était, pour les Européens, qu'un tapage infernal (2).

La danse religieuse présentait un caractère analogue. Les Péruviens s'y livraient avec ferveur. Le nom de leurs principales fêtes religieuses, *Raymi*, signifie « la Danse ». Chaque province avait sa danse particulière, qui variait selon les circonstances. Accompagnées par leur terrible musique, ces danses se composaient de sauts et de telles contorsions qu'on prenait les danseurs pour des fous, disent les témoins oculaires. Mais il faut observer ceci, qui confirme une fois de plus ce que nous avons dit de l'esprit politique des Incas, ils ne prenaient pas eux-mêmes part à ces trémoussements désordonnés. Ils avaient leur danse particulière, la « Danse des Incas », qui

(1) Garcilasso, V, 1-3. — Prescott, I, 39, — *Tschudi's Reise*, II, 382.

(2) Velasco, I, 149. — Prescott, I, 80.

était grave et mesurée. C'est l'Inca régnant qui la conduisait, et les chroniqueurs sont d'avis qu'elle était fort belle (1).

Les grandes fêtes officielles de la religion impériale étaient très populaires et s'élevaient à la hauteur d'une véritable institution de l'état. Quand on consulte les historiens à ce sujet, on est frappé de leur peu de concordance. Le professeur Müller a trouvé la clef de la plupart de ces contradictions (2). Beaucoup de chroniqueurs et d'historiens européens ont perdu de vue que le Pérou est situé dans l'hémisphère austral, et ils ont fixé les fêtes religieuses déterminées par le cours du Soleil à des dates qui conviendraient à nos latitudes, mais nullement à celles du pays où elles se célébraient. Acosta (3) seul a bien observé cette différence, et c'est son cycle festival qui mérite la préférence.

Il y avait quatre grandes fêtes officielles dans l'année péruvienne, coïncidant avec les équinoxes et les solstices. La première était la fête du solstice d'hiver qui tombait en juin, comme chez nous elle tomberait en décembre. C'est elle qu'on appelait le *Raymi*, la danse ou la fête par excellence, ou *Citoc Raymi*, la fête du Soleil recommençant à grandir. Elle durait neuf jours. Les trois premiers étaient des jours de jeûne. Le matin du jour principal, le peuple sortait en masse de ses demeures un peu avant le lever du soleil. L'Inca régnant se mettait à sa tête,

(1) Velasco, I, 137, 148. — Hazart, 251.
(2) *Liv. cit.*, p. 389.
(3) V, 28.

suivi des membres de la famille solaire. Puis venaient les Curacas, les nobles, les uns couverts d'or, les autres d'argent, d'autres portant les signes représentatifs des animaux sacrés, peaux de lion, ailes de condor, d'autres masqués et portant les symboles des divinités. Les différentes classes du peuple défilaient ensuite avec leurs insignes distincts. On remarquait de place en place des bannières ou des tableaux portatifs représentant les exploits des Incas. La musique péruvienne retentissait et on chantait les hymnes sacrées. A peine le soleil paraissait-il à l'horizon que tout ce peuple tombait à terre en lui envoyant des baisers. Alors l'Inca présentait au Soleil une boisson rituelle, en buvait lui-même et passait la coupe à sa suite qui l'imitait. De proche en proche cette espèce de communion était partagée par la multitude. Après quoi l'immense cortège se rendait au temple où l'on faisait au Soleil de riches offrandes. On érigeait en son honneur trois images qui semblent s'être rapportées à sa triple manifestation quotidienne du lever, du midi et du coucher. L'Inca s'avançant dans le sanctuaire offrait au dieu des fruits et des vapeurs odorantes, pendant qu'on immolait un lama noir dont les entrailles révélaient les destinées de l'empire. C'est alors aussi qu'on sacrifiait un enfant ou une jeune fille, tout au moins dans certaines circonstances graves, quand, par exemple, des dangers menaçaient l'état. Puis on allumait le feu nouveau, le feu sacré, au moyen d'un miroir concave et on faisait rôtir à ce feu divin une quantité de lamas dont leur propriétaire l'Inca, ou plutôt le Soleil, voulait bien

régaler son peuple. On en mangeait avec des gâteaux que les Vierges du Soleil avaient confectionnés à cette intention. Les autres jours du grand Raymi se passaient en jeux, en danses et en régalades où l'on se dédommageait largement du jeûne qui en avait marqué l'ouverture (1).

La seconde grande fête était celle du printemps. Elle tombait en septembre et se nommait *Citua Raymi*, c'est-à-dire « la fête ou la danse de la purification ». Mais il ne faut pas donner à ce mot le sens moral qui lui appartiendrait dans d'autres religions. Il s'agissait surtout de conjurer les influences malfaisantes qui pouvaient nuire aux biens de la terre, à la tranquillité et à la santé publiques. On jeûnait aussi au préalable et on se baignait la nuit qui précédait le principal jour de fête. On faisait des gâteaux *caucou* en forme de boules, auxquels on mêlait le sang des victimes sacrifiées ou celui de jeunes enfants, que l'on ne tuait pas, mais que l'on incisait entre les sourcils et le nez. Ce singulier rite semble supposer qu'à une époque antérieure ils étaient réellement immolés. De ce pain l'on se frictionnait le visage, la poitrine, les épaules et les bras. On en frottait aussi les portes des maisons. C'était pour en écarter les esprits dangereux. L'Inca envoyait lui-même de ce pain bénit aux Curacas en signe d'alliance. Un peu avant le coucher du soleil, il se passait une cérémonie bien curieuse. Un membre de la famille des Incas,

(1) Comp. Garcilasso, IV, 20 suiv. — Prescott, I, 79. — Hazart, 250.

couvert d'armes précieuses et la lance en arrêt, descendait de la forteresse de Cuzco et annonçait que derrière lui venaient quatre autres membres de la même famille, armés comme lui, que le Soleil avait spécialement chargés de chasser toutes les maladies de la ville et des environs. Ces quatre personnages arrivaient en effet bientôt après et traversaient en courant et brandissant leurs lances les quatre principales rues de Cuzco. Sur leur passage les habitants poussaient des cris de joie, secouaient leurs vêtements, se frictionnaient les membres. Les quatre lanciers du Soleil prolongeaieut leur course pendant un quart d'heure, remettaient leurs lances à d'autres qui les attendaient aux endroits marqués, et de quart d'heure en quart d'heure, de remises en remises des lances magiques, on arrivait aux limites de l'ancien état de Cuzco. Là on plantait les lances dans le sol en signe que toute mauvaise influence était bannie du territoire. La nuit qui suivait, une grande procession aux flambeaux parcourait les rues de la ville, et on la terminait en jetant les torches dans le fieuve. De la sorte, les mauvais esprits de la nuit étaient expulsés comme ceux du jour l'avaient été par les lanciers du Soleil (1). On se rappellera peut-être ce trait des mœurs nègres, lorsque tout un village fait la chasse aux mauvais esprits et les poursuit à grands cris jusque dans les profondeurs des forêts (2). Des rites analogues ont été observés en Europe même, surtout

(1) Comp. Acosta, V, 28. — Garcilasso, II, 22; VII, 6-7. — Velasco, I, 108.

(2) *Religions des peuples non-civilisés*, I, 76.

chez les Slaves. La fête péruvienne repose sur une conception du même genre. Mais ce qu'il faut admirer, c'est l'habileté avec laquelle les Incas font servir cette vieille superstition à la grandeur de leur maison. Qu'ils en soient les inventeurs ou bien, ce qui est infiniment plus probable, qu'ils l'aient trouvée en pleine vigueur et qu'ils l'aient adoptée en la pliant aux intérêts de leur prestige, toujours est-il qu'ils paradaient dans cette fête comme les protecteurs surnaturels du peuple péruvien dont ils réduisaient à l'impuissance les ennemis invisibles, surhumains, les plus redoutables. Il est absolument conforme aux calculs du despotisme que le peuple soit bien persuadé que tout ce qui lui arrive de favorable et de bon, la pluie, le beau temps, la moisson abondante, la bonne santé générale, que tout cela est dû à la maison régnante. Qu'on se représente cette multitude poussant des cris d'allégresse à la vue des quatre Incas refoulant la lance à la main les esprits des maladies et des infirmités, et on comprendra la justesse de cette observation. Qu'adviendrait-il si la famille sacrée du Soleil venait à disparaître ! Qui protégerait désormais la santé et la vie des pauvres Péruviens !

La troisième grande fête tombait en été, c'est-à-dire en décembre. C'était le *Capac Raymi*, « la fête puissante ». L'été, au Pérou, commence en novembre avec de grandes chaleurs. On tâchait de retenir la pluie et de conjurer l'orage. A côté des trois images du Soleil on plaçait trois images du dieu du tonnerre correspondant aux trois moments de l'éclair, du

grondement et du coup de foudre. C'est à cette fête que les jeunes Incas entraient dans l'ordre viril par la cérémonie du percement des oreilles. Préalablement, il leur fallait jeûner et se livrer à de véritables tournois. L'Inca régnant les exhortait à se montrer dignes de leur origine et leur remettait les insignes de la virilité, l'écharpe, la hache, la couronne de fleurs. Les jeunes Curacas recevaient la même investiture et partageaient avec l'Inca le pain sacré en signe de communion indissoluble avec lui (1).

La quatrième grande fête tombait en mai et s'appelait la fête de la moisson, *Aymoraï*. On apportait, en chantant des hymnes, le maïs récolté, on faisait une statue de grains de maïs agglutinés et on l'adorait sous le nom de *Pirrhua*, qui est une variante ou une autre prononciation du nom de Viracocha, le dieu de l'humidité féconde. La fête était rehaussée par de nombreux sacrifices domestiques, les riches immolant des lamas et les pauvres des lapins (2).

En outre de ces quatre grandes fêtes annuelles, il y en avait beaucoup d'autres réparties sur les divers mois de l'année. Chaque mois avait la sienne avec danses et sacrifices. Une des plus originales était la fête dite *Camaï*, où l'on jetait dans le fleuve les cendres de l'animal sacrifié. On courait tout le long de ses rives en aval l'espace d'environ quatre milles, un

(1) Comp. Acosta, V, 28. — Garcilasso, VII, 6. — Coll. Ternaux-Compans, XVII, 17. — *Tschudi's Reise*, I, 337.
(2) Acosta, V, 28. — *Tschudi's Reise*, I, 339.

bâton à la main. C'était, si je ne me trompe, un culte d'imitation du dieu de l'eau dont on voulait capter la bienveillance. En août, on faisait un holocauste d'un millier de petits cochons d'Inde que l'on offrait à la gelée, à la terre et à l'eau. N'oublions pas de mentionner le fait curieux qu'aux équinoxes on plaçait sur les « Colonnes du Soleil » qui, au Pérou, comme au Mexique et dans l'Amérique centrale, s'élevaient en beaucoup d'endroits, des trônes d'or pour que le Soleil pût s'y asseoir et s'y reposer si le désir lui en venait. C'est dans ce but que les colonnes solaires au Pérou étaient aplaties à leur sommet. Dans le même ordre d'idées, les colonnes les plus rapprochées de l'équateur passaient pour les plus saintes, puisque l'ombre y était la plus courte et que l'astre divin semblait s'y asseoir verticalement (1).

Enfin il y avait des fêtes qu'on peut désigner comme occasionnelles, processions triomphales quand un Inca revenait victorieux d'une expédition militaire, tournois de la jeunesse ayant une signification religieuse comme chez les Romains, les *Ytus*, genre de cérémonies publiques rappelant les *supplications* décrétées par le Sénat. On jeûnait, on s'imposait une sévère continence; puis on faisait une procession qui durait un jour et une nuit et pendant laquelle il était défendu de proférer un seul mot. Les coups du tambour rompaient seuls le silence. C'est pour détourner les grands dangers dont l'Etat pouvait être menacé que l'on recourait à ce moyen de

(1) Garcilasso, II, 221 suiv. — Prescott, I, 97.

conjurer la colère des dieux. Comme ces dieux sont pour la plupart des astres, on imitait ainsi leur marche silencieuse. Après cela, on dansait deux jours et deux nuits, et on était persuadé que le danger était écarté (1).

Les familles célébraient aussi des fêtes privées, notamment quand il s'agissait de donner un nom aux enfants qui en recevaient deux successivement. Le premier nom était donné à l'enfant du quinzième au vingtième jour après sa naissance. C'était un baptême au vrai sens de ce mot. L'enfant était plongé dans l'eau pour qu'il fût mis à l'abri des esprits malfaisants. Entre sa dixième et sa douzième année, il recevait son nom définitif. On lui coupait solennellement les cheveux et les ongles que l'on offrait au Soleil et aux esprits protecteurs. Il est à peine besoin d'ajouter qu'au sein d'une religion qui attribuait aux astres tant de pouvoir sur les événements de la terre, on croyait ferme à l'astrologie. On tirait des horoscopes à la naissance et dans les circonstances importantes de la vie (2).

Les éclipses de soleil étaient attribuées à la colère de cet astre-roi qui, courroucé contre les hommes, voulait désormais leur cacher sa face. Les éclipses de lune étaient, au contraire, une maladie de l'astre des nuits, et on en avait grand'peur ; car on croyait que, si la lune mourait, elle tomberait sur la terre, et que sa chute amènerait un bouleversement général.

(1) Comp. Velasco, I, 147. — Acosta, V, 28.
(2) Velasco, I, 105 suiv.

Pour chasser le mauvais esprit qui la voulait dévorer. on faisait un épouvantable vacarme, on battait le tambour, on sonnait de la trompette, on fouettait les chiens pour qu'ils hurlassent très fort. Tout ce bruit devait effrayer et chasser l'ennemi. Quand l'éclipse avait pris fin, la joie débordait (1).

Nous avons à parler, maintenant, du sacerdoce qui présidait à toutes ces fêtes et à tous ces rites, et dont on peut préjuger la puissance au sein d'une société aussi théocratique. Ici encore, la religion des Incas maintient son caractère de superposition tolérante à de vieilles croyances, à des habitudes, qu'elle laissait subsister, à la condition seulement qu'elles ne fissent aucun tort à sa prééminence.

Ainsi, le Pérou avait des sorciers, et puisque nous en avons vu chez tous les peuples non-civilisés, il est à croire que la sorcellerie péruvienne remontait jusqu'aux temps antérieurs à toute civilisation. Nous y retrouvons les mêmes phénomènes que chez tous les non-civilisés, extases, convulsions, mêmes spasmes aidés par des stimulants, tabac ou coca. Ce qui est plus intéressant, c'est le fait consigné par Balboa (2), que les sorciers péruviens obtenaient plus de crédit dans les basses classes de la population que dans les rangs supérieurs. Ceci est bien d'accord avec ce que nous avons affirmé ailleurs du sacerdoce qui, sorti de la sorcellerie, la répudie et la refoule une fois qu'il

(1) Garcilasso, II, 21-22.
(2) Ch. 29.

est constitué avec ses lois fixes, ses méthodes régulières, sa prétention d'être l'intermédiaire unique et indispensable entre l'homme et la divinité. Le sorcier baisse à mesure que le prêtre monte. Les Incas ne pouvaient combattre la sorcellerie dans son principe, ils la laissèrent donc subsister, mais ils ne lui reconnurent ni importance, ni influence. Ce n'était plus que la religion des petites gens. Il y avait des sorciers nécromanciens, conversant avec les morts et les faisant parler (1). D'autres se vantaient du pouvoir de faire mourir, par leurs conjurations, ceux qui leur étaient désignés. De vieilles sorcières jetaient des sorts sur les personnes qu'elles regardaient d'un mauvais œil. D'autres, enfin, savaient composer des philtres d'amour irrésistibles. Ces dernières catégories étaient poursuivies, non pas pour délit de sorcellerie, mais comme malfaisantes (2).

Les vrais prêtres, les prêtres reconnus et remplissant des fonctions officielles, étaient tout à fait distincts de cette tourbe irrégulière et incohérente. Ils ne formaient pas de caste, ou plutôt la seule caste sacerdotale était celle de la famille même des Incas. Bien que nombreuse, elle n'aurait pu suffire au service de tant de divinités, mais elle avait soin de se réserver tous les hauts emplois, dans le sacerdoce comme dans l'administration et dans l'armée. Ces prêtres de haut rang se distinguaient par des vêtements spéciaux et des insignes, tandis que ce que

(1) Coll. Ternaux-Compans, XVII, 15.
(2) *Ibid.*

nous pouvons appeler le bas clergé s'habillait comme tout le monde. Parmi les prêtres, beaucoup l'étaient à vie, d'autres n'étaient prêtres que pour un temps; les uns étaient mariés, les autres gardaient le célibat.

A la tête de tous les prêtres de l'empire, trônait le souverain pontife, *Villac Oumou*, « le prêtre parlant », nommé aussi *Huacapvillac*, « celui qui converse avec les êtres divins ». Il était nécessairement de la famille des Incas. Le premier de l'empire après l'Inca régnant, il n'en était, à vrai dire, que le lieutenant. Car le vrai grand-prêtre, fils et successeur du Soleil, c'était l'Inca lui-même. C'est l'Inca régnant qui nommait le Villac Oumou. A son tour, c'est celui-ci qui désignait tous ses subordonnés. Ses deux noms supposent qu'on le regardait comme l'oracle vivant, celui qui révélait les volontés du Soleil. Immédiatement après lui venaient les grands-prêtres, également Incas, qu'il préposait aux temples du Soleil dans les provinces. A Cuzco, toutefois, les prêtres inférieurs eux-mêmes devaient appartenir à la famille solaire. Ils se divisaient en escouades qui, chacune à son tour, vaquaient au service du grand temple national. Pendant le temps de leur service, ils ne quittaient l'édifice sacré ni le jour ni la nuit. En réalité, ils travaillaient fort peu par eux-mêmes et se faisaient servir pour toute espèce de travail par des yanaconas (esclaves). Dans les provinces, si le prêtre supérieur devait être Inca, ses subordonnés devaient faire partie des Curacas. Enfin les divinités locales avaient toujours leur sacerdoce,

mais ce sacerdoce était subordonné rigoureusement au sacerdoce de l'Etat. On veut même, bien que je n'en retrouve nulle part la preuve formelle, que les Incas eussent arrangé les choses de manière que les prêtres supérieurs d'une divinité locale fussent prêtres inférieurs dans la hiérarchie officielle. Si le fait est vrai, il dénote une bien grande habileté politique (1).

Dans cette hiérarchie sacerdotale se trouvaient inclus des prêtres qui répondaient spécialement aux besoins qu'à l'étage inférieur la sorcellerie cherchait à satisfaire. Par exemple, on connaissait des prêtres devins, *Guacarimachi*, « ceux qui font parler les dieux ». Parmi les oracles les plus renommés, on peut citer celui de Rimac, c'est-à-dire du « dieu parlant », et Lima n'est qu'une modification de Rimac. Les rêves, les bruits mystérieux, le jet fortuit de petites pierres ou de grains, en particulier la marche, les allures, le travail des araignées servaient d'indices révélateurs (2). Mais le procédé normal, régulier de la divination consistait, au Pérou comme chez nos aïeux d'Europe, dans l'inspection des entrailles des victimes. Cette méthode, si universellement répandue et dont nous avons de la peine aujourd'hui à démêler l'origine, doit se rattacher à l'idée que nous avons vue si concrètement admise au Mexique, l'idée d'après laquelle la victime, au mo-

(1) Comp. Ternaux-Compans, XVII, 15. — Prescott, I, 78 suiv. — Balboa, 28. — Velasco, I, 109. — Garcilasso, V, 8.

(2) Comp. Ternaux-Compans, XVII, 15.

ment de l'immolation, ne fait déjà qu'un avec la divinité à laquelle on la destine, qu'elle est déjà sous l'influence des mêmes sentiments, des mêmes pensées, et que, par conséquent, on peut, par l'examen de ses organes intérieurs, découvrir si ces sentiments, ces pensées sont favorables ou contraires aux sacrifiants.

Enfin, parmi les institutions sacerdotales du Pérou, nous avons à signaler, comme au Mexique, la *confession*. Mais son caractère est politique, au moins autant que religieux. Il s'agissait bien moins de régénérer le pécheur que de rechercher les actes qui, volontaires ou involontaires, pouvaient porter malheur ou préjudice à l'empire, si l'on ne conjurait pas leurs conséquences par des rites expiatoires. C'est ce qui a pu autoriser Garcilasso à nier qu'il existât au Pérou quelque chose d'analogue à la confession catholique. Mais les témoignages des autres historiens sont trop positifs pour qu'on puisse douter du fait lui-même. Les prêtres confesseurs du Pérou étaient des inquisiteurs d'état qui recherchaient les fautes secrètes et en provoquaient l'aveu (1). Les leur cacher, c'était pécher contre l'Etat bien plutôt que contre les dieux. Une femme qui accouchait de deux jumeaux, un père dont le fils se conduisait mal ou dont l'enfant mourait jeune, devaient confesser les fautes supposées par ces faits eux-mêmes et en subir la punition. Le refus d'avouer pouvait avoir pour conséquence que le récalcitrant fût mis à la torture.

(1) Balboa, p. 3. — Ternaux-Compans, XV, 3, XVII, 16.

Du reste, les motifs d'absolution n'étaient pas d'un caractère plus moral que le but lui-même de la confession. Le confesseur absolvait lorsque, par exemple, ayant pris une pincée de grains de maïs, il trouvait que le nombre de ces grains était pair. Le nombre impair entraînait la punition du confessé (1).

Mais, à côté des prêtres du sexe masculin, il y avait aussi au Pérou un sacerdoce féminin. Nous voulons parler de ces « Vierges du Soleil » qui ont tant frappé l'attention des premiers historiens, à cause de la ressemblance de leur institution avec tant d'autres congrégations analogues de l'ancien monde. On découvrit de véritables couvents de ces Vierges à Cuzco et dans les principales villes de l'empire des Incas. Le plus considérable était naturellement celui de Cuzco. Il renfermait cinq cents jeunes filles, recrutées de préférence parmi les membres de la famille solaire et dans la noblesse. Mais, par une disposition qui va trouver son explication, une grande beauté pouvait être chez une fille du peuple un titre suffisant pour être admise dans la maison sacrée. Les Vierges du Soleil avaient une supérieure qui les choisissait encore très jeunes. Sous sa direction, des matrones ou *mamaconas* surveillaient et instruisaient le jeune essaim. Ces mamaconas étaient d'anciennes pensionnaires de l'établissement, vieillies dans son enceinte. Les Vierges du Soleil vivaient cloîtrées, dans une retraite absolue, sans aucun rapport avec le reste de la société,

(1) Ternaux-Compans, *ibid.* et 17.

surtout avec les hommes. Seuls, l'Inca régnant et sa principale épouse, la Coya, pouvaient pénétrer dans le couvent. Or, ces visites de l'Inca n'étaient pas précisément désintéressées. C'est là, en effet, qu'il recrutait ordinairement son sérail. Fils du Soleil et pouvant épouser ses sœurs, il choisissait ainsi dans sa famille. Pourtant les jeunes vierges étaient astreintes à la chasteté la plus rigoureuse et s'engageaient par serment à n'y jamais manquer. Mais leur vœu consistait en ceci qu'elles n'auraient jamais d'autre époux que le Soleil ou *celui à qui le Soleil les donnerait*. Epouser l'Inca, représentant et en quelque sorte incarnation du Soleil, ce n'était pas violer un pareil serment. Elles ne rompaient pas non plus leur vœu, lorsque l'Inca, en vertu de son autorité solaire, les donnait pour épouses aux Curacas dont il voulait récompenser les services ou s'attacher la personne. Ainsi limité, leur vœu de chasteté n'en était pas moins très rigoureusement observé tout le temps qu'elles vivaient dans le couvent. N'est-il pas étrange que le supplice réservé à celles qui le violaient fût exactement le même que celui qui punissait à Rome la vestale impudique! Elles étaient enterrées vivantes. Cette ressemblance tient à ce que dans les deux pays la coupable était considérée comme odieuse désormais aux divinités du jour, de la lumière ; elle avait provoqué leur colère, il ne fallait pas continuer de leur infliger la vue d'un être digne de tous leurs ressentiments, elle ne pouvait plus qu'être vouée aux dieux souterrains de l'obscurité, de la mort, dont elle était devenue la servante.

Au Pérou, comme à Rome, l'infidélité d'une Vierge consacrée au culte de la lumière passait pour le plus terrible des présages. La république entière était exposée par sa faute aux plus graves dangers. Une importance égale était attribuée à la négligence de celle qui avait laissé le feu sacré s'éteindre. Ceci provient du temps reculé où l'extinction du feu de la tribu pouvait avec raison passer pour une calamité publique. L'horreur du fait avait survécu à sa gravité. Quand le séducteur était connu, il était étranglé. La famille elle-même de la coupable était, du premier au dernier de ses membres, envoyée au supplice. Il fallait que l'expiation fût terrible et complète (1).

Les occupations de ces Vierges consistaient surtout en travaux féminins. Elles faisaient les vêtements des membres de la famille impériale, les

(1) Marmontel s'est emparé de cette loi rigoureuse pour en faire le ressort tragique de son roman des *Incas*. Mais il fait une peinture bien fausse des idées et des mœurs de l'ancien Pérou quand il représente son paternel Inca pardonnant benoîtement à la trop faible Cora et au trop séduisant Alonzo. Ce n'est pas au moment où l'empire tremblait sur ses bases qu'il eût été possible à un Inca de faire de la clémence en pareille conjoncture. Une seule chose, qui n'était pas applicable au cas supposé, pouvait sauver la coupable; c'est quand, son séducteur étant inconnu, elle pouvait jurer qu'elle était enceinte des œuvres du Soleil. Cette restriction à la rigueur de la loi permet de supposer qu'il se glissa plus d'un désordre sous les apparences d'une stricte régularité dans les couvents des Vierges du Soleil et qu'en particulier des membres de la famille solaire purent souvent profiter de cette clause limitative. Si l'un de ces fils du Soleil était l'auteur du méfait, il était à peine besoin d'une restriction mentale pour que l'accusée jurât de n'avoir eu pour amant que le Soleil.

tapisseries qui ornaient les palais et les temples. C'étaient elles aussi qui pétrissaient et cuisaient les pains sacrés, qui préparaient la boisson rituelle dont on faisait usage lors des grandes fêtes. Enfin, elles devaient à tour de rôle surveiller et entretenir le feu toujours allumé en l'honneur de l'astre-dieu (1).

En résumé, la religion du Pérou sous les Incas se compose de trois étages superposés. A la base, au sous-sol, toutes les superstitions du premier naturisme sont encore en vigueur, les tendances animistes et fétichistes sont toujours celles des classes inférieures qui se complaisent dans leurs sorciers, dans le recours aux esprits, dans le culte individuel d'une infinité de Guacas. Au-dessus se présentent à nous de grands dieux, originairement étrangers au panthéon des Incas, tels que Viracocha, dieu de l'humidité fécondante, et Pachacamac, dieu du feu vivifiant. C'étaient déjà des dieux civilisateurs et leur prestige était tel que les Incas victorieux avaient mieux aimé laisser leurs sanctuaires debout et leurs sacerdoces en activité que leur déclarer une guerre imprudente. Enfin, et couronnant l'édifice, dominait triomphalement la religion du Soleil, celle de la maison régnante, celle de l'Etat et de ses fonctionnaires, avec ses maximes plus humaines, ses pompes plus éclatantes, son rituel plus compliqué, ses grandes fêtes, ses couvents de femmes. Le grand art des Incas avait été de combiner ces religions diverses

(1) Acosta, V, 15. — Montesinos, 57. — Velasco, I, 113-199. — Prescott, I, 82, 84, 286.

de manière à rendre visible en tout la prééminence de leur religion impériale, sans qu'il en résultât l'écrasement des autres, de telle sorte que, dans cette coexistence organisée, leur dynastie trouvât toujours un appui, jamais une rivalité dangereuse.

Ce mélange, politiquement très habile, mais doctrinalement très informe, de trois genres de religions, nous explique le mélange parallèle des idées qui régnaient au Pérou relativement à la vie future. On peut constater chez les Péruviens, à l'époque de la conquête, les croyances que nous avons vues partout associées au naturisme et à l'animisme des peuples restés à l'état de non-civilisation; puis, des croyances déjà plus développées, en rapport avec des dieux anthropomorphes; enfin, des idées conformes à ce principe d'aristocratie religieuse qui était à la racine même de la religion dominante.

Nous retombons ici sur un phénomène tout semblable à celui qui s'offrait là nous au Mexique. Il serait fort exagéré de prétendre que la morale était étrangère à la religion du Pérou. Un ensemble de croyances qui préside à une civilisation tout entière, qui détermine les règles de la vie politique et sociale, qui fait du travail une loi générale, qui assigne à chaque classe et à chaque individu des obligations particulières, qui inspire une législation sévère et minutieuse, ne saurait passer pour fermé aux idées et aux applications morales. Mais il s'en faut bien que la préoccupation du rapport moral de l'homme avec la divinité soit la première et la plus décisive. L'indépendance originelle des deux points de vue se

trahit encore dans la vie religieuse de l'ancien Péruvien, et c'est pourquoi nous ne découvrons pas plus au Pérou qu'au Mexique de lien sérieux entre l'état moral de l'homme et son sort après la vie terrestre.

Au sein des classes inférieures, les croyances concernant la vie après la mort ne différaient en rien de celles de ces innombrables tribus plus ou moins sauvages que nous avons étudiées dans un précédent ouvrage. Ce qui domine, c'est l'idée d'une survivance qui n'est guère autre chose que la continuation de la vie actuelle. On enterre avec le cadavre des vêtements, des vases, des ustensiles, des armes, des parures, pour qu'il puisse s'en servir dans sa nouvelle existence. C'est un bagage d'émigrant qu'on lui donne. Si le défunt est riche, on y ajoute des serviteurs et des femmes. Sur les tombes, on dépose des aliments et des boissons, et on ne doute pas que les morts qui errent autour de leur sépulture ne viennent s'en nourrir et s'en abreuver. Un certain culte des ancêtres se greffe nécessairement sur ces soins pieux qui leur sont rendus. On croit qu'ils peuvent encore protéger, secourir, inspirer leurs descendants, et aussi qu'ils pourraient leur faire du mal, si ces soins étaient négligés. Plus on s'élève sur l'échelle sociale, plus cette espèce de divinisation prend de grandes proportions, et les Incas, après leur mort, sont positivement déifiés. Leurs momies trônent sur des sièges d'or dans le grand temple de Cuzco, rangées en demi-cercle en face du disque du Soleil, leur père. Quelques écrivains espagnols, à la vue de ces momies et de celles des Curacas qui étaient aussi

conservées religieusement, se sont imaginé que les Péruviens attendaient une résurrection des corps au sens juif ou chrétien. Cette idée leur était absolument étrangère. La coutume de déposer dans les tombes tant d'objets d'utilité terrestre ne cadre pas avec ce genre de croyance. On conserve le corps autant que possible parce que l'on pense que, tant qu'il n'est pas détruit, l'âme peut y revenir de temps à autre, qu'il est doué de vertus magiques et qu'il peut servir en tout ou en partie d'amulette ou de porte-bonheur. La méthode péruvienne de conservation des cadavres consistait à les porter sur de hautes montagnes et à les dessécher à l'air glacé des grandes altitudes. Mais cet honneur était réservé aux membres de l'aristocratie. Les gens du commun subissaient la loi ordinaire de la dissolution. Toutefois on avait soin de creuser les sépultures sur des collines, en les orientant de manière que les premiers rayons du soleil vinssent les éclairer chaque matin. Il y avait dans cette coutume, au milieu du vague et de l'incohérence des croyances, comme un appel touchant à la bienveillance protectrice de l'astre-dieu que l'on révérait comme l'auteur et le dispensateur suprême des destinées. Il est à peine besoin d'ajouter que, comme partout dans les couches inférieures de l'humanité, on croyait au retour fréquent des morts sous forme animale. Il paraît que de nos jours ce genre de superstition est encore très répandu au Pérou (1).

(1) *Tschudi's Reise*, II, 355 suiv., 397-398.

Mais quand on passait aux classes supérieures, les idées sur la vie future prenaient un tour moins grossier. Les Incas étaient censés transportés dans la maison du Soleil, leur père, où ils continuaient de faire partie de la famille divine avec tous les privilèges attachés à une pareille distinction. Des nobles et des grands on disait qu'ils allaient au ciel ou qu'ils allaient vivre sous terre dans le royaume du dieu des morts, *Supaï*. Il ne s'agit pas là d'un ciel ou d'un enfer dans le sens que nous attachons à ces mots. La rémunération d'outre-tombe n'a pas de rôle marqué dans la religion péruvienne. Les motifs d'émigration vers le ciel ou vers le monde souterrain reposent sur la naissance, le rang, tout au plus sur la bravoure déployée en temps de guerre. Au ciel on suppose que les nobles défunts mènent une existence paisible et heureuse, à la suite et au service des Incas habitants de la maison du Soleil. A l'intérieur de la terre on ne se représente pas l'existence sous un jour très serein. Supaï, le dieu de ce monde obscur, n'est pas plus méchant en soi que Hadès ou Pluton, il n'a rien du Satan de la légende juive et chrétienne. Mais c'est un dieu lugubre, dont la pensée ne s'associe pas à celle de la joie et du bonheur. C'est aussi un dieu vorace, avide, qui travaille sans cesse à augmenter le nombre de ses sujets et qu'il faut tâcher d'apaiser, fût-ce au prix de pénibles sacrifices. C'est ainsi qu'à Quito, où il portait le nom de *Supaï Urcu* (1), on lui sacrifiait chaque année une centaine d'enfants, du moins avant la conquête du

(1) Voilà encore une singulière analogie, purement fortuite, avec l'Orcus latin.

pays par les Incas. On manque d'ailleurs de renseignements sur le genre d'existence que menaient les morts sous le sceptre du dieu souterrain. Les femmes se croyaient le plus souvent obligées de suivre leurs maris dans son royaume, les suicides de veuves étaient très fréquents, et s'ils n'étaient pas enjoints par la loi, si même on voit les Incas soutenir de leurs dons les veuves abandonnées qui n'ont pas eu le courage de se tuer ou qui ont cru avoir des motifs pour s'en dispenser, un certain mépris s'attachait à leurs personnes pendant tout le reste de leur vie (1).

En dernière analyse, la religion péruvienne est dominée par le sentiment qu'on a besoin des dieux pour vivre, pour être préservé de la maladie, de la faim, du malheur. Il faut donc plaire aux dieux et on y parvient en observant les rites et surtout en s'acquittant du devoir de l'obéissance passive envers ceux que le Soleil, dieu suprême, a constitués chefs et gouverneurs de la terre. On ne peut nier qu'appliquée systématiquement par une famille où le génie politique semble avoir été héréditaire, cette religion n'ait jeté un vif éclat et déployé une puissance réelle. Cependant il est extrêmement probable qu'à l'arrivée des Espagnols elle avait atteint son apogée et donné tous ses fruits. Son côté le plus faible, c'est qu'elle avait fondé un des despotismes politiques et religieux, une des théocraties les plus

(1) Comp. Acosta, I, 6, 7,. — Velasco, I, 104 suiv. — Garcilasso, II, 2, 7. — Prescott, I, 68 suiv. — Ternaux-Compans, XVII, 14.

absolues que le monde ait jamais connues. Inféodée à la famille et au pouvoir autocratique des Incas, on ne voit pas très bien comment elle aurait pu se développer, évoluer dans une direction supérieure. A la longue, cette discipline monacale à laquelle un peuple entier était soumis devait émousser les caractères, éteindre toute individualité, affaiblir le ressort de la vie. La civilisation péruvienne, vue du dehors, brille d'un vif éclat comme les parois de ses temples toutes plaquées d'or. Etudiée de près, elle produit une impression moins favorable. Elle sent le couvent. Je ne sais quoi de monotone, d'uniforme, de triste, plane sur toute cette société assujettie au mécanisme d'une règle toujours la même. L'existence devait être bien ennuyeuse à la longue dans ce vaste état où un million de fonctionnaires n'étaient occupés qu'à examiner le travail, les habits, le mobilier, la cuisine de tous les habitants et à faire fouetter ceux qu'ils surprenaient en faute. Tout cela marchait comme un chronomètre, mais il n'en resta plus rien quand le grand ressort fut brisé.

CHAPITRE VI

FIN DE LA RELIGION PÉRUVIENNE. — CONCLUSIONS

Effet moral de la chute des Incas. — Leur popularité persistante. — Dureté du joug espagnol. — Conversion des indigènes. — Elle est demeurée toute extérieure.

Parenté des religions américaines. — Analogies et différences. — Supériorité religieuse du Mexique. — Supériorité du Pérou au point de vue humain. — Lumières que fournissent ces religions sur plusieurs points d'histoire religieuse. — Le rite sacrificiel. — Aucune trace de monothéisme primitif. — L'histoire du temple. — Rapports du sacerdoce et de la civilisation. — Rapports de la religion et de la morale.

La même stupeur, le même découragement qui s'étaient emparés des Aztecs lorsqu'ils eurent vu tomber sous les coups de Cortez la ville sainte de Mexico et les statues des dieux invincibles qui les menaient depuis si longtemps à la victoire, paralysèrent aussi les Péruviens lorsqu'ils virent crouler en si peu de temps l'imposant édifice élevé par les fils du Soleil. La même crainte superstitieuse, que les Espagnols avaient inspirée au Mexique où on les avait pris pour les envoyés de Quetzalcoatl, facilita leurs progrès au Pérou, dont les habitants inclinèrent

à voir en eux des Viracochas ou des enfants de ce dieu Viracocha qui, lui aussi, était parti mécontent et n'avait plus reparu. L'attente d'un dieu revenant rétablir l'ordre méconnu depuis son départ était toutefois moins prononcée au Pérou qu'au Mexique, à supposer même qu'elle existât; d'autre part, les populations péruviennes étaient plus amollies moralement que les Aztecs et les peuples soumis à leur rude régime. L'effet de la catastrophe fut le même dans les deux empires. Ce fut l'écroulement d'une religion en même temps que celui d'un état social. Que faisait donc le Soleil à la vue de ses enfants prisonniers et mis à mort ? Comment Catequil ou Illapa, son serviteur, n'avait-il pas foudroyé les impies qui avaient osé porter une main sacrilège sur les descendants et les lieutenants de l'astre-dieu? Pachacamac était sans force et Manco Capac sans vertu. Il était inévitable, après de pareilles expériences, que les mêmes doutes qui avaient hanté plusieurs Incas ne se frayassent une large voie dans l'esprit d'un grand nombre de Péruviens. Le Soleil répondait-il réellement à l'idée qu'on doit se faire de quelqu'un qui veut ce qu'il fait et qui fait ce qu'il veut? Ne ressemblait-il pas bien plutôt à un être inanimé, suivant insciemment, aveuglément, la direction qu'une force supérieure lui imprime? La théocratie temporelle et spirituelle des Incas subissait les conséquences de son principe. Elle ne pouvait survivre à la défaite matérielle de ses représentants.

Cependant les religions même de cette catégorie,

fortifiées par des habitudes séculaires, passées dans le sang des populations, ne cèdent jamais du premier coup. L'impression de terreur et de découragement, qui fut si profonde à Cuzco et dans les provinces centrales, fut beaucoup moins ressentie aux extrémités de l'empire, où l'influence énervante du système des Incas n'avait pas encore eu le temps de porter ses fruits. Nous avons résumé (Ch. III) l'histoire des derniers Incas prolongeant une ombre de règne sous la dure suzeraineté des conquérants espagnols ou bien reconstituant un petit empire dans les districts reculés du Maragnon. Dans l'un et l'autre cas, leurs jours étaient comptés. Mais l'âpreté du régime espagnol refit une popularité et comme une auréole légendaire à la famille qui avait si longtemps présidé à la civilisation et à toute la vie du Pérou. On vit, jusqu'au dix-huitième siècle, des Incas, réels ou prétendus, fomenter des insurrections, dont plusieurs furent très sérieuses. L'une des plus notables fut celle de 1744, qui eut pour soutien le peuple des Chunchos, dans la province de Tarma, et pour chef un individu qui prétendait descendre des Incas et qui se fit proclamer sous le nom d'Atahualpa II. D'après Alcedo, l'auteur d'un *Dictionnaire géographique-historique des Indes occidentales* (1), ce prétendant avait été élevé à Lima et s'était rendu en Europe, à Madrid et à Rome, sous des habits de domestique, pour se rendre compte de ce qu'était en réalité la puissance qui avait si cruellement écrasé ses ancêtres. Son entre-

(1) Madrid, 1786. Art. *Chunchos*.

prise échoua comme les autres; ce qui n'empêcha pas, en 1780, un certain Tupac Amarou, qui avait reçu à Lima et à Cuzco une éducation européenne et qui descendait des Incas par les femmes, de relever l'étendard de l'insurrection et de rassembler une armée de dix-sept mille combattants. Il remporta d'abord de grands avantages, mais à la fin le général espagnol Valle lui infligea une défaite signalée; il fut fait prisonnier et envoyé à l'échafaud avec ses deux fils. Les débris de l'insurrection, un moment ranimés par un de ses cousins, furent anéantis et les derniers restes, authentiques ou supposés, de la race des Incas périrent dans ce dernier effort. On m'affirme toutefois que Bustamente, l'un des agitateurs qui tâchèrent de nos jours de s'emparer du pouvoir dans la république émancipée de l'Espagne, sollicita encore les sympathies de la population indigène en se disant descendant des Incas.

Mais, ce qui prouve que la religion des Incas est bien finie, c'est que depuis longtemps ces révoltes n'ont plus qu'un caractère politique et ne visent plus à rétablir le culte du Soleil. Les indigènes se rangèrent du côté des *patriotes* quand ceux-ci, en 1820, proclamèrent leur indépendance. Mais ce fut uniquement par esprit de vengeance contre la monarchie espagnole, car ils enveloppent tous les Européens dans une haine commune, gardant le silence devant eux, n'offrant rien au voyageur qui les visite, le laissant prendre ce dont il a besoin et surpris quand il les paie. Une longue désespérance et une sombre résignation à l'inévitable, telle est leur disposition

ordinaire, et ils ne se rendent pas compte que si leurs ancêtres ont été si faibles, si malheureux, dans leur résistance aux Espagnols, c'est surtout parce que les Incas les avaient habitués à se soumettre toujours et à tout (1).

Il faut dire que si le despotisme des Incas était énervant, celui des Espagnols atteignit les limites extrêmes de l'arbitraire et de la dureté. C'est au Pérou qu'ils inventèrent l'art de dresser des chiens « à la chasse à l'Indien » (2). Les Commanderies, c'est-à-dire les domaines dont le produit revenait au commandeur, tandis que leurs habitants devaient travailler pour lui, amenèrent les mêmes résultats qu'au Mexique, prétentions exorbitantes des commandeurs, travaux excessifs imposés aux habitants, misère, dépopulation, désespoir. C'est en vain que la cour d'Espagne tâcha de réagir contre les abus odieux dont quelques voix indépendantes lui avaient transmis le lugubre tableau. Ses ordres furent considérés comme non avenus (3) ou modifiés arbitrairement par les vice-rois (4). Une fois sur les lieux, ces vice-rois se voyaient exposés à des désagréments sans nombre dès qu'ils voulaient tenir la main à l'exécution des ordonnances. Ils se trouvaient en présence d'abus déjà trop invétérés pour qu'il fût possible de les réformer sérieusement. L'Eglise,

(1) Comp. *Tschudi's Reise*, II, 346-351. — Castelnau, III, 282. — Waitz, *Anthropologie*, IV, 477-497.

(2) Prescott, II, 224.

(3) Comp. Herrera, VII, 9, 4. — Acosta, 315.

(4) Herrera, VIII, 4, 17 et 5, 5-7.

d'abord protectrice de ses nouvelles conquêtes, ne fut pas longtemps fidèle à cette noble mission. Des prélats avides firent trop souvent cause commune avec les exploiteurs. Ils exigeaient de fortes contributions du clergé inférieur, celui-ci les prélevait sur ses paroissiens. Il fallut plus d'une fois sévir contre la cupidité du clergé colonial et, en particulier, contre celle des *Visitadores*, missionnaires itinérants qui parcouraient les provinces pour s'assurer qu'il n'y avait plus trace de l'ancienne religion et qu'on se conformait exactement à la discipline catholique. L'inquisition fut établie aussi à Lima comme elle l'avait été à Mexico, et si les *autos-da-fé* ne furent pas aussi nombreux qu'au Mexique, ils ne contribuèrent pas moins à répandre cette terreur qui, dans une population faible de caractère et démoralisée par les événements, devient, contrairement à toute logique, un argument péremptoire en faveur de la religion au nom de laquelle on cherche à la répandre. Nombre de prêtres se firent vendeurs ou loueurs d'esclaves malgré les injonctions du concile de Lima, et ils eurent l'audace d'en appeler en cour de Rome, qui leur donna tort. Mais cela ne les empêcha pas de continuer leur honteux commerce (1).

La tâche des missionnaires chrétiens avait été relativement facile. Comme nous l'avons dit, l'ancienne religion avait reçu un coup dont elle ne pouvait se relever. Le Soleil n'avait pas discontinué

(1) Comp. le résumé de cette histoire du Pérou après la conquête dans l'*Anthropologie* de Waitz, IV, 492-494.

de luire sur les assassins comme sur leurs victimes, et là où le point de vue évangélique trouve la matière d'une pensée religieuse sublime, la religion naturiste ne pouvait que se déclarer brutalement vaincue. Le Dieu de ses adversaires était plus puissant et par conséquent plus réel que le sien. C'est un genre de raisonnement auquel on est très sensible dans les populations que nous appelons païennes, et n'avons-nous pas tous, dans notre enfance, approuvé avec de graves historiens le motif qui détermina Clovis, vainqueur à Tolbiac, à embrasser le christianisme ? Mais la mission du Pérou ne fut pas toujours conduite comme il l'aurait fallu pour qu'un christianisme sérieux et régénérateur se propageât parmi les indigènes. Il y eut d'excellents missionnaires, mais il y en eut aussi qui cherchèrent surtout à accroître les richesses de leur ordre et ne se donnèrent pas même la peine d'apprendre la langue du pays. Les jésuites, qui vinrent au Pérou en 1567, tâchèrent de porter remède à cette situation, mais leurs efforts n'aboutirent pas et ils les portèrent de préférence du côté du Paraguay. La conversion des indigènes demeura donc quelque chose de purement extérieur. Elle se résuma dans l'adoption de rites nouveaux à la place des anciens qui avaient perdu leur prestige, et le changement s'opéra sans qu'ils acquissent la conscience de la supériorité de la foi qui leur était imposée sur celle qu'ils avaient perdue (1).

(1) Une chose en particulier les avait frappés au milieu des observances monacales dont ils étaient saturés. Sous les Incas et par une de ces dispositions où nous retrouvons la marque de l'esprit minu-

Au dix-huitième siècle, l'historien Ulloa affirme que leur christianisation n'avait pas fait de progrès réels, qu'ils allaient à l'église parce qu'ils seraient fouettés s'ils n'y allaient pas ; qu'ils ne contredisaient jamais celui qui leur parlait religion ; qu'ils se renfermaient dans une morne indifférence, et qu'au confessionnal ils n'avouaient que les péchés dont le prêtre les accusait lui-même (1).

Il y a peut-être quelque exagération dans ce tableau poussé au noir. En vertu de toutes les analogies, on peut affirmer que cette population superstitieuse et ignorante est soumise au prêtre sans l'aimer, comme à un sorcier nanti de pouvoirs supérieurs et maître de son sort dans le présent et dans l'avenir. Mais ces détails expliquent assez bien cette disposition résignée, triste et même sombre dont parlent tous les voyageurs qui ont pénétré dans les districts où la race indigène est demeurée compacte. On raconte que ces descendants des anciens Péruviens aiment à jouer entre eux une espèce de drame où sont représentés le procès et le supplice d'Atahualpa. La légende de Manco Capac circule encore dans leurs

tieux de la dynastie du Soleil, on se saluait en disant : *Ama sua* « Tu ne voleras pas », et la réponse était : *Ama qualla* « Tu ne mentiras pas », ou bien *Ama lulla* « Tu ne paresseras pas ». Depuis la conquête il était interdit de se saluer de cette manière qui sentait l'ancien régime, et les moines avaient remplacé cette formule par cette autre : *Ave Maria purissima*, à quoi l'on répondait : *Sin pecado concebida*. Ils en tiraient la conclusion que la religion chrétienne attachait moins de valeur que celle des Incas à la probité, à la véracité et au travail.

(1) *Voyage historique de l'Amérique méridionale*, Amsterdam et Leipzig, 1752. I, 341 suiv.

rangs, mais dépourvue de caractère religieux. Elle est devenue une histoire consacrant le souvenir d'un héros civilisateur, bienfaiteur du peuple, et le regret d'une indépendance perdue qui ne reviendra plus (1). Quelque chose de profondément mélancolique s'attache à cette destinée d'un peuple que la civilisation européenne a conquis et dont elle n'a pu jusqu'à présent améliorer d'une manière sensible ni la situation matérielle ni l'état moral. En tout cas, la religion des Incas est finie et ne saurait revivre.

Parvenu à la fin de la tâche que nous nous étions prescrite, nous voudrions clore ce volume, comme nous l'avons commencé, par quelques considérations générales, mais en nous appuyant désormais sur ce que nous pouvons considérer comme acquis par les recherches précédentes. De ces réflexions finales, les unes se rapportent à ces religions de la civilisation autochthone des deux Amériques, envisagées en elles-mêmes ; les autres sont d'un intérêt plus général et rentrent dans la philosophie de l'histoire religieuse.

On a pu voir que toutes ces religions du Mexique, de l'Amérique centrale, de Bogota, de Quito et du Pérou forment ensemble une même famille, malgré l'absence de lien historique entre les deux continents qui constituent le Nouveau-Monde. Une même loi de développement, déterminée par des analogies de climat, de sol et de situation, a présidé, dans ces

(1) Comp. *Tschudi's Reise*, II, 351.

diverses régions, au dégagement d'une mythologie à peu près organisée et d'une religion régulière du milieu naturiste et animiste qui, là comme partout, représente le sous-sol et les assises de l'édifice. A l'époque de la conquête, c'est au Mexique et au Pérou, en suite d'un déploiement plus complet de l'ordre social, que cet étage supérieur de la religion américaine était le plus achevé. Les ressemblances à la fois et les différences qu'on a pu constater dans les évolutions religieuses des deux empires font qu'on s'est demandé plus d'une fois à laquelle il conviendrait d'attribuer la supériorité.

Il y avait, dans les deux contrées, une religion d'état, une religion impériale, cherchant moins à détruire les religions locales auxquelles elle se superposait qu'à établir sa prééminence. A cette religion se rattachait étroitement tout un système social et, on peut le dire, une civilisation *sui generis*. Une certaine moralité publique, une législation en plusieurs points très sévère, une organisation politique et militaire fort remarquable, des institutions sacerdotales et pédagogiques faisaient corps avec le principe religieux qui régnait incontesté. La différence est que chez les Mexicains la religion était celle d'un peuple, chez les Péruviens celle d'une famille. C'est au nom de leurs dieux nationaux, Uitzilopochtli et Tezcatlipoca en tête, que les Aztecs avaient fondé et toujours plus agrandi leur empire. La famille impériale de Mexico pouvait disparaître, la religion n'en eût subi aucun changement. Au Pérou, l'extinction de la famille des Incas eût en-

traîné celle de leur religion. De là vient que la centralisation à outrance, la réglementation minutieuse, la suppression de toute initiative individuelle étaient bien plus marquées au Pérou qu'au Mexique. Il fallait avant tout, au nom du principe religieux, assurer jusque dans les moindres détails l'obéissance due à la dynastie solaire. Il y avait donc plus d'originalité et de variété au Mexique. La confédération mexicaine comptait plusieurs centres religieux et intellectuels. Outre Mexico, on pouvait signaler Cholula la ville sainte, Tezcuco la savante, le mystérieux sacerdoce de Quetzalcoatl. Le raffinement des Toltecs, le roi-philosophe Neçahuacoyotl, Tlascala la républicaine se détachent de l'ensemble avec leur physionomie tranchée. Lors même que nous avons dû rabattre beaucoup des théories attribuées aux Mexicains sur les âges antérieurs du monde, le fait incontestable qu'ils concevaient la possibilité d'un changement universel de l'ordre établi imprime à leur religion quelque chose de tragique et même de spéculatif qui manque absolument à celle des Péruviens. Au Pérou, il suffit d'avoir vu Cuzco pour n'avoir plus rien d'essentiel à découvrir en fait de religion et de civilisation. Tout le reste de l'empire est modelé sur la résidence des fils du Soleil. Viracocha et Pachacamac eux-mêmes, bien que d'origines fort distinctes, ont fini par se rattacher à la famille solaire.

Il en résulte que, si l'invasion espagnole n'était pas venue couper court brusquement à toute évolution ultérieure des religions du Mexique et du Pérou, il y

aurait eu au Mexique plus d'éléments de progrès et de développement religieux qu'au Pérou. On ne voit pas très bien ce que les Incas, s'ils eussent continué de régner, auraient pu faire sans contradiction mortelle pour élever leur peuple à des notions et à des croyances plus rationnelles. Leur répugnance à l'idée de répandre l'instruction dans les classes inférieures du peuple met cette impuissance en pleine lumière. Au Mexique, une révolution, une insurrection des peuples subjugués par les Aztecs eût certainement modifié la religion dominante et procuré tout au moins des chances de succès aux tendances plus douces, plus spirituelles, dont nous avons noté les indices en parlant du roi réformateur de Tezcuco et du culte persistant du dieu-serpent.

Il est un point toutefois où le Pérou est très en avant du Mexique. La religion des Incas est infiniment plus humaine que celle dont les Aztecs avaient fondé la prééminence en même temps que leur domination militaire. Tandis que les Incas imposaient le respect des prisonniers de guerre, travaillaient le plus souvent à se concilier l'affection des peuples conquis par eux, restreignaient les sacrifices d'hommes sans oser les proscrire absolument, les Aztecs avaient poussé jusqu'à la frénésie la vieille et horrible coutume des offrandes de sang humain. Les peuples assujettis par leurs armes étaient décimés par les exigences du minotaure mexicain, et l'on ne peut sans horreur songer aux épouvantables boucheries qui passaient à leurs yeux pour le moyen par excellence de se concilier la faveur des dieux.

Ce ne sera pas la seule fois, dans le cours de nos études, que nous verrons la religion la plus inhumaine renfermer des germes d'un développement supérieur à celui que peut atteindre une religion contemporaine et déjà plus ouverte à l'influence du principe d'humanité. Cependant c'est à ce principe que les religions les plus élevées devront par la suite leur saveur et leur force d'attraction. Mais il semble que, pour acquérir toute sa valeur religieuse, ce principe ait besoin de sortir d'un état d'esprit où la sympathie humaine a été d'abord absolument sacrifiée à l'intérêt majeur de l'union avec l'être divin.

Les religions que nous avons décrites ont pour nous ce grand avantage de nous montrer comment des croyances et des institutions religieuses se sont formées avec les éléments fournis par le naturisme et l'animisme des époques primitives. Au moment de la découverte, ces religions représentaient un état des esprits et des choses analogue à celui que nous pouvons discerner vaguement dans les pénombres précédant immédiatement les civilisations historiques de l'ancien monde. La mythologie se formait sans avoir encore donné lieu à des mythes romanesques, riches de détails et d'incidents, comme ceux de l'Inde et de la Grèce. L'époque antérieure au siècle homérique doit avoir présenté unc situation morale très analogue à celle qui prévalait au Mexique du quinzième siècle. Si les *Zarathustrotemas* de l'Iran occidental, souverains temporels et spirituels de Ragha, n'avaient pas rencontré dans les rois belliqueux de Médie et de Perse des rivaux, des suzerains

dont il valait mieux rechercher la protection que défier la puissance, ils eussent pu constituer entre le Caucase et l'Himalaya un empire théocratique très ressemblant à celui des Incas. L'Amérique, en toute chose, est tard-venue, et sa civilisation indigène est plus jeune de vingt-cinq siècles que celle de l'Europe. C'est ce qui ajoute une grande valeur aux observations que l'on peut faire sur son développement religieux à l'époque où il fut si brutalement arrêté.

Prenons, par exemple, le rite sacrificiel. Nous l'avons trouvé partout chez les peuples non civilisés, et partout il s'est présenté, non pas avec le cortège d'idées mystiques et morales que les religions supérieures lui ont associées, mais simplement comme le moyen de se concilier les faveurs des divinités en leur offrant des aliments de choix. Au Mexique, dans l'Amérique centrale, au Pérou, le sacrifice s'est compliqué, raffiné, dramatisé, il n'a pas encore essentiellement changé de nature. C'est bien encore l'intention de nourrir les dieux avec des mets agréables qui préside à la sélection et à l'immolation des victimes. C'est dans le même but qu'on cherche à flatter leur sensualité en leur offrant des parfums et des fleurs ou bien à plaire à leur amour-propre en entassant dans les sanctuaires les étoffes de luxe, les parures, les bijoux et les pierres précieuses. C'est en vertu du même calcul que l'on espère apaiser ou détourner leur colère. Nous devons toutefois signaler, au Mexique surtout, un commencement très marqué de la recherche d'une communion substantielle avec la divinité. On s'imagine qu'on la réalise en se nour-

rissant de la chair des mêmes victimes, considérées elles-mêmes comme déjà consubstantielles à la divinité. On peut aussi se demander jusqu'à quel point les raffinements de cruauté qui caractérisent les sacrifices mexicains, en faisant de la souffrance atroce des victimes une condition pour ainsi dire normale de l'offrande, ne poussaient pas les esprits vers l'idée que cette soufffrance elle-même plaisait aux dieux, et les tendances ascétiques des prêtres et des dévots mexicains rendent cette supposition vraisemblable. Toutefois il ne faut pas oublier que, même dans les immolations les plus épouvantables, celles par exemple des esclaves grillés en l'honneur du dieu du feu, on vise moins à faire souffrir les victimes qu'à les immoler d'une manière qui soit en rapport avec la nature particulière de la divinité invitée à les recevoir.

On peut s'assurer aussi que, contrairement au préjugé de beaucoup de chroniqueurs, de missionnaires et d'historiens, il n'y a pas la moindre trace d'un monothéisme primitif qui aurait précédé le polythéisme où les peuples que nous avons étudiés étaient pleinement engagés au temps de la conquête. Au Pérou comme au Mexique, à Bogota comme dans l'Amérique centrale, l'étage religieux au moment de la découverte repose immédiatement sur le polythéisme incohérent, naturiste et animiste, indéfiniment multiple, que nous avons vu dominer sur toute la terre non-civilisée. A chaque instant même, ce polythéisme inférieur, encore inorganique, reparaît à fleur de sol. C'est le côté naturiste qui s'est déve-

loppé, tandis que l'animisme, la religion des esprits anonymes et mal définis, est resté dans les bas-fonds de la hiérarchie sociale. Le culte du soleil et des astres, du vent et des eaux a donné l'être à des hypostases, à des personnes engendrées de l'objet naturel, qui sont encore cet objet personnifié, mais qui sont aussi devenues des êtres indépendants, à forme animale et humaine, toujours plus humaine, qui ont ou peuvent avoir une histoire. De là des dieux-héros, fondateurs d'empires et civilisateurs. L'apparition de dieux civilisateurs et organisateurs de l'ordre social, tels que Quetzalcoatl, Bochica, Manco Capac, etc., sont une des marques les plus notables du progrès religieux accompli sur la base du naturisme primitif. On ne se laissera pas tromper par les expressions d'hommage absolu que la piété se plaît à employer toutes les fois qu'elle s'adresse à un dieu quelconque. Il semblerait que chacune de ces divinités est reconnue par ses adorateurs du jour comme toute-puissante, incomparable, sans rivale possible. Mais cela prouve simplement que l'homme n'adore jamais à demi. C'est le trait monothéiste inconscient, inné, de l'esprit humain qui, plus tard et à la suite de nouveaux progrès de la pensée et du sentiment religieux, fera du monothéisme une sorte de nécessité intellectuelle. Il n'en saurait être encore question au moment où nous sommes, et la preuve en est que chaque divinité à son tour reçoit des mêmes adorateurs le même genre d'hommages, de louanges et d'exaltation suprême. On aura remarqué aussi que, tout en revêtant définitivement la forme

humaine, les dieux américains portent encore la trace de leur ancienne nature animale, Uitzilopochtli celle du temps où il n'était qu'un dieu-colibri, Tezcatlipoca les traits qui rappellent l'ancien tapir céleste, Quetzalcoatl les formes du reptile, et j'inclinerais à croire, au vu de leurs symboles d'autorité, que les majestueux Incas avaient traversé une période où leur prétention était de représenter devant les hommes le grand Condor éblouissant dont on les croyait descendus.

C'est ainsi que sur ce champ obscur la loi de continuité s'atteste à travers cette masse de phénomènes qu'on serait, au premier abord, tenté de prendre pour les produits de l'imagination capricieuse et de la fantaisie sans aucune règle. L'histoire du temple nous en fournit un second exemple. Son point de départ, c'est l'autel, la table ou l'éminence sur laquelle on présente aux dieux l'offrande qui leur est destinée. Il n'est nullement nécessaire que cette table ou cette éminence soit une tombe. A mesure que la religion naturiste se développe et qu'elle offre aux adorations humaines des objets imposants par leur grandeur, leur puissance et l'idée qu'on s'en forme, à mesure aussi que les nations se constituent pour vivre d'une grande vie collective, et que les ressources nationales augmentent, on amplifie les dimensions de l'autel, on finit par construire des autels gigantesques. C'est ce qui a donné l'être au teocalli mexicain, et bien qu'il soit énorme, l'idée qu'il exprime ne dépasse pas encore celle qui a fait ériger les *marés* de la Polynésie orientale. On remarquera seulement la

petite chapelle érigée sur le sommet, en face de la pierre des sacrifices, et qui a pour destination de loger convenablement les idoles des grands dieux du pays. Le Pérou a passé par les mêmes phases, on en peut relever les preuves monumentales; mais il a été plus loin sous la direction des Incas. La chapelle du sommet s'est démesurément agrandie. Elle a fini par enfermer, non seulement les idôles, mais encore l'autel. Celui-ci est devenu partie essentielle, mais seulement partie du sanctuaire. Le temple est achevé.

Les religions que nous avons étudiées ont une tendance théocratique très prononcée, c'est-à-dire que la société organisée selon leurs principes est soumise à un pouvoir sacerdotal aussi bien que politique. La civilisation dont elles font partie et qui s'est développée sous leur influence est toute imprégnée de leur esprit. On peut voir les avantages que procurait un sacerdoce régulier au mouvement civilisateur qui est inséparable de l'ordre et de la soumission à une règle commune de vie. A cause des différences politiques nées de l'état inconstant des peuples au Mexique et dans l'Amérique centrale, la théocratie acquit seulement au Pérou son épanouissement complet. Mais nous voyons aussi qu'après avoir servi de berceau à la civilisation, le sacerdoce, au bout d'un temps, en devient l'élément retardataire. Ses traditions, comme ses intérêts, en font le conservateur obstiné du passé avec ses abus et ses conceptions dépassées. C'est l'autorité sacerdotale qui maintenait et même exagérait les sanglantes hécatombes du Mexique. C'est à sa théocratie que le Pérou dut sa

transformation lente en un couvent immense où l'on ne pouvait pas même préparer sa nourriture sans se soumettre aux règlements approuvés par le fils du Soleil. La civilisation au Pérou ne pouvait plus dépasser le niveau qu'elle avait atteint, elle n'eût pu faire de nouveaux progrès en terre mexicaine qu'à la condition d'une révolution nouvelle qui eût renversé le système politique et religieux des Aztecs.

Un commencement de pénétration mutuelle de la religion et de la morale se révèle dans les religions de la civilisation indigène de l'Amérique. Il n'est ni réfléchi ni logique, il est encore tout rudimentaire. Le principe religieux qui prévaut, abstraction faite de la recherche de la satisfaction mystique inhérente à toute religion, se confond avec l'égoïsme pur. On veut par tous les moyens obtenir l'union avec la divinité pour échapper aux maux que l'on redoute, pour s'assurer les biens que l'on convoite, c'est le calcul intéressé qui domine. L'élément moral provient uniquement de ce que, parmi les dieux de premier rang, il en est qui ont civilisé et qui ont établi des lois sociales. Or ces lois ont nécessairement une valeur morale, et l'on craindrait, en les enfreignant, d'allumer le courroux des dieux qui les ont décrétées. Mais ce n'est nullement l'amour d'une volonté essentiellement sainte ou morale qui détermine l'obéissance, et pour obtenir cette union indispensable à la sécurité de l'individu et de l'état, on recourra sans aucun scrupule aux procédés les plus contraires au sens moral. C'est une grande illusion contemporaine

que d'avoir considéré l'indépendance réciproque de la religion et de la morale comme le dernier mot de la sagesse. Cette séparation des deux sœurs n'a été possible qu'aux époques primitives. Elle ne peut être acceptée de nos jours que provisoirement, en tant que base sociale de législation et condition des rapports pacifiques entre les citoyens d'un même pays où règne la diversité des croyances religieuses. Après avoir vécu indépendamment l'une de l'autre dans les temps antérieurs à la civilisation, la religion et la morale se rapprochent et commencent à s'unir en même temps que la société s'organise. C'est seulement dans les religions les plus élevées qu'elles s'unissent intimement. Le grand caractère du christianisme des premiers évangiles, c'est qu'on ne les distingue plus guère l'une de l'autre. De nos jours, il est incontestable que la morale individuelle et sociale a son existence à part de toutes les formes religieuses concrètes entre lesquelles se partagent les sympathies des contemporains. C'est pourquoi, nous le répétons, on doit admettre, socialement parlant, la séparation relative de ces deux sphères de l'esprit. Mais, pour ceux qui aiment à pénétrer jusqu'au fond des choses, il deviendra toujours plus évident que les deux sphères sont concentriques. Nous devons à notre éducation chrétienne de sentir clairement que la religion n'est légitime que si elle est morale, que l'immoralité est absolument irréligieuse ; avec quelque réflexion, tous finiront par comprendre que la morale, pour être autre chose qu'une vaine nomenclature de devoirs sans puissance et

sans lien, doit se rattacher à un principe central, que ce principe se renie lui-même s'il ne prétend pas à la souveraineté absolue, et qu'un principe absolument souverain est par cela même un principe divin.

Telles sont les conclusions générales que nous suggère l'étude de ces religions américaines, mortes, on peut le dire, à la fleur de l'âge. Elles sont pour nous le spécimen de ce que fut le développement religieux sur la base encore visible de la religion toute naïve des siècles d'irréflexion et d'ignorance absolues. Il sera donc instructif de passer de leur description à celle d'une religion qui règne encore de nos jours sur un empire immense et qui remonte sans interruption par ses principes jusqu'à l'antiquité la plus reculée. Les destinées de la religion chinoise sont la contre-partie exacte de celles qui étaient réservées aux religions de la civilisation américaine. Nous espérons résumer l'histoire religieuse de la Chine dans le prochain volume, et il sera intéressant de voir jusqu'à quel point elle confirme ou modifie les résultats que nous venons d'exposer.

FIN

NOTE

M. Désiré Charnay a publié, trop tard malheureusement pour que nous pussions le mettre à profit, son intéressant ouvrage sur les *Anciennes Villes du Nouveau-Monde* (Hachette, 1885). On y trouvera plus d'une confirmation des vues que nous avons émises sur la civilisation du Mexique et de l'Amérique centrale. Les travaux de M. Charnay ont sur le nôtre la supériorité à laquelle nous ne saurions prétendre, celle de l'observation personnelle et directe sur les lieux mêmes. Nous signalerons surtout parmi les faits nouveaux qu'il met en lumière ceux qui attestent la survivance partielle de la civilisation maya au-delà de l'époque à laquelle on fixe ordinairement sa destruction totale. M. Charnay croit pouvoir rattacher à l'Asie les origines de cette civilisation. Il y retrouve des souvenirs architectoniques du Japon, de l'art décoratif chinois, des coutumes, des idées, des organisations venues de la Malaisie, notamment de l'Annam, du Cambodge, de Java, habitats divers de la race malaise. Nous craignons qu'il ne soit tombé, sur ce point, dans une illusion semblable à celle qui pousse d'autres savants à rattacher cette civilisation aux peuples les plus différents de la vieille Europe et de l'Asie occidentale. Des analogies aussi éparpillées ne prouvent rien. *A priori*, l'unité fondamentale de l'esprit humain étant donnée, on pouvait prévoir que la civilisation américaine, intermé-

diaire géographiquement entre celle de l'Europe et celle de l'Asie, présenterait avec l'une et avec l'autre des points de ressemblance, tout en se distinguant de l'une et de l'autre dans son ensemble. La Chine et le Japon respectivement, leur dualité et la Malaisie constituent des groupes et des types d'humanité très dissemblables. Reste enfin le fait majeur, décisif et facile à vérifier, que la civilisation américaine repose immédiatement sur un sous-sol de sauvagerie indigène encore sensible, encore visible, sans qu'on puisse indiquer un seul moment où un état politique et religieux plus avancé serait venu d'un autre continent se superposer au développement spontané de la population autochthone. Les immigrants d'Asie, en supposant qu'il y en ait jamais eu aux temps préhistoriques, seraient donc arrivés à l'état non-civilisé et par conséquent la civilisation américaine serait toujours indigène, née et développée sur place. C'est tout ce que nous tenions à maintenir.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre II. — L'ANCIEN PÉROU ET SA CIVILISATION

Chapitre III. — LES INCAS

Chapitre IV. — LES DIEUX DU PÉROU

Chapitre V. — CULTE, SACERDOCE ET ESCHATOLOGIE

Chapitre VI. — FIN DE LA RELIGION PÉRUVIENNE. — CONCLUSIONS

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

B

C

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Erratum

Page 32, ligne 19, *au lieu de* : Dyonisos, *lisez* : Dionysos.





